Earl
of
Sefton.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothequedeca03lyon

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.

TOME TROISIEME.

3582

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.

Utile dulci....

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.

HH622
10/2/99

Imprimé à Geneve.

A LYON,

Chez PIERRE DUPLAIN L'AINÉ,
Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXVI.

Charlotte Rose Caumont de
La Force

HISTOIRE
DE LA REINE
DE NAVARRE.

PREMIERE PARTIE.

ON étoit encore dans la joïe & dans les divertiſſemens qui ſuivoient la ſolemnité du Mariage de l'admirable Reine de Navarre: toute la France éclatoit en magnificence & en fête pour la délivrance de ſon illuſtre Roi; & quoiqu'il fût revenu depuis quelque tems des priſons d'Eſpagne, les François, toujours tendres & affectionnés pour leur Prince, faiſoient briller leur allégreſſe par tout ce que les plaiſirs & la

grande dépenſe ont de plus ſenſible & de plus ſomptueux.

La Cour n'étoit occupée qu'à ſe divertir; & un ſoir que *François Premier* donnoit une fête magnifique à la Reine ſa ſœur & à toutes les Dames, un jeune homme admirablement bien fait, qui ſembloit ne prendre aucune part à tout ce qui ſe faiſoit, voyant cette ſuite nombreuſe qui accompagnoit le Roi, la conſidéra quelque tems avec une langueur extraordinaire; & quand il l'eut perdue de vûe, demeurant immobile près d'une fenêtre ſur laquelle il étoit appuyé, il leva les yeux au Ciel avec une action capable d'attendrir les ames les plus dures; & ſe ſentant les yeux mouillés de quelques larmes, il traverſa à grands pas la chambre du Roi, & allant dans un Coridor qui conduiſoit à un cabinet ſolitaire, il frappa aſſez bruſquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi, malheureux *Lautrec*, diſoit-il aſſez bas, je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevoit ces paroles, & il fut étrangement ſurpris, quand, au lieu de celui qu'il cherchoit, il trouva une perſonne

ſonne dont la vûe étoit bien capable de le ſurprendre.

C'étoit un homme de la plus belle taille que l'on pût voir ; il avoit de grands yeux noirs paſſionnés, la bouche admirable, la plus belle & la plus agréable tête du monde ; ſes cheveux qui étoient châtains lui couvroient toutes les épaules, & deſcendoient à boucles naturelles juſques à ſa ceinture ; ſa phyſionomie étoit ſi brillante, ſa mine ſi haute, & toute ſa perſonne ſi bien faite, avec un viſage ſi charmant, que ce jeune homme ne le put conſidérer ſans une admiration qui le rendit très-longtems interdit.

Ce merveilleux inconnu ſe recula en le voyant ; il parut ſurpris à ſon tour, & voulut d'abord ſe cacher le viſage ; mais ne remarquant dans celui de l'étranger aucuns traits qui lui fuſſent connus, il ſe remit avec aſſez de facilité. Qui vous améne ici ? lui dit-il. Je vous ai pris pour un autre, quand je vous ai ouvert : ce cabinet n'eſt point fait pour un homme comme vous ; & à voir vôtre figure, vous êtes bien plus propre à ſervir d'ornement à la fête, qu'à ve-

nir vous enfermer dans un lieu auſſi retiré que j'avois cru que l'étoit celui-ci. Je ne cherche point le tumulte, reprit triſtement l'étranger ; & c'eſt parce que j'ai cru, comme vous, ce cabinet retiré, que j'y ſuis venu pour fuir tout le monde, & pour n'y trouver que la ſolitude. Il eſt étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant ſi jeune, vous évitiez des plaiſirs où toute la Cour s'abandonne ; & il faut que vous ayez quelque chagrin bien ſenſible, pour ne paroître pas dans un lieu ſi convenable à un homme auſſi aimable que vous l'êtes. Je connois à votre accent, que vous n'êtes pas de ce pays ; la curioſité n'a-t-elle aucun charme pour vous ? & la galanterie de la fête, & tant de belles perſonnes ne ſont-elles point capables de vous attirer ? Il eſt vrai, je ſuis étranger, reprit-il, & tout autre que moi croiroit, que qui n'a point vû l'admirable Reine de Navarre, n'a rien vû de beau. Le charmant inconnu rougit en cet endroit ; & l'agréable étranger pourſuivant, La Reine de Navarre eſt belle, continua-t-il ; la magnificence du Roi ſe déploye à la fête que l'on fait ; mais, Seigneur, j'ai-

j'aime; j'ai perdu ce que j'aime; je le cherche par-tout. Le moyen en cet état d'être dans un lieu, où tout ne respire que la joie!

L'inconnu soupira & rougit encore, & l'étranger continuant: Le Roi, dit-il, m'a parlé tout aujourd'hui des plaisirs qui finissent cette journée, & m'a prié avec bonté de m'y trouver & de vaincre ma mélancolie. On ne se surmonte point; j'ai résisté à ses ordres, & je venois ici attendre un ami illustre que j'ai, dont le cœur est aussi affligé que le mien. Vous oserois-je demander qui vous êtes? interrompit l'inconnu. Puisque le Roi & la Cour vous connoissent, je crois pouvoir sans indiscrétion vous témoigner l'envie que j'aurois de vous connoître aussi. Seigneur, reprit l'étranger, je suis un malheureux Corsaire, dont le nom n'est point connu sur la terre, & que les échos de quelques mers sauvages n'ont encore repeté que foiblement. Vous n'avez point le visage d'un Pirate, reprit l'inconnu en souriant; votre physionomie est si agréable, qu'on ne sçauroit vous prendre que pour un Amant heureux. Je ne suis misérable en effet,

reprit l'étranger, que par l'éloignement de ce que j'aime; mais ce malheur me paroit le plus grand de tous les malheurs. Il en eſt encore de plus cruels, interrompit l'inconnu avec une paſſion tendre dans les yeux, & je connois des maux ou la mort même ne peut apporter de reméde; mais revenons à vôtre perſonne, & ne me cachez pas plus longtems qui vous êtes. Je ſuis fâché de ne commencer à vous obéir, que dans une choſe de ſi peu d'importance, repartit l'étranger; mon inclination me méneroit plus loin pour vous. Je m'apelle *Dragut*; mon pays eſt la Natolie. N'allez pas plus avant, interrompit l'inconnu, en voilà aſſez, & votre nom eſt moins connu par l'amitié que le fameux Roi d'Alger a pour vous, que par tant de belles actions que vous avez déja faites, & dont la renommée nous a rendu un compte exact. Je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trompé au jugement que j'avois d'abord fait de vous. Ah! Seigneur, reprit *Dragut*, ſi l'on en doit croire ſa penſée, que vous devez être une perſonne extraordinaire, & que la curioſité que j'ai à mon tour eſt pardonnable! Je ſuis en effet,

effet, reprit l'inconnu en rougiſſant, une perſonne extraordinaire, mais c'eſt par mes malheurs; du reſte je n'ai rien en moi qui puiſſe attirer votre curioſité, & je ſuis fâché de ne pouvoir la ſatisfaire. Des raiſons importantes m'obligent à me cacher; ne trouvez pas mauvais le ſecret que je vous fais de mon nom. Si je n'étois pas forcé par des conſidérations qui ne me regardent pas ſeul, ce ne ſeroit pas au brave *Dragut*, à qui j'en ferois un miſtére.

Comme l'inconnu achevoit ces mots, la porte du cabinet s'ouvrit, & un homme y entra, qui ſurprit toute ſon attention: il étoit grand, d'une taille extraordinairement belle; il avoit l'air mélancolique & fier, avec des cheveux noirs, longs, & friſés. *Dragut* le reconnut pour ſon ami *Lautrec*; mais ils ne ſe dirent rien, parce que l'étonnement de l'inconnu & de *Lautrec* les tint tous deux dans un long ſilence. *Lautrec* revint le premier de ſon immobilité, & s'avançant avec beaucoup de reſpect vers l'inconnu, il le tira à l'autre bout du cabinet, où ils ſe parlérent bas pendant longtems; après quoi *Lautrec* marchant

le premier, il pria *Dragut* de les suivre. Ils passèrent par des endroits assez détournés, de peur de trouver quelqu'un; mais tout le monde étoit encore où les plaisirs étoient, & ils descendirent sans trouver personne dans la Cour du Château de Saint-Germain. Ils passèrent sur le petit pont, & là deux hommes qui étoient envelopés dans des casaques, reçurent l'inconnu, qui ayant encore parlé bas à *Lautrec*, & se séparant de lui, tendit la main à *Dragut*, & l'assura que quelque part qu'il fût, il auroit en lui un ami. Après cela *Lautrec* & *Dragut* tournérent leurs pas vers un grand parterre qui aboutissoit dans la forêt.

Je vous supplie, dit *Lautrec*, en marchant toujours, & s'adressant à *Dragut*, de ne point parler de l'homme que nous venons de quitter; il est trop important à l'Univers, moins par la dignité de sa naissance, quoique la plus illustre du monde, que par mille & mille vertus. Et puisque le hazard nous a mis, malgré lui, dans le secret qu'il doit faire de sa personne, ne le trahissons pas. Je me suis douté que ce n'étoit pas un homme ordi-

dinaire, repartit *Dragut*; & il ne lui a fallu qu'un moment pour attirer toute mon inclination. Je ſerai toujours prêt à ſon ſervice, s'il a beſoin de moi. Mais, mon cher *Lautrec*, parlons de vos affaires. Le Roi s'eſt-il ouvert à vous ſur le deſſein pour lequel il vous a mandé avec tant de ſecret & de diligence? Je croyois, lorſque vous étiez en Guyenne, vous voir mourir de cette affreuſe mélancolie, dont je n'ai pû encore pénétrer le ſujet. Vous ſçavez tout ce qui me regarde: me cacherez-vous toûjours la cauſe de cette mortelle triſteſſe, ſous laquelle je vous ai vû prêt à ſuccomber? Et ne me direz-vous point enfin ce que mon amitié déſire de vous avec tant d'empreſſement?

Lautrec ſoûpira à la demande de *Dragut*, & levant triſtement les mains & les yeux en haut: Oui, mon cher *Dragut*, lui dit-il, il eſt juſte que je vous diſe mes peines. Juſte Ciel! qu'elles ſont ſenſibles! s'écria-t-il. J'ai vû ce ſoir l'ingrate qui les cauſe; je ſuis tout attendri, & j'ai plus d'envie de vous parler, que vous n'en avez de m'entendre.

Com-

Comme *Lautrec* en étoit là, & qu'il alloit satisfaire la curiosité de *Dragut*, ils furent détournés de leur entretien par des voix qu'ils entendirent près d'eux; & s'étant approchés, ils apperçurent à la foible clarté de la nuit, que c'étoit deux femmes qui étoient couchées sur le gazon. Ils s'alloient retirer par discrétion, quand ces deux personnes leur causérent un merveilleux étonnement, en parlant Espagnol. Ils s'arrêtérent; & se serrant la main pour s'avertir l'un l'autre de ne point faire de bruit, ils entendirent une de ces femmes reprenant la parole. Non, disoit-elle, tous vos raisonnemens sont vains, je ne sçaurois plus attendre. Les trois jours que nous avons passés dans ce bois me semblent trop longs; je crains toûjours nos ravisseurs; il me semble à tout moment qu'ils vont paroître pour nous persécuter encore. La moindre chose m'épouvante; & puisque vous n'osez faire sçavoir à votre Prince que nous sommes ici, comment croyez-vous qu'il le devine? Voulez-vous qu'à la façon de nos romanciers, une avanture imprévûe nous montre à lui? Non, *Alphonsine*, non; il faut nous avan-

avancer vers le château, dès que le jour commencera à paroître. Nôtre cruelle avanture n'eſt que trop d'accord avec la bienſéance; & l'on verra bien que vous & moi ne cherchons que de la protection. Je ſçai tout ce que vous dites, reprit celle qu'on venoit de nommer. Et quand on nous enleva avec tant de violence d'auprès de l'Infante *Iſabelle*, on ne penſoit pas qu'on me dût mettre avec le Prince de *Melphe*; auſſi ne ſuis-je timide que par les ſentimens de mon cœur. Et comme la gayeté que j'avois à Madrid m'a abandonnée, le ſérieux que j'aurai en France me trahira. Je mets la choſe au hazard, ma chére *Alphonſine*, reprit l'autre perſonne: votre vertu me répond des riſques: mais pour ceux que nous courons ici, fuyons-les. Ces lieux ſi beaux & ſi tranquilles ne me raſſurent point; je n'aurai de repos, que lorſque nous ſerons auprès de cette charmante Reine qui nous aimoit tant.

Comme ces deux perſonnes parloient ainſi, elles furent interrompuës par un grand bruit; elles virent un homme qui en pourſuivoit deux, qui fuyoient devant lui; elle s'effrayérent; & *Dragut*

&

& *Lautrec* vinrent avec tant de ſurpriſe, qu'ils perdirent la vie preſque tous deux en même tems par les mains de celui qui les ſuivoit. Et comme la premiére clarté commençoit à paroître, ils reconnurent que ce vainqueur étoit le merveilleux inconnu: il regardoit autour de lui, & cherchoit s'il n'avoit point encore d'ennemis à combattre, lorſqu'il apperçut ces deux femmes; & s'avançant vers elles, ſon épée encore ſanglante; Je vous ai vengée, belle Princeſſe, dit-il à l'une de ces Dames. Le Duc de *Nagera* expire à vingt pas d'ici; je l'ai puni de ſon audace: mais *Alphonſine* a encore un ennemi, penſez à vôtre ſureté. Je ne puis demeurer davantage près de vous, je vous laiſſe ſous la protection de *Lautrec.*

En diſant ces mots, cet homme admirable ſe retira à grands pas, & eut bientôt regagné un ſentier qui le déroba à leur vûe.

La perſonne, à qui il s'étoit adreſſé, étoit demeurée dans une confuſion nonpareille, & pour la mort du Duc de *Nagera*, & pour la rencontre du charmant inconnu. Il faiſoit déja aſſez de lu-

lumiére pour pouvoir diſtinguer les objets, & *Lautrec* & *Dragut* remarquérent avec plaiſir les agrémens d'*Alphonſine*. Ils furent ſurpris de la nobleſſe de ſa taille, de l'éclat de ſon teint, du feu de ſes yeux, & des charmes de toute ſa perſonne; mais ils ne pûrent voir ſa divine compagne, ſans une plus grande admiration: ſa beauté leur parut plus brillante que le nouveau jour qui paroiſſoit : ſa taille étoit jeune & légére, ſon teint ſembloit une fleur, ſa bouche & ſes dents étoient incomparables, ſes yeux étoient les plus beaux yeux du monde, & tout l'éclat qui partoit de ce charmant viſage étoit relevé par le déſordre de ſa coeffure. Le dérangement de ſes beaux cheveux, plus noirs que l'ébéne, lui donnoit encore un nouvel agrément.

Le premier mouvement de cette belle perſonne fut d'abord de parler à l'inconnu, & de le ſuivre; mais ſe tournant vers *Alphonſine*, elles ſemblérent par leurs regards ſe preſcrire le ſilence. *Lautrec* & *Dragut* les abordérent & leur offrirent leurs ſervices; elles les reçurent avec autant de civilité que leur trouble

le

le put permettre. Celui qui nous vient de quitter, & à qui j'ai tant d'obligation, dit la belle inconnue en assez bon François, & en s'adressant à *Lautrec*, vous a nommé. Ainsi, Seigneur, je sçai qui vous êtes: j'ose vous demander votre apui, & je l'espére tout entier. Nous sommes trop heureuses dans nos disgraces de tomber entre vos mains. Nous vous supplions, dès que la bienséance le permettra, de nous mener auprès de la Reine de Navarre. Je vous obéirai, Madame, lui répondit *Lautrec*: la fortune cesse de me persécuter, puisqu'elle m'offre l'occasion de n'être pas inutile à deux personnes faites comme vous: mais en attendant que la Reine s'éveille, nous allons vous mener à un Pavillon que le Roi a fait bâtir à cent pas d'ici, & où vous serez avec moins d'incommodité qu'en ce lieu-ci. En disant ces mots, *Lautrec* présenta respectueusement la main à la belle inconnue; *Dragut* aida à marcher à son agréable compagne, & dans peu de momens ils arrivérent à ce Pavillon dont je viens de parler.

Lautrec ne manqua pas d'envoyer prendre le corps du Duc de *Nagera*, pour

pour voir s'il étoit encore en vie, ou pour le faire enterrer s'il étoit mort. Et comme il témoigna à ces belles perſonnes beaucoup de curioſité de ſçavoir leurs avantures, elles jugérent à propos auſſi de ne leur en pas faire de ſecrets; & après s'être conſultées toutes deux en ſe parlant bas un moment, *Alphonſine* prit ainſi la parole.

HISTOIRE de Dona Maria d'Arragon, *du Marquis* du Guaſt, *d'*Alphonſine de S. Severin, *& du Prince* de Melphe.

JE m'expliquerai ſi mal en vôtre langue, Seigneurs François, que je crains bien de ne vous pas donner toute la ſatisfaction que vous pourriez eſpérer des Avantures de deux jeunes filles, que la fortune a tranſplantées inopinément d'un pays dans un autre. Nous ſommes nées dans le Royaume de Naples. Ma compagne tire ſon origine de la Maiſon Royale d'Arragon: je ſuis fille du Prince de *Salerne de Saint Severin.* Nos parens eurent quelque ſoin de notre éducation; & comme l'Empereur avoit deſſein depuis longtems d'épouſer l'Infante *Iſabelle*

belle de Portugal, il ſongea de bonne heure à mettre auprès d'elle des filles des plus grandes Maiſons de tant de Royaumes qui lui appartiennent.

Cette belle Princeſſe que vous voyez, qui s'appelle *Dona Maria d'Arragon*, fut priée par l'Empereur, comme ſa proche parente, de ſe rendre à Madrid, & pour moi il me demanda à mes parens. Nous fimes le voyage enſemble, & pendant ce tems-là nous nous liames de la plus étroite amitié. L'Empereur nous mit dans le Palais auprès de la Reine *Eleonor* ſa ſœur, en attendant que l'Infante fût arrivée.

Nous trouvames un grand nombre de belles & de jeunes perſonnes qui étoient deſtinées à remplir la maiſon de la nouvelle Impératrice; mais ſi leurs charmes avoient déja fait un grand bruit, il fut effacé par celui que produiſit la merveilleuſe beauté de la Princeſſe d'Arragon.

L'Empereur la vit avec un grand étonnement, & quand la Reine *Eleonor* a parlé avec franchiſe à ſes confidentes, elle a avoué que la beauté de *Dona Maria* étoit plus charmante que celle de l'In-

l'Infante *Iſabelle*, qui paſſe pour être la plus belle perſonne des Eſpagnes. Tout le monde crut que *Charles* l'aimeroit; quelque extérieur qu'il affecte, on ſçait qu'il a le cœur tendre. Quelques uns de ſes Favoris qui le connoiſſoient, & qui avoient été dans ſa confidence, s'imaginérent qu'il feroit infidélité à *Vangejte*, qui étoit une fille de condition de Flandre, pour qui il avoit beaucoup d'attachement.

Après le premier abord, on connut que l'Empereur ſe renfermoit dans une grande admiration pour la beauté de *Dona Maria*, & l'on ſe trompa encore à vouloir ſuivre ſes inclinations. Car on crut qu'elles s'étoient tournées de mon côté, parce qu'il me parloit ſouvent, & m'adreſſoit ſes complaiſances. Il eſt vrai qu'il s'amuſoit plus volontiers avec moi qu'avec les autres; j'ai une ſorte d'eſprit qui le divertiſſoit; j'étois extraordinairement gaye, & ſi heureuſe, que quelqu'affaire qu'il eût en tête, il devenoit toujours de bonne humeur quand j'étois avec lui: il ſe plaiſoit à mon entretien; mais la ſuite a bien fait connoître qu'il n'avoit rien de plus particulier pour moi.

Ce-

Cependant, cette penſée, dans laquelle toute la Cour étoit, fit qu'on me regarda avec plus de circonſpection que mes autres compagnes ; & ſi j'euſſe fait des Amans en ce tems-là, ils n'euſſent oſé ſe déclarer.

Dona Maria enflamma tous ceux qui la regardérent. *Fradique de Cardonne*, & le jeune Duc de *Nagera*, furent ceux qui ſe déclarérent avec plus d'éclat. Elle les regarda tous deux avec une profonde indifférence ; & les marques de l'amour de *Fradique* ne furent pas mieux reçûes, que les témoignages de la paſſion emportée du Duc de *Nagera*.

Le mariage de l'Empereur avoit été différé par les continuelles occupations de la guerre ; & il venoit de remporter la plus ſignalée victoire qu'il pouvoit jamais déſirer. C'étoit le Duc de *Bourbon*, ce fameux rebelle, qui l'avoit gagnée à Pavie ſur ſon illuſtre Roi, où ce Prince combattoit en perſonne ; & où, après avoir fait des actions qui doivent rendre ſa valeur & ſa mémoire immortelles, il fut pris priſonnier, comme toute la terre l'a ſçû.

L'Empereur à cette nouvelle ne montra

tra qu'une grande modération. Je croi qu'au fond de ſon cœur il reſſentit tous les mouvemens impétueux d'un jeune Prince avide de gloire ; mais pour le dehors il nous parut un ſage confirmé.

On transféra le Roi de France du Château de Piſqueton à Madrid. L'Empereur, par une politique que je ne pénétre pas, ne le voulut point voir, & le fit recevoir & traiter dans ſa priſon avec tout le reſpect dû à ſa dignité, mais auſſi avec toute la ſûreté imaginable.

Je témoignai à l'Empereur une grande curioſité de voir le Roi. Il me promit qu'il la ſatisferoit, parce que la Reine ſa ſœur & *Dona Maria* n'en parurent pas avoir moins que moi. Je me ſouviens qu'il me diſoit, qu'il ſe pourroit bien faire, que la pitié que j'aurois pour ce grand & malheureux Roi me conduiroit peut-être à d'autres ſentimens, & qu'il ne ſe pardonneroit jamais s'il contribuoit lui-même à me faire aimer ſon ennemi. Je riois de tout ce qu'il me diſoit, & je l'aſſurois qu'un homme ſans liberté ne pouvoit me ravir la mienne.

L'Empereur, qui vouloit nous ſatisfaire, trouva une maniére ingénieuſe de nous

nous faire voir le Roi de France fort commodément, & auſſi longtems que nous le voudrions, ſans que nous fuſſions vûes. Il fit orner ſomptueuſement la Chambre qu'il lui deſtina; & depuis la diſtance du haut de la tapiſſerie, juſqu'au ceintre de la chambre, il fit faire un Arabeſque tout d'or ſur un fond brun; & ce fond en un certain endroit étoit une couliſſe qui ſe tiroit de la longueur de dix ou douze pieds, derriére laquelle étoit une Tribune, où l'on alloit par des paſſages inconnus à tout le monde, & où l'on pouvoit aiſément voir à travers cet Arabeſque doré, & même entendre ce qui ſe diſoit chez le Roi. Je ſuis perſuadé même, que cela a ſervi plus d'une fois à pénétrer les ſecrets de ce Prince infortuné. Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur nous y mena, lorſqu'on y conduiſoit le Roi. Je n'ai jamais rien vû qui ait plus touché mon ſouvenir, que tout ce que je vis ce ſoir là. Imaginez-vous donc que nous étions à cette Tribune, la Reine, l'Empereur, moi auprès de lui, & auprès de moi la Princeſſe d'Arragon. Il y avoit deux ou trois grandes chambres fort éclairées, qui précédoient

doient celle ſur laquelle nous regardions. Nous entendimes d'abord un fort grand bruit, & nous jugeâmes que tout cet apartement s'empliſſoit de Gardes & d'autres perſonnes de la ſuite du Roi, qui s'ouvrirent en deux rangs à la derniére chambre. Le Roi y paſſa & entra dans la ſienne, lui huitiéme ſeulement. Le Connétable de *Bourbon*, qui étoit venu en poſte, mécontent de ce qu'on avoit mené le Roi à Madrid, y étoit arrivé avec le Marquis *du Guaſt*. Il marchoit avant le Roi avec un habit tout ſimple, mais ſi paré de ſa bonne mine, que je m'aperçus bien que la Reine *Eleonor* étoit contente d'avoir un Amant ſi bien fait. Je ne l'ai de ma vie vû ſi charmant que ce ſoir-là. Vous le connoiſſez, ainſi je ne vous le dépeindrai pas. Les Dieux même ne peuvent pas être faits comme cet homme nous le parut. Le Roi alloit immédiatement après lui : il avoit la taille & le viſage de *Mars*, mais de *Mars* jeune & aimable, comme il étoit quand il vouloit plaire à *Venus*. Je fus frapée de ſa vûe, & je dis tout bas à la Princeſſe d'Arragon, qu'un tel captif devroit donner des loix a tout le monde. La ſuite

du Roi étoit compoſée du Capitaine & du Lieutenant de ſes Gardes, de *Pomperan* favori du Connétable de *Bourbon*, & de trois guerriers qui méritoient bien quelque conſidération. *Caraciol* Prince de Melphe étoit à côté du Roi. Comme on dit qu'il eſt en cette Cour, dit modeſtement *Alphonſine* en s'interrompant & en rougiſſant un peu, je croi que c'eſt aſſez de vous dire que nous le trouvames très-aimable. Il avoit auprès de lui un grand jeune homme à mine fiére qui ne déplaiſoit pas. Nous ſçumes que c'étoit *Dom Sanche de Léve*, dont l'Oncle commandoit les armées de l'Empereur; & auprès du Duc de *Bourbon* étoit *Alphonſe d'Avalos*, Marquis *du Guaſt*, que nous regardames volontiers. Ce jeune guerrier étoit couvert d'armes dorées ſi belles & ſi ſuperbes, qu'elles éblouiſſoient la vûe. Sa tête étoit déſarmée. Une grande quantité de cheveux d'un blond obſcur, friſés à groſſes boucles, lui deſcendoit ſur les épaules. Il avoit de grands yeux noirs, pleins d'éclat & d'amour, la bouche agréable, les dents belles, le teint brun & coloré, la taille d'une hauteur médiocre, mais charman-

mante, un peu d'audace dans sa physionomie & dans son air, qu'un autre nommeroit peut-être noblesse, mais je vous dis ce qui m'a paru.

Je disois librement mon avis de ces cinq personnages; & comme je parlois toujours avantageusement du Roi, je m'apperçus d'un certain air contraint qu'avoit l'Empereur, qui me fit juger que mes louanges lui paroissoient trop outrées; ce qui fit que m'ayant demandé duquel de ces cinq hommes je voudrois faire la conquête, je lui répondis, sans y trop songer, que ce seroit du Prince de *Melphe*; de sorte que, quand le Connétable vint le lendemain chez la Reine, où toute la Cour étoit pour lors, l'Empereur me présenta *Caraciol*, en me disant galamment que je lançasse tous mes traits sur lui, qu'il m'amenoit ma conquête. Mais, Seigneur, lui dis-je gayement, ce n'est pas assez que votre Majesté me l'offre, il faut encore que je trouve des dispositions dans son cœur qui soient propres à faire que je vous obéisse. L'Empereur a fait ce qu'il vouloit faire, reprit le Prince de *Melphe*, & m'offrir à vos regards, c'est ne lui

laiſſer rien à déſirer. Je tournai la converſation en plaiſanterie. Je dis à l'Empereur, que je déſirois épargner un homme de mon pays; mais que pour ces Eſpagnols, je voulois bien en mettre quatre ou cinq dans les fers, & que j'allois commencer ma victoire par celui qui me paroiſſoit le plus difficile à vaincre. En diſant cela, j'adreſſai deux ou trois paroles à *Dom Sanche de Léve*. Comme il a l'air tout-à-fait orgueilleux & vain, l'Empereur rit de mon choix. Je croirai tout de vos charmes, pourſuivit-il en me parlant à l'oreille, ſi vous abaiſſez ce courage fier. Attendez-en donc ce miracle, Seigneur, lui dis-je du même ton, & vous allez voir ſi je m'y prendrai de bonne grace. Hélas! pour mon malheur, je ne réuſſis que trop bien. *Dom Sanche* trouva en moi quelque choſe d'aimable; la ſingularité de mes maniéres lui plut, ou plutôt la cruauté de mon ſort l'attacha à moi.

Pendant que l'Empereur, *Caraciol*, *Dom Sanche*, & moi, nous entretenions avec une vivacité qui prenoit un caractére fort ſérieux dans le cœur de ces deux hommes, puiſqu'on a crû qu'ils m'ont

m'ont fort aimée tous deux, l'amour triomphoit dans le reſte de la compagnie; & ſi la Reine *Eléonor* s'abandonnoit ſans réſiſtance à ſon panchant pour le Connétable, qui étoit ſoutenu par la volonté de l'Empereur, qui la lui avoit promiſe pour Epouſe dans le Traité qu'ils avoient paſſé enſemble, le Marquis *du Guaſt* s'enyvroit agréablement du doux poiſon qui ſortoit des yeux de la Princeſſe d'Arragon. Elle m'a permis de tout dire; ainſi je ne craindrai pas de vous avouer qu'ils reçurent en même tems un même coup, & que leurs cœurs ſentirent l'un pour l'autre une ſimpathie qui les a conduits à une affection dont la durée, ſelon toutes les apparences, ſera auſſi longue que leur vie.

Dom Fradique & le Duc de *Nagera* ne furent pas longtems ſans s'apercevoir de ce nouvel Amant; ils parurent l'un & l'autre à des courſes de Taureaux, à des jeux de Cane; ils donnérent des ſérenades, & firent mille autres galanteries de cette eſpéce. Mais le Marquis *du Guaſt* les ſurpaſſa bientôt avec éclat, parce que c'eſt l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part, *Caraciol* & *Dom Sanche* me donnoient les mêmes plaiſirs; & bien que tous les jeunes gens de qualité euſſent leurs maîtreſſes, ou parmi les filles de l'Infante, ou parmi celles de la Reine *Eléonor*, il faut avouer que tout ce qu'il faiſoit étoit obſcurci par la dépenſe, le bon goût, ou ſi vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un tems conſidérable s'écoula pendant toutes ces fêtes. Le Prince de *Melphe* me parloit de ſa paſſion, elle ne m'étoit point indifférente; mais j'affectois toujours un air ſi libre, & j'étois ſi gaye, qu'il n'a jamais pû croire, que j'y euſſe répondu. S'il ne ſe flattoit pas, il avoit le plaiſir tout entier de me voir maltraiter *Dom Sanche* par des duretés inſupportables: c'étoit toujours une différence qu'il tournoit à ſon avantage; mais voilà tout.

Le Marquis *du Guaſt* crut faire plus de progrès ſur l'eſprit de la Princeſſe d'Arragon. Elle avoit une fierté cruelle pour le Duc de *Nagera*, & pour *Dom Fradique*: Elle fit enfin connoître à *Alphon-*

phonſe, que ſon amour ne lui déplaiſoit pas.

Nous avions accoutumé, elle & moi, d'aller tous les ſoirs au Jardin ſecret de la Reine, quand cette Princeſſe étoit retirée. Souvent l'Empereur nous y venoit ſurprendre, & hors le tems qu'il y étoit, les hommes n'y alloient jamais.

Une nuit, que nous nous promenions & qu'il faiſoit fort obſcur, comme nous étions dans une grande allée d'une beauté extraordinaire, & que tout le monde ſçavoit que la Princeſſe d'Arragon aimoit particuliérement; à peine avions-nous fait un peu de chemin, que nous vîmes ſortir de petits feux de la terre, qui s'élevoient à deux pieds, & qui d'abord nous cauſérent de la frayeur. Mais nous raſſurant enſuite, je fis un cri, & m'apperçus à force de les conſidérer qu'ils formoient le nom de *Marie d'Arragon.* Notre ſurpriſe fut infinie; & nous demeurions ſuſpendues dans le deſſein de pourſuivre notre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendimes un petit ſifflement ſur nos têtes, après lequel pluſieurs fléches tirées de haut en

bas tombérent doucement à nos pieds : nous ne ſçavions d'où elles pouvoient partir, & nous méditions très-ſérieuſement notre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour lui-même avec ſon flambeau & tout ſon équipage qui parut ſubitement à nos yeux. Ce bel enfant fléchit les genoux devant ma compagne, & ſe mit à chanter d'une voix ſi douce qu'il ne pouvoit être entendu que de nous.

Le ſilence & la nuit propices à mes feux
Offrent à vos regards toute leur violence ;
Ne ſçaurois-je eſpérer pour eux
De voir récompenſer leur fidéle conſtance ?
O moment bien-heureux marqué pour les plaiſirs,
Hâtez-vous, & venez combler tous mes déſirs !

Après quoi, il lui préſenta reſpectueuſement un bracelet de perles & de rubis, où il y avoit une boete de Diamans qui renfermoit le Portrait du Marquis *du Guaſt* ; & ſe baiſſant, il baiſa le bout des pieds de la Princeſſe. Après avoir fait ſon préſent, il diſparut ; tous ces

faux

feux s'éteignirent, & nous demeurames dans une obſcurité d'autant plus grande, que la clarté avoit été extraordinaire; mais comme cela ſe paſſa dans un petit bois, on n'en pouvoit rien voir du Palais; nous demeurames très-ſurpriſes, fort épouvantées, & réduites à ne pouvoir bouger de la place, ne voyant en aucune maniére, & ne ſçachant où nous étions. Enfin, notre vûe ſe raſſura; nous regagnames nos chambres, comme nous pûmes; & notre étonnement nous tint éveillées juſqu'au jour, à parler toujours de notre avanture: nous craignions extrémement qu'elle ne fût ſçûe, & qu'elle ne nous attirat quelque rude reprimande, & ſur-tout qu'on ne nous défendit ces promenades nocturnes. Vous comprenez bien, que le Marquis *du Guaſt* avoit gagné celui qui prenoit ſoin de ce Jardin ſecret, & que, par ſa libéralité, il avoit produit ce divertiſſement ſi ſurprenant & ſi ingénieux.

Le lendemain, nôtre plaiſir fut extrême, quand nous n'entendimes rien dire: l'heureux *Alphonſe* put remarquer dans les regards brillans & ſatisfaits de la Princeſſe d'Arragon, que la galante-

rie lui avoit plû. Dès que je le vis chez la Reine, je me mis à rire, & je lui fis assez de mines pour allarmer le jaloux *Dom Sanche*, qui crut dès ce moment là, que nous nous aimions, & que *Dona Maria* ne servoit que de prétexte pour nous aider à cacher nôtre passion. Car peu de gens ignoroient alors, que le Prince de *Salerne*, & les *Caraciols*, de la famille desquels mon pére étoit le chef, souhaitoient d'unir leurs maisons par nôtre mariage: il se figura donc, que la Princesse d'Arragon étoit assez mon amie pour me prêter son nom, pour couvrir nos amours. Moi, qui étois bien éloignée de penser à la folie du jeune *Léve*, je faisois cent signes au Marquis *du Guast*, qui y répondoit de son côté en homme qui ressentoit quelque secrette satisfaction: & dès que je le pûs aborder, J'aime mieux les feux de la nuit, lui dis-je, que toute la lumiére du Soleil; Et je renoncerois à la lumiére du jour, reprit-il, si les feux de la nuit ne plaisoient pas: ils ont conservé toute leur pureté, point d'éclat, point de bruit, ils n'ont paru qu'aux yeux qui les ont fait naître; &

si

ſi la charmante *Alphonſine* les approuve, on les conduira de maniére que les plus intéreſſés ignoreront ces particularités de mon bonheur. Voilà de grandes paroles pour un jaloux qui les entend, & qui les explique à ſa mode.

Dom Sanche les écoutoit : nous n'y prenions pas garde, ni le Marquis, ni moi. Oui, lui dis-je, j'aprouve ces feux ſi joliment exprimés ; & que j'aime ces nuits ſi belles ! continuai-je, d'une maniére qui ſembla tendre au jaloux *Dom Sanche*, & qui lui parut mortelle par les choſes affreuſes qu'il penſa. *Dona Maria* m'aborda comme nous en étions là ; je lui parlai bas, en regardant *Alphonſe* ; je le quittai, en lui diſant que je chargeois la Princeſſe d'Arragon d'achever la converſation ; que j'en allois avoir une autre ſur un ton différent avec le Prince de *Melphe*, qui entroit. En effet, je l'abordai, parce que j'avois reçû des Lettres de mon pére, qui m'ordonnoit de le recevoir comme un homme que je devois un jour avoir pour époux. Je n'avouois point au Prince de *Melphe* l'inclination que j'avois d'abord eue pour lui ; & quoi que l'Empereur lui

en eût dit, je tournois toujours la chose en raillerie, autant que je pouvois, m'étant mis bizarrement dans la penſée, puiſqu'on ne nous avoit preſque pas donné le tems de ſoupirer l'un pour l'autre, de ne lui laiſſer rien voir de mes ſentimens, qu'il ne fût mon mari. Toute la Cour avoit approuvé l'union qui ſe devoit faire dans nos familles par nos perſonnes. Le ſeul *Léve* en avoit eu un dépit mortel. Par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il ſe préféroit à tout autre, & croyoit auſſi devoir remporter la préférence ſur tous les ſujets de l'Empire. Mais quand il eut entendu ce que *du Guaſt* & moi avions dit, s'il eut de la douleur de le croire aſſez bien avec moi pour m'oſer parler comme il avoit fait, il eut une joie maligne de ce que *Caraciol* étoit trompé, & réſolut dans le moment de lui faire avaler le même poiſon qu'il venoit de prendre.

L'Empereur ſe promenoit avec la Reine; il n'avoit mené, comme à ſon ordinaire, que quelques Seigneurs avec lui; & ceux, qui pouvoient l'accompagner, ſe croyoient très-heureux, parce qu'il leur étoit

étoit permis en ces occaſions de parler aux perſonnes qu'ils aimoient. Le Duc de *Nagera* y étoit, qui donna la main à la Princeſſe d'Arragon. Le Marquis *du Guaſt* vint avec empreſſement prendre la mienne, ſans faire réflexion que c'étoit un privilége dû au Prince de *Melphe*, qui parloit pour lors au Connétable. Quand il voulut venir vers moi, *Dom Sanche*, qui ne s'étoit mêlé avec aucune Dame, l'arrêta & le pria de faire un tour avec lui.

Je ne vous dirai point leur converſation, de peur de vous ennuyer; mais il vous paroîtra ſingulier que *Léve* en maniére de confiance dit à ſon rival ce qu'il avoit entendu entre le Marquis *du Guaſt* & moi, y ajoûtant ce qu'il imaginoit. Je ſçai qu'il y fit d'admirables commentaires, & qu'il l'aſſura que les nuits devoient donner de grands priviléges au Marquis. Le Prince de *Melphe* l'écouta avec chagrin; mais comme il m'aimoit véritablement, il lui dit avec beaucoup de fierté, qu'il n'ajoûtoit point foi à ſes rêveries. Il eſt impoſſible, continua-t-il, qu'on puiſſe parler la nuit, hors à quelque fenêtre, aux filles du Palais.

Et

Et dans le Palais, c'eſt avec un hazard ſi manifeſte de la vie, que quand *Alphonſine* ne ſeroit pas la plus modeſte perſonne du monde, je ne ſçache point d'homme aſſez hardi, pour vouloir ſi outrageuſement manquer au reſpect qu'il doit à l'Empereur: ainſi, *Dom Sanche*, il ſe peut faire que le Marquis *du Guaſt* aime la Princeſſe de *Salerne*, mais il n'en eſt pas aimé; & ſi elle doit jamais ſe rendre au mérite d'une grande paſſion, j'eſpére que ce ſera la mienne ſeule qui ſera récompenſée. Otez-vous donc de l'eſprit des penſées qui ne ſont déſavantageuſes qu'à vous ſeul. C'eſt ſans doute un malheur pour vous de n'eſtimer pas *Alphonſine* autant qu'elle le mérite. Pour moi, qui connois ſa vertu, je ſuis bleſſé des ſoupçons que vous en avez: & ſi vous m'en parliez davantage, je vous ferois connoître que vous m'avez déplu. Vous prenez mes avis ſur un ton qui ne m'engage pas à vous en donner encore, reprit *Dom Sanche* d'un air moqueur; je ſai ce que je dis, je ne prétens point vous diſputer *Alphonſine*; & ſi j'étens mes vûës plus loin que vous, vous trouverez bon que je les mette à profit ſeulement pour moi.

moi. Il le quitta, en achevant ces paroles, bien réſolu de veiller continuellemnt ſur mes actions, & ſur celles du Marquis.

D'autre côté, le Prince de *Melphe*, qui avoit fait l'intrépide, ſe ſentoit vivement atteint, & rappellant mille actions libres, quoiqu'innocentes, qui s'étoient paſſées entre le Marquis & moi, il ne balança pas à croire que je pouvois ſouffrir ſa paſſion, ſi je n'en reſſentois pas une pareille. Il réſolut donc auſſi-bien que *Léve* de m'obſerver, & ſur-tout de s'éclaircir ſi ces nuits ſi ſuſpectes dont lui avoit parlé *Dom Sanche* étoient auſſi criminelles qu'on les lui avoit faites. Nous ne nous doutions point de toutes ces obſervations qu'on vouloit faire. Je n'offenſois point *Caraciol*, je n'avois garde de penſer qu'il m'épiât; & la Princeſſe d'Arragon, & le Marquis *du Guaſt*, vivoient dans l'intelligence où ſont deux perſonnes qui s'aiment parfaitement.

Dom Sanche, qui s'étoit lié d'amitié avec le Duc de *Nagera*, ne manqua pas de lui conter ſes viſions, croyant lui donner une grande joie, en lui apprenant que je l'avois défait d'un rival auſſi redou-

doutable que le Marquis *du Guaſt* l'étoit pour lui. Mais le Duc ne fut pas de facile croyance; il ſe connoiſſoit trop bien en amour; ou plûtôt ſon amour l'intéreſſoit & l'éclairoit trop ſur la vérité.

Il ne voulut pas négliger néanmoins ce que ſon ami lui diſoit; & comme il avoit beaucoup de parentes dans le Palais, il réſolut de s'en rendre la nuit l'entrée facile, & crut que lors qu'il ſeroit au quartier des Dames, il ſçauroit bientôt de quoi il étoit queſtion. Il s'adreſſa pour ſa confiance à une jeune veuve fille du Duc d'*Oſſone*, admirablement belle, & un peu étourdie, qui ſe réſolut à le contenter.

L'Empereur achevoit de faire bâtir au bout d'une ſuperbe galerie, qui communiquoit à tous nos logemens, un appartement magnifique, qu'il avoit deſtiné pour l'Impératrice. On y travailloit avec tant de diligence, que les Ouvriers ne finiſſoient que fort tard. Tous les ſoirs le jaloux *Dom Sanche* prenoit l'habit d'un des Maſſons pour nous obſerver, quand nous allions chez la Reine *Eléonor*, ou quand nous demeurions chez nous

nous à nous divertir, & à aller les unes chez les autres. Nous étions logées les plus près, & juſtement à l'autre bout de la galerie, *Dona Maria*, moi, & quelques autres. L'incommode *Dom Sanche* apperçut un ſoir, ſur un perron écarté, le Marquis *du Guaſt* qui parloit à une fenêtre à une de mes femmes; il les vit ſe ſéparer, & laiſſer au même endroit un de ſes Pages, à qui peu de tems après cette femme donna un grand paquet. C'en fut aſſez pour faire renaître toutes ſes folies. Il réſolut de demeurer toute la nuit où il étoit; & comme il falloit que nous paſſaſſions toutes dans cette galerie, il vit mes compagnes dans le tems qu'elles ſe retiroient. Je n'avois point été chez la Reine de tout le jour, & j'étois demeurée dans nôtre logement. Par hazard, *Alphonſe* n'avoit point paru chez l'Empereur. Le Prince de *Melphe*, malgré la circonſpection de ſon amour, avoit été un peu allarmé de cette rencontre, & s'étoit réſolu en toute maniére de ſçavoir ce que je faiſois.

Il n'avoit pû aborder la Princeſſe d'Arragon chez la Reine *Eleonor*, pour lui demander de mes nouvelles, & il s'étoit

toit retiré bien réſolu d'en ſçavoir.

Dom Sanche, attentif à nos actions, vit paſſer toutes mes compagnes pluſieurs fois, & remarqua dans la galerie une femme qu'il prit d'abord pour moi, toute envelopée dans ſa mante. Nous étions ſouvent de la ſorte, quand nous nous voulions cacher les unes des autres pour faire ce que nous avions envie qu'on ne ſçût pas : & ces maniéres nous ſont ſi ordinaires, qu'on ne s'en formaliſe point du tout. Cette créature qu'il prenoit pour moi entra vers le milieu de la galerie dans un petit cabinet deſtiné à la Muſique. Elle en ferma la porte ſur elle, après avoir obſervé ſi on ne la regardoit point. Elle ne ſe défioit que de nous, & point du tout du curieux Maſſon.

Quand tout fut calme dans le Palais, & que toutes les Dames furent retirées dans leurs chambres, *Dona Maria* ne put jamais s'endormir ; elle appella une de ſes filles qui étoit extrémement peureuſe, & lui commanda d'aller lui chercher une guitarre dans le Cabinet de Muſique. Cette fille, qui s'étoit relevée, & qui étoit encore toute endormie, conteſta

testa quelque tems assez plaisamment avec sa Maitresse pour prendre l'unique bougie qui étoit dans la chambre, & qui n'étoit restée allumée que pour la veille. Mais la Princesse d'Arragon, qui vouloit se divertir de la peur de cette fille, ne voulut pas permettre qu'elle la prit, & après avoir un peu ri, elle lui ordonna fort sérieusement de lui obéir. Cette fille s'y résolut enfin, & alla en tremblant vers le Cabinet. *Marie d'Arragon* fauta de son lit en même tems, & se couvrant seulement d'une robe de chambre, alla doucement après cette fille, pour jouir de sa peur, & pour lui en faire encore davantage. Elle alloit donc dans la galerie à pas chancelans & en tâtonnant; & comme elle étoit prête d'entrer dans le Cabinet, la personne qui y étoit en sortit; si bien, que se rencontrant justement, cette fille fit un grand cri, en reculant en arriére, elle tomba en heurtant la Princesse d'Arragon, qui tomba sur elle en criant aussi. La Dame du Cabinet reconnut sa voix, & s'avança où elle étoit; elle la releva, & la tint entre ses bras, parce qu'elle la trouva presque sans sentiment; elle

elle s'apprêtoit à la conduire tout doucement dans ſa chambre, quand elle entendit quelque bruit, & qu'elle apperçut de la lumiére. C'étoit moi, qui, ayant écrit à Naples tout le ſoir, n'étois point couchée. J'allois paſſer un moment chez la Princeſſe d'Arragon, & ayant entendu du bruit, j'allai où j'avois crû l'entendre. Jugez de ma ſurpriſe, quand j'apperçus ma compagne quaſi évanouïe entre les bras du Marquis *du Guaſt* qui étoit vêtu en femme; la ſurpriſe, où il étoit, l'avoit tellement occupé, qu'il ne s'étoit pas caché le viſage. Quand il me connut, il poſa doucement à terre *Marie d'Arragon* qui reprenoit ſes eſprits, & il m'alloit parler, lorſqu'il en fut empêché par le prétendu Maſſon, qui, furieux de nous trouver à cette heure enſemble, le Marquis & moi, venoit ſans nul reſpect du lieu enfoncer ſon épée dans le corps d'*Alphonſe*. Ma compagne vit ſon deſſein plûtôt que moi; l'amour & ſon Amant en péril achevérent de lui rendre la connoiſſance, mais ſi promte, & ſi à propos, qu'elle tendit le pied à ce déſeſpéré, qui manqua ſon coup en bronchant.

chant. Il ne bleſſa que légérement le Marquis, qui, ayant eu le tems de ſe reconnoître, tira un poignard de ſa ceinture, & ſe lançant ſur le téméraire *Léve*, lui en porta un coup aſſez profond dans le côté. *Dom Sanche* alloit tâcher d'avoir ſa revanche, quand il ſe vit encore un autre ennemi en tête, & qu'il reconnut le Prince de *Melphe* avec un petit manteau autour du bras, & l'épée levée, qui s'avançoit vers lui en l'appellant traître; il l'alloit percer de part en part, ſi le généreux *du Guaſt* ne l'eût retenu. Ah! brave Prince, lui dit-il, gardons-nous d'aſſaſſiner ce malheureux, qui n'eſt déja que trop puni de l'attentat qu'il a voulu commettre ſur ma perſonne. Je m'étois déja rangée auprès de *Caraciol*, & la Princeſſe d'Arragon tenoit d'une main celle dont le Marquis tenoit ſon poignard tout ſanglant, & de l'autre elle avoit ſon mouchoir ſur ſa bleſſure. Ses beaux yeux étoient couverts de larmes. Ah! mon cher *Alphonſe*, lui diſoit-elle, que venez-vous faire ici? Pourquoi vous expoſez-vous? N'êtes-vous pas aſſuré de ma tendreſſe? Quel funeſte déguiſement! Le Prince de *Melphe*

phe écoutoit toutes ces paroles. *Léve* les entendoit auſſi. Perfide, lui diſoit *Caraciol*, perfide, voilà de tes Jeux! Es-tu content des fureurs où nous nous ſommes tous plongés? Ah! ma Princeſſe, me dit-il, permettez-moi de punir ce traître; il vous a trop offenſée. Je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire, & je déſirois de m'en éclaircir, quand nous vîmes ſortir une femme de la chambre de la Princeſſe d'Arragon, qui couroit avec une lumiére à la main. Nous la prîmes de loin à ſon habillement de veuve pour la fille du Duc *d'Oſſone*; mais quand elle fut tout auprès de nous, nous eûmes un étonnement qui n'a peut-être jamais eu de pareil, en connoiſſant que c'étoit le Duc de *Nagera*. Non, je ne me ſens pas la force de vous dépeindre notre ſurpriſe: la mienne fut ſi exceſſive, qu'après le premier mouvement qu'elle me cauſa, le ſecond me fit éclater de rire ſi inconſidérément, en voyant ce viſage extraordinaire affublé dans ces atours de Veuve, qui en Eſpagne ne ſont pas avantageux à la beauté, que bien que le Duc fût jeune, ſon viſage me parut ſi ridicule en cet état, que je

ne

ne pus réſiſter au rire le plus fou que j'aye eu de ma vie : ce n'étoit pas trop en effet le tems de rire, puiſqu'il n'y alloit pas moins que de la vie de ces quatre hommes à être ainſi dans le quartier des femmes ; car pour l'heure, elle n'y faiſoit rien. Cinq de nos jeunes compagnes accoururent au bruit que nous faiſions avec tant d'imprudence, les unes à moitié vêtues, & toutes dans ce déſordre d'habillement où l'on eſt, quand on ne craint point la rencontre des hommes.

Le Duc de *Nagera* fut confus de mon rire, mais plus confus encore, quand il reconnut *Dom Sanche*, *Caraciol*, & ſon rival, dans un habit de femme, mais ſous une figure bien plus agréable que la ſienne. Il faut que j'avoue qu'il étoit ſi beau, qu'il effaçoit la beauté de la plupart des jeunes filles qui étoient accourues.

Nous euſſions tous été dans une terrible conſternation, ſans l'air de gayeté que j'avois donné à cette Avanture. Mes compagnes firent comme moi ; elles rirent : quand on vouloit parler ſérieuſement, cela étoit bien difficile, & quel-

quelque indiſcret épanchement de rire déconcertoit toujours le ſérieux qu'il faloit ſi néceſſairement avoir. *Chimène de l'Infantade* s'aviſa d'aller fermer la porte de la galerie, afin que l'on ne vint plus nous trouver. Les autres Dames étant aſſez éloignées de-là, nous n'avions rien à craindre de l'autre bout, parce que ce bâtiment qu'on faiſoit le terminoit, & que les Gardes en étoient infiniment loin.

Je ne puis me ſouvenir de la maniére dont nous étions toutes, ſans avoir l'imagination égayée, & remplie peut-être du plus aimable objet que l'on ſçauroit voir; car imaginez-vous, s'il vous plait, ces quatre hommes habillés ſi différemment, & toutes ces belles perſonnes, qui à peine étoient vêtues, & dans cette négligence agréable où la jeuneſſe a tant d'avantage, qui étant revenues de leur premier effroi, n'avoient plus que de la diſpoſition à la joie.

Le Prince de *Melphe* penſoit plus prudemment que les autres au péril où nous étions tous: & après que la premiére confuſion qu'on ne peut éviter en ces rencontres fut paſſée, prenant la parole

le avec une ſageſſe qui s'accommodoit au beſoin que l'on en avoit: Cette Avanture eſt extraordinaire, dit-il, & il n'y a pas un de nous qui n'en ſçache tout le danger. On voit aſſez le motif qui nous a tous fait agir & conduit dans ce lieu dangereux. Il faut ſonger à en ſortir avec adreſſe; il n'y a point d'excuſe à donner, mais ſeulement à nous demander le ſecret, & à nous le garder. On voit bien que le Duc de *Nagera*, par les habillemens qu'il a, a mis la fille du Duc *d'Oſſonne* dans ſes intérêts, & qu'il n'eſt ici que par ſon moyen. J'en ſortirai auſſi avec ſon aide, interrompit le Duc: elle me croit dans la chambre de la Princeſſe d'Arragon, où j'étois entré, & dont je ſors effectivement; & je promets que je lui cacherai ce qui ſe paſſe préſentement. Votre audace étoit grande, lui repliqua la Princeſſe d'Arragon, & vôtre impudence eſt extrême, de me l'avouer. Eh! que venez-vous chercher dans ma chambre? La mort, ou vous perſuader de mon amour, Madame, reprit-il. Votre amour, interrompit en colére le Marquis *du Guaſt*, s'étoit trop extravagamment traveſti, pour

croire réuſſir à charmer la Princeſſe. Mon Dieu ! dis-je, en voulant tenir mon ſérieux, il n'eſt pas tems de vous quereller. Nous aurons celui de faire à loiſir la différence de vos ajuſtemens, & de nous reſſouvenir lequel de vous deux avoit la beauté la plus agréable. Ce que je dis fit rire encore, & c'en fut aſſez pour ramener la gayeté. Il ſembloit que nous euſſions perdu l'eſprit, ſans ſonger au péril qui nous menaçoit tous. Nous ne penſions qu'à nous en divertir indiſcrétement. Il eſt vrai auſſi, qu'il arrive preſque toujours, que dans les occaſions les plus ſérieuſes, on s'abandonne à des mouvemens qui leur ſont oppoſés. Le Prince de *Melphe* revint le premier, & prenant un ſérieux néceſſaire, On ſçait aſſez, dit-il, qu'un Eſpagnol bien amoureux ne trouve point de péril, lorſqu'il s'agit de voir ſa maîtreſſe en particulier, & qu'on hazarde mille vies pour un tête à tête. Nos coûtumes demandent le pardon du Duc de *Nagera*, & la même raiſon l'accorde au Marquis *du Guaſt*, qu'un même deſſein a conduit ici. Vous êtes donc l'un & l'autre engagés au ſecret ; & pour *Don San-*

Sanche, continua-t-il d'un ton assez plein de hauteur, nous sçavons ce qui l'amène. Pour moi, j'avouerai que mon dessein est moins criminel : je n'aurois pas été assez téméraire pour entrer dans ce lieu. L'état où l'on me voit en fait foi. On a plus de précaution pour les entreprises de cette nature. J'ai du respect pour l'Empereur ; mais j'en ai mille fois plus pour la Princesse de *Salerne* : ainsi je ne pensois point à venir ici. Ne l'ayant vûe d'aujourd'hui, je voulois lui faire donner une lettre. J'en cherchois l'occasion, & étant entré dans ce beau cabinet qu'on achéve de peindre, je m'y suis oublié, & ensuite endormi. J'ai entendu le bruit que cette fille & la Princesse d'Arragon ont fait en tombant & en criant ; je suis accouru ; j'ai vû arriver un moment après ma Princesse. J'ai entendu un mot de tendresse que la Princesse d'Arragon a dit au Marquis *du Guast*, qui m'a fait voir que les calomnies sont fausses, poursuivit le Prince de *Melphe*, en jettant un regard dédaigneux sur *Léve* : mais lui faisant un signe de la main de ne pas l'interrompre, & continuant de parler : Nous sommes pour-

tant tous coupables, pourſuivit-il, d'être en ce lieu. Nous ſommes tous aſſez engagés au ſecret, par l'intérêt des perſonnes que nous aimons, & par le notre propre. Il n'y a plus qu'à le demander à ces cinq belles perſonnes. Nous ſçavons qu'elles ont toutes des Amans, & que la même avanture peut tous les jours arriver. Je vous aſſure, dit la jeune *Infantade*, que je répondrois bien pour toutes les perſonnes qui ſont ici. Les avantures pleines de ſingularités nous ſont ſi familiéres, que nous devons par prudence garder le ſecret: les autres, qui ne voulurent pas ſe piquer moins de ſçavoir ſe taire, jurérent un ſilence éternel. Il n'y eut donc qu'à penſer comment on ſe ſépareroit. *Caraciol* ſe chargea de conduire *Léve* juſqu'au lieu où ſon Maiſon ſe trouveroit. On mit pluſieurs linges ſur ſa bleſſure, & l'on arrêta ſon ſang le mieux qu'on put. La fille de la Princeſſe d'Arragon lava même celui qui étoit répandu dans la galerie. Le Duc de *Nagera* conſentit à regagner l'appartement de ſa parente. Mais, pour le Marquis *du Guaſt*, il faloit de néceſſité qu'il rentrât dans ſon Ca-

Cabinet de Muſique, parce qu'une femme, à l'heure qu'il étoit, ne pouvoit ſortir du Palais. Le Duc de *Nagera* voyant cela, ne vouloit plus s'en retourner, ni le laiſſer ſi près de ſa Maîtreſſe. Il falut que nous l'aſſuraſſions toutes, que nous paſſerions le reſte de la nuit chez elle, & qu'auſſi-bien ce ſeroit une excuſe pour le lendemain, ſi on diſoit qu'on avoit ouï quelque bruit en ce quartier-là. A ces conditions, le Marquis rentra dans ſon cabinet; le Duc s'en retourna trouver ſon imprudente parente, & nous entrâmes toutes dans la chambre de ma compagne.

Il eſt inutile de vous dire comment ces quatre hommes s'étoient rencontrés là ſi juſtement tous enſemble; vous le comprenez aiſément par tout ce que j'ai repréſenté: & cela s'étoit paſſé tout ſimplement comme le Prince de *Melphe* l'avoit dit. C'eſt ſi fort la coutume d'Eſpagne de riſquer tout pour voir ſa Maîtreſſe en particulier, que ceux qui la ſçavent ne s'étonneront point de tout ce que je dis.

Nous fumes ſi heureux, qu'on n'a jamais parlé de ce qui arriva cette nuit-

là. Mes jeunes compagnes furent fidéles; & il eſt effectivement étonnant qu'un ſecret de cette importance ſe gardât entre douze perſonnes; mais il n'y avoit ni jalouſes ni rivales, ainſi l'on tint ce qu'on avoit promis.

Il y avoit quelques jours que *Vangeſte*, dont je vous ai déja parlé, étoit arrivée à Madrid. Comme la plus grande partie du monde ignoroit pour lors l'amour que l'Empereur avoit pour elle, le Courtiſan ſpéculatif s'étoit imaginé que la Gouvernante des Païs-Bas l'avoit envoyée pour communiquer quelque point important à l'Etat. Cette fille eut beaucoup de froideur pour la Princeſſe d'Arragon, & pour moi. Je ne l'eus pas plûtôt obſervée avec un peu d'application, que je connus d'abord, non pas le ſecret de l'Etat, mais celui de l'Empereur. Je vis clairement leur intelligence & leur amour réciproque; & une fois, que ce Prince diſoit quelque galanterie à la Princeſſe d'Arragon, & qu'il faiſoit ſemblant d'écouter quelque choſe que je lui diſois dont il ſe fût diverti dans un autre tems, il regardoit *Vangeſte*: je m'en ſouviens comme ſi je le voyois encore.

Re-

Regardez, continuai-je, toutes les grimaces de ce pauvre Duc de *Nagera*, & toutes les contorſions de *Fradique*, depuis que Votre Majeſté a dit quelque douceur à ma compagne; & obſervant du chagrin dans le viſage de *Vangeſte*, qui, comme je m'en étois déja apperçûe, étoit jalouſe de la Princeſſe d'Arragon, Ah Seigneur! quittez-nous, lui dis-je, vous faites trop de miſerables! Eh quoi! me dit l'Empereur en riant, & s'arrêtant avec nous, bien-aiſe qu'on ne découvrit pas ſon attachement pour cette fille, le Prince de *Melphe* ſe défieroit-il auſſi de moi, parce que je vous parle? & *Dom Sanche* en prendroit-il de l'ombrage? *Caraciol* eſt trop ſage, lui dis-je, & trop aſſuré de vos bontés. Pour *Léve*, deſeſpérez-le, ſi vous voulez, auſſi-bien que *Fradique* & le Duc de *Nagera*; mais laiſſez vivre une autre perſonne, qui peut-être va expirer dans un moment, ſi vous continuez de nous parler. L'Empereur, qui eſt très diſſimulé, & qui paſſe ſa vie à ſe contrefaire, croit toujours être impénétrable; ſi bien que n'imaginant pas ce que je voulois dire, Eſt-ce *Alphonſe*, reprit-il, qui a ſi

peu de tems à vivre? Ah Seigneur! répondis-je, en me panchant vers ſon oreille, vous ne voulez pas me croire, la pauvre *Vangeſte* ſe meurt. A ces paroles, l'Empereur devint rouge comme du feu; & tournant tout-à-fait la tête, il apperçut cette fille appuyée contre une fenêtre, & l'aimable *Chiméne* qui lui faiſoit ſentir une eau fortifiante. Vous êtes une terrible perſonne, me dit-il d'un air embarraſſé. Vos yeux, reliquai-je en parlant toujours bas, m'ont mené juſqu'à vôtre cœur; j'en cacherai les ſentimens mieux que vous n'avez fait: Allez, Seigneur, allez guérir un mal ſi tendre & ſi délicat.

J'ai ſçû depuis, que l'Empereur fut épouvanté de ma pénétration; & je ne ſçai ſi ce fut pour me déſabuſer, ou pour empêcher que d'autres n'euſſent des lumiéres auſſi vives que les miennes, qu'il fit un voyage à Tolède, après avoir donné un paſſeport pour la Ducheſſe d'*Alençon*, qui devoit venir voir le Roi de France qu'on croyoit dangereuſement malade. La continuation de ſa maladie obligea même l'Empereur à revenir plus promtement qu'on n'avoit crû. On s'imagina même, qu'il avoit vû le Roi pour

la

la premiére fois; mais peu de perſonnes ont ſçû la conduite ſecréte qu'il avoit tenuë avec lui. Dès le lendemain, la belle Princeſſe qu'on attendoit arriva: elle parut comme un beau jour, où toute la nature s'égaye. Je me ſouviens, que je fus ſaiſie d'étonnement à ſon aſpect: je crus voir toutes les graces & la beauté même raſſemblées en elle. On ne faiſoit que des cris d'admiration; tous les regards ſe confondoient ſur ſa perſonne. *Charles* en fut amoureux, & ne ſe ſouvint pas que *Vangeſte* fût au monde. Le Connétable ne ralluma point ſes flammes; car elles n'ont jamais été éteintes; & comme le Soleil & l'Amour ſont plus vifs en Eſpagne qu'ailleurs, tous nos Galans Eſpagnols en la voyant penſérent en devenir fous.

Je dirois mille plaiſantes circonſtances qui vous divertiroient, ſi je racontois ſon hiſtoire. La ſœur vengea bien le frére de ſa captivité. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je fus preſqu'offenſée des louanges que le Prince de *Melphe* lui donnoit, & que la Princeſſe d'Arragon gronda pluſieurs fois le Marquis *du Guaſt* de l'application avec laquelle il la regardoit.

Nous ne l'eumes pas vûe quatre jours de ſuite, que nous fumes comme nos Amans. Nous l'idolatrâmes, & nous étions toutes empreſſées à nous en faire ſeulement remarquer. Elle eut la bonté de diſtinguer des autres la Princeſſe d'Arragon, *Chiméne de l'Infantade*, & moi; & la bonne volonté qu'elle nous témoigna fut un ordre pour nous de la ſuivre par-tout, comme ſi elle eût été l'Impératrice; ainſi nous ne la quittames point. Nous en fumes bien récompenſées par les careſſes charmantes qu'elle nous fit; & en peu de tems nous eumes la ſatisfaction de voir qu'elle nous aimoit véritablement.

Nous étions un jour avec elle dans ſon cabinet; & comme elle vivoit à la mode de ſon pays, il y avoit bien des hommes, & même quelques Miniſtres. Comme elle avoit fort avancé ſa négociation pour la liberté du Roi qui ſe portoit mieux, & qu'elle croyoit s'en retourner bientôt, elle dit obligeamment, que ſon voyage de Madrid empoiſonneroit tout le reſte de ſa vie, puiſqu'elle y laiſſoit des perſonnes auſſi parfaites que nous trois, & qu'elle aimoit tant, qu'elle voudroit

droit bien pouvoir enlever un ſi riche butin à l'Eſpagne. Nous étions à ſes côtés *Chiméne* & moi : nous primes chacune une de ſes mains, que nous baiſames mille fois ; & la Princeſſe d'Arragon ſe mettant à ſes genoux les ſerroit avec tendreſſe. La Princeſſe nous embraſſa pluſieurs fois l'une après l'autre ; & par ſon action & les notres nous touchâmes tous ceux qui nous conſidéroient.

Quelque tems après, nous eumes la douleur mortelle de nous ſéparer de cette divine perſonne ; elle s'en retourna. Le Roi ſon frére fiança la Reine *Léonor* ; & ce même jour, nous perdimes pour jamais l'infortunée *Chiméne*. Je paſſe toutes ces choſes légérement, pour venir au ſujet de nos Avantures particuliéres. L'Empereur, pénétré d'amour pour la Ducheſſe d'*Alençon*, & de déſeſpoir du refus qu'elle avoit fait de l'épouſer, diſſimula la jalouſie qu'il avoit du Connétable ; & pour déſabuſer le monde, & l'empêcher de croire que ſa paſſion durât encore, il réſolut d'épouſer ſans remiſe l'Infante de Portugal. Pour cet effet, il fit partir toute la Maiſon de

cette Princeſſe, & nous envoya l'attendre à Seville.

Le Prince de *Melphe* eut toute la liberté qu'il ſouhaitoit de me faire ſes adieux. Je ne fus pas ſi commode à l'égard de *Dom Sanche*. La Princeſſe d'Arragon écouta le Marquis du *Guaſt*, & lui promit une fidélité éternelle. Nous fimes notre voyage ſans rien de particulier que l'arrivée d'un Courier que nous avions tous les matins en nous éveillant, qui nous rapportoit des lettres à ma compagne & à moi de *Caraciol* & d'*Alphonſe*, & un autre Courier que nous trouvions en arrivant à la couchée : ainſi, nous en avions deux par jour ſans manquer, & des Sérénades toutes les nuits.

L'Infante *Iſabelle* arriva à Seville peu de jours après nous. Les Princes ſes fréres, *Dom Louïs* & *Dom Fernand*, l'y conduiſirent. Elle nous parut telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire un peu moins belle que la Ducheſſe d'*Alençon*, mais pourtant d'une beauté à ſurprendre : elle avoit ſur-tout une douceur qui la rendoit une des plus aimables perſonnes du monde. Elle vivoit avec la Princeſſe d'Ar-

d'Arragon & avec moi, comme ſi nous euſſions été ſes ſœurs; s'informant ſur toutes choſes des manières qu'il faloit qu'elle eût, pour plaire à l'Empereur.

Il arriva à Seville: l'Infante en étant avertie, alla au devant de lui; nous la ſuivions immédiatement. D'auſſi loin que j'apperçus l'Empereur, je le vis affecter ſa mine grave, & ſe revêtir, pour ainſi dire, d'une majeſté, & d'un ſérieux, dont il s'envelopa tout entier. La jeune Infante ſe jetta à genoux dès qu'il l'aborda. L'Empereur fut ſurpris de ſa prodigieuſe beauté; & confus de la voir ainſi à ſes pieds, ſa gravité ſe déconcerta entiérement. Je pouſſai du coude la Princeſſe d'Arragon, pour le lui faire remarquer. L'Empereur dans ſon embarras, ayant jetté par malheur les yeux ſur moi, j'achevai de lui faire perdre toute contenance: Il ſe remit pourtant aſſez vite, par ce pouvoir abſolu qu'il a de ſe contraindre; & fléchiſſant un genou devant la Princeſſe, il lui baiſa la main, & la pria de ſe relever.

Il ſemble qu'il y a longtems que je ne ſuis plus dans notre Hiſtoire, & que je ne

ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais, Seigneur, elle eſt ſi mêlée avec la générale, qu'il m'eſt impoſſible de faire autrement pour vous en donner une entiére connoiſſance.

Les Nôces de l'Empereur ſe préparoient pour être célébrées avec la pompe requiſe dans une cérémonie ſi auguſte, & nous nous étions trouvées tout ce jour-là avec l'Infante, plus gayes que nous ne l'avions été de nôtre vie, quand, ſuivant la coutume, elle s'alla promener dans un jardin agréable & ſolitaire; elle n'avoit pour toute compagnie que ſes filles. Comme elle ſe retiroit, & qu'il commençoit à faire nuit, une femme vétue ſimplement nous aborda, la Princeſſe d'Arragon, & moi, & nous dit qu'une Dame voilée nous prioit de la venir trouver dans une allée où elle déſiroit nous dire un mot. Nous n'étions qu'à quatre pas de l'Infante *Iſabelle*, & nous nous tenions ſous les bras: nous ſuivimes la femme qui nous faiſoit ce meſſage, nous doutant que c'étoit de la part d'*Alphonſe*, ou de *Caraciol*: mais bon Dieu! quelle ſurpriſe, quand nous nous vimes entourées de huit ou dix hom-

hommes, qui nous prirent légérement, & nous emportérent en nous fermant la bouche.

Nous criames pourtant, ou nous le crumes faire; mais nos cris furent étoufés. On nous mena ainſi malgré nôtre réſiſtance à trois cens pas de-là. On nous jetta dans un chariot, où nous trouvâmes deux hommes qui nous reçurent; & ce chariot fut ſi bien fermé, que nous y étions comme dans une priſon obſcure. Nous nous mimes l'une près de l'autre, & nous allions toujours fort vite ſans ſçavoir où. La longueur du tems nous rendit à nous-mêmes, & nous reprimes abſolument nos eſprits; & ayant compris que quelques cris qu'on nous avoit laiſſé pouſſer n'avoient attiré aucun ſecours, nous avions enfin ceſſé de nous plaindre. Pendant notre ſilence, nos raviſſeurs ſe parloient bas; mais ils ceſſérent de ſe contraindre, & nous reconnumes leurs voix. Ah! ma chére Princeſſe, m'écriai-je, c'eſt le perfide Duc de *Nagera* qui a l'audace de nous enlever. Je le vois bien, me répondit-elle: & le traitre *Dom Sanche* de *Léve* a l'inſolence de commettre avec lui le même cri-

crime. Il y a déjà quelque tems que je les soupçonne. Ces deux hommes, se voyant reconnus, ne prirent plus le soin de se cacher. Ils nous voulurent dire bien des choses pour s'excuser, & pour nous toucher; mais voyant qu'ils ne faisoient que nous irriter davantage, ils furent contraints de se taire.

Après leur avoir dit mille injures, nous gardames aussi le silence, & notre course ayant été extrémement promte, par les relais que l'on nous donnoit, nous nous arrêtames: nous avions été de la sorte plus de vingt-quatre heures; & nous étions dans la seconde nuit, sans avoir rien voulu prendre de ce qu'on nous avoit présenté à manger, quand on nous arrêta dans une forêt où l'on avoit dressé une tente: nous y trouvames des femmes pour nous servir, qui nous accompagnérent pendant notre voyage. Nous nous couchames sur un lit, sans vouloir nous deshabiller; & quoique nous fussions accablées de sommeil, nous n'osames dormir, de peur qu'on ne nous séparat.

Il est inutile de vous dire ce que nous pensions, & ce que nous disions. La Princesse d'Arragon pleuroit tendrement l'absence

ſence du Marquis *du Guaſt*, & pour moi je m'apperçus que le Prince de *Melphe* ne m'étoit point du tout indifférent : mais quoique nous aimaſſions toutes deux, & qu'on nous eût arrachées à ce que nous aimions, nos plus ſenſibles douleurs étoient pour l'outrageante injure que ces téméraires nous avoient faite, nous ayant ainſi enlevées d'auprès de l'Infante *Iſabelle*.

Pour vous abréger ce récit, je vous dirai qu'ils nous menérent en France, croyant y être plus en ſûreté qu'en lieu du monde, par l'inimitié qu'ils préſuppoſoient que le Roi conſerveroit contre l'Empereur. Ils ne voulurent pas s'arrêter dans les Provinces voiſines d'Eſpagne ; mais ils réſolurent de s'approcher de la Cour, pour être plus à portée de faire leur parti. Ils prirent une petite maiſon aſſez près d'ici, & nous y retenoient avec les mêmes précautions qu'ils avoient ſi exactement obſervées ; car il nous avoit été impoſſible de parler à perſonne : il ne nous étoit pas même permis de nous promener dans un aſſez joli Jardin, ſans y avoir toujours leur importune compagnie.

Nous

Nous cherchions tous les moyens de nous ſauver, ſans en trouver un ſeul qui nous parût poſſible. Nous ſçavions bien que nous étions en France, parce que nous entendions parler François; mais nous ignorions en quel endroit de la France nous étions. Enfin, un jour nous étant enfermées dans notre chambre, comme cela nous arrivoit ſouvent, nous vîmes deſcendre par la cheminée un jeune garçon, qui nous cauſa d'abord quelque frayeur, mais qui nous fit ſigne du doigt de ne rien dire. Il nous apprit, que la maîtreſſe de la maiſon, qui étoit ſa ſœur, avoit ſçû notre avanture par un homme de la ſuite de nos raviſſeurs; que nous lui faiſions une ſi grande pitié, qu'elle avoit projetté notre délivrance, ſi nous étions aſſez hardies pour vouloir exécuter ſon projet. Nous penſames mourir de joie à cette propoſition. Il nous faiſoit perpétuellement ſigne de parler bas, à cauſe de la garde continuelle que nous avions à notre porte. Nous le priames donc de nous dire ce qu'il faloit faire. Il nous mena près du lit, & nous dit, que ſous la Tapiſſerie il y avoit une fenêtre qui regardoit ſur le Jardin;

qu'il

qu'il faloit, dès que la nuit seroit venue, prendre nos draps, & nous en servir pour descendre; qu'il se trouveroit en bas pour nous recevoir; qu'il ouvriroit une petite porte du Jardin qui donnoit dans la campagne; & qu'il nous méneroit chez un de ses oncles, où nous serions en sureté.

Quoique la proposition fût délicate, d'aller ainsi au milieu de la nuit sous la conduite de ce jeune guide, qui nous étoit inconnu, nous ne balançames point à accepter l'offre qu'il nous faisoit, & à promettre que dès la même nuit nous ferions ce qu'il nous venoit de proposer: nous le priames de ne pas manquer à sa parole; & pour l'encourager à nous être fidéle, je lui donnai une assez belle bague, & la Princesse d'Arragon un poinçon de diamans qu'elle ôta de ses cheveux.

Vous pouvez penser, que la journée nous parut longue, & que nous attendions la nuit avec une grande impatience: quand elle fut venue, nous fermames la porte de notre chambre, comme nous avions accoutumé de le faire; & nous ouvrimes doucement la fenêtre, lors-

lorſque nous crumes que tout dormoit dans la maiſon. Nous fimes ce qu'on nous avoit dit; mais nous eumes quelque frayeur pour en venir à l'exécution, & quelque diſpute à qui deſcendroit la premiére. Aucune ne vouloit s'en aller, ni ne vouloit demeurer; & dans ces deux partis nous avions également peur, & nous diſions de ſi plaiſantes choſes, que nous ne pouvions nous empêcher de rire d'auſſi bon cœur, que ſi l'avanture eût été fort réjouiſſante. Enfin, je me hazardai, & je deſcendis; ma compagne me ſuivit de ſi près, que je croyois l'avoir ſur mes épaules. Quand nous fumes en bas, nous nous embraſſâmes avec autant de joie que s'il y avoit eu bien du tems que nous ne nous fuſſions vûes, & nous prenant toutes deux, nous tenions chacune le jeune garçon qui marchoit devant nous.

A peine avions-nous gagné une allée, qu'il s'arrêta tout court, & nous dit fort bas, qu'il entendoit marcher & parler ſous un berceau qui conduiſoit à la porte du Jardin. En diſant cela, il ſe ſentit une main ſur le front; & on lui demanda, Qui va-là? Il répondit que c'étoit lui.

lui. La nuit étoit toute noire. D'une main qu'il paſſa derriére lui, il nous pouſſa, & de l'autre il prit celui qui lui avoit parlé, & le mena plus loin, en lui faiſant quelque mauvaiſe raillerie ſur ce qu'il l'avoit pris pour le Diable. Mais la Princeſſe d'Arragon & moi, qui avions reconnu la voix du Duc de *Nagera*, étions plus mortes que vives. Nous nous couchames à terre dans un état qu'il n'eſt pas en mon pouvoir d'exprimer : nous n'oſions remuer ni reſpirer. Nous jugeames que Dom *Sanche* s'étoit approché du Duc, parce que nous entendimes diſtinctement ce qu'ils ſe diſoient en Eſpagnol.

Dom *Sanche* lui aprenoit, que ſon Ecuyer venoit d'arriver, & qu'il lui avoit appris bien des nouvelles de la Cour : mais que ce qui le ſurprenoit, à n'en pouvoir revenir, étoit qu'il y avoit vû le Prince de *Melphe* admirablement bien avec le Roi, & ſurtout avec la Reine de Navarre ſa ſœur qui le combloit d'honnêtetés. Le Duc parut fâché auſſi-bien que *Léve* de ſçavoir que le Prince de *Melphe* étoit avec le Roi. Ils raiſonnérent quelque tems ſur cela, & conclurent en

en ſe retirant, que cette circonſtance rompoit les meſures qu'ils avoient priſes, & qu'il faloit penſer à en chercher d'autres.

A peine furent-ils ſortis, que le jeune homme vint en chantant, pour nous remettre ſur ſes voies. Nous nous levames, & fumes vers lui : il nous mena à la porte du Jardin ; nous ſortimes dans la campagne ; & après une heure de chemin, nous entrames dans un bois. Dès que nous y fûmes, il nous dit que nous étions en ſûreté, & que nous pourrions nous repoſer. L'infatigable Princeſſe d'Arragon vouloit toujours aller, & nous recommençames dès que le jour parut. Nous fimes encore quelque chemin, & nous entrames dans une petite maiſon, où après que notre conducteur eût parlé à un bon vieillard, on nous reçut fort humainement, & on nous coucha promtement dans un lit fort propre. Je dormis ſans inquiétude ; cette Princeſſe fut moins tranquille : elle me reprochoit, que mon repos venoit de ce que je ſçavois que le Prince de *Melphe* étoit dans un lieu, où par la protection

tion qu'on nous y donneroit, nous ſerions bientôt réunis.

Nous crumes mourir de joie, quand notre hôte charitable nous dit, que nous n'étions qu'à deux cens pas du Château de Saint-Germain, où le Roi étoit avec la Reine ſa ſœur. Il nous apprit, qu'elle venoit de ſe marier avec le jeune Roi de Navarre, & que le malheureux Duc de *Bourbon* étoit plus diſgracié que jamais. D'abord, ma compagne voulut écrire à la Reine, pour lui faire ſçavoir le lieu où nous étions. Je m'oppoſai à ce deſſein; je voulois demeurer quelques jours cachée dans notre petite retraite, eſpérant que nos raviſſeurs ne nous trouvant point, & ſçachant que le Prince de *Melphe* étoit près d'eux, ils s'en iroient, & qu'ainſi il n'y auroit nulle rencontre entre eux; mais la Princeſſe me contrarioit, & elle m'auroit obligée d'aller avec elle à Saint-Germain, ſi notre hôte ne nous eût dit, qu'il avoit trouvé dans le bois des Cavaliers qui parloient mauvais François, & qui lui avoient demandé s'il n'avoit point vû deux jeunes filles, faites comme nous l'étions. Cette rencontre nous retint durant

rant deux jours, pendant lesquels la Princesse d'Arragon me persécutoit pour écrire au Prince de *Melphe*, afin qu'il vint nous mettre en sureté auprès de la Reine de Navarre.

Hier au soir, nous nous hazardames de sortir, & je me déterminois à suivre la volonté de la Princesse, quand nous vous rencontrames, après que cet homme merveilleux eût tué à nos yeux deux de nos persécuteurs, & qu'il nous eût dit qu'il venoit de donner la mort à l'infortuné Duc de *Nagera*.

Le jour étoit avancé quand la Princesse de *Salerne* finit son récit. *Lautrec* & *Dragut* l'avoient écoutée avec beaucoup de plaisir : ils le témoignoient à ces deux charmantes personnes, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de cors & de chiens. Les deux Espagnoles coururent à la fenêtre : à peine y furent-elles, qu'elles virent le Roi à cheval, qui alloit à la chasse, & près de lui l'admirable Reine de Navarre, qui, tournant les yeux par hazard, les apperçut, & les reconnut. O Dieux ! s'écria-t-elle, que vois-je ! sommes-nous encore en Espagne ? est-ce une illusion ? & montrant

de

de la main au Roi les deux Princeſſes, il parut auſſi ſurpris qu'elle, quand le Prince de *Melphe*, un peu derrière eux, pouſſant ſon cheval, & tendant les bras comme un homme hors de lui-même, Ciel! s'écria-t-il: O ciel! C'eſt ma divine *Alphonſine*. Les jeunes Eſpagnoles avoient déja quitté leur fenêtre, & couru à la porte du Pavillon. Elles y trouvérent le Prince de *Melphe*, qui proféroit des paroles mal arrangées, mais propres à témoigner une joie exceſſive: il leur donna la main. Le Roi étoit deſcendu de cheval pour les ſaluer: il le fit avec cet air galant & majeſtueux, qu'il avoit en toutes ſes actions. La Reine étoit auſſi déja à terre. Elle vola entre les bras de ſes deux amies, qu'elle ſerroit tendrement entre les ſiens, leur demandant par quel miracle ſes plus grands déſirs étoient accomplis, puiſqu'elle les voyoit en France? Les Princeſſes lui apprirent en peu de paroles la violence qu'on leur avoit faite, réſervant à dire le reſte avec un plus grand loiſir.

La chaſſe fut interrompue. La Reine reprit le chemin du Château avec ſes amies; & par un accueil gracieux & plein

de charmes, elle leur fit oublier leur malheur, ou du moins elle en adoucit les chagrins les plus ſenſibles.

La Reine avoit commandé, qu'on donnat un appartement à chacune des Princeſſes. Elles ne voulurent point ſe ſéparer. Elles eurent des femmes, des habits magnifiques, enfin tout ce qui leur étoit néceſſaire : après un léger repas, elles ſe mirent au lit ; & ſur le ſoir, quand elles eurent pris quelques heures de repos, la Reine vint les voir. Elle étoit accompagnée de *Caraciol*, & du grand Ecuyer *Galeas de Saint Severin*, qu'elle préſenta aux Princeſſes Eſpagnoles comme leur parent.

Alphonſine & *Dona Maria*, par la permiſſion de la Reine, lui firent bien des amitiés : ils avoient entendu parler ſi avantageuſement les uns des autres, qu'ils ſe regardérent des ce moment comme s'ils ſe fuſſent connus depuis longtems. Un peu après, *Dragut* & *Lautrec* crurent avoir un privilége pour entrer. La Reine le leur permit. Le Roi demanda la même permiſſion, & mena avec lui le jeune Roi de Navarre. La converſation fut générale : les Eſpagnols y firent

rent voir tout le feu de leur nation; quelques Dames de la Reine n'y brillérent pas moins. Madame de *Grammont* y charma par les agrémens de ſa perſonne, & par la vivacité de ſon eſprit; mais rien ne fut comparable à la Reine, qui plaiſoit par ſon diſcours, & même par ſon ſilence. Le Roi ne put s'empêcher de s'entretenir en particulier avec la Princeſſe d'Arragon: il fut bien aiſe de lui parler d'une belle perſonne, pour laquelle il avoit eu en Eſpagne beaucoup d'amour. La Reine avoit trouvé la converſation ſi charmante, qu'on ne ſe retira que fort tard, quoiqu'elle eût dit qu'elle ne demeureroit guére, & qu'elle vouloit laiſſer prendre un plein repos aux deux Princeſſes, afin qu'elles ſe remiſſent plus promtement de tant de fatigues qu'elles avoient eues depuis quelque tems.

Le lendemain, nos Eſpagnoles ſe rendirent d'aſſez bonne-heure chez la Reine, & après avoir dîné en particulier avec elle, elle leur propoſa de les mener chez Madame la Régente, & chez la Princeſſe *Renée de France*, fille du Roi *Louis XII.* Elles acceptérent la pro-

poſition avec joie, & ſuivirent la Reine chez Madame mére du Roi. La bonne mine & la majeſté de cette Princeſſe les ſurprit: elle avoit conſervé l'air de beauté, en perdant celui de la premiére jeuneſſe: elle avoit encore les cheveux auſſi blonds, & en auſſi grande quantité, que ſi elle n'eût eu que vingt ans, la taille haute, l'action impérieuſe & hautaine; elle adoucit tout ſon orgueil en un moment, & fit un accueil très-obligeant aux Princeſſes. La fille de *Louis XII.* étoit auprès d'elle, qui les ſalua auſſi, & leur fit des honnêtetés très-engageantes. C'étoit la perſonne du monde, qui ſans être belle plaiſoit le plus: elle avoit la phiſionomie fine & ſpirituelle, de beaux yeux, de belles dents, un air de jeuneſſe, qui rendoient ſon viſage extrémement agréable. *Hercule d'Eſt* étoit auſſi dans la chambre de Madame la Régente: c'étoit l'homme du monde le mieux fait; il aimoit paſſionnément la Princeſſe *Renée*, malgré la diſtance qui les ſéparoit.

Après que ces Princeſſes ſe furent aſſiſes, & qu'elles eurent comblé de politeſſe nos deux belles Eſpagnoles, *Alphon-*

phonſine parcourut des yeux toutes les perſonnes qui étoient préſentes, & les arrêtant enfin ſur le Prince *Hercule*, elle devina ſa paſſion; & dans ce moment, elle le dit bas à l'oreille de la Princeſſe d'Arragon. La Reine de Navarre l'entendit, & de l'œil lui fit ſigne que cela étoit vrai: quelque tems enſuite *Galeas* s'étant approché d'elle, elle le vit ſi attentif à conſidérer la même Princeſſe, que pouſſant ſa compagne du pied en lui montrant *Saint Severin*, En voici un autre, continua-t-elle; les étrangers ſouffrent beaucoup ici. La Reine, qui l'entendit encore, fit un éclat de rire: *Alphonſine* eſt auſſi redoutable en France, qu'elle l'étoit en Eſpagne, dit-elle à la Princeſſe d'Arragon; j'admire tout ce qu'elle démêle en un moment, & je ſuis aſſurée que dans huit jours elle m'apprendra des choſes que j'ignore, & qu'elle connoîtra avant ce tems-là toutes les intrigues de la Cour. Madame, lui dit-elle tout bas, je ſupplie Votre Majeſté de m'avouer tout à l'heure, ſi cet homme qui a cet habit magnifique, dont l'air eſt chagrin & fier, qui a pourtant quelque choſe de ſi particulier dans ſa phyſiono-

mie, n'aime pas cette jeune perſonne brune, qui a un certain air de Nymphe qui me plaît ſi fort: Non, dit la Reine, je ſçai un obſtacle invincible à ce que vous dites; je ſuis fâchée que vous vous mépreniez. O Madame! reprit-elle, je ne me méprens point, & ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous dis: vous trouverez un jour que j'avois raiſon de vous parler poſitivement comme je fais: dites-moi, je vous prie, le nom de ce Cavalier: C'eſt le Maréchal de *Montmorenci*, lui repliqua la Reine, jeune homme de grande eſpérance, que le Roi mon frére aime fort; & cette perſonne eſt parente de la Ducheſſe ma mére, c'eſt la fille du Comte de *Villars* ſon frére, bâtard de Savoie. La Reine alloit continuer, quand le Roi entra, & vint dire à la Régente que les troupes que commandoit le Connétable marchoient vers Milan.

Madame d'*Angoulême* rougit à ce nom, jetta un regard terrible ſur la Reine ſa fille, qui baiſſa les yeux avec un trouble qu'on remarqua aiſément; & comme le Roi continua de parler avec ſa mére des deſſeins du Duc de *Bourbon*,

bon, la Reine ſe leva, & emmena ſes deux amies: elle repaſſa chez elle, & parut triſte & rêveuſe. La Princeſſe d'Arragon ne put s'empêcher de lui dire: Après ce que nous avons vû à Madrid, Madame, de la paſſion du Connétable pour Votre Majeſté, & ce que nous avons ſçu avec toute l'Europe des ſentimens que Madame la Régente a eu pour lui, trouveriez-vous bon que nous vous fiſſions ſouvenir que vous nous avez quelquefois dit en Eſpagne, à la Princeſſe de *Salerne* & à moi, que vous nous conteriez vos avantures, ſi vous aviez la force de le faire vous-même, & que vous regrettiez de n'avoir pas auprès de vous une perſonne que vous aimiez, qui en ſçavoit juſqu'aux moindres circonſtances. Hélas! que voulez-vous ſçavoir? dit la Reine; mes foibleſſes, les malheurs, les crimes du Connétable, & les emportemens de ma mére? Je ne veux pourtant plus vous refuſer. Je vai envoyer prier la Comteſſe de *Sancerre* de venir. C'eſt la perſonne que j'aime, & qui n'ignore rien des penſées du Connétable ni des miennes. Elle a vu tous les mouvemens que ce fatal amour a cauſés,

non ſeulement dans cette Cour, mais même dans toute l'Europe.

La Reine envoya un Page ſçavoir ſi la Comteſſe étoit revenue de Paris, où elle étoit allée depuis deux jours: elle parut avec celui qu'on lui avoit envoyé. Les deux Eſpagnoles furent ſurpriſes en la voyant. La jeuneſſe & l'agrément entrerent avec elle dans la chambre de la Reine: ſa phiſionomie étoit pleine d'eſprit; ſes cheveux étoient blonds: ſon teint effaçoit l'éclat des plus vives fleurs, & ſon action étoit ſi tendre & ſi brillante tout enſemble, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour elle en la voyant. Elle courut baiſer la main de la Reine avec une action toute gaye; & remarquant les deux Eſpagnoles, dont on lui avoit déja parlé, elle reprit un air plus ſérieux. Quand la Reine l'eut embraſſée, elle la préſenta aux deux Princeſſes; elle les ſalua avec une grace, qu'elle ſeule avoit, & les loua avec cet eſprit fin & délicat, qui fait que les louanges plaiſent: les Princeſſes lui rendirent auſſi ce qu'elle méritoit ſi dignement. Enſuite la Reine lui dit ce qu'elle ſouhaitoit: elle répondit qu'elle ſe-

feroit très-embarraſſée de parler ſi long-tems devant deux perſonnes qui avoient tant d'eſprit, ſi ce n'étoit pas ſur un ſujet qui étoit préſent à ſa mémoire par l'attachement de ſon cœur.

La Reine leur dit, qu'elle ne vouloit pas être préſente à ce récit, qu'elle alloit paſſer chez la Princeſſe *Renée*, & qu'elle les laiſſoit dans ſon cabinet, où elle alloit défendre qu'on laiſſât entrer perſonne. En diſant cela elle ſortit, & les deux Princeſſes ayant mis la Comteſſe au milieu d'elles, après quelques civilités réciproques, Madame de *Sancerre* commença de cette ſorte.

HISTOIRE de la Reine de Navarre, & du Connétable de Bourbon.

IL faut que vous ſoyez bien chéres à la Reine, puiſqu'elle, qui eſt ſi ſecrette, conſent que je vous faſſe le récit de ſa vie; & vous verrez par ce que je vous dirai, qu'il y a des choſes qui ne ſont ſçues que d'elle & de moi, & que le malheureux Duc de *Bourbon* lui-même a toujours ignorées. Mais je me ſouviens, belles Princeſſes, qu'à ſon retour d'Eſ-

pagne, elle me parloit toujours de vous avec tendreſſe, & qu'elle m'a dit cent fois, que le ſeul regret qu'elle avoit, étoit que je ne vous connuſſe point; je ne ſuis donc pas ſurpriſe de la commiſſion qu'elle me donne. Vous allez apprendre de grandes choſes, & aſſez particuliéres, pour vous faire bien connoître la confiance qu'elles a en vous.

La Reine, que je vai appeller la Princeſſe de *Valois*, fut admirablement bien élevée avec le Prince ſon frére, qui eſt le Roi qui régne à préſent; & l'on doit donner cette louange à la Comteſſe leur mére, qu'étant demeurée veuve à l'âge de dix-ſept ans, elle ne fut entiérement appliquée qu'à l'éducation de ſon aimable famille. Le Roi *Louis XII*, qui n'avoit point d'enfans mâles, voulut les avoir auprès de lui; & quoique la Princeſſe *Claude* ſa fille ainée fût promiſe au Prince d'Eſpagne, qui eſt maintenant l'Empereur, le Roi avoit réſolu dans ſon cœur que ce mariage ne s'accomplit pas, & vouloit donner la Princeſſe au Comte d'*Angoulême*: il manda donc à la Ducheſſe de venir à la Cour, & d'amener

ner ſes enfans. Ils parurent comme deux aſtres auprès deſquels toute autre lumiére s'efface : le jeune Prince charma tout un ſexe ; & la jeune Princeſſe enflamma tout l'autre. La jeune Madame, comme nous l'avons ſçû depuis, fut frapée à la premiére vûe du Prince, & l'aima avec une paſſion à laquelle il n'a jamais bien répondu, quoique ce fût une des plus aimables perſonnes que j'aye jamais vûes: elle avoit l'eſprit doux & le cœur tendre. Il y eut trois hommes bien différens qui aimérent la Princeſſe de *Valois* en divers tems: le premier fut le Duc d'*Alençon*, d'une figure peu revenante, & d'un eſprit médiocre. La qualité de premier Prince du Sang étoit l'unique choſe qui le faiſoit remarquer; il étoit promis dès le berceau à la Princeſſe de *Bourbon*, qui étoit belle, mais qu'il ne pouvoit ſouffrir par la bizarrerie de ſon goût. Il ſe tourna tout d'un coup ſur la plus merveilleuſe perſonne qui fut jamais, & ce fut par malheur pour elle. Les deux autres qui l'aimérent furent deux téméraires, s'il y en eut jamais; avec cette différence toutefois, que l'un, avec le plus grand mérite du monde, fut

toujours reſpectueux : c'eſt de *Lautrec* dont je veux parler, qui a mille grandes qualités, & qu'un autre ennemi rendit amoureux dès qu'il vit la Princeſſe. L'autre s'appelloit *Bonnivet* ; il avoit été élevé enfant d'honneur du Prince, & depuis deux ans il étoit venu à la Cour, & dans les armées, ſe former à tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir à un homme de ſa condition. Il n'avoit vû la Princeſſe qu'enfant ; & quoiqu'elle le fût encore, pour ainſi dire, puiſqu'elle n'avoit pas douze ans, il ne laiſſa pas de rendre l'hommage de ſa liberté à ſes charmes.

Bonnivet étoit le plus bel homme de ſon ſiécle ; ſes qualités perſonnelles le rendirent ſi vain, qu'il ſe perdit dans les folies de ſa paſſion.

On remarqua dès le premier abord de la Reine *Anne de Bretagne* & de la Ducheſſe d'*Angoulême* une antipathie qui dura tant qu'elles ſe ſont vûes. La Reine, qui étoit fiére, fut fâchée de voir une femme auſſi belle qu'elle ; & ſurpriſe de la trouver plus hautaine encore : auſſi s'oppoſa-t-elle, autant qu'elle le put, au deſſein du Roi, ne pouvant

ſouf-

ſouffrir que le fils d'une femme qu'elle haïſſoit fût ſon gendre, & mourant de dépit, quand elle ſongeoit qu'il régneroit un jour, & que ſa Rivale auroit une autorité égale à la ſienne. En effet, les courtiſans, qui voyoient ces choſes auſſi-bien qu'elle, partageoient déja leurs ſoins entre elles deux: & elle avoit la douleur de voir la Cour de la Ducheſſe d'*Angoulême* auſſi groſſe que la ſienne.

Toutes ces choſes rendoient ſon eſprit chagrin, & il eſt conſtant qu'elle auroit bouleverſé tout le Royaume plutôt que de ſouffrir ce mariage qu'elle craignoit tant, ſi elle ne fût morte dans un tems où ſa fierté & ſon humeur impérieuſe commençoient même à faire ſouffrir le Roi ſon mari.

Peu après ſa mort, le Roi ſe détermina à faire un mariage ſi néceſſaire à la France, & ſouhaité de tous les gens de bien. La jeune Madame eut cet aimable époux ſi déſiré par elle. Le Roi voulut que l'allégreſſe publique éclatât malgré le deuil: les Fêtes, les plaiſirs, ornérent la ſolemnité de ces Nôces.

Ce fut en cette occaſion, que le Connê-

nêtable de *Bourbon*, qui s'appelloit le Comte de *Montpenſier*, ſe montra pour la premiére fois aux yeux de la Ducheſſe d'*Angoulême*, & à ceux de ſa divine fille. Il le fit même d'une maniére galante; ce fut à un Tournoi, où il parut avec des armes magnifiques, & où il remporta tous les prix de la force & de l'adreſſe. Je ne vous dirai point comme il eſt fait; vous l'avez ſouvent vû en Eſpagne; & je crois que vous avouerez avec moi, que c'eſt le plus parfait de tous les hommes. Je vous dirai ſeulement, que l'inconnu du Tournoi attira les yeux, & peut-être le cœur de toutes les Dames. La Ducheſſe d'*Angoulême* le loua avec exagération, & la Princeſſe de *Valois* & moi en diſions avec liberté notre ſentiment. Nous ſouhaitames qu'il fût toujours vainqueur; il le fut. Le Duc d'*Alençon* ne parut pas avec avantage; nous nous moquames de lui: le Comte de la *Rochefoucault* eut la gloire de ſuivre d'aſſez près le Comte de *Montpenſier*.

Le ſoir, comme on étoit au Bal, on le vit tout d'un coup dans la Salle à viſage découvert, avec un habit ſuperbe & ga-

galant. Un murmure agréable s'éleva dès qu'il parut. On le nomma cent fois. La Princeſſe de *Valois* le vit avec plaiſir, & ſans une plus grande application, mais il n'en fut pas de même de la Ducheſſe d'*Angoulême* : elle le conſidéra depuis la tête juſqu'aux pieds comme un homme incomparable; elle jetta des regards ſur lui, qui parloient déja, ſi le Comte de *Montpenſier* eût ſçu les entendre : ſes yeux ne lui répondirent rien; ils avoient une autre occupation, attachés ſur le viſage adorable de la belle Princeſſe de *Valois*. Ils lui faiſoient dès ce moment un ſacrifice d'un cœur fidéle, & qui n'a jamais depuis aimé qu'elle ſeule.

On ne fut occupé durant pluſieurs jours qu'à des fêtes continuelles. Le Comte de *Montpenſier* n'eut que trop de loiſir de contempler la belle cauſe de ſa paſſion naiſſante. *Lautrec* en reſſentit une violente pour la même Princeſſe; mais il la conduiſoit avec un reſpect ſi grand, qu'il n'y eut que quatre ou cinq perſonnes qui en eurent la connoiſſance. A l'égard de *Bonnivet*, la ſienne lui a fait faire cent extravagances depuis le com-

commencement juſqu'à la fin.

Un jour que la Princeſſe de *Valois* étoit paſſée chez la Princeſſe *Renée*, où tout ce qu'il y avoit de belle jeuneſſe ſe trouva, après bien des propos différens, ſur les parures que l'on auroit le lendemain au Bal, & ſur toutes les bagatelles qui ont accoûtumé d'occuper les gens de l'âge où nous étions tous, on parla de l'amour en général. La Princeſſe de *Bourbon*, fille de la Ducheſſe de *Beaujeu*, dit que rien ne la pourroit toucher d'un Amant, que le ſacrifice qu'il lui feroit d'une belle perſonne qu'il aimeroit. Eh quoi! dit la jeune *Renée*, vous voudriez donc d'un infidéle? Eh! comment oſeriez-vous prendre quelque aſſurance en lui? Je croirois que mes charmes feroient ce que d'autres n'auroient pû faire, continua la Princeſſe de *Bourbon*. C'eſt avoir bien de la vanité, repartit la Princeſſe *Renée*: j'avoue que vous pouvez tout eſpérer de votre beauté; mais ce n'eſt pas toujours un garant ſûr pour retenir un cœur volage: & pour moi, quand je ſerois, continua-t-elle pour lui faire dépit, auſſi belle que la Princeſſe de *Valois*, je craindrois in-

ceſſamment qu'il ne m'échapat. Je ne croyois pas entrer de la ſorte dans vos diſcours, lui dit modeſtement la Princeſſe; mais, Madame, j'y voulois avoir ma part, en me rangeant de votre parti, qui me paroît très-raiſonnable. Un cœur, quelqu'illuſtre qu'il fût d'ailleurs, m'embarraſſeroit tout-à-fait au ſortir d'une autre chaîne; & ainſi je ne crois pas que la Princeſſe de *Bourbon* voulût faire autre choſe que de s'en amuſer, & le laiſſer aller enſuite. Pardonnez-moi, reprit-elle: c'eſt de la ſorte que je le veux, pour le garder. Non-ſeulement je veux qu'on ait aimé, mais je veux qu'on aime, éteindre cette paſſion, & en faire naître une nouvelle. Ah! Madame, lui dis-je, que ce ſentiment eſt particulier! Je ſerois toujours en allarme avec ce foible cœur; je ne déſirerois point avoir part à de pareilles conquêtes. Je veux tout groſſiérement un bon cœur, conſtant, qui m'aime, & qui ne me quitte jamais. De jeunes gens eurent là un endroit favorable pour s'épancher en galanteries, & chacun dit tout bas, à la perſonne qu'il aimoit, ce qui lui vint dans la fantaiſie.

La

La Princeſſe de *Bourbon* étoit une jeune orgueilleuſe, auſſi vaine que ſa mére, & qui croyoit que rien ne l'égaloit, ſoit pour la figure, ſoit pour l'eſprit. La Princeſſe *Renée*, qui ne pouvoit ſouffrir ſon caractére, lui en faiſoit ſouvent ſentir tout le ridicule, par des traits d'eſprit auxquels elle ne répondoit pas avec une pareille délicateſſe.

Le Comte de *Sancerre* me parloit bas, tandis que les autres continuoient le même entretien. Nous fumes interrompus par *la Rochefoucault*; & comme je voulois éviter ce qu'ils me diſoient l'un & l'autre, je rentrai dans la converſation générale. Aimeroit-on, diſoit la Princeſſe de *Bourbon*, un cœur tout neuf, dont l'innocence peu polie n'a que des fadeurs à vous préſenter? Ah! Madame, lui repartit le Comte de *Montpenſier*, quelle indigne peinture venez-vous de faire de la plus aimable de toutes les choſes? Y a-t-il rien d'égal aux premiérés émotions d'un cœur tendre? Cette ſurpriſe toute nouvelle d'un cœur qui reſſent un mal inconnu; ces ſoins, ces empreſſemens, que l'on rend avec une ga-

galanterie ſi naturelle; le plaiſir charmant que l'on a dans un regard que l'on déſire, & qui nous renflamme en s'arrêtant ſur nous? Ah! Madame, qu'un cœur qui n'a jamais aimé, ſe donne avec plaiſir & gloire, quand c'eſt à une divine perſonne! dit-il en regardant, ſans pouvoir s'en empêcher, la Princeſſe de *Valois*. Elle ne s'appliqua que trop ces paroles, par tout l'amour qu'elle vit en ce moment dans les yeux du Prince: elle en rougit, elle en fut troublée; ſes beaux yeux parurent agités, mais avec tant de charmes pour le Comte de *Montpenſier*, que ne pouvant ſe rendre maître d'un tranſport, que quelques perſonnes remarquérent, Eh! quelle félicité! continua-t-il, en ſoupirant, & en la regardant avec attachement, quelle félicité, ſi ce cœur dont je viens de parler faiſoit la rencontre d'un autre cœur tout neuf auſſi, où il n'y eût eu juſqu'alors que de la pureté & de l'innocence, & que l'on pût amener à la ſenſibilité, par la plus véritable, la plus grande, & la plus reſpectueuſe paſſion que l'on eût jamais reſſentie!

Il n'y eut perſonne dans la compagnie

gnie qui ne connût les ſentimens du Prince : la Princeſſe les vit comme les autres, & peut-être d'une maniére différente. Le Duc d'*Alençon* qui l'aimoit, comme je l'ai déja dit, mais en ſecret, parce qu'il étoit promis dès l'enfance à la Princeſſe de *Bourbon*, ſentit vivement la hardieſſe du Comte de *Montpenſier* ; il le regarda d'un air chagrin, n'oſant s'expliquer d'une autre maniére. La Princeſſe *Renée* fit un ſouris, qui marquoit ſon approbation ; & la Princeſſe de *Bourbon* prit un air dédaigneux, dont je ne pus m'empêcher de me moquer tout bas avec la Princeſſe de *Valois*, qui étoit bien aiſe de faire ſemblant de n'avoir pas pris garde à ce qu'on venoit de dire, & qui rioit avec moi.

Après quelques autres propos, la Princeſſe de *Bourbon* ſortit, & trouvant le Comte de *Montpenſier* ſur ſon chemin, elle le pria de la remener chez elle : il ne put lui refuſer cette civilité ; & comme l'appartement de la Ducheſſe de *Beaujeu* n'étoit pas éloigné, s'arrêtant tout d'un coup, quand elle fut près de la porte du cabinet de ſa mére, où elle alloit

alloit entrer, elle changea de discours; & le regardant fixement, Vous aimez donc la Princesse de *Valois?* lui dit-elle. Je vous le permets, Prince, pour avoir le plaisir de vous faire revenir quelque jour à moi: c'est-là où je vous attens, dit-elle en riant, & en ouvrant la porte.

Il fut heureux qu'elle le quittat ainsi: sans cela, quel embarras n'eût-il pas eu, & qu'eût pû dire un jeune Prince galant, qui aime ailleurs, à une jeune Princesse si belle & si présomptueuse?

Un matin, que le Comte de *Montpensier* alloit chez le Roi *Louis XII.* on lui vint dire de la part de la Duchesse d'*Angoulême*, qu'elle le prioit de venir chez elle: il y alla sur le champ, & la trouva seule. Prince, lui dit-elle, je vous ai mandé pour vous dire, que j'ai obtenu du Roi pour vous le choix du commandement des troupes qui sont en Guyenne, ou de celles qui sont en Italie. Je veux prendre soin de votre fortune; laissez-moi faire, je la porterai bien haut, si vous vous en fiez à moi. Je veux conduire une si belle jeunesse; &

si

ſi vous avez de l'ambition, je vous éléverai à tous les honneurs où raiſonnablement un homme de votre rang a droit d'aſpirer. Le Prince s'abaiſſa reſpectueuſement devant la Ducheſſe, & la remercia comme il devoit. Il la pria de l'envoyer en Guyenne : elle lui donna elle-même ſes ordres, & lui dit qu'il faloit partir le lendemain.

Elle avoit ſes raiſons pour un départ ſi précipité : ayant entendu murmurer ſur la paſſion du Prince pour ſa fille, elle vouloit l'éloigner, & tâcher durant cette abſence que ſon mariage ſe fit avec le Roi d'Eſpagne, qui, n'ayant pû avoir la Princeſſe *Claude*, avoit fait demander la Princeſſe de *Valois*.

Les choſes ne réuſſirent pas comme elle le prétendoit : le Comte de *Montpenſier*, qui ne ſçavoit pas ſes deſſeins, ſentoit ſeulement la douleur de ſon départ. D'un côté, il avoit une grande joie que ſi jeune on le choiſit pour un ſi grand emploi ; mais amoureux comme il l'étoit, il s'affligeoit de ſon abſence, & réſolut d'achever d'inſtruire la jeune Princeſſe des ſentimens qu'il oſoit avoir pour elle. Pour cet effet, quand il fut à

peu

peu près à une certaine heure de la journée, où souvent elle étoit retirée pour le tems qu'on donnoit à son instruction, il entra chez elle, & trouva ses Gouvernantes dans la chambre : la porte de son cabinet étoit ouverte ; il y entra ; elle étoit assise près d'une table vis-à-vis d'un grand miroir, lisant l'Histoire Romaine : il s'appuya sur le dos de sa chaise, & la regardoit attentivement dans ce miroir. Enfin, la Princesse frappant de la main sur son livre, Ah ! quel monstre ! s'écria-t-elle. Cet infame *Néron* fait mourir le vertueux *Thraseas.*

Les Dames de la Princesse étoient à la porte de son cabinet, travaillant à de beaux ouvrages ; l'une d'elles répondit je ne sçai quoi à la Princesse ; mais le Prince se panchant vers son oreille, Quoi, lui dit-il, plaindrez-vous tant des maux étrangers & passés, & n'aurez-vous aucune pitié pour ceux que vous causez aux personnes qui vous voyent, & qui vous adorent ? La jeune Princesse tressaillit ; elle étoit si occupée de sa lecture, qu'elle ne pensoit à autre chose. Elle fut surprise de voir le Prince si près d'el-

d'elle; elle lui dit ſans ſe lever, en tournant la tête de ſon côté, qu'il lui avoit fait grand' peur : ces Dames en rirent, & le Comte de *Montpenſier* demeurant toujours appuyé ſur ſa chaiſe, & feignant de lire ; Je pars, Madame, lui dit-il ; je vai en Guyenne avec un emploi très-conſidérable ; je pars demain, & je ne ſçai comment vous avez reçû les marques de mon audace. La Princeſſe rougit, & baiſſa les yeux ſur ſon livre. Parlez, Madame, parlez, reprit-il, je vous aime. Je le ſens. Vous offenſez-vous de ce que je le ſens, ou de ce que je vous le dis ? Prince, lui dit-elle enfin, je ne ſçai pourquoi vous me parlez de la ſorte : peu accoutumée à de ſemblables diſcours, je ne ſçai que vous y répondre. Je voudrois bien que vous ne les tinſſiez plus. Je vous en prie, pourſuivit-elle, en lui jettant un regard charmant, mais abſolu ; & je vous le commande, acheva-t-elle en ſe levant, s'il eſt vrai que je puiſſe vous le commander. Elle ne lui donna pas le tems de répondre, parce qu'elle paſſa dans ſa chambre : & appercevant que j'y entrois, Venez, me cria-t-elle, en remettant un air gai ſur ſon

ſon viſage, venez faire vos adieux au Comte de *Montpenſier*, qui s'en va demain en Guyenne.

Je fus ſurpriſe, & lui témoignai que j'étois bien fâchée qu'il nous quittat ainſi ; après quelques diſcours, il prit congé de la Princeſſe, & je le ſuivis : nous fumes quelque tems à nous parler. Nous commencions déja à ſentir cette véritable amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre, & que je lui conſerve malgré tous ſes malheurs.

En rentrant dans le cabinet de la Princeſſe, je m'apperçus qu'elle avoit paſſé ſur un Balcon ; je l'y allai trouver ; elle étoit rêveuſe ; je demeurai un moment à la conſidérer, me rapellant quelque embarras que j'avois remarqué dans les maniéres du Prince. Je lui dis cent bagatelles, pour tâcher de la divertir. Mais continuant dans une mélancolie, dont je pénétrai le ſujet, je lui pris la main, & la tenant entre les miennes, M'avouerez-vous la vérité, ma Princeſſe ? lui dis-je. Je gage de deviner ce qui vous occupe préſentement.

Je vous permets tout, me répondit-elle d'un air languiſſant, & qui avoit

mille charmes. Jusqu'ici vous avez eu part à tous les petits secrets de mon enfance ; à Dieu ne plaise que je vous cache jamais ce qui pourra être à l'avenir de plus important ! Vous voulez donc que je pénétre, continuai-je, dans l'amour du Comte de *Montpensier*, & que je vous dise que je suis bien trompée, si ce n'est l'homme du monde qui vous aimera le mieux. Ne parlons que du présent, reprit-elle ; c'est folie de vouloir pénétrer plus loin : il croit m'aimer, & ce que je ne trouve pas trop bon, il ose me le dire. Eh ! que trouvez-vous de si étrange à cela ? repris-je. Je sçai bien, poursuivit-elle, que dans les régles de la galanterie, il n'y a rien en son procédé qui ne soit ordinaire.

Il est d'un rang pareil au mien. Nous sommes jeunes ; mais par rapport à son devoir, & à l'élévation où je vai être portée par la prochaine grandeur de mon frére, tout est contre le Comte de *Montpensier* ; & il ne peut me parler comme il a fait, sans l'aveu de mes parens. Mais, ma Princesse, lui dis-je encore, dites-moi au moins que ce Prince ne vous déplait pas ; & permettez-moi de vous dire

re que peut-être le Ciel n'a-t-il jamais formé deux perſonnes ſi parfaites que vous l'etes tous deux, ni ſi dignes l'un de l'autre: car quoi que vous m'alléguiez, je ne ſçaurois refuſer cette juſtice au Comte de *Montpenſier*. Je conviens que ce Prince a mille qualités éclatantes, repartit la Princeſſe; je connois peut-être comme vous tout ce qui pourra un jour le rendre recommandable entre les plus grands hommes; & ſi j'étois deſtinée a un ſujet, je veux bien vous avouer que j'aimerois mieux que ce fût à lui qu'à tout autre. Je chéris même ſi paſſionnément le Prince mon frére, que pour ne m'en ſéparer jamais, je préférerois le ſort de demeurer ſa ſujette à l'honneur de régner ſur tout l'Univers; mais pour mon malheur, je ſuis loin de mes déſirs, & je vous fai la confidence que je crains bien que mon mariage ne ſoit arrêté avec le jeune Roi d'Eſpagne.

C'eſt ainſi que la Princeſſe m'ouvroit ſon cœur, & m'y faiſoit voir des ſentimens qu'elle ne contraignoit pas devant moi, & dont l'innocence eût pû paroitre devant des témoins plus auſteres.

Pendant que le Prince étoit occupé en Guyenne, le Comte de *Longueville* perdit contre les Anglois la fameuſe bataille des Eſperons : il fut fait priſonnier ; & pour vous abréger les choſes les moins importantes, je vous dirai qu'il vit la Sœur du Roi *Henri VIII.*, qu'il la trouva belle, le manda au Roi *Louis XII.* & fit les propoſitions du mariage de ce Prince avec cette Princeſſe. *Henri* accepta cet honneur, & fut bien aiſe de ſe débarraſſer d'une ſœur, dont la beauté & la conduite pouvoient produire mille déſordres entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Cette illuſtre alliance fut concluë ; & le Prince de France alla recevoir cette charmante & jeune Reine à Boulogne, & l'épouſa au nom du Roi. Dès qu'il la vit, il en fut amoureux, & ſe ſeroit entiérement abandonné à ſa paſſion, ſi le Protonotaire *du Prat* n'eût pris la liberté de lui remontrer qu'il ſe gardât bien de ſe donner un Maître. Le jeune Prince ambitieux, & éclairé par les lumiéres de cet homme habile, enchaîna tous ſes déſirs, & ayant bientôt remarqué l'amour & l'intelligence qu'il y avoit entre la jeune Reine & le Duc de *Suffolc*

folc ſon Chevalier d'honneur, il fit ſuccéder à ſa paſſion la plus fine politique, qu'il confia à la Princeſſe ſa femme. Elle, & ſa favorite Madame *d'Aumont*, gardérent ſi bien la Reine, que nul inconvénient fâcheux pour *François I.* n'étoit pas ſeulement en hazard d'arriver.

Si je voulois quitter mon ſujet, j'aurois mille choſes agréables à vous dire de la Reine, de la jeune *Boulen*, & de beaucoup de galanteries.

Cependant, le Comte de *Montpenſier* revint de Guyenne glorieux des ſuccès qu'il avoit eus. Il fut reçû de toute la Cour avec de grands applaudiſſemens.

Le Prince de France, qui a toujours eu une grande inclination pour lui, la témoigna viſiblement en toute rencontre. Sa mére, qui l'aimoit, comme je vous l'ai dit, trouva encore à ſon retour que ſa paſſion étoit augmentée; elle la porta à des excès qui furent aiſément apperçus & condamnés par ceux qui n'étoient pas ſes partiſans.

La Ducheſſe de *Beaujeu* la haïſſoit mortellement, & obſervoit avec exactitude toutes ſes actions: elle démêla bientôt

ſes ſentimens pour le jeune Comte de *Montpenſier*; elle s'en moqua avec ſes Confidentes. Cette Princeſſe ſi fiére, dont l'ame n'étoit occupée que de grandes choſes, vit cette foibleſſe de la Ducheſſe avec un mépris que vous pouvez vous imaginer. Elle ſe connoiſſoit en mérite; elle voyoit bien que le Comte de *Montpenſier* en avoit; ſur-tout elle admiroit que dans une ſi grande jeuneſſe, ayant eu le choix de commander l'armée de Guyenne, ou celle d'Italie, il eût ſi bien choiſi; car *Lautrec*, qui eut ſon refus, ne fut pas heureux. Ayant donc bien examiné ce Prince, qui à ſon retour prit le nom de *Bourbon*, ayant connu toutes ſes grandes qualités, & ſur-tout étant charmée du peu de correſpondance qu'il avoit pour la Ducheſſe ſon ennemie, elle réſolut de lui faire le plus mortel déplaiſir qu'elle pouvoit recevoir, & rendre le Prince le plus riche homme du Royaume, en lui faiſant épouſer ſa fille unique: elle penſa judicieuſement, que ſi le Duc de *Bourbon*, pauvre comme il étoit, n'aimoit pas la Ducheſſe d'*Angoulême*, il l'aimeroit bien moins, quand il ſeroit comblé de biens, & quand

il

il poſſéderoit une Princeſſe jeune & belle, qui lui feroit la plus grande fortune que pouvoit eſpérer un ambitieux,

Voi à donc la Ducheſſe, qui ne perd pas un moment pour faire parler au Duc de *Bourbon*. Il fut ſurpris de cette propoſition, & touché peut-être de ſon avantage. Mais comme il étoit amoureux de la Princeſſe de *Valois*, qu'il ne faiſoit que d'arriver, qu'il ne lui avoit pû parler, qu'il n'oſoit expliquer favorablement la douceur qu'il voyoit dans ſes beaux yeux : tout cela le jettoit dans un embarras qui parut aux yeux de *Lautrec*, que la Ducheſſe avoit chargé de la commiſſion, & qui étoit l'intime ami du Prince: ils ne ſçavoient en ce tems-là ni l'un ni l'autre la paſſion qu'ils avoient tous deux pour la Princeſſe de *Valois*.

Lautrec gronda le Duc du peu de joie qu'il montroit pour un ſi grand établiſſement. Le Duc de *Bourbon* le pria de lui donner un jour pour répondre : ſon ami lui dit qu'il ſe moquoit, & qu'il l'alloit faire pour lui.

Le Prince vint me chercher pour me dire toutes ſes peines ; il ſçavoit que

je l'aimois véritablement ; il m'avoit confié son amour pour la Princesse. Il me pria sérieusement de lui dire s'il pouvoit jamais espérer qu'elle pût seulement souffrir son attachement : moi qui croyois qu'elle ne faisoit que l'estimer sans ressentir rien de plus particulier, je lui parlai fort franchement ; & quand il m'eut fait part de la fortune qui se présentoit à lui, je vous avoue que je trahis le secret de l'Etat & de la Princesse, en lui apprenant que son mariage étoit arrêté avec le Roi d'Espagne. J'eus beaucoup de peine à le résoudre : il me disoit, que si sa passion étoit seulement approuvée, il ne se marieroit jamais, ne cherchant de biens que ceux qu'il trouveroit à la pointe de son épée, & que la Princesse, Reine d'Espagne ou de tout l'Univers, seroit également servie & adorée de lui. Je ne pus rien obtenir, que je ne lui promisse de lui faciliter un entretien avec la Princesse. Je n'aurois pû en venir à bout, de l'humeur dont elle est, si je ne lui eusse tout dit. Elle est généreuse, comme vous le sçavez : je remarquai qu'elle rougit dès que je lui parlai du mariage du Duc de *Bourbon* avec la fille de

la

la Ducheſſe de *Beaujeu*. Mais, ſe remettant aſſez promtement, elle m'en témoigna de la joie enſuite, & me dit qu'elle ſeroit fâchée, que pour un vain amuſement, & que pour l'amour d'elle, ce Prince perdit un établiſſement ſi conſidérable. Elle me promit qu'elle lui parleroit quand l'occaſion s'en offriroit, & me quitta aſſez vîte, me diſant qu'elle alloit lire quelque choſe de preſſé que la Princeſſe *Renée* lui avoit donné.

Je me retirai inquiéte de l'air qu'avoit eu la Princeſſe. Le ſoir elle fut chez la Reine, comme c'étoit ſa coûtume: elle me parut diſtraite quand je lui parlai: le Prince étoit fort rêveur; elle évitoit de le regarder; & ſes regards, s'il faut ainſi dire, paſſoient par-deſſus lui ſans s'y arrêter. La Princeſſe de *Bourbon* étoit d'une gayeté inſupportable ce ſoir-là; & la Princeſſe ne pouvoit plus ſe contraindre.

Le Duc de *Bourbon* la regardoit avec plus d'amour, qu'il ne lui en avoit jamais témoigné. Elle avoit une agitation dans l'ame qu'elle n'avoit jamais reſſentie. Elle ſe voyoit ſur le point de perdre, ſans nulle eſpérance, le ſeul hom-

me qu'elle avoit jugé digne d'elle. Elle voyoit sa rivale triomphante devant ses yeux, & le Prince qui lui parut plus amoureux que jamais, & qui sembloit par toute son action la faire maîtresse de sa destinée.

Comme elle ressentoit une si cruelle peine, elle vit arriver sa mére dont elle sçavoit les sentimens pour le Duc: car peu de personnes les ignoroient. Il rougit en la voyant entrer chez la Reine. La Princesse s'en troubla; elle eut peur que la Duchesse ne l'observât; elle appréhenda sa pénétration intéressée: que ne craint point un jeune cœur, qui s'effarouche lui-même des mouvemens qu'il ressent? Dans cet embarras horrible, la Princesse se pancha vers l'oreille de la Princesse *Renée*, qu'elle a toujours aimée uniquement. Je n'en puis plus, lui dit-elle; prenez un prétexte pour vous retirer, & emmenez-moi. La jeune *Renée* tira promtement son mouchoir de sa poche, & le portant à son visage, elle dit qu'elle saignoit du nez; & prenant la Princesse sous le bras, elle l'emmena: je courus dès que je les vis sortir. La Princesse de *Valois* me tendit la main qu'elle

le avoit libre. Je me doute de ce que vous avez, lui dit la Princeſſe *Renée*, quand elle fut renfermée dans ſon cabinet, où il n'y avoit que nous trois. Ma chére Princeſſe, dit-elle, le Duc de *Bourbon* vous aime, nous en avons quelquefois parlé, & de l'affection ſi peu convenable que vôtre mére lui témoigne; mais oſerois-je vous dire, qu'il vous a fait pitié ce ſoir, que vous ne l'avez pû voir accablé & amoureux, comme il eſt, ſans en être touchée? Je dis accablé pour les propoſitions qu'on lui fait, & que j'ai ſçûes par *Soubiſe*, à qui la Ducheſſe de *Beaujeu* en a fait part, & qui a cru la choſe aſſez importante pour m'en devoir avertir. Je ne me ſerois pas couchée ſans vous le dire; je connois que vous le ſçavez. Il eſt vrai, Madame, lui repliqua la Princeſſe, & je vous avoue que depuis que je le ſçai, je ne me trouve plus comme je croyois être encore ce matin. Le Prince ne me paroît point autre. Je ſçavois qu'il m'aimoit, je le ſçai encore; mais je m'épouvante moi-même de trouver que ſon mariage m'afflige, & de connoître qu'il ne m'eſt point du tout indifférent. La Princeſſe ſentit ſes yeux

mouillés de quelques larmes. Je ne puis ſouffrir, continua-t-elle, qu'il épouſe la Princeſſe de *Bourbon*; je ſuis pourtant réſolue de lui conſeiller de le faire, & de le lui commander, puiſque ſelon toutes les apparences, comme vous le ſçavez, nous ne ſommes pas deſtinés l'un pour l'autre. Il eſt vrai, reprit la Princeſſe *Renée*, qu'il ne peut jamais eſpérer de vous poſſéder: vôtre ſort & le mien nous appellent loin de nôtre patrie. Eh! qu'importe donc, reprit la Princeſſe, avec un petit emportement, qu'importe que j'avance mon malheur de quelques jours en voyant le Prince à un autre, puiſque je ne puis être à lui, & qu'on m'entraînera bientôt dans un pays barbare où je ne vous verrai plus, Madame, ni le Prince mon frére? Ni vous, me dit-elle en ſe tournant vers moi, ni tout ce que j'aime. Madame, lui répondis-je en pleurant auſſi, car nous étions toutes trois fort jeunes, je vous ſuivrai par-tout; le cœur me dit que nous ne nous ſéparerons jamais. Il peut arriver des choſes qui vous raméneront même en France. Ah! n'en doutez-pas; que j'y reviendrois volontiers, reprit-elle avec

avec précipitation, je reviendrois auprès de mon frére. Je ne ſçai, reprit la Princeſſe *Renée*, où le ſort me conduira, mais je ne quitterai jamais la France ſans me faire une grande violence; & ſi j'étois ma maîtreſſe, j'y paſſerois & j'y finirois ma vie. Mais que ferons-nous du Prince? dis-je en l'interrompant: Je lui parlerai, dit la Princeſſe de *Valois*, & je lui ordonnerai de faire ſon mariage.

Les Princeſſes parloient ainſi librement ſans crainte d'être interrompues, parce que tout le monde étoit au ſouper, lorſqu'on grata à la porte du cabinet: j'allai ouvrir, & je vis entrer le Prince avec *Lautrec*. Nous rougimes tous à la fois: *Lautrec* par un preſſentiment, comme je l'ai ſçû depuis. La Princeſſe *Renée*, qui eſt la plus aviſée, & la plus ſpirituelle perſonne qui fut jamais, avec cet air fin que tout le monde lui connoît; Prince, dit-elle au Duc de *Bourbon*, je veux vous faire une confidence dont je faiſois part tout-à-l'heure à la Princeſſe de *Valois*. Je compris le deſſein qui la faiſoit ainſi parler, & me tournant vers *Lautrec*, Et vous, n'aurez-vous rien à

me

me dire? lui dis-je; pour moi, je ſçai bien que j'ai beaucoup à vous parler, & que nous dirons des choſes bien plus réjouïſſantes que celles que vont dire les Princeſſes. Je me trompois, car tant qu'elles parlérent au Duc aſſez loin de nous, *Lautrec* fut ſi diſtrait, que malgré la peine que me faiſoit celle de la Princeſſe, je ne pus m'empêcher de rire deux ou trois fois du peu de ſens qu'il y avoit à tout ce qu'il me répondoit; & je vis ſi bien, qu'il donnoit toute ſon attention du côté des Princeſſes, qu'il m'ouvrit tout d'un coup les yeux, & je connus ſa paſſion pour la Princeſſe de *Valois*. Je trouvai quelque choſe de ſi ſingulier dans cette rencontre, que je ne pus m'empêcher de lui laiſſer entrevoir ma pénétration: il ſe déconcerta ſi abſolument, qu'en ayant compaſſion, je lui donnai quartier.

Cependant les Princeſſes s'étant un peu éloignées, le Duc de *Bourbon* aſſez interdit ne ſçavoit ce qu'elles lui vouloient. Je parlois de votre mariage, que j'ai ſçû par une voie extrordinaire, lui dit la Princeſſe *Renée*, & je voulois vous prier, continua la Princeſſe de *Valois*,

lois, de vouloir y donner un promt conſentement, s'il étoit vrai toutefois que vous n'euſſiez pas tout l'empreſſement imaginable pour épouſer une belle Princeſſe. Le Duc de *Bourbon* ſoupira: & la regardant d'une maniére à la déſabuſer ſi elle eût crû ce qu'elle diſoit, Quelle Princeſſe au monde, lui dit-il, peut conſoler du malheur de n'être pas aimé de la Princeſſe de *Valois*? Non, Madame, reprit-il; car je vois que je puis parler en liberté devant la Princeſſe. Mon audace vous a déplû, vos vœux ſont ailleurs, & vous me haïſſez. Moi! je vous hais! interrompit-elle: je ne vous hais pas; je parle comme vous librement devant la Princeſſe; ſi j'étois maitreſſe de mon deſtin, le vôtre ne ſeroit peut-être pas tel qu'il va être.

Le Prince, tout tranſporté de ce peu de mots, mit un genou en terre, & baiſa avec reſpect la main de la Princeſſe.

Lautrec treſſaillit à cette action, & j'eus une envie de rire démeſurée. La Princeſſe pria le Prince de ſe relever. Oui, pourſuivit-elle, je changerois un peu

peu l'ordre des choſes, ſi elles dépendoient de moi. Mais quoi, Prince, il vous en faut tenir à ces inutiles ſouhaits : on vous a dit à qui l'on me deſtine ; ce ſera pour moi une conſolation de vous voir ſi bien établi : n'héſitez donc pas, je vous prie, à rendre une réponſe telle que je le veux à la Ducheſſe de *Beaujeu*. J'aime mieux cent fois vous voir à la Princeſſe de *Bourbon*, que dans un autre établiſſement qui me paroîtroit terrible. Le Prince entendit tout le charme de ces derniéres paroles ; & ſe tournant vers nous, Allez, mon cher *Lautrec*, lui dit-il, portez ma réponſe à la Ducheſſe de *Beaujeu* : j'épouſerai ſa fille. *Lautrec*, qui ne voyoit, ni n'entendoit, depuis très longtems, ouït diſtinctement ces paroles, & faiſant une profonde révérence, il ſortit ſans rien dire. La Princeſſe *Renée* ſe remit de la converſation ; & comme le malheureux Duc de *Bourbon* ſe flattoit dans ſon malheur, qu'au moins il n'étoit pas haï, & qu'il en témoignoit une innocente joie à la Princeſſe, la fille de la Ducheſſe de *Beaujeu* ſe fit entendre des l'anti hambre. Les Princeſſes ſe troublérent, & ne vouloient

pas

pas ouvrir pour les conſéquences qu'on pourroit tirer de leur entretien, & du déſordre dans lequel elles paroitroient. Le Duc de *Bourbon* ſe jetta ſur un balcon, & en ferma la porte. La Princeſſe *Renée* ſe mit ſur un lit de repos, & la Princeſſe de *Valois* & moi étions toutes deux aſſiſes à terre, elle appuyée ſur mes genoux. La Princeſſe de *Bourbon* demanda des nouvelles de la Princeſſe; un moment après la Ducheſſe d'*Angoulême* entra, qui fut toûjours appuyée contre la porte du balcon, & qui nous donnoit des tranſes mortelles. Enfin, la jeune Reine vint toute deshabillée. Madame la Ducheſſe d'*Angoulême*, qui vit que toutes ces jeunes perſonnes n'étoient pas d'humeur à ſe retirer ſitôt, retourna dans ſon appartement, & la Princeſſe *Renée* remena adroitement la Reine dans le ſien, afin de faire finir la captivité du Duc de *Bourbon*.

Dès le lendemain, le bon Roi *Louis XII.* alla demander dans les formes la Princeſſe de *Bourbon* à ſa mére, & dès le même ſoir, il les fit fiancer & épouſer.

Ja-

Jamais surprise & douleur n'ont été semblables à celles de la Duchesse d'*Angoulême*. A cette funeste nouvelle, elle pensa mourir, & d'autant plus, qu'elle ne voyoit point d'obstacle à opposer à un si rude coup. Elle cacha peu son chagrin, elle chercha seulement à se venger. Elle desespéroit d'en pouvoir venir à bout; mais le soir, comme on alloit coucher la mariée, & que sa rage lui donnoit assez de force pour assister à cette cérémonie, les jeunes Princesses sortirent de la chambre du lit par bienséance. Madame d'*Angoulême* avoit les yeux attachés avec fureur sur le Duc de *Bourbon* qui sortoit aussi de la chambre; elle le vit qui ne regardoit que sa fille. La pauvre Princesse par malheur lui fit un signe de la tête avec beaucoup de mélancolie. C'en fut assez pour donner du soupçon à la jalouse Duchesse. Elle alloit & venoit dans tout cet appartement, sans sçavoir bien précisément si c'étoit la jeune épouse qu'il aimoit ou la Princesse sa fille; au bout d'un tems, ne la voyant plus, ni la Princesse *Renée*, elle les chercha tant qu'elle les surprit dans un petit cabinet où

où elles lisoient une lettre. La Princesse *Renée* la prit & la referma assez promtement des qu'elle la vit. Ce ne fut pas assez tôt néanmoins pour empecher que la Duchesse ne crût reconnoitre l'écriture du Duc de *Bourbon*; elle en pâlit de crainte, & dit aux Princesses qu'elles faisoient très-mal de se retirer ainsi seules un soir de fete, & de chercher la solitude : qu'il faloit qu'elles eussent de terribles secrets à se communiquer; & retournant brusquement sur ses pas, les Princesses la suivirent; & la Princesse de *Valois* reprenant la lettre, elle la cacha dans son sein. Un peu après, sa mére, qui cherchoit à quereller, approchant d'elle dans cette intention, elle apperçut la lettre, que la respiration laissoit entrevoir; elle la prit subitement; & quoique sa promptitude fût grande, la Princesse par le premier mouvement y porta d'abord les mains; elle n'en put empêcher le vol. La Comtesse repassa dans le petit cabinet, dont elles venoient de sortir; elle ouvrit cette lettre en frémissant, & la lut avec desespoir : voici ce qu'elle contenoit.

Estes-

Eſtes-vous bien contente, MADAME, *de la gêne épouvantable où vous m'avez vû tout aujourd'hui ? Je vous obéis, j'épouſe une Princeſſe que je n'aimerai jamais, & je me ſépare pour toujours de celle qui pourroit ſeule faire le bonheur de ma vie. Quel ſacrifice, bon Dieu ! Ah !* MADAME, *que m'avez-vous ordonné ! J'en mourrai ſans doute. La Princeſſe* Renée, *plus humaine que vous, m'a déja dit mille fois qu'elle me plaignoit.*

Il ſembloit que le Prince n'eût mis ces derniéres lignes, que pour ne laiſſer rien à douter à la Comteſſe, & qu'elle vit clairement que cette fatale lettre ne pouvoit s'adreſſer qu'à ſa fille. Auſſi ne peut-on exprimer les fureurs qu'elle reſſentit, & les terribles projets de vengeance qu'elle forma. Je vous ai déja dit, que le Duc d'*Alençon* avoit été promis à la fille de la Ducheſſe de *Beaujeu* : cependant, par un affront qui ne ſe ſouffroit point, le Duc de *Bourbon* la lui enlevoit, & ſans avoir obſervé aucune marque de reſpect, ni fait la moindre excuſe : la Comteſſe, ramaſſant toutes ces idées, forma le deſſein de lui donner la Princeſſe de *Valois*. Elle

le dit nettement au Roi, qu'elle vouloit disposer de sa fille, & qu'il donnât la sienne, s'il le désiroit, au Prince d'Espagne. Le bon Roi ne s'opposa point à ses desseins. Elle fit offrir la Princesse de *Valois* au Duc d'*Alençon*, à condition qu'il se battroit après son mariage contre le Duc de *Bourbon*. Le Duc accepta tout, dans la résolution de ne faire que ce qui lui seroit seulement agréable. Après être convenu de tout, elle envoya querir la Princesse sa fille, à qui elle n'avoit pas parlé depuis qu'elle lui avoit pris cette lettre, & qui étoit dans une douleur étrange de cet accident. Quand elle fut en sa présence, elle n'eut garde de lui rien dire de tout ce qui lui touchoit le plus au cœur. Je vous ai envoyé chercher, lui dit-elle, pour vous dire que votre mariage vient d'être conclu avec le Duc d'*Alençon* : préparez-vous à le recevoir de bonne grace ; dans trois jours, il sera votre mari. Je ne doute pas, continua-t-elle, avec un aigre souris, qu'une Princesse aussi-bien née que vous l'êtes ne reçoive ce que je lui dis avec respect, & ne s'y soumette avec joie. Qu'auroit re-

pli-

pliqué la Princeſſe ? Elle n'avoit qu'à obéir, à cacher ſa ſurpriſe, & à tâcher de ſurmonter ſa douleur : elle ſe retira chez elle, après avoir reçû de ſa mére certains ordres, pour ſes parures, & pour des ornemens, où elle ne ſongeoit guére. Des qu'elle fut dans ſon cabinet, elle écrivit ces mots à la Princeſſe *Renée*.

Venez, Madame, venez apprendre l'horreur de ma deſtinée. Je n'euſſe jamais cru devoir être malheureuſe en France. J'ai beſoin de vous.

Une des filles de la Princeſſe lui donna en ſecret ce billet. Elle le lut avec un trouble & une rougeur ſur le viſage, qui marquérent trop au Duc de *Bourbon*, qui dans ce moment étoit auprès d'elle, qu'elle n'y voyoit rien d'agréable. Il s'émut auſſi, ſans ſavoir pourquoi, ou plutôt il s'émut par un de ces preſſentimens infaillibles, qui nous avertiſſent ſi ſûrement des choſes qui nous intéreſſent. Qu'avez-vous, Madame ? lui dit-il. Oſeroit-on, ſans manquer au reſpect que l'on vous doit, s'en informer ? Je ne ſçai ce que je ſens, dit-elle : devinez-le, ſi vous pouvez. Liſez ; elle

elle lui donna ce billet. Ah! Madame, lui dit-il, quel malheur menace la Princeſſe de *Valois*? Qu'y a-t-il? La Reine eſt-elle groſſe? Son frére, votre ſœur, vous, elle, tous nous autres, allons-nous être au déſeſpoir? il dit tout cela impétueuſement: & ſe reprenant enſuite avec une langueur paſſionnée, Non, ce n'eſt que moi ſeul, continua-t-il, qui ſouffrirai de ſon infortune: elle la regarde ſeule, elle me regarde auſſi. Allez, Madame, allez vous éclaircir, & faites-moi la grace, quelque choſe que vous appreniez, de m'en inſtruire promtement. La Princeſſe le lui promit, & alla chez ſon amie: elle la trouva toute en pleurs. Le Prince ſon frére étoit à genoux auprès d'elle, qui la tenoit embraſſée, & Madame étant aſſiſe à ſes côtés avoit un bras paſſé autour de ſon col: elle recevoit ſur une de ſes joües, qui étoit appuyée contre la ſienne, les larmes que la Princeſſe de *Valois* répandoit. J'étois debout contre la cheminée avec *Bonivet*, & nous pleurions auſſi; car cet Amant téméraire, qui étoit paſſionnément aimé du Prince, avoit la hardieſſe de ne pas cacher ſa paſſion.

Ce

Ce ſpectacle arrêta tout court Madame *Renée*, au premier pas qu'elle fit dans le cabinet. Ah! ma ſœur, lui cria Madame, venez nous conſoler: La Princeſſe de *Valois* épouſe le Duc d'*Alençon*. Le Duc d'*Alençon*! reprit la Princeſſe *Renée*: le Roi le ſouffre-t-il? tout le monde a donc perdu l'eſprit: & qui fait ce beau mariage? Faut-il le demander, lui repartit Madame, c'eſt la Ducheſſe d'*Angoulême*: il vaudroit mieux cent fois, interrompit inconſidérément *Bonivet*, poignarder le Duc d'*Alençon*, que de ſouffrir que la Princeſſe ſoit ainſi cruellement ſacrifiée au plus indigne de tous les hommes. Taiſez-vous, lui dit le Prince, vous êtes un fou; Mais, ma chére ſœur, diſoit il à la Princeſſe, ſongez que, dans un ſi grand malheur, au moins nous ſerons toujours enſemble, & que nous ne ſerons jamais ſéparés. C'eſt la ſeule choſe qui m'empêche de mourir tout à-l'heure, lui repliqua la Princeſſe. Je regardois avec déſeſpoir les alliances étrangéres où l'on me deſtinoit; & j'avoue, que dans la miſérable condition qui m'attend, j'ai du moins la joie de penſer, que je paſſerai ma vie avec

avec mon cher frére, & l'extrême paſſion que j'ai pour lui me conſole de tout le reſte. Là, les embraſſemens du frére & de la ſœur recommençoient avec une tendreſſe qui nous en inſpiroit à tous. Et Madame, la careſſant de cent maniéres flateuſes, Ma chére ſœur, lui diſoit-elle, je ſuis véritablement affligée de voir un ſi triſte aſſortiment; mais nous ne vous perdrons pas, & la France poſſédera toujours la merveille du monde. Eh! Madame, reprit modeſtement la Princeſſe, la France a tout ce qu'il lui faut en la perſonne du Prince mon frére & en la vôtre: elle ne me compte pour quelque choſe, que par l'affection qui m'attache à vous. Comme ils en étoient là, la Reine entra, qui, après avoir demeuré quelque tems, emmena le Prince & Madame, pour aller ſouper avec le Roi. Madame *Renée* demeura avec la Princeſſe de *Valois*, à déplorer ſon malheur, & à ſe plaindre, que, devant épouſer un ſujet, ce n'eût pas été le Duc de *Bourbon*: & comme elle s'étoit chargée de lui apprendre ce qu'elle ſçauroit, elle le fit de cette ſorte.

*Le Duc d'*Alençon *épouſe la Princeſſe de*

Valois. *Vous voyez bien qui fait ce mariage. C'eſt vous, malheureux, qui en êtes cauſe.*

Rien ne put égaler le déſeſpoir de ce Prince, quand il reçut ce billet; car, comme la retenue de la Princeſſe avoit empêché que nous ne lui euſſions appris que la Ducheſſe d'*Angoulême* avoit vû ce qu'il lui avoit écrit le jour qu'il s'étoit marié, il ignoroit qu'elle ſçût ſa paſſion pour ſa fille; ſi bien qu'il ne pouvoit comprendre ce que lui vouloit dire la Princeſſe *Renée* ſur ce qu'il étoit cauſe de ce mariage. Il paſſa toute la nuit à raiſonner avec *Pomperan*, & vous voyez aſſez qu'il en avoit une matiére bien ample, ſçachant que la Princeſſe étoit accordée au Duc d'*Alençon*. Il ſe flattoit quelquefois, qu'on la lui auroit donnée; mais quand il penſoit à la funeſte inclination que Madame d'*Angoulême* avoit pour lui, il jugeoit bien qu'elle eût toujours ſuffi pour faire obſtacle à ſes prétentions.

Il ſe rendit le lendemain chez la Reine, dès qu'on y put entrer; & Madame *Renée* n'y fut pas plutôt arrivée, qu'il s'approcha d'elle, & s'informa avec beaucoup

coup de curioſité de ce qu'il déſiroit ſçavoir. Elle lui conta en peu de paroles tout ce qui étoit arrivé, & ce qui avoit fait que la Ducheſſe d'*Angoulême* avoit pris ſi bruſquement la réſolution de donner ſa fille au premier Prince du Sang. Ce fut un redoublement de chagrin pour le Duc de *Bourbon*, qui reçut un accroiſſement conſidérable, quand il vit entrer dans la chambre de la Reine ſa belle Princeſſe, plus charmante mille fois qu'elle ne lui avoit jamais paru. Comme elle avoit beaucoup de courage, elle avoit tâché toute la nuit de ſurmonter, ou de cacher, l'horrible répugnance qu'elle avoit pour ſon mariage. Elle avoit obtenu d'elle-même, ne pouvant arracher de ſon cœur le panchant invincible qu'elle avoit pour le Duc de *Bourbon*, de ne ſe livrer à aucune foibleſſe dont il pût tirer quelque avantage, & de ſe rendre ſi bien maîtreſſe de ſes actions, qu'il n'eût plus lieu de ſe flatter d'aucune penſée qui pût donner de l'eſpoir à ſon amour.

L'aimable Princeſſe entra donc chez la Reine, toute rayonnante de beauté &

de grace. Le feu de ſes yeux étoit moins vif qu'il n'avoit accoutumé d'être; mais ils n'en étoient pas moins redoutables; leur éclat ordinaire étoit couvert d'une douce langueur, & elle eut tant de force & de modeſtie, qu'elle évita toujours les regards du Duc de *Bourbon*; & quand par hazard elle les rencontroit, elle baiſſoit les yeux, ou elle les détournoit avec un pouvoir, dont je m'étonnois, & dont elle ſeule étoit capable: elle n'en voyoit pas moins la douleur mortelle dont ce Prince étoit pénétré; & ſi ſon ame en fut atteinte, elle n'en laiſſa rien échaper au dehors.

Enfin, ce fatal mariage ſe célébra. La Princeſſe voulut que ce même jour le mien ſe fit avec le Comte de *Sancerre*, qui me recherchoit, il y avoit quelque tems. Nous fumes donc tous quatre à l'Autel: la ſage Princeſſe penſa perdre tout ſon courage aux triſtes paroles qu'il faut prononcer, & qui font l'engagement éternel. Un ſoupir en coupa la moitié, & ayant par hazard reconnu *Pomperan* dans la foule qui obſervoit cette cérémonie, pour en aller rendre compte

compte à ſon Maître, qui s'étoit retiré à la campagne depuis deux jours, elle pâlit, & tourna les yeux ſur moi d'une maniére qui penſa me faire mourir de pitié.

Pomperan partit dès que l'on fut ſorti de l'Egliſe, & alla retrouver le Duc, & lui porta la cruelle nouvelle qu'il appréhendoit. Jamais douleur ne fut ſi vive; elle avoit des tranſports qui alloient juſqu'à la rage. Il ne ſe coucha point. Cette nuit lui parut affreuſe, & ſes idées ne lui montroient que des objets de déſeſpoir. Ce malheureux Prince paſſa quatre ou cinq jours de la ſorte, & revint à la Cour ſi abbatu & ſi changé, que ſa plus grande ennemie en fut touchée. Mais je me trompe de la nommer ſon ennemie; quoiqu'elle lui ait cauſé tous les malheurs de ſa vie, ce n'eſt pas de ce nom que je dois la nommer. C'étoit la perſonne du monde qui l'aimoit avec l'excès le plus déréglé. C'étoit la Ducheſſe d'*Angoulême*. Peut-être que ſon incomparable fille l'aimoit bien autant auſſi: mais que leurs maniéres étoient différentes dans leur paſſion! L'une ai-

moit malgré elle, l'autre vouloit aimer; l'une combattoit inceſſamment ſon inclination, l'autre s'y livroit volontairement; l'une la cachoit avec un ſoin extrême, l'autre la faiſoit paroître avec emportement; enfin, l'une avoit défendu au Duc de lui donner à l'avenir aucun témoignage de ſon amour, & l'autre mettoit tout en uſage pour s'en attirer d'un homme incapable d'en reſſentir pour elle.

Cependant, le Duc d'*Alençon*, heureux poſſeſſeur de la plus grande beauté de la terre, ne ſongeoit plus à ſes démêlés avec le Duc de *Bourbon*, ni aux engagemens de vengeance qu'il avoit pris avec Madame d'*Angoulême*. Cette Princeſſe auſſi de ſon côté les ſentoit étouffés dans ſon cœur, & y voyoit renaître un amour qu'elle croyoit que la jalouſie & le dépit avoient ſurmonté: elle connut alors, que ces mouvemens étoient plus propres à l'entretenir. En effet, elle s'aperçut que ſon amour étoit d'une plus grande violence; & tout ce qu'il a de tendre & de touchant vint la tourmenter avec plus de force, comme pour la punir des malheurs qu'elle venoit de cau-

cauſer. Etant donc plus vive que jamais pour le Duc de *Bourbon*, elle ſe remit dans ſes maniéres douces & complaiſantes pour lui: elle eut même moins de rigueur pour ſa fille, parce qu'elle en connoiſſoit la vertu. Elle ſe doutoit bien, qu'elle pouvoit aimer ce Prince, puiſqu'il l'aimoit; mais elle étoit aſſurée, qu'étant à un autre, elle n'oublieroit jamais ſon devoir en faveur du Duc.

Les choſes étoient dans cet état, quand le bon Roi *Louis XII.* mourut, ſi fort regretté, qu'on ne peut vous dire à quel excès fut la douleur que l'on reſſentit: elle marqua bien ſenſiblement l'amour qu'on avoit pour un Prince ſi bon & ſi vertueux.

François premier monta ſur le Trône; & l'on peut dire, qu'il honora ce Trône, où l'on avoit pourtant vû tant d'illuſtres Rois. Ce jeune Monarque eut d'abord autant de cœurs qu'il eut de ſujets. L'allégreſſe ſe confondoit agréablement avec le deuil: & l'on ne ſe pouvoit conſoler de la perte que l'on avoit faite, que par le bonheur que l'on retrouvoit en ayant un ſi digne Maître.

Il tint parole au Duc de *Suffolc*: il

lui fit épouſer ſecrettement la Reine douairiére. Le Roi d'Angleterre eut quelque peine à conſentir à un mariage ſi inégal ; mais ſon panchant à l'amour lui fit pardonner une ſi grande faute, que le ſeul amour avoit fait commettre. La Reine retourna en Angleterre ; & la premiére grace que la Ducheſſe d'*Angoulême* demanda au Roi ſon fils, fut l'épée de Connétable pour le Duc de *Bourbon*. Le nouveau Roi, tout jeune qu'il étoit, & pourtant plein d'amitié pour le Duc, fut étonné de ſa demande, & dit de bonnes raiſons à ſa mére, pour ne pas accorder une dignité d'un ſi grand poids à un Prince du Sang. Mais la Ducheſſe, qui en avoit qui lui ſembloient meilleures dans le fond de ſon cœur, fit tant auprès de ſon fils, qu'elle obtint ce qu'elle vouloit, & combla d'honneur le Duc de *Bourbon* par ce bienfait. Il le reçut avec répugnance de la main dont il lui venoit. Il l'auroit reçu avec raviſſement, s'il fût venu de la ſeule bonté du Roi. Sa reconnoiſſance pour la Ducheſſe lui peſoit : cependant il ſe contraignoit, & vivoit très-poliment avec elle, & ſe jettoit le plus qu'il pouvoit dans un reſpect qui la met-

mettoit en un grand embarras.

Je paſſe légérement ſur ce tems, qui ne fut marqué que par l'amour du jeune Roi pour la charmante Comteſſe de *Châteaubriant*, ſœur de l'illuſtre *Lautrec*. Il fit mille galanteries, où le ſeul *Bonivet* donnoit des marques de ſa paſſion extravagante. Le Connétable étoit plus amoureux que jamais, & la jeune Princeſſe plus ſage, & plus maîtreſſe d'elle-même, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle ôtoit ſi bien au Prince ſon Amant toutes les occaſions de lui parler en particulier, que quand par hazard il en trouvoit, elle les lui rendoit ſi déſagréables par une ſévérité qui la ſervoit toujours ſans indulgence pour lui & pour elle, que j'ai admiré mille fois les efforts qu'elle ſe faiſoit.

Je laiſſe bien des circonſtantes agréables, pour venir à des choſes plus eſſentielles.

La Connétable accoucha d'une fille, dix mois après ſon mariage. Le jeune Roi la tint ſur les Fonts à Chantelle, où le Connétable étoit pour lors. Il reçut le Roi avec une magnificence prodigieuſe, & fut au-devant de lui à la tête de

cinq cens Gentilshommes ſes vaſſaux, tous vétus comme lui de velours verd, qui eſt la couleur de la Princeſſe. Cette fête finit par la mort de la mére & de la fille. Le Connétable veuf, les déſirs & les eſpérances de la Ducheſſe d'*Angoulême* revinrent avec plus de force que jamais. Elle eut une grande joie de le voir en état de pouvoir répondre à ſa paſſion; & tandis qu'elle ſe préparoit à lui faire connoître ſes deſſeins, la Ducheſſe d'*Alençon* apprit cette nouvelle chez Madame *Renée* de France: elle en ſentit un ſaiſiſſement, qui la troubla, & qui lui fit trop voir qu'elle prenoit plus d'intérêt qu'elle ne vouloit dans ce qui regardoit le Connétable. J'arrivai comme on parloit encore de la mort de ſa femme, & les deux Princeſſes paſſant avec moi ſur une terraſſe, Madame *Renée* prenant la parole, Je n'oſe vous rien dire, Madame, lui dit-elle; mais il y a une grande bizarrerie dans tous les événemens qui vous regardent. Ne m'empêchez pas au moins de déſirer que votre mariage avec le Duc d'*Alençon* ne fût pas fait. Car quoique Madame d'*Angoulême* faſſe paroître les ſentimens qu'el-

qu'elle a pour le Connétable, qui ne s'accorderoient pas ſans doute avec ceux qu'il a pour vous, peut-être que le Roi, qui vous aime tant, qui a de l'amitié pour le Duc, & enfin ce qu'on ne peut dire qui ſeroit peut-être arrivé, auroit rendu le ſort de ce Prince moins infortuné. Ah! Madame, reprit la Ducheſſe d'*Alençon*, quelque libre qu'eût été le Connétable, les choſes ne lui auroient pas été favorables. Ce Prince eſt né pour être malheureux: s'il eſt vrai qu'il m'aime, comme vous le croyez, & comme je le penſe auſſi quelquefois, ſon deſtin eſt terrible, & le mien n'eſt pas heureux, continua-t-elle en ſoupirant. Pourquoi, reprit-elle enſuite, faut-il que nous ſoyons nés en même pays, qu'il m'aime, que je ne le haiſſe pas, & que nous ne puiſſions l'un & l'autre nous livrer innocemment à l'inclination que nous reſſentons? Votre deſtinée eſt bien cruelle, repliquai-je, voyant qu'elle avoit ceſſé de parler. Je l'admire & la plains. Car enfin, il n'y a pas dans le reſte du monde un homme plus achevé que le Connétable, & il ſemble qu'il ne ſoit comme il eſt au-deſſus des autres, que pour être

ſeul digne de vous. Cependant, nous ne ſerons jamais l'un à l'autre, reprit Madame d'*Alençon*. Il n'y a plus d'eſpoir entre nous. Je voudrois qu'il pût vaincre la paſſion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuiſſans pour ſurmonter la mienne, elle s'eſt emparée de tout mon cœur avec violence. Mon cœur aime, & agit tout ſeul. Ma volonté, ma raiſon, ma vertu, tout eſt contre lui; & s'il a, malgré moi, de la tendreſſe, j'en ſouffrirai, je la contiendrai, elle ne paroîtra jamais.

Ce fut dans ce tems-là, que le Roi avoit envoyé *Lautrec* en Italie, qu'il ſe diſpoſa à y aller lui-même: il partit, & fut juſqu'à Lyon, où la Reine & les Dames le ſuivirent & s'y arrêtérent.

Le Connétable avoit plus d'occaſions, pendant l'embarras du voyage, de voir & de parler à la Princeſſe: mais ſi elle ne pouvoit lui interdire ſa vûe, elle lui retranchoit cruellement les occaſions de lui parler.

Comme toute la Cour étoit jeune & brillante, ce voyage, bien loin de cauſer de la fatigue, étoit une fête continuelle. On le faiſoit tous les jours en chaſſant.

La

La Reine ou quelques-unes des Princeſſes montoient à cheval ; & le ſoir il y avoit bal, comédie, ou muſique, dans les lieux où l'on arrivoit. Un jour que la Princeſſe étoit à cheval avec Madame la Ducheſſe de *Vendôme*, ſœur du Duc d'*Alençon*, avec leurs filles & quelques Dames de la Cour, les Princeſſes allant à côté d'un petit bois en virent ſortir un Chevalier couvert d'armes dorées, avec des Plumes bleues ſur ſon caſque, monté ſur un cheval admirablement beau, & ſuivi de deux Ecuyers qui portoient ſa lance & ſon bouclier, qui étoit couvert d'un taffetas. Madame de *Vendôme* fut ſurpriſe comme toutes nous autres de cette rencontre. La Princeſſe en rit avec elle, & crut bien qu'il y avoit quelque miſtére dans une Avanture ſi peu ordinaire. Ce Chevalier nous charma par ſon air, & par ſa bonne grace : il ſalua les Dames en paſſant, & ſe baiſſa juſques ſur l'arçon de la ſelle. Mais, en ſe relevant, il parut frappé & touché d'un mouvement extraordinaire en voyant la Princeſſe. Il recula deux pas, & demeura comme un homme immobile. Les Princeſſes lui rendirent ſon ſalut en riant

tou-

toujours, & pourſuivirent au pas leur chemin. Il prit le ſien du même côté un peu à l'écart, & nous étions en ſuſpens de ce que nous penſions qu'il alloit faire, lorſque nous apperçûmes ſortir de ce même bois un autre Guerrier armé d'armes ſuperbes, dont le caſque étoit ombragé de plumes couleur de feu, & dont la mine ne paroiſſoit, ni moins haute, ni moins fiére, que celle de ſon compagnon. Il menoit ſon cheval lentement, & ſe trouva dans peu de momens vis-à-vis de l'autre Chevalier. Il fit un grand cri à ſa vûe, & prit promtement une lance des mains d'un de ſes Ecuyers. Le premier inconnu fit de même; & tous deux prenant leur carriére, ils briſérent leurs lances, & les firent voler en mille éclats. Les Princeſſes s'étoient arrêtées à ce ſpectacle ſurprenant, & ces Guerriers n'ayant aucun avantage l'un ſur l'autre, ils mirent la main à l'épée, & commencérent un combat qui dura près d'une heure, où nous reconnûmes plus d'adreſſe que d'envie de ſe faire du mal. En effet, nous ſçûmes depuis, que la pointe de leurs épées étoit émouſſée. La terre étoit pourtant toute couverte des piéces

de

de leurs armes, qu'ils coupoient avec le tranchant de leurs épées. Enfin, celui qui avoit des plumes bleues eut quelque avantage sur son compagnon : & le taffetas qui étoit sur son bouclier s'étant déchiré, nous y vîmes avec un grand étonnement le portrait de la Duchesse d'*Alençon*. A cette vûë, son ennemi jetta son épée, comme s'il eût eu peur d'offenser cette divine image. L'autre Chevalier la ramassa, & la lui rendit d'une maniére généreuse ; & ayant tous deux salué la Princesse avec un profond respect, ils pousserent leurs chevaux, & se perdirent tous deux dans les bois.

Le Roi nous joignit justement comme nous étions encore dans la surprise & dans la joie de cette Avanture : il vit les marques de ce combat si agréable par les piéces de leurs armes dont l'herbe étoit toute semée. Il regretta de n'être pas arrivé plutôt, & voulut deviner qui pouvoit avoir fait cette galanterie. La Princesse s'en doutoit bien ; elle avoit crû reconnoître un de ces Chevaliers à sa taille & à son air ; mais elle n'avoit garde de le dire. Le Duc d'*Alençon* comme les autres vouloit deviner qui ce pou-

pouvoit être. Il étoit ſans jalouſie en ce tems-là, & ſur-tout ce voyage étoit ſi plein de galanterie, qu'on ne trouvoit point du tout étrange tout ce qui ſe pratiquoit ſur cela. Il n'y avoit point de jour où quelque Seigneur ne fit quelque choſe de galant pour une perſonne en particulier, mais qui ſe rendoit général, & tout le monde s'en divertiſſoit. Il y avoit pour lors quantité d'illuſtres étrangers à la Cour : voilà pourquoi on ne ſçut d'abord qui pouvoient être les deux adroits & galants Chevaliers. Mais le Roi, qui déſiroit de le ſçavoir, eut ſatisfaction à ſon coucher, où le hardi *Bonivet* ne lui en fit pas une fineſſe : il lui dit donc, qu'il avoit voulu donner ce divertiſſement à la Princeſſe, qu'il étoit le Chevalier aux plumes bleues, & le jeune *Toucy* ſon ami intime, celui qui avoit des plumes couleur de feu.

Dès le lendemain, ce ne fut plus un ſecret, tout le monde le ſçut ; le Duc d'*Alençon* entendit raillerie, & en parla ſans façon avec le Roi & avec *Bonivet* même. La Princeſſe ſa femme fut plus grave, & n'eut qu'une dédaigneuſe froideur pour la témérité de l'Amiral.

Le

Le Connétable s'en apperçut avec plaiſir. Ne puniſſez pas ainſi toutes les audaces, lui dit-il fort bas: il en eſt de ſi reſpectueuſes, qu'on peut bien les pardonner. Je ne les approuve en qui que ce ſoit, répondit la Princeſſe: il en eſt, dont je m'apperçois avec mépris & avec horreur; & d'autres, que je plains, & que je voudrois voir finir: en achevant ces mots, elle voulut le quitter; il la retint par ſa robe. Ah! Madame, lui dit-il, je ne guérirai jamais.

N'eſpérez pas de voir finir mon amour; je voudrois mourir, ſi je croyois ceſſer de vous aimer. La Princeſſe n'eut pour réponſe que des regards pleins de langueur, dont il ſentit bien tout le charme: il la vit s'en aller avec une ſorte de douceur, qu'il y avoit longtems qu'il n'avoit reſſentie. Vous voyez qu'il n'étoit pas heureux; mais j'oſe dire, que la Princeſſe ſouffroit encore plus que lui; elle étoit toujours en garde contre elle-même; elle ſe combattoit, & ſe ſurmontoit, pour ainſi dire, à tous les momens: elle avoit une tendreſſe infinie pour le Connétable; elle n'en laiſſoit rien échaper, & elle n'en reſſentoit les triſtes & vio-

lens

lens effets, qu'avec une douleur extrême; elle ne s'en expliquoit qu'à la fille de *Louis XII.* qu'elle aimoit passionnément, & à moi qui ai toujours partagé cet innocent secret avec elle.

On n'étoit plus qu'à quatre petites journées de Lyon, lorsque Madame d'*Alençon* se trouva assez mal pour supplier la Reine de trouver bon qu'elle n'allat pas avec elle. Elle envoya son équipage à la suite du Roi, c'est-à-dire ses Dames & ses filles. Elle se mit avec moi dans une espèce de petit chariot fort magnifique, où l'on ne tenoit que deux; & comme il étoit tiré par six chevaux legers, elle alloit fort vite, & de cette manière elle partoit beaucoup plus tard, & elle arrivoit presque aussi-tôt que le Roi, n'ayant auprès d'elle que cinq ou six hommes à cheval pour la suivre.

Notre premiére journée se fit avec beaucoup de satisfaction, par le plaisir que la Princesse avoit d'être avec moi sans contrainte. Nous écrivimes deux fois à la Princesse *Renée*, qui étoit dans le chariot de la Reine, & nous en recûmes trois jolies Lettres: & la Ducheſ-

se

ſe d'*Alençon* ſe trouva ſi bien d'aller de la ſorte, que quoiqu'elle commençat à ſe mieux porter, elle voulut continuer ſon voyage avec moi ſous prétexte d'être encore incommodée. Le lendemain, le Roi lui envoya des vers tout-à-fait ingénieux. *Marot* & *Baïf* en firent auſſi de très agréables.

Enfin, le jour qu'on devoit arriver à Lyon, nous traverſions une plaine fleurie, & nous allions avec rapidité, lorſque nous vîmes ſortir d'entre quelques arbres pluſieurs Satires, qui, ſe jettant aux rênes des chevaux, les voulurent conduire d'un autre côté: celui qui nous menoit, ſe mit en état de faire réſiſtance; mais deux de ces Satires fort diſpos s'élancérent à ſes côtés, & dans cet inſtant le chariot fut entouré de toutes ces Divinités champêtres, qui, avec des chalumeaux & des muſettes, joüoient & danſoient autour de nous: les gens de la Ducheſſe d'*Alençon* s'approchérent, pour ſçavoir ſa volonté; elle leur ordonna qu'on les laiſſat faire. Ces Satires la détournérent de quelques pas du chemin, & nous menérent dans le plus aimable endroit que j'aye vû de ma vie. Ils arrêtérent

térent le chariot & deſcendirent reſpectueuſement la Princeſſe, & la firent paſſer ſous un arc de triomphe de feuillage & de fleurs, le plus galant & le plus agréable que l'on ſe puiſſe imaginer. Les pilaſtres & les termes qui le ſoutenoient étoient de verdure. Mille feſtons ornés des chiffres de la Princeſſe étoient rattachés par des nœuds de rubans de toutes couleurs qui faiſoient un mélange qui plaiſoit infiniment. On fit aſſeoir la Ducheſſe ſur un petit trône compoſé de myrte, & de ces herbes charmantes qui exhalent un ſi agréable parfum. A dix pas de ce galant arc de triomphe, un Théatre de gazon s'élevoit à deux pieds de terre, décoré avec un art ſi naturel qu'on n'eût jamais pû croire que l'artifice s'en fût mêlé. Une muſique délicieuſe ſe fit entendre, & tous ces Satires danſérent un ballet ſi rempli de figures diverſes, & ſi ingénieuſement imaginé, que je n'ai jamais rien vû de ſi divertiſſant : ils repréſentérent l'enlévement de quelque Nymphe, mais ſi admirablement exprimé, qu'on connoiſſoit aux geſtes de ces Satires les différentes paſſions dont ils étoient agités : on voyoit l'amour

mour & les déſirs dans les Satires, la crainte & l'embarras dans les Nymphes; l'audace & la force dans l'entrepriſe de ceux-ci, la honte & la douleur dans le ſort de celle-là. Enfin, ces merveilleux pantomimes avoient des figures ſi animées, que ces choſes ne pouvoient jamais être plus vivement repréſentées.

Après ces danſes, de jeunes Bergéres parurent, & chantérent les louanges de la Princeſſe. Six Nymphes & douze Satires finirent cette charmante fête, en lui préſentant des corbeilles pleines de fruits, avec des eaux délicieuſes; & s'étant empreſſés de la remettre dans ſon chariot, ils nous reconduiſirent dans la route au ſon de leurs voix & de leurs inſtrumens, & nous reprimes nôtre chemin avec une gayeté extraordinaire.

Un de ces galans Satires m'avoit paru moins affreux que les autres: il n'avoit point danſé, & s'étoit toujours tenu auprés de la Princeſſe. J'avois crû voir quelque choſe de divin en ſa perſonne: je l'avois dit à la Ducheſſe d'*Alençon*; & je ne m'étois point trompée, car c'étoit véritablement le Duc de *Bourbon*, qui lui avoit donné cet agréable diverti-

ſſe-

tiſſement. Nous en diſions librement notre avis, & nous avions paſſé une partie du chemin à nous en entretenir, quand la nuit nous ſurprit, & que nous commençâmes à être en peine de la maniére dont nous nous conduirions. Nous n'eumes pas une longue inquiétude. Vingt hommes à cheval parurent avec des flambeaux à la main. Ils étoient vêtus des livrées de la Princeſſe, ayant des maſques qui les empêchoient d'être reconnus. Hélas! me dit-elle, je ſuis perſuadée comme vous, que c'eſt ce malheureux Connétable, qui m'a donné cette fête. Je ne puis m'empêcher d'être touchée de ce qu'il fait. Que n'eſt-il heureux avec une autre perſonne qu'il aimeroit avec de tels ſentimens? ou que ne m'eſt-il permis d'y pouvoir répondre? Elle s'abima après ces paroles dans une profonde rêverie, dont elle ne ſortit qu'en trouvant un papier cacheté dans ſa poche: elle ne le voulut pas lire devant tant de témoins ſuſpects, qui pouvoient l'obſerver; elle attendit qu'elle fût arrivée, & elle n'étoit qu'à quelques pas de Lyon, quand le Duc de *Bourbon*, avec le Comte de *Saint Paul*, *Caumont*, *Fronſac*, *la Roche-*

chefoucault, *Cheligni*, & *Saint Severin*, vinrent au devant d'elle, & lui témoignérent l'inquiétude de toute la Cour de ce qu'elle étoit arrivée si tard. *Bonivet* parut dans le même moment, & il put entendre que la Princesse contoit agréablement ce qui l'avoit retenue avec tant de plaisir. L'Amiral rougit de dépit, & la plûpart crurent que c'étoit lui qui avoit encore donné ce charmant divertissement. Le bruit en fut à la Cour aussi-tôt que nous; & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que la vanité de cet homme fit qu'il fut bien-aise qu'on crût que c'étoit lui, quoiqu'il eût une douleur mortelle que ce fût le Connétable, comme il en fut bientôt éclairci par ses intrigues; mais il se garda bien de le découvrir, & comme je vous le dis, sa vanité vouloit qu'on crût que c'étoit lui.

Le jeune Roi fit tout autant de caresses à son aimable Sœur, que s'il ne l'eût vue depuis longtems. On parla fort de son avanture; on dansa ce soir-là; & quand la Ducheſſe d'*Alençon* fut retirée dans sa chambre, elle ouvrit le papier qu'elle avoit trouvé dans sa poche: elle

elle reconnut qu'il étoit écrit de la main du Connétable; voici ce qu'il y avoit dans cette Lettre.

Ne puis-je pas, ſous les dehors d'une galanterie que l'uſage autoriſe, vous faire voir de ſérieuſes marques de mon amour, & vous dire, adorable Princeſſe, que ces Jeux, que ces Fêtes, que tout ce qu'on imagine pour vous divertir, prend ſa ſource de la pureté & de l'ardeur de mes ſentimens; qu'ils ſont paſſionnés & tendres. Vous ſçaurez par la ſuite des tems qu'ils ſont ſincéres & fidéles.

Pauvre Prince! s'écria la Ducheſſe d'*Alençon* en ſe tournant vers moi qui avois lû par-deſſus ſon épaule. Si des maux partagés ſe pouvoient diminuer, tu ſouffrirois moins. Après avoir dit encore pluſieurs choſes, par où nous plaignions elle & moi le deſtin de l'un & de l'autre, je me retirai.

Je vous ai déja dit, qu'il y avoit tant d'Etrangers à la Cour, qu'on ne ſçut jamais au vrai qui avoit donné cette galante fête, ſoit par la diſcrétion du Duc de *Bourbon*, ou par la vanité & le ſilence de *Bonivet*. La Princeſſe l'avoit trouvée ſi ingénieuſement imaginée, qu'el-

qu'elle ne put s'empêcher de suivre une idée qu'elle lui donna, d'un ouvrage excellent qu'elle fit en Vers, intitulé: * L'Histoire des Satyres & des Nymphes de *Diane*. Il est long: si je vous le disois, il interromproit pour trop longtems le fil de mon discours, je vous en ferai quelque jour la lecture.

Le tems que nous fûmes encore à Lyon avec le Roi se passa en divertissemens continuels, qui durérent jusqu'à la veille de son départ pour l'Italie. Il partit, & il y eut bien des pleurs répandus, surtout par la Reine & par la Princesse. Il se peut faire qu'il y en eût encore d'autres, mais ils furent cachés. Le Roi fut attendri: quelque ardeur guerriére qui l'enlevat des bras de ces Princesses, il ne s'en arrachoit qu'avec peine. La Duchesse d'*Alençon* étoit inconsolable, elle ne prenoit pas la peine d'essuyer les larmes dont tout son visage étoit couvert. En cet état, le Connétable s'approcha d'elle, & l'assura qu'il lui conserveroit, & qu'il lui raméneroit, la personne de ce

* Dans les Poësies de la Reine de Navarre, imprimées en 1548. à Lyon.

cher frére. Oui, Madame, continua-t-il, croyez-en ma parole : croyez-en mon amour, qui me peut tout permettre, qui peut me rendre invincible auſſi-bien que les troupes de mon Roi, ſi ma Princeſſe veut jetter ſur moi un de ces regards adorables qui connoiſſent ſi bien le chemin de mon cœur. Généreux Prince, repartit la Ducheſſe en le regardant avec des yeux tout noyés de larmes, ramenez-moi le Roi, comme vous me le promettez ; je vous en conjure ; & croyez, que rien ne me peut empêcher de rendre juſtice à votre vertu.

Le Roi & tous les Guerriers qui l'accompagnoient partirent. Il fut reçu par le Duc de *Savoie* avec une magnificence extraordinaire ; & de-là, il marcha vers Milan. Je ne ſçai point aſſez bien parler de la Guerre, pour vous faire un détail de celle-là, & pour vous repréſenter la fameuſe bataille de Marignan. Il ſuffit de vous dire, qu'avant le combat, le Roi voulut être armé Chevalier, & qu'il choiſit un homme illuſtre, à qui il voulut faire un honneur ſi peu ordinaire à un ſujet, que c'eſt le ſeul qui l'ait jamais eu. Ce fut le célébre *Bayard*, dont

dont vous aurez ſans doute entendu parler. Il arma donc le Roi Chevalier, & ce généreux Monarque n'en fut que trop digne, par mille actions éclatantes de la plus brillante valeur. Le Connétable fit des prodiges de ſa perſonne; & le ſuccès de cette journée ne fut dû qu'à ſa conduite, & qu'à ſon intrépidité: mille braves ſe ſignalérent, & la gloire de cette victoire fut complette.

Vous pouvez vous imaginer, belles Princeſſes, avec quelle joie ce jeune & victorieux Monarque fut reçu: dans les tranſports que la Princeſſe en reſſentoit, elle fit un accueil plein de charmes à l'amoureux Connétable. Ah! Seigneur, lui dit-elle, vous me l'aviez bien promis, que vous me raméneriez le Roi. Madame, lui répondit-il, je ne puis jamais manquer à tout ce que je vous ai dit: je vous rapporte un cœur plus plein de vous-même, qu'il ne l'a jamais été. Ne parlons point de ces choſes, je vous en conjure, interrompit-elle; & ne gâtez pas, par ce mauvais diſcours, l'obligation que je vous ai: & voyant qu'il vouloit encore parler, N'arrêtez pas ma reconnoiſſance, continua-t-elle avec pré-

cipitation, & en le quittant.

La Cour reprit le chemin de Paris, & je n'aurois jamais fait, ſi je vous diſois tout ce qui ſe fit d'agréable pendant le retour. Il y eut encore plus de fêtes & d'avantures, que dans le voyage.

La Ducheſſe d'*Angoulême* avoit envie d'épouſer le Duc de *Bourbon*: elle crut ce tems favorable, pour faire éclater ſes deſſeins; mais avant que de les lui faire connoître, elle jugea à propos de l'aſſurer de ſa paſſion. Que ne fit-elle point pour y réuſſir? quels regards, quelles maniéres! Mais elle ſe laſſa bientôt de ces lents témoignages d'amour, elle avança des paroles flatteuſes; elle ſe ſervit enſuite d'autres qui étoient plus tendres. Le Prince, qui la voyoit ſi puiſſante dans l'Etat & auprès du Roi, obſervoit une conduite pleine de déférence & de reſpect pour elle; & comme vous ſçavez que perſonne au monde n'a l'air ſi charmant que lui, cette Princeſſe paſſionnée s'enflammoit encore davantage, & ſe flatta qu'il répondoit à ſon amour.

Un jour qu'il étoit chez elle, où il al-

alloit fort ſouvent, mais aux heures qu'il ſçavoit bien que toute la Cour y étoit, ennuyée de ne le voir jamais qu'avec tant de témoins, & laſſe d'entendre deux ou trois Sçavans avec qui le Roi s'entretenoit de *Sémiramis*; Laiſſons-là *Sémiramis* & ſes Jardins, dit-elle au Connétable: & lui faiſant ſigne de la ſuivre, elle le mena dans un grand cabinet à côté de la chambre, où elle ſe promena avec lui. Je vous veux parler d'une autre Princeſſe, continua-t-elle, qui peut-être n'a pas moins de courage, ni d'ambition, que *Sémiramis*. Mais, Prince, il faut m'ouvrir votre cœur, & me faire voir avec ſincérité tout ce qui s'y paſſe. Le Connétable trembla, à la propoſition de cette confidence des ſecrets de ſon cœur; il rougit, & ſe troubla. L'aveugle Princeſſe prit cette rougeur & ce trouble à ſon avantage. Vous ne répondez rien, lui dit-elle, en le regardant fixement. Hélas! Madame, lui dit-il enfin, que voulez-vous que vous diſe un ambitieux, qui n'a jamais connu de paſſion que celle de la gloire? Quoi! lui dit-elle, l'amour ne s'eſt-il point fait ſentir à votre cœur? Avez-vous épouſé une

belle femme, ſans le reſſentir? On ſçait, reprit-il, que j'épouſai la fille de la Ducheſſe de *Beaujeu*, ſans qu'il s'en mêlât, & que l'intérêt de ma fortune me fit faire ce mariage. Et n'aviez-vous rien alors dans le cœur, continua-t-elle, qui vous eût fait trouver plus de charmes dans un autre engagement? Le Connétable comprit trop où elle en vouloit venir, & le terrible examen qu'elle prétendoit faire. Rien, lui dit-il d'un air négligé; mon cœur a toujours ſuivi ma raiſon, & il n'a été rempli que de ce qui me pouvoit conduire à de grandes choſes: je ne lui ai ſouffert de frivoles amuſemens, qu'avec répugnance, & ſeulement pour ne paroître, ni inſenſible, ni farouche. La Ducheſſe, toute habile qu'elle étoit, crut, ou voulut croire, ce qu'il lui diſoit. Vous êtes donc incapable d'aimer, reprit-elle. Pardonnez-moi, Madame, repliqua-t-il. J'ai des amis, que j'aime avec tendreſſe. Je parle du beau ſexe, repartit-elle: ne ſçauriez-vous l'aimer? Croyez-vous qu'on ne puiſſe avoir une agréable & forte union avec une femme? Je le crois, Madame, reprit-il; puiſque tout le monde

ſçait

ſçait mon attachement pour Madame *Renée*, & l'amitié que j'ai pour la Comteſſe de *Sancerre*. Je ne parle pas de ces languiſſantes affections, repliqua la Ducheſſe; je veux de plus grandes vivacités de l'amour: en un mot, ne pouvez-vous point vous livrer à ſes douceurs? & ſi quelque perſonne recommandable par un grand rang, par un grand mérite, qui auroit de la beauté & de l'eſprit, ſi une Dame ſentoit de l'inclination pour vous, & vouloit ſuivre ce panchant involontaire, mais inſurmontable, Prince, répondriez-vous à des ſentimens qui vous ſeroient ſi avantageux? Le Connétable s'apperçut du deſſein de Madame d'*Angoulême*: il trembla, frémit, rêva quelques momens, & évita des yeux qu'il voyoit bien ſans les regarder être avidement attachés ſur ſon viſage. Madame, lui répondit-il, avec une adreſſe pleine de prudence, je ne ſuis point fait pour un bonheur pareil à celui que vous venez de repréſenter avec tant d'art & tant d'eſprit: il tenteroit la vertu d'un Dieu, jugez ce qu'il feroit ſur le cœur d'un homme. Mais, Madame, ſans me repaître de chimères, ſi

vous me le permettez, je vous dirai tout ſimplement mes ſentimens. Si j'avois été aſſez heureux pour plaire à une Dame telle que vous venez de la dépeindre, je ſerois furieuſement délicat ſur la conduite qu'elle tiendroit avec moi, & mon eſtime lui ſeroit aſſurément néceſſaire avant mon amour. Mon amour ne paroîtroit jamais, s'il ne naiſſoit de mon eſtime; & ſur-tout les premiéres impreſſions régleroient tous les mouvemens, dont mon ame ſeroit capable.

La mére du Roi demeura longtems ſans répondre à ces paroles: elle ſoupira enſuite, & ſe tournant vers le Connétable avec un viſage majeſtueux; Rentrons, lui dit-elle, je ſuis bien-aiſe d'avoir ſçu une partie de vos ſentimens; peut-être que nous les connoîtrons mieux dans quelque tems. En achevant ces mots, elle repaſſa dans ſa chambre, & tira par-là le Duc de *Bourbon* du plus grand embarras où il ſe fût trouvé de ſa vie. Il vint chez moi le plus promtement qu'il put, me faire part de ſes allarmes, & me rendre compte de cette converſation. Je la rendis aux deux Princeſſes. Madame *Renée* ſe douta que la Ducheſſe

cheſſe ne s'en tiendroit pas là, & que l'on en verroit bientôt la ſuite; & la Princeſſe craignit que le Prince ne fût livré à une perſécution ouverte de la part de ſa mére, & elle prévit qu'il alloit entrer dans tous les malheurs où depuis ſa vie a été plongée.

Quelques jours ſe paſſérent ſans que Madame d'*Angoulême* lui dit rien de plus ſérieux: elle lui adreſſoit ſeulement quelques paroles de railleries ſur l'amour dont il s'étoit fait une ſi difficile idée.

On étoit ſur la fin de l'année; & nous avons une coûtume de célébrer le premier jour de l'an par de petits préſens que l'on ſe fait, & auxquels on ne manqueroit pas pour quoi que ce ſoit, du moins entre les amis; tellement que tout le monde eſt fort empreſſé à faire de jolies choſes, ou à les chercher pour ſe les donner. La veille de ce grand jour, la Ducheſſe d'*Alençon* & Madame *Renée*, qui ſe cachoient myſtérieuſement ce qu'elles ſe donneroient l'une à l'autre, mais qui d'ailleurs étoient en confidence pour ce qu'elles deſtinoient au reſte du monde, étoient occupées avec moi à diſpo-

ſer de tant d'agréables & de belles choſes : les préſens de ces deux Princeſſes pour le Roi étoient accompagnés de vers charmans, & ce jeune & ſpirituel Prince y répondit de la plus galante maniére que l'on puiſſe imaginer ; mais je m'en tais, pour vous dire que la Princeſſe *Renée* donnoit auſſi-bien que moi des étrennes au Connétable : on appelle ainſi ces petits préſens.

La Ducheſſe d'*Alençon* ne lui en voulut point donner, quoique cela ne pût tirer à aucune conſéquence. Quand j'eus fait tous mes petits paquets, & que les Princeſſes étoient encore très-empreſſées ſur ce qu'elles devoient envoyer, la petite chienne de Madame d'*Alençon* ſe vint mettre ſur mes genoux, en ſe jouant avec quelque choſe de brillant qu'elle tenoit à ſa gueule. Elle avoit pris parmi tous les bijoux des tablettes d'une jolie invention faites comme un petit livre, où il y avoit des diamans. Je dis aux Princeſſes, que je les allois envoyer au Connétable de la part de *Lutine*, & lui faire écrire quelque choſe de ſa façon en langage de chien. Elles rirent de ma penſée : la Ducheſſe d'*Alençon* s'y voulut

lut pourtant oppoſer, mais la Princeſſe *Renée* ſe moqua d'elle, & voulut que je ſuiviſſe mon deſſein; je pris donc une plume, & j'écrivis avec promtitude ce que je vai vous dire: ce ſont d'aſſez mauvais vers, où je n'ai ſuivi que le premier feu.

Lutine à ſon ami.

En ce jour où c'eſt la coûtume,
Pour marquer l'amitié, de faire des préſens,
Recevez ce petit volume,
Où vous pourrez, & ſans encre & ſans plume,
Tracer en abrégé vos maux les plus cuiſans.
J'y joins un Almanach, meuble fort néceſſaire
A tous les pauvres amoureux:
Cherchez-y les tems & les lieux
Commodes au tendre myſtère.
Peut-être y verrez-vous les momens bienheureux
Où votre amour doit avoir ſon ſalaire:
Ou plutôt regardez les yeux
De votre charmante maîtreſſe;
Vous pourrez les entendre mieux.
N'ont-ils pas bien de la tendreſſe?

Ah! ſi ſon cœur pour vous en avoit autant
qu'eux,
Le votre n'auroit plus ni chagrin ni triſteſſe.
Je vous donne en amie un ſalutaire avis.
Enfin pour vous ſervir je fais ce que je puis.
Je voudrois bien guérir le mal qui vous tour-
mente,
Mais vous me connoiſſez; vous ſçavez qui je
ſuis;
Et *Lutine* en amour n'eſt pas aſſez ſçavante,
Pour vous enſeigner l'art de finir vos ennuis.
Nous autres Chiens, nous aimons ſans fineſſe,
La nature nous guide, & régle nos déſirs,
Et toujours l'inſtinct qui nous preſſe,
Eſt ſuivi des plus doux plaiſirs.
Pour vous, humains, il n'en eſt pas de même:
Vous avez vos devoirs & vos loix en aimant,
Et ſouvent parmi vous la façon dont on aime
Ote à l'amour ſa force & tout ſon agrément.

Je m'interrompois ſouvent moi-même par les folies que je diſois en écrivant ces vers. Je les cachetai avec les tablettes, & ordonnai à un garçon de la Chambre de les faire porter auſſi-tôt après minuit chez le Connétable. Il m'obéit, & le lendemain je reçus des étrennes fort ga-

lan-

lantes de ſa part, & la réponſe à ce que j'avois envoyé ; la voici.

L'ami de Lutine à Lutine.

Vos avis, fidéle *Lutine*,
Ne charment que trop mes ennuis.
Et ſi dans l'état où je ſuis,
Au milieu des chagrins que le Ciel me deſtine,
Au milieu de tant de malheurs,
Quelque choſe pouvoit ſoulager ma triſteſſe,
Les bontés dont pour moi votre cœur s'intéreſſe
Tariroient pour un tems la ſource de mes pleurs.
J'accepte avec plaiſir les dons que vous me faites.
Cent fois dans vos chéres tablettes
J'écrirai mes regrets, & peindrai mon amour :
Je tracerai cent fois ſur leurs feuilles diſcrettes,
Et mes peines les plus ſecrettes,
Et les maux que mon cœur ſouffrira plus d'un jour.
C'eſt tout l'uſage qu'en peut faire
Un amant dont les Dieux ont reprouvé le cœur.
J'y chercherois en vain le tems propre au miſtére,
Je n'y trouverois point les heures du bonheur.
Auſſi ce n'eſt point là ce que prétend ma flâme,
Depuis le moment rigoureux

Que

Que le Ciel condamna mes vœux,
Et qu'un devoir cruel tiranniſa mon ame;
Vous le ſçavez aſſez, je ne prétens, hélas !
Que voir quelquefois les apas
De celle pour qui je ſoupire,
Que l'adorer toûjours, & quelquefois lui dire,
Que j'aime ſans ſonger à pouvoir être heureux,
Et que de ceux qu'amour ſoûmet à ſon empire
Je ſuis le plus à plaindre & le plus amoureux.
Seule à mes maux vous donniez quelques larmes,
Vous plaignez ſeule mes tourmens,
Et ſouvent vos triſtes accens
Aux yeux qui m'ont charmé retraçoient mes allarmes.
Continuez ce charitable emploi;
Servez avec tranſport notre jeune Maîtreſſe;
Parlez ſouvent de ma tendreſſe,
Et quelquefois à ſes yeux plaignez-moi.
Qu'elle eſt aimable ! Qu'elle eſt belle !
Que ſon eſprit eſt digne de ſon cœur !
Que votre ſort eſt doux d'être toujours près d'elle !
Hélas ! qui n'envîroit un ſemblable bonheur !

On loua fort ces vers. Madame d'*Alençon*

leçon me gronda doucement de les avoir attirés, tant ſa vertu auſtére ſe faiſoit de ſcrupule des choſes les plus légéres. Mais, lui diſois-je à mon tour, en colére contre une rigueur qui n'avoit aucun intervalle, il n'y a rien de plus innocent que les marques d'amour que le Connétable vous donne; il ne demande rien, il n'eſpére rien. Il s'échape, & me dit quelquefois qu'il m'aime, reprit la Ducheſſe; je prétens qu'il ſe taiſe, & je ne veux rien voir de ſa paſſion. Vous voudriez auſſi peut-être, lui repliquai-je, qu'il ne vous aimât plus: Je le devrois ſouhaiter, reprit-elle; & qu'il en aimât une autre? continuai-je avec dépit.

Oh! pour cela, dit-elle en rougiſſant un peu, vous êtes trop fâchée contre moi, ma chére Comteſſe, de vouloir m'ôter tout d'un coup un cœur auſſi illuſtre que celui du Duc de *Bourbon*. Pourquoi me perſécutez-vous encore? Ne ſçavez-vous pas, comme moi, ce qui ſe paſſe dans mon ame? Si le Ciel eût voulu unir nos fortunes, comme il n'a que trop uni nos affections, ſans doute j'aurois été trop heureuſe de paſſer ma vie

avec

avec un auſſi grand homme que le Connétable ; mais puiſque nous ſommes ſi cruellement ſéparés, il faut cacher nos foibleſſes, ſi nous ne pouvons pas les vaincre. Je ne veux pas qu'il me montre une paſſion que je ne puis plus écouter ſans bleſſer mon devoir ; mais je vous l'avoue, Madame, je ne ſçaurois ſouffrir qu'il la porte ailleurs ; je me fais un plaiſir malgré moi de régner dans le cœur de cet aimable Prince ; & s'il étoit capable de me l'ôter, il manqueroit à ma vie une gloire, qui m'en rendroit la ſuite pleine d'ennuis & d'amertume. Enfin, qu'il m'aime, qu'il ſe taiſe, qu'il ſouffre comme moi, mais que ſon cœur me ſoit fidéle, & ne brûle jamais d'autres feux.

Les étrennes que j'avois envoyées au Connétable ne furent pas les ſeules qui l'occupérent ; & comme il s'habilloit, on trouva ſur ſa toilette un petit coffre d'une matiére rare, qu'il ouvrit, dans lequel il y avoit une chaine de pierreries d'une grande beauté, & d'un prix ſi exceſſif, qu'il ne balança pas à croire que ce préſent venoit du Roi. Il le prit pour la conſiderer de plus près ; il apperçut deſſous

une

une riche boëte de portrait; il l'ouvrit avec quelque émotion; mais qu'il fut épouvanté, quand il reconnut le viſage de la Ducheſſe d'*Angoulême* ! Il laiſſa tomber ce portrait, & frémit d'une ſi terrible maniére, qu'elle ne lui pouvoit préſager que des malheurs.

Le Prince fut mille fois tenté de lui renvoyer ſon préſent. Il vint ſe conſulter avec moi, pour ſçavoir de quelle maniére je croyois qu'il en devoit uſer. Enfin, nous convinmes, qu'il lui en parleroit; il le fit en lui diſant qu'aparemment on s'étoit mépris en lui envoyant une choſe ſi magnifique, & qu'il avoit pourtant reçûe avec un profond reſpect. La Ducheſſe, que ſa premiére démarche avoit rendue hardie, acheva de ſe découvrir, & lui parla ouvertement de ſa paſſion. Elle avoit compris, que tout ce qu'elle avoit fait juſques-là n'avoit ſervi qu'à amuſer ſon cœur ſans le contenter. Elle vouloit plus de ſolidité dans ſes deſſeins, & ſçavoir ſi ſes déſirs pourroient être pleinement ſatisfaits. Le Prince répondit à cette attaque avec un ſi grand déſordre d'eſprit, qu'elle ſe flatta que ſon trouble venoit de la condeſcendance qu'il avoit pour

pour ce qu'elle souhaitoit. Le Roi les interrompit ; & comme elle étoit dans un contentement qui naissoit de ses espérances, elle parla à son fils de ses desseins, & obtint aisément son aveu pour épouser le Connétable. Ce ne fut bientôt plus un secret ; le bruit s'en répandit sourdement : tout le monde se disoit cette grande nouvelle à l'oreille, & nous l'apprimes comme les autres.

Madame d'*Angoulême* choisit *Bonivet* pour être son agent d'amour auprès du Connétable, & elle choisit mal ; l'Amiral de *Bonivet* étoit la personne la moins propre pour la négotiation de son mariage. Il se piquoit d'être l'homme du monde le mieux fait. Il brûloit d'envie contre le Duc de *Bourbon*, voyant bien, malgré son amour propre, que ce Prince avoit toute sorte d'avantage sur lui.

Il avoit connu l'amour que le Connétable avoit pour la Duchesse d'*Alençon* ; il se doutoit bien que son beau-père lui ôteroit tout accès auprès d'elle, & le prendroit d'une hauteur où le Roi ne s'étoit point porté, parce que l'Amiral étoit son favori, & qu'il excu-

soit

foit facilement tout ce que l'amour faiſoit faire. Ces raiſons jointes à celles que la jalouſie d'ambition lui cauſoit encore, obligérent *Bonivet* à ſervir mal la mére du Roi. Il tourna ſa commiſſion en plaiſanterie auprès du Duc de *Bourbon*, & l'un & l'autre ne firent que rire de la folie de la Ducheſſe d'*Angoulême*. Elle reçut enfin dans toute ſon amertume la réponſe du refus du Connétable. Que ne penſe point en cet état une femme fiére, belle encore, impérieuſe, vaine, ſortie d'un ſang auguſte, & mére du plus grand Roi de la Terre? Sa fureur ne trouva point de modération; elle voulut dans ſes premiers mouvemens perdre le Connétable; & exhala tout ſon déplaiſir auprès du Chancelier *du Prat*, qui l'adoucit un peu, en lui faiſant eſpérer qu'elle pourroit encore réduire le Connétable à ſa volonté, qu'il pourroit l'épouſer par intérêt, puiſqu'elle étoit la plus proche héritiére de feue ſa femme, qu'elle en auroit la ſucceſſion, en donnant atteinte au contrat de mariage du Connétable, & à l'ancienne ſubſtitution de la maiſon de *Bourbon*.

Pleine de cette eſpérance, elle inten-

ta

ta le procès, & le pourſuivit : le Prince le perdit, & ſe trouva par-là privé de tous ſes biens. La Reine, qui l'eſtimoit infiniment, penſa à réparer ſon infortune, en lui faiſant épouſer la Princeſſe ſa ſœur : elle lui en parla ; mais Madame *Renée* s'excuſa ſur l'amitié & la familiarité qu'elle avoit toujours eue avec ce Prince, qui faiſoient qu'elle ne pouvoit s'accoutumer à le regarder comme un mari. Cette généreuſe perſonne, qui ſçavoit ſon attachement pour la Ducheſſe d'*Alençon*, ſe feroit volontairement expoſée au reſſentiment de la Reine, & à toute ſorte de rigueur, plutôt que de procurer encore du chagrin au plus fidéle & au plus malheureux Amant de la terre.

Il ſe paſſa un très-longtems pendant le cours de ce malheureux procès, où la mére du Roi tourmenta le Connétable de toutes les maniéres ; car ſi elle faiſoit paroître contre lui en public la haine la plus immodérée, elle lui faiſoit faire en ſecret les plus vives recherches dont elle pût uſer ; & elle l'accabloit également par les effets de ſa rage, & par ceux de ſa douceur.

Com-

Comme ce qui paroiſſoit au dehors n'étoit que des marques d'inimitié, le Duc n'alloit point chez elle : ce qu'il y avoit de plus rude pour lui, il n'alloit point auſſi chez la Ducheſſe d'*Alençon*, & il ne lui oſoit plus parler, au moins devant le monde. Cette judicieuſe Princeſſe avoit bien compris, à quelques paroles piquantes que ſa mére lui avoit dites, qu'elle ſçavoit l'amour que l'infortuné Connétable avoit pour elle. Si bien que Madame d'*Alençon* n'avoit garde de l'aller encore aigrir, en ne paroiſſant pas toute entiére de ſon côté dans ce malheureux procès, & en n'obſervant pas une conduite ſérieuſe pour le Duc de *Bourbon*.

Enfin, il perdit ce procès avec un chagrin terrible, moins pour ſe trouver par-là dépouillé d'une ſi riche ſucceſſion, que par tous les ſujets qu'il eut de ſe plaindre. Il conçut une horreur inſurmontable pour la Ducheſſe d'*Angoulême*, & la traita en toute rencontre avec une hauteur & un mépris qui le vengea, & qu'elle ſentit vivement juſques dans le fond de ſon cœur. Cependant, l'iſſue de cette affaire, qui tenoit toute l'Euro-

pe

pe attentive, fut bientôt appriſe par-tout. L'Empereur en prétendit tirer du profit, & médita des-lors d'attirer a lui le Connétable. Pour cet effet, il donna ſes inſtructions au Comte de *Rœux*, & l'envoya en France *incognito* pour parler au Connétable. Il arriva, & trouva bientôt moyen de l'entretenir en ſecret. D'abord la vertu du Duc de *Bourbon* s'effaroucha des propoſitions qu'on lui faiſoit. Infidéle à ſon Roi, rebelle à ſa Patrie! Ces noms monſtrueux ne ſe préſentérent à ſon eſprit que pour l'épouvanter. Il les repouſſa avec tout ſon courage, & ne ſe laiſſa point éblouïr par les offres éclatantes que l'Empereur lui faiſoit faire: mais le Comte de *Rœux*, qui étoit l'eſprit le plus délié & le plus fin de toutes les Eſpagnes, & capable en un mot d'une ſi délicate négociation, ne ſe rebuta pas; & à diverſes repriſes il ſçut ſi bien prendre ſon tems dans ceux où le Duc avoit des ſujets ſanglans de mécontentement, ou de la part du Roi, ſur les fonctions de ſa charge, ou de la part de la Ducheſſe d'*Angoulême*, qu'enfin il l'ébranla, & ſa grande ame eut le ſort des ames ordinaires: Elle ſe troubla, elle

elle s'affoiblit, & fit une chûte funeſte en le rendant capable d'écouter les propoſitions que l'on lui faiſoit. Tout lui paroiſſoit affreux dans ſon pays, tout l'en chaſſoit, & tout lui étoit favorable par les endroits qu'on lui montroit. Il ne voyoit qu'une fortune riante, & un chemin agréable, qui le conduiſant à la Royauté le menoit à une pleine vengeance.

L'Amiral même, tout inférieur qu'il lui étoit par tous les endroits, le chagrina en deux ou trois rencontres. Il l'en punit hautement par des maniéres convenables à ſa naiſſance, & qui firent ſentir vivement à *Bonivet* la diſtance qu'il y avoit de lui à un Prince du Sang, de la fierté & du courage dont étoit le Duc de *Bourbon*.

Le Roi, malgré l'amitié qu'il avoit pour ſon favori, conſervoit de grands égards pour le Connétable. Il avoit dans le fond de ſon cœur une parfaite eſtime pour lui, & une inclination que la fuite même n'a pas tout-à-fait éteinte; il vivoit donc très-agréablement avec lui, nonobſtant tout ce qui s'étoit paſſé avec ſa mére, & n'avoit point changé à ſon égard

égard ſes maniéres libres & familiéres.

Ces bontés du Roi balançoient quelquefois les deſſeins du Connétable, auſſi-bien que la vûe de la Princeſſe, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre pour jamais. Il avoit des retours de vertu, qui le faiſoient revenir à ſon devoir; mais les ſouvenirs de l'injure & de l'injuſtice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faites dans la perte de ſon procès, & la haine qu'il avoit pour Madame d'*Angoulême*, le replongeoient dans ſes réſolutions criminelles, tellement qu'il avoit une gêne d'eſprit à laquelle rien ne peut être égal. Il ne vouloit point me confier ce dangereux ſecret; mais il me pria de lui faire parler en particulier à la Ducheſſe d'*Alençon*, à qui il avoit réſolu d'ouvrir ſon cœur, & de lui dire tout ce que l'Empereur lui faiſoit offrir; & s'il l'eût fait, les malheurs qui ſont arrivés à la France n'auroient jamais été. Mais les deſtinées ſont inévitables, & la Princeſſe, par une prudence qui l'a trompée, refuſa cet entretien qu'il déſiroit ſi paſſionnément. Elle ſçavoit, que depuis toutes ſes malheureuſes affaires elle étoit inceſſamment épiée par ſa mére auſſi bien

que

que le Connétable; elle craignoit l'éclat terrible de cette converſation, qui ſeroit indubitablement ſçue de la Ducheſſe: de ſorte que le Duc de *Bourbon*, encore irréſolu dans ſon entrepriſe, n'eſpéroit plus de parler à la Princeſſe, quand le ſort lui en préſenta une occaſion.

Un matin que le Roi & la Princeſſe ſa ſœur ſe parloient à leur ordinaire de quelques affaires dont ils décidoient toujours enſemble, ils convinrent qu'ils les acheveroient l'après-dinée, de ſorte que quand la Reine fut rentrée dans ſon cabinet après ſon dîner, où Madame d'*Alençon* fut quelque tems avec elle, elle alla à l'appartement du Roi, laiſſa ſa ſuite dans ſa chambre, & ſe trouva ſeule dans un petit paſſage qui conduiſoit au cabinet du Roi, dont les entrées lui étoient libres à toutes les heures. Elle l'ouvrit donc, & y entra; elle chercha le Roi ſon frére; elle ne le trouva pas, elle ne vit que le Connétable, mais de quelle maniére? voici ce qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir.

Il étoit aſſis ſur une chaiſe, la tête un peu renverſée, regardant un grand Por-

trait de la Ducheſſe d'*Alençon*, qui étoit vis-à-vis de lui. Il s'appuyoit ſur une table, ayant dans la main un petit Portrait de cette même Princeſſe, & l'on eût jugé par ſon action, qu'il n'en pouvoit aſſez avoir devant ſes yeux. Dans l'autre main, il tenoit un mouchoir, dont il ſembloit qu'il eût deſſein d'eſſuyer quelques larmes qui couloient lentement ſur ſes joues. La Princeſſe recula quelques pas en ne voyant que lui; & attendrie de l'état où elle le trouvoit, elle demeura ſuſpendue, & baiſſa les yeux, émue, ſans doute, par un objet ſi peu attendu. Le Prince fit un cri de joie en l'appercevant; & la voyant ſeule, & ne conſidérant que ſon amour, il courut les bras ouverts vers elle, ſe jetta à ſes genoux, & les lui embraſſa avec une action ſi paſſionnée & ſi naturelle, qu'il n'y a point de cœur qu'il n'eût touché. Il fut quelque tems ſans parler; & prenant la parole enſuite tout hors de lui, Quel bonheur, lui dit-il, Madame! Je pourrai donc vous entretenir un moment ſans témoin; ſouffrez-le, je vous en conjure; il y va de ma vie, il y va de plus que de ma vie. Seigneur,

gneur, lui dit-elle, laiſſez-moi. Où eſt le Roi? Le Roi, reprit-il, vient de paſſer chez la Comteſſe de *Château-briant*. il m'a commandé de l'attendre une demi-heure. Accordez-moi ce tems, Madame. Je ne le puis, reprit Madame d'*Alençon*. Sçavez-vous ce que j'ai à vous dire? continua-t-il; je ne vous parlerai point de cet amour que vous rendez ſi malheureux, & dont je ſens toute la violence avec plus de ſoumiſſion & plus de conſtance qu'un autre cœur n'eſt capable de la reſſentir. J'ai à vous faire voir des crimes prêts à ſe commettre, des trahiſons, des perfidies, des choſes énormes, que vous ſeule pouvez empêcher. Eh bien, dit la Ducheſſe un peu interdite, venez chez la Comteſſe de *Château-briant*, je vous écouterai là. Ah! je ne puis parler qu'ici, repliqua le Prince, en lui ſerrant les genoux plus fortement que jamais. Ecoutez-moi, ma chére Princeſſe; laiſſez-moi encore un moment jouïr de l'unique bonheur que j'aye eu en toute ma vie: & comme elle faiſoit des efforts pour ſe démêler de ſes bras, & qu'elle étoit un peu panchée vers lui, la porte du cabinet s'ouvrit,

& ce fut la Ducheſſe d'*Angoulême* qui entra, & qui les ſurprit de cette ſorte. Quelle vûe! quel aſpect! Elle demeura conſternée; elle pâlit, elle trembla, & une fureur ſoudaine prenant la place de ſes timides mouvemens, ſon viſage parut d'abord tout en feu; & l'audace revenant dans ſon action, & dans le ton de ſa voix: Je vous interromps, leur dit-elle, dans des tranſports qui ont choiſi un lieu commode, pour éclater dans toutes leurs douceurs; & voyant encore le portrait de ſa fille dans la main du Connétable, cette vûe augmentant ſa rage, & lui faiſant tout-à-fait perdre la raiſon, Perfide, lui dit-elle, voilà donc le ſujet qui t'a fait refuſer toute cette grandeur, à laquelle je t'avois voulu élever. Content des faveurs de la fille, tu rebutois celles de la mére; & refuſant d'entrer dans l'alliance de ton Roi, tu deshonorois ſa famille par ce honteux commerce où je te ſurprens. Ah! s'écriérent en même tems le Prince & la Princeſſe avec impétuoſité; Ah! Madame, continua le Duc de *Bourbon*, ces abominations ſont bien dignes d'être conçues par un cœur comme le votre, & d'être

d'être prononcées par une perſonne comme vous. Taiſez-vous, inſolent, lui dit la Princeſſe emportée. Je ſçaurai bien vous mettre à la raiſon, en puniſſant l'indigne objet des mépris qu'on m'a fait ſouffrir. Le Connétable pâlit à ſon tour à ces redoutables paroles; mais ce fut pour l'innocente Princeſſe, qui, s'armant enfin de toute cette héroïque hardieſſe que la vraye vertu inſpire, Madame, dit-elle à ſa mére, les apparences ſont ſouvent trompeuſes: je ne nierai point, que vous n'ayez lieu de prendre des ſoupçons qui ne me ſont pas avantageux, mais j'oſe dire que vous les pouſſez trop loin. Le Ciel ſçait ſi je mérite le traitement que vous me faites; je me juſtifierai dans un tems où votre bonté daignera m'écouter; je me retire; & vous Prince, dit-elle en ſe tournant vers lui, ſongez que c'eſt ma mére. Elle fit une profonde révérence à la Ducheſſe, & s'en alla: ces derniers mots, qui étoient ſi propres à modérer l'emportement du Prince, redoublérent celui de Madame d'*Angoulême*; elle en ſentit tout le poids. Ce fut un trait perçant lancé au milieu de ſon cœur. Elle connut le pouvoir que

la Princeſſe croyoit avoir ſur le Duc de *Bourbon*; elle voyoit toutes les vérités, qu'elle craignoit, éclaircies. Qu'elle ſouffrit! & à ſa violence près, elle étoit aſſez à plaindre dans ce qu'elle croyoit avoir vû.

Que ne dit-elle point d'injurieux contre ſa fille, & d'outrageant contre le Connétable! Mais ſe ſouvenant des derniers ordres de la Ducheſſe d'*Alençon*, il voulut lui parler avec douceur, & il lui dit ſincérement comme cette avanture venoit de ſe paſſer, & comme elle étoit arrivée par un pur hazard. Cette maniére la ramena en effet, mais ce fut pour la rejetter dans une honteuſe pourſuite de ſes premiers deſſeins. Le Prince les rebuta avec dédain, elle ſe renflamma de colére. Un peu après, elle reprit un caractére de douceur. Il lui avoua qu'il aimoit la Princeſſe, & lui dit, avec un chagrin capable de la perſuader, l'infortune de ſon amour, & les rigueurs continuelles qu'elle y apportoit. Cet aveu ne ſervit qu'a l'aigrir davantage; & elle étoit ſi troublée, que changeant de moment à autre, tantôt elle ſe ſervoit des paroles les plus paſſionnées que l'amour

mour peut inſpirer, & tantôt elle diſoit des choſes ſi terribles, que la haine la plus véhémente n'a rien de ſi démeſuré. Ainſi ſa raiſon démontée lui faiſoit jouer toutes ſortes de perſonnages, & cette déplorable Princeſſe étoit l'affreux jouet de toutes les paſſions.

Tandis qu'elle continuoit à l'accabler de reproches & de tendreſſe, de promeſſes & de menaces, ſon illuſtre fille étoit allée chez la Comteſſe de *Châteaubriant*, & elle avoit dit au Roi ce qui ſe paſſoit dans ſon cabinet, le priant de s'y rendre promtement: il le fit pour obliger ſa ſœur, & pour finir une ſcéne ſi déſagréable. Il eut tant de confuſion du déſordre où il trouva ſa mére, qu'il ne put s'empêcher de dire quelques duretés au Connétable, qui, le regardant fiérement, ne lui fit aucune réponſe, & ſortit de ce lieu fatal. bien réſolu de n'y rentrer de ſa vie, & d'exécuter en toute maniére les funeſtes réſolutions qu'on tâchoit de lui inſpirer depuis ſi longtems.

Madame d'*Angoulême* ne pouvant contenir ſa rage & ſa douleur, eut encore l'aveuglement de choiſir l'Amiral pour

ſon confident. Elle lui fit part de ce qu'elle avoit cru voir d'intelligence criminelle entre ſa fille & le Connétable, afin de l'intéreſſer à obſerver leurs actions, & à l'obliger pareillement à lui en rendre compte: elle ne ſongeoit pas dans ſa colére à ſes retours de douceur; & elle animoit contre ce Prince le plus grand ennemi qu'il eût.

Bonivet apprit ce que lui dit la Ducheſſe avec des tranſports peu reſpectueux, & dans leſquels il ne la ménagea point ſur les égards qu'il devoit avoir pour la plus vertueuſe Princeſſe du monde, qui étoit ſa fille, & la ſœur de ſon Roi. Il lui promit qu'il la feroit ſi bien obſerver, & le Connétable auſſi, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de ſe voir ni de ſe parler ſans qu'il le ſçût. En effet il mit tous ſes eſpions en campagne, & la Princeſſe ne faiſoit aucun pas qu'il n'en fût inſtruit. Cependant le Connétable, ſur le point de prendre une réſolution déterminée, vouloit faire entendre à la Ducheſſe d'*Alençon*, qu'il lui alloit dire adieu, pour bien longtems au moins, ſi ce n'étoit pour toujours. Il ne vouloit pas lui dire comme autrefois ſon pro-

je

jet, car il avoit réſolu de l'exécuter; il n'étoit plus tems de s'en dédire. Il ſe doutoit bien que ſi elle le ſçavoit, elle l'en empêcheroit; mais il vouloit lui parler une fois en ſa vie en liberté avant de la quitter: dans ce deſſein, il n'employa le tems qu'il reſta encore, qu'à me tourmenter, & à prier la Princeſſe *Renée*, de lui procurer un entretien particulier. Il ne nous auroit pas été poſſible d'y réuſſir, ſi la Cour ne fût venue faire un petit tour ici, où la liberté de la campagne nous fut plus commode qu'à Paris. La Princeſſe n'y voulut pourtant conſentir, qu'à condition que Madame *Renée* & moi y ſerions toujours préſentes, afin que ſi cette entrevûe venoit à être ſçue, comme elle le craignoit, il n'y parût pas un miſtére criminel. La voilà donc réſolue à recevoir les adieux de ce Prince infortuné, dont elle approuvoit aſſez la retraite pour quelque tems; car elle étoit bien éloignée d'imaginer l'horrible deſſein qu'il avoit conçu.

Les Princeſſes lui firent ſçavoir par moi, qu'il ſe trouvat dans le Pavillon de la Forêt; c'eſt le même où j'ai appris que vous aviez paſſé le reſte de la nuit

que le brave *Lautrec* vous rencontra. Cependant, elles firent plusieurs tours de promenade, ayant laissé leurs Dames & filles, elles entrérent seulement avec moi dans le sallon où elles trouvérent le Connétable. Il étoit triste comme un Amant qui va quitter pour toujours sa Maitresse. Il s'avança vers elle avec beaucoup de mélancolie dans les yeux. Je vous suis bien obligé, Madame, lui dit-il, de ce que tout haï & tout persécuté que je suis dans cette Cour, j'ai permission de prendre congé de vous. Je n'attendois que cet honneur, Madame, pour partir: je partirai demain, & j'irai, que sçai-je? peut-être au bout du monde. Je ne sçai, Madame, si en croyant que je ne vous verrai de ma vie, je puis parler dans ces derniers momens d'un amour infortuné, qu'il y a si longtems que vous condamnez au silence: je me suis tû, & je me tairois encore avec la même soumission, si je n'avois cru que ces derniéres & innocentes marques d'une passion si véritable & si respectueuse ne pourroient offenser votre vertu. Hélas! Madame, je crains mon désespoir; où ne va-t-il pas me porter! Il se tut en cet en-

endroit, & attacha ſes yeux avec beaucoup de trouble & d'amour ſur le viſage de la Princeſſe, qui s'attendriſſoit, & qui laiſſa tomber quelques larmes. Elles furent incontinent ſuivies de celles du Duc, & le ſilence fut long. Enfin ſe faiſant une entiére violence, Je voudrois expirer à vos yeux, reprit-il, & je ſuis un lâche de ne mourir pas une fois en ma vie de gloire & de plaiſir, puiſque je ne l'ai point fait toutes les fois que je l'ai dû faire de chagrin & de douleur. Juſte Dieu ! s'écria-t-il, joignant les mains, & les élevant à ſes yeux en baiſſant la tête. Que vois-je? Il ſe tut encore, & aucun de nous ne put parler. Fortune, s'écria-t-il enfin, je te défie de m'accabler plus durement. Tous tes traits ſont impuiſſans, je ne puis recevoir que ceux qui partent des beaux yeux de ma chère Princeſſe. Cependant je vous quitte, reprit-il avec un profond ſoupir, & je ne ſçai quand je vous reverrai. M'oublierez-vous, Madame? vous rangerez-vous du parti de mes ennemis? me ſera-t-il permis de croire que vous vous ſouviendrez avec plus de pitié que de colére des ſentimens que j'o-

ſe avoir pour vous? Qu'ils ſont tendres! continua-t-il; qu'ils ſont paſſionnés! qu'ils ſont ſinceres, & reſpectueux! Laiſſez-moi parler, Madame: je ne bleſſe point votre gloire. C'eſt peut-être la derniére fois que je vous verrai.

On ne s'oppoſoit point à ce que diſoit ce miſérable Prince, & il eût pû parler encore longtems. La Ducheſſe d'*Alençon* cherchoit des termes, qui ne laiſſaſſent pas trop voir ſa tendreſſe, & qui n'affligeaſſent pas auſſi le Connétable encore plus qu'il ne l'étoit. Elle alloit s'expliquer, quand nous fumes tous bien étonnés de voir entrer l'Amiral avec une hardieſſe dont il étoit ſeul capable. La Princeſſe *Renée* & moi nous parumes très offenſées de ſon procedé. Le Duc eut envie de lui commander de ſortir, & par la fierté de ſes regards nous jugeames qu'il alloit lui dire quelque choſe de déſagréable. Mais la ſage Princeſſe, à qui un moment ſuffiſoit dans les plus grandes occaſions, pour prendre les ſeuls partis raiſonnables, remettant le calme dans ſes yeux, s'avança vers l'Amiral avec un air de majeſté capable de faire trembler le plus téméraire. *Bonivet*, lui dit-

dit-elle, vos eſpions vous ont bien ſervi. Il eſt vrai, j'ai voulu recevoir les adieux du Prince qui part demain. Je ne prétens pas m'en cacher : il m'a dit tout ce qu'il a voulu me dire ; mais je ne lui ai pas encore parlé. Je ſuis bien aiſe que ce ſoit devant vous, & je vous aſſure même, que ce ſera avec moins de contrainte. Seigneur, dit-elle, en ſe tournant vers le Connétable, je ne puis aſſez vous dire, que j'ai été ſenſible à tous les chagrins que vous avez eu, que je ſouhaite que votre fortune devienne meilleure, que je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de votre vertu, & que ſi mon eſtime étoit néceſſaire au bonheur de votre vie, vous ſeriez l'homme du monde le plus heureux, parce que rien ne l'a pu égaler. Adieu, Prince, continua-t-elle, en ſe faiſant un grand effort pour demeurer maîtreſſe d'elle-même. Adieu, ſouvenez-vous quelquefois de nous. Elle lui tendit la main en diſant cela ; le Prince la prit avec autant d'amour que de reſpect, & la baiſa d'une maniére paſſionnée. Après quoi, Madame *Renée* & moi l'embraſſames, & lui dimes ce que nous pûmes : mais

mais nôtre trouble s'expliquoit bien mieux que nos paroles.

Je vous dirai, que pendant tout ce que je viens de vous repréſenter, l'Amiral étoit demeuré, malgré ſon audace naturelle, dans une confuſion que je ne puis exprimer. Il ne s'étoit point attendu à l'air ni aux paroles de la Princeſſe, qui l'avoient ſi fort déconcerté, que c'étoit une choſe pitoyable de le voir ainſi.

Quand nous eumes fait nos adieux au Prince, la Ducheſſe d'*Alençon* nous prit ſous les bras, Madame *Renée* & moi, & marcha vers la porte; mais avant de ſortir, voyant qu'elle laiſſoit le Duc de *Bourbon* & l'Amiral enſemble, elle recula d'un pas, & ſe tournant vers ce dernier, *Bonivet*, lui dit-elle, je vous prie d'aller dire à Madame la Sénéchale de me venir parler. L'Amiral en paſſant lui fit une profonde révérence: elle le ſuivit en faiſant encore un ſigne de tête au Duc de *Bourbon*.

Ce Prince ſe crut moins malheureux qu'il ne l'avoit été de ſa vie; & quand il faiſoit réflexion aux paroles que la Princeſſe avoit dites devant l'Amiral, il y trouvoit un charme juſqu'alors inconnu

à

à ſon cœur. La retenue & la vertu de Madame d'*Alençon*, qui alloient juſqu'à la plus grande ſévérité, ne lui avoient jamais rien laiſſé dire de ſemblable, & ces paroles ſi ſimples & ſi ordinaires dans le commun uſage de la civilité devenoient d'un prix infini pour le Connétable prononcées de la bouche de cette Princeſſe. Il alla dès le ſoir même prendre congé du Roi, qui ne s'oppoſa point à ſon départ, n'étant pas fâché qu'il s'abſentât quelque tems, à cauſe des violences continuelles de ſa mére, qui cauſoient tous les jours quelque nouvel éclat.

Cette Princeſſe ſentit vivement ce départ; elle aimoit encore mieux le voir ingrat, que de ne le point voir du tout. La douleur qu'elle en reſſentoit ſe répandit avec tant d'aigreur ſur la Ducheſſe d'*Alençon*, que toute la Cour en murmuroit. Le Duc d'*Alençon* même, qui connoiſſoit la vertu de ſa femme, eut quelques paroles piquantes avec ſa belle-mére ſur la perſécution qu'elle lui faiſoit; le Roi auſſi lui en parla avec chagrin. La Ducheſſe d'*Alençon*, toujours prudente & reſpectueuſe, jugea à propos de s'abſenter auſſi, juſqu'à ce que la fureur de ſa mére

mére fût appaisée. Elle le fit trouver bon à son mari & au Roi; elle choisit une parfaitement belle maison à une distance assez éloignée de Paris, afin que les visites ne l'importunassent point. Bien des Dames s'empressérent pour la suivre; & si elle eût voulu, la Cour eût été bientôt déserte par le nombre de celles qui vouloient grossir la sienne. Elle les remercia avec cet air charmant qui lui gagne si bien les cœurs. Elle pria le Comte de *Sancerre* de trouver bon que je l'accompagnasse; il y consentit par l'extrême complaisance qu'il avoit pour moi, & nous fimes enfin notre voyage, qui ne laissa pas d'être long. Il dura près de quatre mois. Durant ce tems, la Reine vint une fois voir la Princesse: Madame *Renée* y vint trois fois, & y demeura huit jours chaque fois. Le Roi y venoit très souvent: je puis dire, que quoique nous fussions assez seules, je ne me suis jamais moins ennuyée: car comme le Duc d'*Alençon* n'y étoit pas, nous n'avions nulle contrainte; & l'humeur & l'esprit de la Princesse ont des charmes qui faisoient mon unique satisfaction.

Quoiqu'elle ne fût pas bien gaye, elle

le ne laiſſoit pas de ſe divertir dans ce beau déſert. La maiſon de la Ducheſſe étoit grande, & compoſée de femmes très aimables, & de très honnêtes gens. Il y avoit tous les jours des muſiques charmantes. Le fameux *Goudimel* les conduiſoit. Comme toutes ces perſonnes ſçavoient chanter & joüer de divers inſtrumens, elle avoit deſtiné un grand Cabinet à côté de ſa chambre, où preſque à toutes les heures du jour il y avoit quelque agréable ſimphonie. Souvent ces airs ſi tendres nous faiſoient reſſouvenir & des tems & des lieux où nous les avions entendus. Rien ne rappelle plûs les choſes qui ſe ſont paſſées. Hélas! me diſoit-elle quelquefois, j'ai danſé cela avec le Connétable; une autre fois, Il m'a appris cette chanſon. Vous ſouvenez-vous, pourſuivoit-elle, de ce jour où j'étois ſi parée à cette fête, où le hazard fit que ce Prince eut les mêmes couleurs que j'avois? Ainſi, tout ſervoit malgré elle à lui ramener mille choſes dans l'eſprit qui n'étoient pas déſavantageuſes à ce pauvre Prince.

Un jour que j'étois occupée à parler de quelques affaires avec un homme que le

le Comte de *Sancerre* m'avoit envoyé, la Princeſſe paſſa dans ſon Cabinet avec deſſein de lire. Elle lut en effet, & la muſique qui étoit tout auprès ne la détourna pas d'abord ; mais comme elle l'aime avec une paſſion extrême, inſenſiblement elle ne ſçut plus ce qu'elle liſoit, elle ne tourna plus les feuillets de ſon livre, & elle rêva ſans s'appercevoir elle-même qu'elle rêvoit. Des airs admirables de violons que toutes ſortes d'inſtrumens jouoient, mêlés à la douceur des voix, la firent revenir à elle. Elle ſe leva, & s'aſſit ſur un petit lit de repos, le dos renverſé & appuyé ſur des carreaux ; tous ces ſons divers l'attachérent profondément. Elle entendit enfin les airs du ballet des Satyres : ils l'agitérent, & lui rappellérent de doux ſouvenirs.

La muſique a cela de propre, qu'elle émeut aiſément l'ame, & y va, pour ainſi dire, réveiller toutes les paſſions. La tendreſſe ſemble lui être aſſujettie. La Princeſſe l'éprouva, elle ſe ſentit attendrie : l'image du Connétable vint remplir toute l'étenduë de ſon cœur. Elle ſe ſouvint de ſon amour & de ſes malheurs. Enfin, que ne penſa-t-elle point ? Elle changea de

de ſituation, & baiſſant ſon corps, elle appuya ſur ſes deux mains ſon viſage.

En cet état il fut en un moment tout couvert de larmes, qu'il lui fut impoſſible de pouvoir retenir ; elle leur laiſſa un libre cours, & revenant tout d'un coup à elle-même, ſa foibleſſe l'épouvanta, elle leva les yeux au Ciel en la déplorant : & ſortant bruſquement, elle deſcendit un perron qui donnoit dans un parterre : elle le traverſa en courant, & s'enfonçant dans un grand Bois, elle crut par cette fuite éviter ce qu'elle avoit trop fortement dans le cœur. Elle avoit beau fuir, l'infortunée Princeſſe, elle portoit avec elle ce qu'elle croyoit fuir ; ſa courſe précipitée ne s'arrêta que quand elle fut hors d'haleine, & que de laſſitude elle ſe laiſſa aller ſur l'herbe ; elle s'y coucha triſtement en étendant ſes beaux bras ; elle repoſa ſon corps accablé ; mais elle ſentit bien qu'elle ne donnoit aucune trêve aux peines de l'eſprit : honteuſe d'un état dont elle ne ſe rendoit pas abſolument la maîtreſſe, elle en ſoûpira de regret. Elle rappella toute ſa raiſon, & voulut lui redonner le même empire, auquel ſon ame s'étoit ſi ſouvent ſoumiſe.

Mais

Mais quoi ! on a des jours de foibleſſe où le plus fort ne ſçauroit réſiſter ; elle l'éprouva ; ſes pleurs recommencérent à couler avec plus de violence, & je la trouvai en cet état. Ayant été avertie du lieu où elle étoit, par ſes filles qui l'avoient vûe de loin, & qui ne s'en étoient pas approchées par reſpect ; Qu'avez-vous, lui dis-je, ma belle Princeſſe ? effrayée de la trouver ainſi, & m'aſſeyant à terre auprès d'elle. Qu'avez-vous, Madame ? Avez-vous reçû des nouvelles du Roi qui vous affligent ? Non, reprit-elle, c'eſt moi-même qui me réduis ainſi avec une baſſeſſe extrême. Une idée cruelle du Connétable, & plus perſécutante que jamais, eſt venuë me jetter dans ce déſordre où vous me voyez. Enfin, je ſuis plus foible que je ne l'ai jamais été. Gourmandez ma foibleſſe, ma chére Comteſſe, ne m'épargnez pas, faites-moi honte, je ſuis outrée de confuſion contre moi-même. Hélas ! lui dis-je, je ſuis bien plus étonnée, quand je vois qu'avec une ſi opiniâtre perſévérance vous avez réſiſté à l'amour ſi fidéle & ſi déſintéreſſé du plus aimable de tous les hommes. Car enfin, ſi vous avez été ſenſible à un mérite

rite ſi éclatant, il n'en a pas été pour cela plus heureux, & vous n'en avez pas moins ſouffert. Depuis quel tems, bon Dieu! vivez-vous dans la contrainte, ſans jamais vous laiſſer échaper à rien qui pût flatter ſa paſſion? Vous tirannifez inceſſamment la vôtre: qu'il ſeroit heureux s'il ſçavoit ſeulement que vous avez penſé un moment à lui! j'y penſe trop, reprit la Princeſſe, pour le repos de ma vie: je m'y ſuis abandonnée aujourd'hui avec une foibleſſe que j'ai peine à comprendre moi-même. Vous m'avez quittée. J'ai paſſé dans mon Cabinet; je n'ai pû rien faire: j'ai entendu la muſique avec plaiſir: elle m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je me ſuis reſſouvenue des danſes que j'ai danſées avec le Connétable, des airs que nous avons tant chantés; ils m'ont ramenée inſenſiblement à ce même tems. La fête de *Venus*, les jeux de *Flore*, la grotte de *Didon*, le ballet des Satyres, toute cette délicieuſe harmonie eſt venue renverſer & confondre tout ce que j'ai conſervé juſqu'ici de raiſon. Il faut même que je l'aye entiérement perdue, pour vous avoüer mes égaremens.

C'eſt

C'eſt ainſi que la plus ſage perſonne qui ait jamais été m'avouoit des mouvemens ſi involontaires, tandis que le Prince ſon Amant n'oſa jamais venir ſe montrer dans ſa ſolitude, tant il étoit ſoumis & reſpectueux, ſçachant bien qu'il l'offenſeroit mortellement; car ayant prévu qu'il pourroit bien former ce deſſein, elle m'ordonna de le lui défendre de ſa part.

Le Roi, s'ennuyant d'être ſi longtems privé de la vûe d'une ſœur ſi chére, vint pour la ramener lui-même accompagné de la Princeſſe *Renée*: la Ducheſſe ſa mére la reçut avec une froideur un peu radoucie, ſoit qu'elle voulût complaire au Roi ſon fils, ou qu'elle eût connu toutes ſes injuſtices.

Madame de *Sancerre* en étoit en cet endroit de l'hiſtoire de la Reine, quand Madame de *Caumont* entra dans le Cabinet; elle arrivoit de Paris, & ayant ſçû que les Princeſſes Eſpagnoles étoient à la Cour, elle venoit les voir, ayant fait une grande amitié avec elles durant le voyage de la Ducheſſe d'*Alençon* à Madrid, où elle avoit ſuivi cette Princeſſe. Elles s'embraſſérent avec une grande

de tendreſſe, & après s'être bien dit des choſes avec cette agréable confuſion qui marque ſi bien le caractère de la véritable joie, Madame de *Caumont* leur dit que la Reine & la Princeſſe les attendoient pour s'aller promener enſemble.

Elles furent toutes quatre les trouver, & montérent avec elle dans une eſpèce de chariot; leurs Dames & leurs filles ſuivirent à cheval, comme c'étoit la coûtume.

La Princeſſe *Renée* demanda aux Eſpagnoles où elles en étoient des avantures de la Reine? *Alphonſine* prenant la parole, Nous étions, dit-elle, à la maiſon de Campagne, où la Reine s'étoit retirée, & à un endroit qui m'a fait une vive impreſſion, par la peinture naturelle qu'a fait la Comteſſe de *Sancerre* des effets de la Muſique. J'ai crû être à tout ce qu'elle a dit; je me ſuis repréſenté tout ce que la Reine avoit ſenti, & la Muſique a un charme ſi prodigieux pour moi, que je ne ſçaurois l'entendre ſans être tranſportée hors de moi-même. Vous parlez, reprit la Reine, comme ſi vous n'étiez pas la plus gaye perſonne du monde; & il eſt étonnant,

nant, qu'une ame qui aime la joie, ſe laiſſe ſi fort toucher à la Muſique. J'aurois bien plutot crû que la Princeſſe d'*Arragon* l'auroit aimée. Je l'aime auſſi, Madame, reprit-elle, & avec une telle paſſion, que rien n'en peut approcher. Je n'ai rien perdu de ce que Madame de *Sancerre* nous a dit, & en cet endroit de ſon récit, je me ſuis appliquée tous les mouvemens que la Muſique a cauſés. Je ſuis perſuadée, dit la Princeſſe, qu'on l'aime de quelque humeur que l'on ſoit; une perſonne gaye peut s'attendrir, & une perſonne plus ſérieuſe ira d'ordinaire juſqu'à la paſſion.

Elles n'en purent dire davantage, parce que toutes les jeunes & belles perſonnes qui ſuivoient la Reine & la Princeſſe entourérent leur chariot, & la plupart leur parlérent. *Alphonſine* les regardoit avec un merveilleux plaiſir, & préféroit dans ſon cœur les coutumes libres de France à celles d'Eſpagne, qui ſont toujours contraintes: elle ſe faiſoit nommer tout ce qui lui plaiſoit dans l'un & dans l'autre ſexe. Je voudrois bien ſçavoir, Madame, dit-elle à la Princeſſe *Renée*, qui eſt ce grand homme, dont le viſa-

ge

ge eſt ſi agréable & ſi riant, qui eſt ſur ce cheval *Iſabelle* à crain noir, & qui parle à cette jeune perſonne, qui eſt ſi belle, mais dont l'air innocent me fait croire qu'elle n'a pas tant d'eſprit que de beauté. La Reine & celles qui étoient avec elle firent un éclat de rire aux paroles d'*Alphonſine*. L'homme dont vous parlez, dit la Princeſſe *Renée*, s'appelle *la Roche du Maine*: c'eſt le plus galant Courtiſan que nous ayons, l'eſprit le plus délié, & le cœur le plus volage; cette jeune fille à qui il parle s'appelle *Pleuvant*; elle eſt depuis ſix mois auprès de moi, & je ſuis aſſurée qu'il lui jure dans ce moment un amour & une fidélité éternelle. Elle ne me paroit pas trop rafinée non plus qu'à vous. Je crains qu'il ne lui perſuade tout ce qu'il lui dira.

Madame de *Vendôme* arriva à cheval avec la fille du grand Bâtard de *Savoie*; & les Princeſſes quelque tems après deſcendirent dans un bel endroit de la forêt, & ſe promenérent à pied. Le Prince de *Melphe* prit ce tems-là pour s'approcher de la Princeſſe de *Salerne*. La Reine, qui l'eſtimoit beaucoup, lui donna la

main quelque tems, & enſuite prenant Madame de *Caumont*, elle lui laiſſa une liberté entiére.

Alphonſine fut un peu ſérieuſe, ſe voyant avec lui: & elle eut une eſpéce d'embarras qui ne fit point peine à *Caraciol*. Il crut voir dans ſes beaux yeux quelque langueur qu'il n'y avoit jamais remarqué. Belle *Alphonſine*, lui dit-il, aurez-vous imaginé quelquefois dans cette dure abſence qui nous a trop long-tems ſéparés, que je mourois d'ennui de ne vous voir pas, que je vous cherchois par toute la terre, & que toujours plein de mon amour, je vous donnois ſans diſtraction tous les momens de ma vie? Seigneur, reprit la Princeſſe en rougiſſant, je crois qu'il n'y a pas trop de mal à vous avouer une partie de ce que vous me dites. Je crois que vous nous avez plaintes & cherchées; & je ſouhaite que vous ayez penſé à nous avec quelque ſorte d'application; mais, Seigneur, apprenez-moi ce qu'eſt devenu le Marquis *du Guaſt*? Que penſa-t-on chez l'Infante *Iſabelle*, quand on ne nous trouva plus? Et pourquoi me paroiſſez-vous attaché à cette Cour? Madame, reprit

prit le Prince de *Melphe*, je vai vous apprendre tout ce que vous me demandez, & il me ſemble que je ne vous l'aurai jamais aſſez tôt dit.

Il y avoit déja quelque tems, que l'on vous avoit enlevées, vous & la Princeſſe d'*Arragon*, avant que les premiers Gardes de la Maiſon de l'Empereur en fuſſent avertis. Quelque paſſant ayant vû de loin la violence qu'on vous faiſoit, en vinrent apporter la nouvelle, mais non pas aſſez tôt pour y pouvoir remédier. On envoya de tous côtés par l'ordre de l'Empereur, & nous courûmes avec plus de promtitude que les autres, le Marquis *du Guaſt* & moi, mais avec auſſi peu de ſuccès; & le lendemain n'étant arrivés qu'un peu tard à la cérémonie des nôces de l'Empereur, il nous en fit mauvais viſage, quoiqu'il dût excuſer mieux qu'un autre les manquemens que l'amour fait faire, étant, comme vous le ſçavez, le plus ſuſceptible de tous les hommes. L'Infante *Iſabelle* fut très-affligée de votre perte; elle en fut touchée en amie, & en Princeſſe glorieuſe auſſi, qui ſentit vivement l'inſolence de l'attentat qu'on avoit oſé commettre dans ſa mai-

ſon. On ne connut que c'étoit le Duc de *Nagera*, & *Dom Sanche de Léve*, qui avoient eu cette audace, que quand on ne les vit pas au Mariage de l'Empereur. Il fut extrêmement irrité contre l'un & l'autre. *Peſcaire* étant mort, le Connétable de *Bourbon* alla remplir ſa place dans l'armée d'Italie, & le Marquis *du Guaſt* eut des ordres précis de ſe rendre auprès de lui. *Du Guaſt* me quitta, le déſeſpoir dans l'ame de ne ſçavoir point où étoit la Princeſſe d'*Arragon*; lui & moi avions envoyé par toute l'Europe pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles. Nous nous embraſſâmes mille fois en nous ſéparant: & l'Empereur m'ayant encore propoſé de lui remettre entre les mains l'Abruzze, parce qu'il ne lui manquoit preſque que cette Province pour être maître de tout le Royaume de Naples, je le refuſai; & jugeant qu'il vouloit me faire un mauvais parti, je le quittai & m'en allai en diligence à Naples. J'y trouvai le Prince votre pére outré de votre enléve-ment, & piqué auſſi contre l'Empereur; je lui communiquai le deſſein que j'avois pris de m'établir pour toujours en France;

ce, il l'approuva. Vous ſçavez, ma Princeſſe, que j'y avois déja ſervi, & que j'y avois, pour ainſi dire, honoré mes premiéres armes. Le Prince de *Salerne* me commanda de vous épouſer en quelque endroit du monde que je vous trouvaſſe; & voilà une Lettre, Madame, par où vous connoîtrez ſes intentions. La Princeſſe *Alphonſine* la prit en rougiſſant, & la lut avec quelque déſordre qui parut ſur ſon beau viſage: elle tâcha de ſe remettre pourtant. Seigneur, dit-elle à *Caraciol*, les ordres de mon pére ſont ſi précis, que je vois bien que je ne puis lui déſobéir ſans attirer ſon indignation: auſſi ce n'eſt pas mon deſſein, pourſuivit-elle en ſouriant d'une maniére agréable; mais ſi vous le trouvez bon, quoi qu'il me preſcrive, écrivons-lui, Seigneur, que je ſuis ici; après quoi je ferai ſans répugnance ce qu'il continuera de m'ordonner en votre faveur. C'eſt reculer mon bonheur que de vous obéir, Madame, reprit le Prince de *Melphe*; mais il faut vous ſatisfaire, dit-il en ſoupirant: heureux s'il n'y a point quelque raiſon funeſte qui vous oblige à m'éloigner du bien glorieux que l'on a

mis en ma disposition! Je vous ai vûe froide & insensible pour moi en Espagne; je n'ai jamais connu en vous que le dessein de remplir votre devoir, quand le Prince de *Salerne* me destina à la gloire d'être votre époux. Verrai-je encore la même froideur en France, & ne puis-je me flatter qu'un amour aussi pur, aussi tendre, & aussi fidéle que le mien, ait enfin pû toucher votre cœur. Seigneur, reprit *Alphonsine*, je dois en effet assez à la persévérance de vos sentimens, pour ne plus devoir me contraindre à vous cacher l'état de mon ame. Je n'ai point été insensible en Espagne, je ne le suis point en France. J'ai estimé votre mérite, je n'ai point haï votre personne, & j'ai chéri votre amour, me trouvant mille fois plus heureuse que je ne vous le puis dire, de ce que le Prince mon pére autorise des sentimens que mon cœur avoit reçus avant ses ordres. Ah! ma Princesse, s'écria *Caraciol*, quel mortel eut jamais un sort pareil au mien! les Dieux même n'ont pas une félicité si parfaite. Eh bien, Seigneur, continua-t-elle d'un air gai, je veux vous rendre semblable aux Dieux, & vous serez heureux, si le cœur d'une mor-

mortelle ſuffit pour votre bonheur. Mais dites-moi, je vous prie, que fait le Marquis *du Guaſt?* Il eſt en Italie, reprit le Prince de *Melphe*, avec le Connétable, comme je vous l'ai déja dit; & du moment que je vous ai vûe, je lui ai dépêché un homme expres pour l'avertir, que vous & la Princeſſe d'*Arragon* étiez ici.

Caraciol alloit continuer, & il diſoit à *Alphonſine* qu'il avoit déja appris au Roi les engagemens où il étoit avec elle, lui ayant montré les Lettres qu'il avoit du Prince de *Salerne* qui marquoient ſi bien ſa volonté, lorſque ſon aimable maîtreſſe & lui furent abordées par la Princeſſe *Renée* & la Princeſſe d'*Arragon*. Ils s'entretinrent quelque tems enſemble, & *Dona Maria* & le Prince de *Melphe* ſe ſéparant un peu, il lui parla de ſon cher *Alphonſe*, & lui fit une peinture vive de la tendreſſe de ſon fidéle Amant.

Dans ce tems-là, la Princeſſe *Renée* & la belle *Alphonſine* s'étant jointes à quelques perſonnes qu'elles virent parler avec tout l'enjouement & toute la liberté qui pouvoient les attirer, elles y por-

térent le même eſprit. *La Roche du Maine* brilloit à ſon ordinaire, & en divertiſſant les autres, il ſe divertiſſoit le premier. *Alphonſine* & lui ne furent pas longtems à faire connoiſſance ; il lui dit cent galanteries. Elle les reçut à ſa mode, qui n'étoit pas éloignée du caractére de l'eſprit de celui qui les diſoit. Il ſe forma entre eux, dès ce moment, une eſpéce de ſimpathie d'humeur : ils étoient enſemble comme s'il y eût eu longtems qu'ils ſe fuſſent connus. Ils ſe dirent de petits ſecrets, & il fut dans un merveilleux étonnement de voir comme elle lui démêloit déja les intrigues de la Cour : elle lui dit ſa penſée ſur la fille du Bâtard de Savoie qu'on appelloit *Vilars* ; elle l'aſſura, que *Montmorency* l'aimoit auſſi : Non pas cela, lui dit-il, Madame, j'ai crû autrefois la moitié de ce que vous dites. Je m'intéreſſois pour elle, & je craignis que *Montmorency* ne l'aimat. Mais c'eſt un ambitieux, qui ne s'attache qu'à la fortune : ſi *Vilars* n'avoit pas de ſi beaux yeux, & qu'elle fût aveugle comme elle, ou qu'elle fit une négociation, ou un traité de politique, peut-être l'aimeroit-il ; & pour *Vilars*, c'eſt

c'eſt une tigreſſe, qui rebuteroit le chaſſeur le plus déterminé. *Alphonſine* rit à ces paroles; & quoique le Prince *Hercule* voulût rendre Madame *Renée* attentive à ce qu'il lui diſoit, elle rit auſſi, ayant entendu de quelle maniére *la Roche du Maine* s'expliquoit.

Le Roi avoit joint toute cette belle compagnie; & il étoit ſuivi du Roi de Navarre, & de pluſieurs Princes; il donna la main à la Reine ſa ſœur, & après s'être longtems promenés, il la mena dans un fort bel endroit de la Forêt, où il avoit fait dreſſer ſes tentes, & où il lui donna un ſouper magnifique & aux Dames qui étoient avec elle; après quoi, il y eut une Muſique qui n'empêchoit, ni la converſation, ni la promenade. La nuit étoit belle, & chacun ſe ſépara ſuivant l'envie qui lui en prit.

La Reine de *Navarre*, & *Alphonſine*, s'écartérent, & ſe voyant un peu éloignées, elles remarquérent un homme qui les ſuivoit pas à pas; elles eurent peur, & retournant bruſquement, la Reine appella les premiéres perſonnes qu'elle entendit; car quoique la nuit fût agréable, elle étoit obſcure, & cet hom-

me au premier accent de la voix de la Reine, avoit quitté la route, & s'étoit enfoncé dans la Forêt. *Alphonſine* dit à la Reine, qu'elle avoit ſenti quelque choſe d'étrange à l'approche de cet homme; & la Reine lui répondit, qu'elle avoit eu une émotion extraordinaire: mais elles parlérent d'autres choſes ſans plus de réflexion.

La Princeſſe *Renée* étoit avec Madame de *Sancerre*; elles s'étoient un peu éloignées auſſi; elles entendirent courir près d'elles, & s'arrêtant derriére un arbre ſans parler, elles s'apperçurent qu'on s'arrêtoit auſſi, & qu'après quelque ſilence, une perſonne dit, à demi-bas, comme répondant à une autre: Non je ne ſçaurois vivre, & voir tout ce qui devoit faire ma félicité entre les bras d'un autre: & ces perſonnes ſe remettant à marcher, leur voix ſe perdit. Ah! dit la Princeſſe, quel ſon de voix a frapé mon oreille; & m'a percé le cœur, reprit Madame de *Sancerre* avec une agitation épouvantable. Ah! ma Princeſſe, ne diroit-on pas que c'eſt la voix du Connétable? Elle-même, reprit Madame *Renée*, & ces paroles ne lui conviennent

que

que trop : je ne douterois pas que ce ne fût lui-même qui les a prononcées, ſi contre toutes les apparences il les pouvoit proférer en ce pays-ci. Hélas, pourſuivit la Comteſſe de *Sancerre*, je ſens un friſſon par tout le corps : c'eſt ſans doute le génie de ce malheureux Prince, qui vient ſe plaindre autour de nous, qui l'avons tant aimé. Elles en euſſent dit davantage, mais elles ſe virent aborder par le Roi de *Navarre*, le Prince *Hercule*, *Dragut*, *Lautrec*, & *Saint Severin*, qui leur apprirent qu'il y auroit le lendemain Bal, où les Maſques ſeroient reçus. Un peu après, le Roi, la Reine, & leur belle troupe, reprirent le chemin du Château. Chacun ſe retira & tâcha de prendre un repos que toutes ces différentes perſonnes n'eurent pas également.

Alphonſine paſſa la nuit en amante ſatisfaite ; ſa compagne fut éloignée de goûter un ſommeil ſi tranquille : elle ne penſa qu'au Marquis *du Guaſt*, dont l'abſence l'inquiétoit ; ſes déſirs lui faiſoient de la peine, & ſa peine augmentoit ſes déſirs.

Des que les deux Princeſſes virent la

Reine, elles lui témoignérent une grande envie de ſçavoir le reſte de ſes Avantures; & quand cette Princeſſe eut diné, elle les laiſſa avec Madame de *Saucerre*, qui reprit ainſi le fil de ſon diſcours.

Suite de l'Hiſtoire de la Reine.

Le Roi, qui vouloit recouvrer le Duché de Milan, méditoit d'en faire la conquête; il aſſembla ſes troupes, & manda au Connétable qui les commandoit ſous lui de venir le retrouver: il s'excuſa ſur une maladie. La mére du Roi empoiſonna cette réponſe; & elle fut bientôt après cruellement contente, quand deux amis du Duc de *Bourbon* le trahirent par un motif de conſcience, & découvrirent ſes traités avec l'Empereur.

En effet, il avoit conclu avec le Comte de *Rœux*, & il avoit envoyé *la Motte des Noyers* en Eſpagne chercher la ratification de *Charles-Quint*. Toute la terre a ſçû ce fameux Traité; je me contenterai de vous dire, qu'outre les Provinces que le Connetable devoit faire ſoulever, il devoit être crée Roi de *Bourgogne*, & joindre à cette Monarchie une gran-

grande étendue de pays. Mais un des articles, & qui étoit le principal, fut que le Duc épouſeroit *Eleonor* Reine de Portugal, & Sœur de l'Empereur, avec tout l'héritage de la Maiſon d'Autriche, ſi l'Empereur n'avoit point d'enfans.

Ce fut le ſeul article que l'amoureux *Bourbon* refuſa de ſigner, ne pouvant conſentir que cet obſtacle le ſeparât encore plus qu'il ne l'étoit de ſa belle Princeſſe.

Le Comte de *Rœux* revint, obſtiné à lui faire ſigner cet article, qui, plus que tous les autres, aſſûroit l'Empereur du Connétable; il réſiſtoit, & il eût plutôt tout rompu, ne ſe pouvant réſoudre à un pareil engagement; mais la Ducheſſe d'*Angoulême* le détermina, & fit ſeule tout ſon malheur, celui de ſa fille, celui du Connétable, & celui de la France. Le Traité de l'Empereur & du Connétable fut ſçû par les deux perſonnes qui le trahirent, comme je l'ai dit. Le Roi qui l'aimoit: & qui l'eſtimoit véritablement, ne le crut pas d'abord; enſuite il eſpéra de le faire revenir à lui.

Il ſe réſolut de l'aller trouver lui même a Moulins, tandis que nous prenions la

la route de Lyon. Il reçut le Roi en criminel embarraſſé de ſa vûë. Le Roi lui fit cent careſſes; & ſans plus ſe contraindre, laiſſant agir ſa bonté naturelle, il lui dit, qu'il ſçavoit les traités qu'il avoit faits contre lui. Il lui dit comme il les ſçavoit, & lui promit de lui pardonner, pourvû qu'il lui avouat tout. Le grand cœur du Connétable ſouffrit d'une pareille généroſité. Il avoua tous ſes crimes; il ne s'aviſa pas même d'y chercher d'excuſes; il ſe fit voir outragé par les injurieux procédés de la mére du Roi, qui l'avoit ſi injuſtement dépouillé de tous ſes biens. Le Roi lui en promit la reſtitution après la mort de ſa mére, & la valeur, tandis qu'elle vivoit. Le Duc, moins touché de la généroſité de ſes offres, que de la tendreſſe qu'il avoit pour celui qui les faiſoit, promit d'être fidéle, & de rompre ces traités, & aſſura le Roi, qu'il l'iroit trouver dès que ſa ſanté le lui permettroit.

Il l'auroit fait, belles Princeſſes, touché de ſes remors, pénétré des maniéres ſi nobles & ſi franches du Roi, attendri par l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe; tout le déterminoit à rentrer dans ſon

ſon devoir, quand il reçut une Lettre ſi déſobligeante, & ſi injurieuſe de la Ducheſſe d'*Angoulême*, qu'il oublia tout ce que l'honneur lui dictoit, pour ne ſe ſouvenir que de la haine qu'il lui portoit, & pour fuir d'un pays qu'elle habitoit: ſur-tout, elle faiſoit une raillerie piquante & cruelle ſur l'article de la Reine *Eléonor*; & comme il ne l'avoit pas encore ſigné, elle en attribuoit le bruit à ſa ſeule vanité, & diſoit que l'Empereur & cette Reine n'avoient garde de vouloir d'un rebelle. Elle fondoit cette raiſon ſur tant de mépris, que le cœur ſuperbe & orgueilleux du Connétable ne put les ſupporter. Dans ce moment, il réſolut de ſe venger; le Comte de *Rœux* fut content; le Connétable ſigna cet article important, & fut bien-aiſe par là de montrer à la Ducheſſe d'*Angoulême* & à toute l'Europe, qu'un homme comme lui alloit à tout, & qu'il n'y avoit point d'honneurs ſi élevés où il n'eût droit de prétendre.

Voilà donc ſon traité en état d'être exécuté, & pour cela il ſe ſauva de la maniére que toute la terre a ſçû, ſuivi ſeulement du fidéle *Pomperan*.

Le

Le Roi apprit à Lyon ſa fuite, & ſon Conſeil ne jugea pas à propos qu'il allât lui-même en Italie, & qu'il ſortit de ſon Royaume, où l'on avoit lieu de craindre une révolte, & même une guerre civile, par la prodigieuſe tendreſſe que tous les François avoient pour le Connétable, & l'eſtime dans laquelle étoit ſa valeur.

Les parens du Connétable ſe piquérent ſur-tout, quelque fort attachement qu'ils euſſent pour lui, d'être fidéles au Roi; & leur conduite & leur zéle ſauvérent la France. Le Duc de *Lorraine*, ſon beau-frére, fit paroître ſon affection pour le Roi. Les Comtes de *Vendôme*, & de *S. Paul*, firent pour leur pays cent actions éclatantes. Le généreux *Lautrec* ſauva la Guyenne, & la *Trimouille* la Picardie. Je paſſe légérement par deſſus des faits dont la poſtérité parlera mieux que je ne ſçaurois faire.

Ce fameux rebelle voulut d'abord aller trouver l'Empereur. Le Comte de *Rœux* l'en empêcha, lui remontrant qu'il ne faloit pas paroître devant lui, ni devant la Reine ſa maîtreſſe, dans la poſture d'un fugitif, & d'un Prince dépouillé; qu'il faloit ne ſe montrer qu'en vain-

vainqueur, s'étant remis en poſſeſſion des Provinces de ſon appanage, & apres avoir vaincu ſes ennemis.

Dans cette penſée, il s'arrêta d'abord à Génes, & envoya le *Peloux*, *Arnaud* & tous ſes autres amis, pour faire ſoulever les François. Il leur en coûta cher par la perte de leurs biens; quelques-uns y perdirent la vie. *Lautrec* eut la douleur de ſe voir contraint de défendre Bayonne contre un Prince qu'il aimoit tant.

Bonivet apprit ſa révolte avec une joie non-pareille, & reçut à Verceil, où il étoit, les Patentes du Généralat. Les Troupes en eurent autant de douleur, qu'il en eut de ſatisfaction. Elles le mépriſoient, & ne pouvoient s'empêcher de faire la comparaiſon de ce Chef, avec l'illuſtre Duc de *Bourbon*, dont ils pleuroient tous la fuite.

Il courut à Milan, dès qu'il ſçut que *Bonivet* s'y acheminoit. La vanité de l'Amiral ne s'en promettoit pas moins que la conquête. Je ne puis vous dire toutes les belles & grandes choſes que le Connétable fit. Il remportoit tous les jours quelques avantages, & faiſoit à tous mo-

momens faire quelque perte à *Bonivet*. Enfin une fois il obligea *Lanoy*, un des Généraux de l'Empereur, à ſuivre les François. Ce Chef peu expérimenté lui réſiſtoit, ſi le Marquis de *Peſcaire* ne ſe fût rangé de ſon avis, & n'eut avec lui forcé *Lanoy*. Ils pourſuivirent donc l'Amiral, qu'ils trouvérent près de Kaviſſingue marchant en bataille. La Lune étoit levée, il faiſoit clair comme en plein jour. Il n'eût pas été juſte auſſi, que tant d'actions héroïques ſe fuſſent paſſées parmi les ténébres & l'obſcurité. La premiére attaque fut impétueuſe, & repouſſée des François avec chaleur ; & l'invincible Duc de *Bourbon*, ayant enfin reconnu ſon indigne Rival, lui cria d'auſſi loin qu'il l'apperçut, & l'aborda avec cette noble fierté, qui l'accompagne dans les combats : il s'attacha à lui.

Bonivet ne lui oppoſa pas une valeur égale ; mais il ſe défendit avec un grand courage. Il eut l'honneur en cette occaſion de meſurer ſes armes avec celles du ſecond Prince du Sang. Elles lui furent funeſtes, & le vaillant Prince vit bientôt rougir les ſiennes du ſang de l'Amiral. C'eſt ici, lui dit-il, *Bonivet*, où vous devez

dévez juſtifier par votre valeur l'audace de vos penſées, & me faire voir ſi vous étiez digne d'entrer en quelque concurrence avec moi.

En diſant cela, il lui perça le bras droit, & voyant par là l'Amiral ſans défenſe, il dédaigna de l'achever. Va, malheureux, lui dit-il; reçoi la vie de ton plus mortel ennemi!

Ce vaillant Prince porta ailleurs ſes coups redoutables, & le déſeſpéré *Bonivet* ne ſongea qu'à ſe retirer, pour ne pas tomber encore une fois entre ſes mains. Il remit ſon emploi à l'illuſtre *Bayart*, & comme au plus digne, il lui laiſſa le commandement de l'armée. *Bayart* l'accepta, & lui dit avec une généreuſe liberté de parler, que le mal étoit ſans remède, mais qu'il alloit mourir & ſauver les reſtes de l'armée. Il tint parole: ce guerrier ſi fameux ſe couvrit dans ces derniers momens d'une gloire immortelle, auſſi-bien que *Vandeneſſe* ſon compagnon d'armes, qu'il avoit fait ſon Lieutenant.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, que l'illuſtre *Bayart*, tout percé de coups, ſe fit mettre au pied d'un arbre, le viſage

ge tourné du côté des ennemis. Le Connétable le trouva en ce pitoyable état. Comme il l'avoit beaucoup aimé, & qu'il l'eſtimoit infiniment, il donna des larmes au malheur de ce grand homme. Ah! mon cher *Bayart*! lui dit-il: Eh! comment vous vois-je? Faut-il que vous périſſiez ainſi, pour avoir obéi à *Bonivet*, auquel vous étiez en toutes maniéres ſi digne de commander? Seigneur, lui répondit *Bayart*, je ne veux point de votre pitié: je meurs en homme de bien, en ſervant mon Roi, & ma Patrie. Mais vous, grand Prince, que faites-vous? Vous avez les armes tournées contre ces généreux François, qui vous aiment ſi tendrement. Ah! ſi la Cour vous avoit offenſé, faloit-il pour cela les punir de ſes crimes? Il ajoûta à ces paroles un diſcours ſi touchant, que j'ai ſçu que le Prince, en toute ſa vie, n'avoit été ſi pénétré, ni ſi preſſé de ſes remors.

Pour vous dire encore un mot ſur cet illuſtre Chevalier, le Marquis de *Peſcaire* étant arrivé, & voyant ce généreux Prince occupé à vouloir le faire panſer, il fit dreſſer en cet endroit une ſuperbe

perbe tente, & durant quatre ou cinq heures qu'il vécut, on lui rendit tous les ſoins, & tous les ſervices, qu'il auroit pû recevoir dans le ſein de ſa famille; tant il eſt vrai que la vertu trouve des admirateurs, même parmi les plus grands ennemis.

Après cette victoire ſignalée, que le Duc de *Bourbon* avoit ſi abſolument remportée, *Bonivet* revint à la Cour; mais ſi au fond du cœur il avoit de la honte, il n'en fit pas moins paroitre d'audace ſur ſon viſage: il attribua ſon malheur au ſort des armes, qui ne ſont pas toujours heureuſes, même entre les mains des Héros. Il fut fort bien reçu par l'adreſſe de la mére du Roi, qui le ſçachant ennemi irréconciliable du Connétable, le lui voulut toujours oppoſer.

Il perſuada le jeune Monarque d'entreprendre lui-même la conquête du Duché de Milan; & comme il écouta auſſi volontiers ſon ardeur guerriére, que les avis de ſon favori, il ſe préparoit à marcher, lorſque la mort lui ravit la Reine ſon épouſe. Cette aimable Princeſſe fut univerſellement regrettée, & pour

pour la mémoire des vertus de *Louis XII.* ſon pére, & pour les belles qualités qu'elle poſſédoit. Dans cette perte générale, rien ne fut égal à la douleur de Madame *Renée* ſa ſœur, ni à celle de la Ducheſſe d'*Alençon.*

Le jour qu'elles menoient le deuil, le jeune Roi de *Navarre* arriva à la Cour. C'eſt un Prince très bien fait, comme vous le voyez. Il vit la Princeſſe à cette funeſte cérémonie : tout étoit lugubre autour d'elle ; ſa tête étoit couverte de voiles noirs, & ſes yeux divins éclatoient à travers ces ſombres nuages, & tout noyés de larmes ils lançoient des traits qui ne pénétroient que trop dans l'ame de ce jeune Monarque. L'amour prit ce moment fatal pour l'aſſujettir. Il aima des-lors la Princeſſe, & il l'aima ſi éperdument, que rien dans le monde n'eſt encore égal à ſon ardeur.

Il préſenta la main à la Princeſſe, en revenant de la pompe funébre. Mille feux brilloient autour d'elle. Elle brilloit elle-même de plus de feux, & elle en alluma de plus durables dans le cœur du jeune Prince. Il parut tout troublé

&

& tout agité en la considérant ; elle essuyoit encore ses pleurs, il fut prêt d'en répandre. Que vous êtes à craindre, lui dit-il, dans cet état de douleur! Que devez-vous être dans un état ordinaire? Que suis-je venu voir ici? O Dieu! quelle merveille! On n'a ni la force, ni la volonté, de vous résister. La Princesse ne lui répondit que par un air modeste, & le jeune Roi voyant ses femmes autour d'elle, & qu'elle avoit besoin de repos, se retira après lui avoir fait une profonde révérence.

Le Roi, dont la douleur étoit moderée, voulut prendre ce tems-là pour exécuter ses desseins sur le Milanois. Il partit, excité par l'ambitieux *Bonivet*, qui croyoit réparer son malheur, & qui prétendoit autant s'élever par le moyen de la guerre, comme il l'avoit été par les agremens de sa personne, & l'adresse de son esprit.

Le Roi prit le chemin d'Italie : je ne vous dirai point, que pendant qu'il s'arrêta à Lyon, & chez le Duc de Savoie, le Connétable fit cent exploits glorieux, & vainquit par-tout où il porta ses armes. On lui avoit donné *Moncade* pour l'ob-

l'obſerver, & pour lui conſeiller toûjours des deſſeins avantageux à l'Eſpagne. L'Empereur fut en effet ſi content de ce qu'il s'acquittoit ſi bien de ſa commiſſion, qu'il l'éleva au plus haut degré d'honneur, & lui donna le commandement de l'Armée Navale.

Le Duc de *Bourbon* continua ſes progrès, & ravageant la Provence voulut aller à Rome. *Moncade* traita ce deſſein de téméraire, & l'arrêtant devant Marſeille inutilement, ce fameux rebelle leva le ſiége, & revint à Milan.

Il faut abréger des matiéres, où je ſuis très-ignorante. *Bonivet* ayant toute la jeuneſſe de l'Armée pour lui, entraina le Roi à ſa perte. C'étoit un Echo retentiſſant, qui répétoit ſes volontés. Ils faiſoient de continuelles railleries ſur l'Armée des ennemis: ils diſoient qu'elle étoit toute délabrée; & comme ils connoiſſoient l'inclination amoureuſe du jeune Prince, ils lui promettoient la poſſeſſion de la plus grande beauté de la terre. C'étoit une jeune fille, qui étoit renfermée dans Milan, & que *Colone* avoit paſſionnément aimée.

Je

Je viens ſans art à vous parler de la perte du Roi, à la bataille de Pavie. Jamais journée n'a été plus illuſtre pour les vaincus, comme pour les vainqueurs: ils ſe couvrirent également de gloire. Le Marquis *du Guaſt* commandoit le premier corps d'Infanterie, & vous ſçavez que ſa valeur ne contribua pas peu à cette grande victoire. Le Prince de *Melphe* s'y ſignala hautement: mais il faut dire la vérité; le fameux *Bourbon* ſe trouva par-tout, & fit tout; il ſembloit lui-même le démon des batailles, tant il fut formidable ce jour-là.

Après avoir parlé de la valeur de cet illuſtre Guerrier, que pourrois-je vous dire de celle d'un jeune Roi, qui oubliant ſon précieux caractére, s'expoſa comme le plus ſimple ſoldat, & fit toutes les fonctions du plus grand Capitaine? Il eſt certain, Princeſſes, que notre généreux Monarque fit des miracles de ſa perſonne: mais enfin ſa valeur céda au nombre, ou à la deſtinée du Duc de *Bourbon*. Il fut couvert de quatre prodigieuſes bleſſures; & ſe voyant environné d'ennemis, il ne ſçavoit à qui ſe rendre, lorſque *Pomperan* accourut,

après avoir vû ſon cheval percé qui tomboit ſous lui. Ce grand Prince avoit une bleſſure au front, & le ſang qui en couloit défiguroit tout ſon viſage. En cet état, il étoit encore plus terrible, & ne laiſſa pas d'être reconnu par *Pomperan*. Il écarta les Eſpagnols, ſe proſterna devant ſon Roi, qui eut quelque joie de le voir. Qu'elle dura peu! car *Pomperan* ayant envoyé chercher le Duc de *Bourbon*, il parut; & le Roi, frémiſſant à ſa vûe, le traita avec la hauteur d'un Maître irrité, & proteſta qu'il ne ſe rendroit jamais à un ingrat & à un rebelle; & ſe tournant de l'autre côté avec un air auſſi impérieux, que s'il eût été au milieu de ſon armée triomphante, il commanda qu'on allât chercher *Peſcaire*, *du Guaſt*, ou *Lanoy*. *Lanoy* eut la gloire de lui préſenter la main, & de recevoir ſa foi. Il fut mené au camp ennemi; & à ſon ſouper le Duc de *Bourbon*, ſe mettant à genoux, lui préſenta ſa ſerviette. Le Roi demeura aſſez de tems irréſolu pour conſulter ce qu'il devoit faire: mais ayant jetté les yeux ſur le Prince, il vit les ſiens mouillés de quelques larmes, & ſon viſage rempli d'une ſi pro-

fon-

fonde triſteſſe, que les ſentimens du malheureux Connétable, ſe faiſant paſſage en un moment juſqu'à l'ame du Roi, il ſe ſentit tout à coup adoucir, & ſouffrit ſes ſervices. Vous n'ignorez pas ſans doute une particularité qui arriva pour lors; mais je la trouve ſi belle, & j'ai tant de plaiſir à y penſer, que je ne puis m'empêcher de vous la redire. Comme le Roi étoit à table, quelques Eſpagnols entrérent, pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cette eſpéce: peu à peu la troupe groſſit; enfin toute l'Armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de ſa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiſcrets, qu'une curioſité inſolente, peut-être, attiroit. Mais qu'ils changérent bientôt, quand ils virent ce généreux captif, avec toute la majeſté d'un grand Roi, qu'ils virent ce jeune Prince ſi beau & ſi tranquille! Il fit à tous un accueil agréable; il parla peu, mais il parla juſte: il loua quelques actions de valeur qu'il avoit vûes, & ſur-tout, exalta celles du Marquis *du Guaſt*. Les Eſpagnols furent épouvantés de le voir dans une ſi grande infortune ſi fort maître de

lui-même ; ils l'admirérent, & l'adorérent preſque ; ils comparérent ſon courage avec la vie oiſive de l'Empereur ; ils alloient juſqu'à le ſouhaiter pour Maître. Un murmure agréable s'élevoit déja, & flatoit avec plaiſir les oreilles de cet illuſtre Priſonnier, quand les Chefs Eſpagnols firent retirer ces généreux ſoldats.

Je n'ai pû m'empêcher de vous dire une choſe ſi remarquable, & dont vous aurez ſans doute entendu parler.

Je tais tout ce qui ſe paſſa pour conduire le Roi à Madrid ; le brave *du Guaſt* le mena à Piſqueton, & de-là *Lanoy* le ravit à la généroſité du Duc de *Bourbon* ; car il eſt certain qu'il avoit formé le deſſein de le ſauver, & de lui rendre la liberté ; mais on le ſoupçonna, & on le mena par ordre de l'Empereur à Madrid.

Il eut bien des Compagnons dans ſa captivité. Le jeune Roi de *Navarre* fut pris, & ſe ſauva par adreſſe, comme vous le ſçavez, auſſi-bien que le Comte de *Saint Paul*. Le Maréchal de *Montmorency*, *Biron*, *Fleurange*, *Genouillac*, *Lorge*, *Rochefort*, *Montejean*, *Boiſſy*, *Cur-*

Curton, & *Langey*, furent faits prisonniers.

Pour les morts, ils furent sans nombre: j'y perdis le Comte de *Sancerre*; le Duc d'*Alençon* mourut; & il sembloit qu'il y eût une fatalité, que la Princesse & moi eussions été mariées en même jour, & que notre veuvage fût le même jour aussi.

La Trimouille finit là une vie bien glorieuse: *Tonnerre* mourut aussi, le Grand Maître de *Saint Severin*, *Clermont*, *d'Amboise*, le Maréchal de *Chaban*, *d'Aubigni*, *Maratin*, le généreux *Tranc*, & son brave fils.

Les Bandes Noires firent des actions prodigieuses de valeur; *Suffolc*, & *Vaudemont*, qui les commandoient sous *Fleurange*, se firent tailler en piéces, & l'on les rencontra après la Bataille, sous un tas de morts, où ils avoient une digne sépulture.

Pour le malheureux *Bonivet*, auteur de tant d'infortunes, se reprochant trop tard sa faute, il n'écouta plus que son desespoir; il dédaigna de se sauver; & après avoir cherché vainement le Connétable pour avoir la gloire de mourir

rir de ſa main, il leva audacieuſement la viſiére de ſon caſque, & tendit la gorge à l'épée du premier ſoldat, qui le tua. Comme il étoit ſuperbement armé, il fut bientôt dépouillé; & le Duc de *Bourbon*, qui le cherchoit par un motif d'animoſité & de vengeance, ſentit bientôt ſa fureur déſarmée, quand il le vit ainſi nud & mort. Il frémit à cette vûe, & ſe contenta de dire en paſſant: *Ah! malheureux, tu es cauſe de la perte de la France & de la mienne.*

Je me ſuis peut-être un peu trop étendue, belles Princeſſes, ſur le malheur qui arriva à ma patrie en ce triſte jour: mais je n'ai pû retenir un zèle qui m'a menée trop loin, & qui vous a ſans doute ennuyées.

Je ne ſçaurois vous exprimer nôtre déſolation à ces triſtes nouvelles; outre le malheur général, chacun en avoit à regretter quelqu'un en particulier. La Princeſſe fut ſenſible à la mort du Duc d'*Alençon*; mais elle fut inconſolable de la captivité du Roi ſon frére. En partant, il avoit laiſſé Madame d'*Angoulême* Régente, & elle ſe ſervoit de ſon autorité pour

pour calmer tout dans ce terrible déſaſtre, & pour ſe mettre en état de négocier la liberté de ſon auguſte Fils.

Que ne penſa point la Princeſſe, dans un ſi grand malheur? Prêtez-moi vôtre ſecours, épargnez-moi la peine de vous le dire. Jamais elle n'avoit encore rien ſenti de ſi touchant pour ſon cœur, que la fuite & la rébellion du Connétable: je ne vous en ai point parlé, parce que les regrets qu'elle fit, ſon indignation contre lui, & les retours de ſa tendreſſe, qui ne paroiſſoit jamais que malgré elle, étoient des choſes qui auroient mené mon diſcours trop loin. Hélas! ſi ce que je viens de vous dire fut la premiére & plus vive douleur de cette malheureuſe Princeſſe, la déplorable victoire du Connétable, & la priſon du Roi, fut ce qu'elle éprouva en ſa vie de plus ſenſible. Ah! Madame de *Saucerre*, me diſoit-elle, concevez-vous que c'eſt le Duc de *Bourbon* qui gagne une bataille? & ce n'eſt pas pour nous. Il eſt le Dieu de nos ennemis, il ravage ſa patrie, il tue les François, & prend le Roi mon Frére Priſonnier; & tout cela ſe fait par un homme qui m'aime! Cet homme qui m'aime

m'enfonce un poignard dans le ſein, il l'ouvre, il y cherche mon cœur pour le percer de cent coups mortels. Ah! Madame de *Sancerre*, avez-vous jamais vû de telles circonſtances, avez-vous vû une perſonne auſſi malheureuſe que moi?

Hélas! Madame, lui dis-je, nous ſommes tous malheureux: ce n'eſt pas l'infortuné Connétable qui nous afflige ainſi, c'eſt ſon deſtin cruel. Il a pleuré ſa victoire, j'en ſuis ſûre: il pleure tous nos malheurs, & peut-être eſt-il auſſi à plaindre que nous. La Princeſſe ſoûpiroit. Vous ne le haïſſez pas, s'écrioit-elle: Eh bien, je le haïrai donc toute ſeule; mais qu'elle ſe trompoit! & quelque tems après, quand nous ſçumes que le Roi étoit à Madrid, un jour qu'elle & moi nous nous promenions, nous vîmes un garçon du Jardin, qui quittant ſon travail, alla cueillir quelques fruits, qu'il préſenta à la Princeſſe; elle les reçut avec ſa bonté ordinaire; & comme il vit qu'il n'y avoit que moi auprès d'elle, il lui préſenta une Lettre. La Princeſſe & moi le regardant fixement, nous le reconnumes en même tems pour le *Peoux*. Le cœur battit un peu à la Ducheſſe

d'*A*-

d'*Alençon*; elle refusa cette Lettre en rougissant; mais ce fidéle ami du Connétable, prenant la parole, lui sçut dire des choses si touchantes, jointes à celles que je dis aussi, qu'elle la prit enfin, & y lut ces paroles.

Puis-je vous parler, Madame? & reconnoîtrez-vous le plus fidéle Amant du monde sous la figure d'un cruel ennemi? Ah! Madame, que je souffris à prendre le plus insupportable parti que mon cœur pouvoit envisager! Vous sçavez les outrages que l'on m'a faits, & sans compter le reste, vos rigueurs m'ont entraîné dans le crime que j'ai commis. J'ai gemi mille fois du malheur de ma Patrie; je me reproche tous les maux qui sont arrivés, & mes remors déchirent mon cœur avec une perfection sans relâche. Je ne vous dirai point, Madame, que j'avois résolu d'enlever & de sauver le Roi mon Seigneur: la fortune a trompé mon dessein: mais je pars dans ce moment, je serai à Madrid aussi-tôt que lui, j'ai des amis dans le Conseil d'Espagne, je vai tout soulever pour lui, jusqu'à me servir du crédit de cette Reine, que l'on dépeint pour la récompense de mes perfides services. Je ne

ſerai jamais à elle. Ces engagemens contraints, où l'on m'a jetté, ne rompront jamais ceux où je me ſuis livré avec une volonté ſi pleine & ſi parfaite. Le Trône de tout l'Univers ne me ſçauroit tenter, dès que le moindre eſpoir peut briller en ma faveur. En dis-je trop, Madame? & ſi nous trouvons les moyens de rendre la Paix à deux grands Empires, me défendrez-vous de prétendre à la gloire de pouvoir vivre auprès de vous?

Le *Peloux* nous raconta au long comme le Prince s'étoit ouvert au Marquis de *Peſcaire* pour délivrer le Roi, & que cet Eſpagnol lui avoit promis ſon aſſiſtance, qu'il s'étoit acquiſe par les plus ſenſibles promeſſes des dons les plus précieux. Il nous récita tous leurs projets au long, dont apparemment vous avez entendu parler. Et *Lanoy* les ayant découverts en avoit averti l'Empereur, & avoit lui même enlevé le Roi, & le faiſoit conduire à Madrid. La Princeſſe par mon conſeil crut devoir répondre au Connétable, quand ce n'eût été que pour ne rien négliger de ce qui regardoit les intérêts d'un frére qui lui étoit ſi cher. Mais

Mais elle ne s'y put résoudre sans consulter la Princesse *Renée*, qui fut absolument de mon avis, & qui lui dit, qu'elle le devoit faire. Voici sa lettre.

Je vous reconnois, Seigneur, malgré l'état effroyable où vous me paroissez; & vous pourrez me parler, quand vous me direz que vous travaillez à la liberté du Roi. Ne perdez pas un moment pour un dessein si genereux, & qui peut effacer, & faire oublier vos crimes. Employez tout pour réussir, jusqu'au pouvoir d'Eléonor. Cette Reine, qui est entre vous & moi, m'empêche d'en dire davantage.

Après avoir écrit cette Lettre, la Princesse me la fit lire, & la fermant brusquement, elle me pria de la donner au *Peloux*; me disant, que si elle la relisoit, elle ne se résoudroit jamais à l'envoyer. Il ne croira pas, disoit-elle à la Princesse *Renée*, que c'est le salut du Roi mon frére qui m'a obligé à lui répondre; il se flattera que j'ai conservé pour lui une bienveillance, dont il ne se devroit pas trouver digne, s'il se faisoit justice. Et pourquoi, lui répondit-elle, ne voulez-

vous pas qu'il se flatte? Il en servira mieux le Roi; & s'il pouvoit penser que vous seriez la récompense de ses services, il ne trouveroit point d'obstacles à ses desseins. Et la Reine de Portugal, s'écria-t-elle, qu'en voulez-vous faire? Ne doit-il pas l'épouser? Et ne vous la sacrifie-t-il pas dans sa Lettre? reprisje. C'est peu de chose que son engagement; les plus solemnels se rompent tous les jours entre les personnes de vótre qualité. Le même intérêt, qui les unit dans une rencontre, les sépare pour jamais dans une autre.

Vous êtes cruelle, me dit la Princesse, de me parler comme vous faites: ne me laissez voir que la liberté du Roi, ne faites point naître des espérances qui me seront peut-être fatales. Je sçai que je suis libre, & que je puis sans crime laisser paisiblement l'idée du Connétable dans mon cœur. Hélas! Madame, c'est le seul plaisir que j'ai goûté dans ma vie, & c'est le seul tems où je l'ai pû aimer innocemment; je jouis en tremblant de cette innocence. Si le Ciel vouloit nous être enfin favorable, que nous serions heureux! Je n'ose me flatter; n'aidez

point

point à ma foibleſſe. J'en ſentirois plus vivement mes maux, ſi j'avois encore à être miſérable. Ah! ma Princeſſe, interrompis-je, tout ſera pour nous : jouiſſons d'un eſpoir agréable. Quoi! diſoit-elle à demi-bas, & comme craignant que l'air n'emportât & ne fit entendre ſes paroles, je pourrois être unie avec ce Prince ſi charmant, & ſi aimé? Madame de *Saucerre*, une ame tendre comme la mienne ne ſçauroit ſupporter une ſatisfaction ſi entiére; je ſuis ſenſible, ne portons point ma penſée juſqu'à ce bonheur.

Le Roi de *Navarre*, qui s'étoit rendu auprès de la Régente, nous vint interrompre, & accabla Madame d'*Alençon* de la continuation d'un amour qu'elle ne pouvoit ſouffrir, d'autant moins qu'elle le voyoit appuyé par ſa mére qui le favoriſoit en tout.

Cependant, on négocioit autant qu'on pouvoit pour la liberté du Roi, & le Maréchal de *Montmorency* s'y employoit avec toute ſon adreſſe & cette capacité qu'il a pour les grandes affaires; mais celles de cette nature ſont toujours difficiles, & d'une grande longueur. La Prin-

Princeſſe en avoit plus de chagrin que les autres, & tous les obſtacles qu'on ne ſurmontoit pas aſſez promtement lui étoient inſuportables.

Un ſoir, qu'elle étoit dans la rêverie que lui cauſoit la priſon du Roi ſon frére, j'entrai dans ſon cabinet ſuivie d'un homme, qui, quoique déguiſé, fut bientôt reconnu. C'étoit le *Peloux*, qui apportoit un paquet; elle l'ouvrit, & fut étrangement ſurpriſe d'y trouver une Lettre du Roi, avec une autre du Connétable; elle prit avec précipitation celle du Roi, & la portant à ſa bouche avec tranſport, elle lui donna mille baiſers: ſon ſaiſiſſement fut ſi grand, qu'à peine pût-elle lire ces paroles.

Le Duc de Bourbon *repare autant qu'il peut les fautes qu'il a commiſes: il travaille à ma liberté; & pour ſa maîtreſſe qu'il me cède, je lui promets ma chére Sœur. Ne m'en dédites point; & ſi vous avez de la tendreſſe pour moi, regardez le Connétable comme un homme que je vous prie de vouloir prendre pour époux. La perſévérance de ſon amour mérite une ſi charmante récompenſe. Cet article de la paix eſt entre l'Em-*

l'Empereur, lui, & moi. Vous comprenez bien, ma chere Sœur, les raisons que nous avons pour ne le rendre pas public: entrez dans notre secret, mais aimez-moi assez pour le recevoir avec joie. & témoignez à celui qui m'oblige, que je puis vous donner. Vous êtes le seul bien qui me reste, & le seul aussi qui puissiez payer dignement le prix de ma liberté. Adieu.

La Princesse ne sortit pas d'émotion pendant qu'elle lut cette Lettre, & tâchant de ne point faire connoître ses mouvemens au *Peloux*, elle ouvrit celle du Connétable; elle y trouva ces paroles.

Ce seroit à vos pieds, Madame, où j'entendrois l'Arrêt que vous prononceriez sur ma destinée. si l'interêt du Roi ne me retenoit auprès de lui. Le désavouerez-vous des promesses glorieuses qu'il me fait? J'ai tout bouleversé ici. J'ai changé les esprits en sa faveur, & les cœurs mêmes ne m'ont pas resisté. Ne puis-je rien faire sentir au vôtre? ne puis-je y faire naître des sentimens qui s'unissent aux espérances que l'on me donne?

La

La Princeſſe ſe rendit maîtreſſe d'elle-même autant qu'elle le put ; elle ſentit bien qu'elle rougiſſoit en priant le *Peloux* de l'inſtruire un peu mieux des choſes qu'on lui demandoit. Il lui en fit un détail fort étendu, & lui dit que l'Empereur & le Roi avoient conclu le mariage du Roi avec la Reine *Eleonor*, & celui de la Princeſſe avec le Connétable. Il ajoûta, que la Reine de Portugal avoit paru en avoir de la douleur, mais ſeulement aux yeux du Duc de *Bourbon* qu'elle témoignoit perdre à regret. Le *Peloux* nous dit que dès qu'on ſeroit convenu de ce qui ſe traitoit en public, on concluroit promtement ce qu'on avoit arrêté en particulier, & que ſelon les apparences la Paix ſeroit bientôt faite.

Je vous avoue que je n'ai jamais eu tant de joie que j'en eus alors, & qu'ayant eu peine à la cacher devant le *Peloux*, elle éclata avec d'agréables tranſports, quand je n'eus plus que la Princeſſe *Renée* pour témoin. Je puſſe tout ce que nous dîmes, il vous eſt impoſſible de ne le pas imaginer.

Il falut renvoyer le *Peloux*. Voici ce

que

que la Princeſſe répondit au Roi.

Vous pouvez diſpoſer de tout, Seigneur, de ma vie, comme de ma perſonne. Peut-on trop acheter ce que l'on aime ſi paſſionnément? Je vous reverrai donc, Seigneur, ſelon toutes les apparences, & votre vûe ſi déſirée fera bientôt ma félicité.

Cette Lettre, qui marque bien ſa violente affection pour le Roi ſon frére, fut écrite dans le premier emportement de ſa joie; elle montra moins celle qu'elle avoit pour le bonheur que l'on préparoit au Connétable: voici ce qu'elle lui mandoit.

Achevez, Seigneur, toutes vos entrepriſes; & puiſque le Roi autoriſe ce que je vous puis dire, puiſſent tous vos projets avoir une heureuſe exécution, & veuillent les deſtinées ne vous être plus contraires!

Que le Connétable ſentit vivement le charme de ce peu de paroles! J'ai ſçu, belles Princeſſes, qu'il en penſa mourir de joie: que ne fit-il pas pour avancer de ſi importantes négociations?

Il

Il sembloit qu'un esprit familier avertissoit la Duchesse d'*Angoulême* des desseins qu'on formoit à Madrid contre son amour. Elle persécutoit incessamment sa fille en faveur du Roi de *Navarre*; & elle lui parloit bien plus de sa passion, que ce Prince ne l'osoit faire lui-même. La Princesse s'abandonnoit doucement à des espérances légitimes, & son cœur si tendre en sentoit un plaisir qui lui avoit été inconnu jusqu'alors: elle avoit donné de si austères bornes à sa tendresse, ou plutôt elle l'avoit si cruellement cachée toute sa vie au Connétable, que c'étoit avec une joie toute pure qu'elle s'y livroit entiérement par les ordres du Roi son frére. L'importunité du Roi de *Navarre* la fatiguoit bien quelquefois; mais après tout, ni ses soins assidus, ni les sollicitations de sa mére, ne l'empêchoient pas de goûter avec douceur des espérances que jusqu'à ce moment elle n'avoit jamais osé concevoir.

Nous attendions des nouvelles d'Espagne avec des impatiences extraordinaires; mais un tems si considérable se passa sans que nous en eussions, qu'enfin nous en fumes allarmées. Je cachois aisément mon

mon inquiétude à la Princeſſe, parce que je tombai malade d'une certaine langueur qui accable, & qui fait que tous les chagrins qu'on a font attribués à une eſpéce d'indolence. Mais la Princeſſe ſentit vivement une circonſtance, qui lui donnoit de juſtes ſoupçons de quelque malheur. Elle en fut d'abord agitée, & cherchoit à pénétrer tout ce qui pourroit traverſer ſon bonheur. Enſuite elle ſe plongea dans une rêverie profonde; elle ſe retiroit ſouvent en particulier, parce que l'accablement où j'étois m'empêchoit d'être auſſi ſouvent auprès d'elle que j'avois accoûtumé.

Un jour que je fus frapée de l'état pitoyable où je la voyois, je me trainai, comme je pus, de mon appartement au ſien: je la trouvai écrivant; quelques larmes couloient ſur ſes belles joues; je m'avançai ſans quelle me vit, & je lus ces Vers qu'elle avoit écrits.

Mes yeux, n'avez-vous pas aſſez verſé des larmes?
Triſte cœur, avez-vous encore des ſoupirs?
Je ſens de nouvelles allarmes:
Ai-je encore à ſentir de nouveaux déplaiſirs?

Je

Je posai doucement ma main sur ce papier ; Non, ma Princesse, lui dis-je, vous n'aurez plus de nouveaux déplaisirs ; sèchez ces pleurs, ouvrez votre ame à la félicité parfaite qui vous attend. Helas ! à peine avois-je prononcé ces paroles si éloignées de la vérité, qu'un Courier d'Espagne entra chargé de passeports pour la Duchesse d'*Alençon*, que le Roi demandoit, parce qu'il étoit dangereusement malade.

Quelle douleur ! figurez-vous tout ce qu'elle a d'affreux & de touchant quand elle vient percer un cœur qui sçait aimer.

La Princesse poussa des cris, versa des larmes, vouloit mourir ; mais sa raison reprenant bientôt un empire qui lui étoit naturel, elle se mit en état de partir la nuit même pour aller trouver ce cher frére. Ce fut en vain que la Régente vouloit par de frivoles précautions retarder un voyage dont elle craignoit tant l'issue, & dont elle étoit au désespoir. Madame d'*Alençon* ne l'écouta pas, & lui dit nettement, que quand il alloit des ordres du Roi, elle pouvoit bien n'être pas soumise à ses avis une fois en sa vie.

Elle

Elle partit, & j'eus la douleur ſenſible de ne la pouvoir ſuivre. C'étoit la premiére fois depuis notre enfance, que nous nous étions ſéparées.

Vous ſçavez, belles Princeſſes, comment elle arriva à Madrid; vous ſçavez que toute la Cour fut éblouïe à l'aſpect de cette vive lumiére, & que la Princeſſe porta des feux dans tous les cœurs, que votre Empereur les reſſentit, & que les plus graves Miniſtres n'en furent pas exemts; mais vous ne ſçavez pas le particulier de toutes ces choſes, ſur-tout, ce qui ſe paſſa entre elle & l'infortuné Connétable.

Le Roi voulut que le Duc de *Bourbon* fût auprès de lui à l'arrivée de ſa ſœur. Ainſi, ce fut l'Empereur ſeulement, qui alla au devant d'elle. Car comme toutes les actions d'éclat ſont ſçûes, on vouloit dans ces commencemens ménager la mére du Roi, qui n'auroit pas manqué d'interpréter à mal cet empreſſement, & d'oppoſer peut-être des obſtacles aux deſſeins ſecrets qui s'étoient formés dans cette Cour; mais l'amour en fit aſſez naître; ce Dieu ſe nourrit & de diſcorde & de pleurs.

Les

Les premiers regards de la Princeſſe ſoumirent l'Empereur ; & les premiéres réſolutions qu'il fit furent de l'enlever au Connétable. Son amour & la ſurpriſe qu'il eut de voir cette miraculeuſe beauté, parurent, malgré qu'il en eût, dans le déſordre qu'il fit voir dans ſa perſonne & dans ſon diſcours. Madame d'*Alençon* le reçut avec une gravité pleine de charmes, & lui demanda le plutôt qu'elle put à voir le Roi ſon frére. Il lui préſenta la main avec beaucoup de reſpect, & la mena juſques dans la chambre du Roi ; elle ſe jetta dans ſes bras languiſſans ; ils s'embraſſérent mille fois. Le Connétable le ſoutenoit, il regardoit la Princeſſe, elle lui rendoit ſes regards, & l'Empereur vit trop dans les yeux de ces tendres Amans de quoi faire naître une jalouſie qu'il reſſentit auſſi-tôt que ſon amour.

Quand la Princeſſe eut été quelques heures en particulier avec le Roi, l'Empereur la vint prendre, & la conduiſit à ſon appartement, où la Reine de Portugal la vint viſiter. On remarqua qu'elle rougit, & qu'elle ſoupira, en voyant Madame d'*Alençon* ; elles ſe firent un ac-

accueil honnête, & tel qu'il ſe pratique d'ordinaire entre les perſonnes de ce rang.

Quand la Princeſſe fut débarraſſée de toutes ces importunes cérémonies, & après qu'elle eut ſoupé, n'ayant auprès d'elle que quelques-unes des filles qu'elle avoit amenées, le Connétable ſuivi de *Pomperan* entra dans ſa chambre: il courut ſe jetter à ſes genoux, & il les embraſſa avec des tranſports que je ne ſuis pas capable de vous repréſenter. La Princeſſe ſe ſentit ſaiſie à ſa vûe; elle le reçut pourtant de la maniére qui pouvoit le plus le ſatisfaire, & le pria de ſe relever en lui tendant la main; elle avoit un trouble dans les yeux, & des regards ſi vifs & ſi tendres, que le cœur ſenſible du Connétable ne fut pas aſſez fort pour ſupporter tant de joie: il ſe fit un long ſilence entre deux perſonnes, qui avoient tant d'eſprit, & qui avoient tant de choſes à ſe dire. Enfin le Connétable, le rompant le premier, Puis je croire mes yeux, lui dit-il, Madame? ma Princeſſe ſe préſente à moi ſans tous ces nuages terribles, qui l'environnoient autrefois, & qui l'ont ſi ſouvent dérobée à ma vûe,

&

& c'eſt en Eſpagne que je vous vois. Oui, Seigneur, lui dit-elle d'un air plein de charmes. Me voici pour vous telle que le Roi mon frére me le commande. Le paſſionné Connétable ſe rejetta à ſes pieds; Et vous y conſentez? reprit-il. Dites-le moi, Madame. Récompenſez par un ſeul mot toutes les peines que j'ai ſouffertes. J'y conſens, repliqua-t-elle; & ſans vous dire que le Roi m'a expliqué tantôt ſes volontés, je vous apprendrai que la mienne eſt comme la votre, & que je déſire que rien ne traverſe plus nos cœurs & nos fortunes. Nous avons aſſez ſouffert l'un & l'autre; & dès que le Roi aura repris ſa ſanté, il fixera dans ce Pays toutes les peines que nous avons reſſenties, afin d'épargner à Madame la Régente l'embarras que notre union lui cauſera: enſuite, nous ſuivrons le Roi mon frére en France, & j'aurai la ſatisfaction de vous redonner à votre patrie.

Je ne finirois point, ſi je vous diſois tous les tranſports du Prince: ſa joie le conduiſoit juſqu'à l'égarement; il vous ſuffira de ſçavoir que ces momens qu'ils paſſerent enſemble réparérent bien chérement

rement tout ce qu'il avoit enduré de fâcheux.

Le lendemain, l'Empereur vint prendre la Princeſſe pour la mener chez le Roi, & comme il la voyoit empreſſée à vouloir régler les articles de ſa délivrance, il ſe hâta d'en propoſer un que l'on n'eût jamais deviné: & ſe trouvant le ſoir avec la Ducheſſe d'*Alençon*; Il y auroit un moyen plus ſûr & plus promt que tous les autres, Madame, lui dit-il, pour rendre la liberté au Roi; vous avez changé la face des affaires. Je croyois être indépendant, Madame; & je ſens que je vous ſuis ſoumis; vos yeux ont vengé votre frére: il peut prendre quand il voudra le chemin de France, ſi vous conſentez à demeurer à Madrid. C'eſt m'expliquer, Madame; & je devrois attendre que mes ſervices & mes ſoins vous euſſent touchée; mais je m'apperçois que le tems vous eſt cher; je vous préſente mon cœur & mon Empire. Répondez, Madame; & ſi vous acceptez ce que je prens la liberté de vous offrir, décidez en maîtreſſe du deſtin du Roi votre frére, & des conventions que vous voulez qui s'exécutent.

Seigneur, reprit Madame d'*Alençon*, un peu étonnée d'une ſi bruſque déclaration, à laquelle elle ne s'attendoit pas : Votre Majeſté me propoſe un honneur que je n'avois pas lieu d'eſpérer, n'ignorant aucun des engagemens où vous êtes, vous & le Roi. Je ſçai que l'Infante *Iſabelle* vous eſt promiſe ſolemnellement, je ſçai auſſi qu'il avoit plû au Roi de diſpoſer de moi. Ce que vous me dites maintenant, Seigneur, peut apporter un grand mouvement dans l'Europe, ce n'eſt pas à moi à décider. Je parlerai au Roi des deſſeins de Votre Majeſté, ne pouvant jamais répondre de ce qui me regarde qu'avec ſes ordres. Elle lui parla de la ſorte, pour s'ôter le cruel embarras où elle étoit, & finit la converſation de l'Empereur avec des raiſons de politique & de bienſéance, qui lui ſervirent à cacher l'agitation de ſon eſprit.

Elle rendit compte au Roi ſon frére de ce qui s'étoit paſſé, & lui dit nettement qu'il lui feroit plaiſir de ne diſpoſer plus de ſa perſonne, qu'elle avoit déja été ſacrifiée, que de ſon choix elle feroit au Connétable, ou elle ne feroit ja-

jamais à qui que ce ſoit. Le Roi proteſta, qu'il ne la contraindroit point, & que pour ſe défaire de l'Empereur, il lui diroit que c'étoit à elle à régler ſa deſtinée, parce qu'il lui avoit juré de ne s'en pas mêler. Eh bien, Seigneur, laiſſez-moi faire, reprit la Princeſſe, je vous rendrai bientôt la liberté, & nous renverrons l'Empereur à ſes premiéres amours.

La Princeſſe tint parole: elle agit avec tant d'application, qu'elle avança extrémement la négociation. Tout le Conſeil d'Eſpagne lui fut aſſujetti: ils furent tous charmés de l'étendue & de la capacité de ſon eſprit. Le Chancelier *Gatinara* ſentit échouer toute ſa prudence auprès de cette divine Princeſſe; il l'adora, content de l'adorer, ſans s'expliquer que par les ſervices qu'il lui rendoit.

Le Duc d'*Albe*, naturellement amoureux & galant, ſentit renaître cette paſſion pour elle, & le Cardinal *Salviati*, que ſa Sainteté avoit envoyé pour travailler à la négociation, connut avec regret, que ſa plus grande affaire étoit de domter les mouvemens de ſon cœur.

Un matin qu'il étoit entré dans ſa chambre pour la conſulter ſur un article que l'on avoit longtems débattu, il la trouva encore au lit : Elle étoit ſi prodigieuſement belle, & la nuit avoit mis un déſordre ſi avantageux en toute ſa perſonne, que le Cardinal ébloui, & peut-être ému, ne put jamais parler après qu'il ſe fut aſſis. Il la conſidéroit avec des regards, qui ne s'accordoient pas avec ſon caractére, & toute ſa contenance marquoit abſolument un homme qui ne ſçait plus où il en eſt.

La Princeſſe, qui avoit déja connu l'état de ſon ame, eut envie de rire ; mais conſidérant enſuite avec pitié la miſére du cœur humain, Votre Eminence, lui dit-elle, a mal pris ſon tems pour m'entretenir. Allez, continua-t-elle en lui prenant la main, allez dans mon cabinet, je vai me lever, & nous raiſonnerons après cela avec plus de commodité. Elle le congédia ainſi pour lui donner le tems de finir ſon embarras & de ſe remettre.

Elle le trouva dans un état plus raiſonnable, & ayant fini avec lui la conférence, le Chancelier *Gatinara* entra, à qui

qui elle en accorda une autre : ils ſe débatirent quelque tems ſur l'article qui étoit en conteſtation. Durant la diſpute, la robe de Madame d'*Alençon* s'ouvrit, & ſon ſein parut à découvert. Le Chancelier frapé à cet aſpect y porta toujours ſes curieux regards, & ne ſçachant plus ce qu'il diſoit, il accorda l'article & le ſigna. Madame d'*Alençon*, occupée par de ſi grands intérêts, ne s'aviſoit pas de ce qui l'agitoit; mais le Chancelier ſe laiſſant tomber tout d'un coup à ſes pieds: Qui peut vous réſiſter? s'écria-t-il. Voulez-vous auſſi la Couronne de l'Empereur? & ſe relevant promtement, il ſortit ſans tourner la tête, & ſans la ſaluer. La Princeſſe fut toute étonnée d'une telle ſaillie en un homme ſi ſage: elle s'aperçut enfin de l'état où elle étoit, & ayant appellé *d'Eſcars* qui l'avoit ſuivie en Eſpagne, comme vous le ſçavez, elle lui fit part de ſes deux Avantures; elles en rirent beaucoup: *d'Eſcars* lui diſoit plaiſamment, qu'elle alloit révolter tous les Sujets de l'Empereur, & qu'elle avoit déconcerté toute la gravité Eſpagnole. Le Connétable entra comme elle étoit dans la bonne humeur,

où la foibleſſe de ces deux hommes l'avoit miſe; il s'en divertit avec elle, connoiſſant bien qu'elle n'en ſeroit que mieux ſervie, & que les affaires de France en iroient mieux. Il lui témoignoit pourtant quelque chagrin au ſujet de l'Empereur. Le Roi avoit changé d'avis, & n'avoit plus voulu ſe charger de lui répondre; il avoit prié ſa ſœur de le faire pour lui; & quand le Duc de *Bourbon* lui témoignoit quelque appréhenſion, Ne craignez rien, lui diſoit-elle; j'ôterai tout eſpoir à l'Empereur, & je ſçaurai bien le réduire à ma volonté.

Vous croyez bien que l'Empereur dans cette attente étoit en quelque impatience. Il ſe rendit auprès d'elle avec autant de timidité, que le moindre de ſes ſujets en eût pû avoir. Je viens apprendre mon ſort, lui dit-il, Madame; & ſi la paix eſt faite entre le Roi votre frére & moi? Seigneur, reprit-elle, les vaincus n'impoſent point de loix, & le Roi & moi connoiſſons trop que c'eſt à vous à nous en faire. Car, Seigneur, pour la galanterie qu'il vous a plû de m'adreſſer, ſoit qu'il y ait de la vérité, ſoit qu'il n'y en ait pas, le Roi à qui j'ai rendu compte de

de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, me laisse maîtresse de moi-même, & ne veut plus forcer ma volonté. Hé bien, Madame, repartit l'Empereur, que dois-je attendre? Ne puis-je pas espérer que vous voudrez bien régner avec moi sur la plus grande partie de l'Univers? Seigneur, repliqua-t-elle, je n'ai pas tant d'ambition. J'ai déja une fois été sacrifiée. Je connois si bien le prix de la liberté, que, puisqu'on me la donne, j'en jouirai, & je passerai le reste de ma vie dans le repos auprès du Roi mon frére. Je vous dirai pourtant, Seigneur, que si c'étoit une nécessité absolue que je fusse la victime de la politique & du bien de l'Etat, j'aimerois mieux être unie avec vous qu'à tout le reste des Rois du monde, & cela seulement, Seigneur, par l'estime que j'ai pour votre personne, & point du tout pour l'offre de l'Empire que vous possédez. Je ne puis me flatter, s'ecria l'Empereur, par des paroles, dont l'effet leur est si opposé. Madame, continua-t-il, si l'aversion que vous avez pour moi est si invincible, cette ardente amitié que vous avez pour le Roi vôtre frére, ne de-

vroit-elle pas vous faire enviſager qu'il eſt encore dans mes Priſons, & que la France ſouffre & gémit? Seigneur, reprit la Princeſſe, qui ſçavoit les affaires de l'Empereur comme lui-même, le Roi eſt dans vos Priſons, je le ſçai, ſans qu'il ſoit beſoin que vous m'en faſſiez ſouvenir; & nous trouverons bien les moyens de l'en retirer. La France gémit, il eſt vrai, mais elle a cent mille bras tout prêts à ſe faire raiſon des inſultes & des caprices de la fortune. La Princeſſe dit tout cela d'un air dédaigneux & mépriſant; mais l'Empereur ne ſentit que le refus de ſon amour.

Dès ce moment, il prit une horrible haine contre le Connétable; il ne vit que trop qu'il étoit la cauſe des refus de la Princeſſe. Il traina autant qu'il put la négociation en longueur, & juſqu'au point que le tems du paſſeport de Madame d'*Alençon* étoit prêt d'expirer, ſans qu'elle y fît de réflexion.

Elle s'étoit un ſoir retirée fort tard, & elle venoit de ſe mettre au lit, quand *Papethun*, cet agréable fou de l'Empereur, & qui n'affectoit de l'être qu'avec beaucoup d'eſprit, ſe mit à crier & à fai-

faire un désordre enragé à la porte de son appartement. Les femmes de la Princesse, qui ne savoient ce que c'étoit, lui ouvrirent : il se jetta d'abord à terre ; il dit qu'il étoit perdu, s'il ne voyoit pas *d'Escars*, parce que son premier sommeil avoit été troublé par un mauvais songe. Il ne regardoit pas Madame d'*Alençon*, il appelloit toujours *d'Escars*. La Princesse, qui rioit de la peur qu'avoient eue ses femmes, commanda qu'on allât chercher *d'Escars*, qui vint toute deshabillée. *Papethun* fit semblant de ne la reconnoître pas ; il crioit qu'on la lui avoit changée, que ce n'étoit pas elle ; & paroissant tout effrayé, quand elle le caressoit, il se mit à fuir vers le lit de la Princesse, & il mit la tête dedans, & d'une main tenant la couverture, de l'autre il lui donna une lettre, en lui disant qu'elle étoit du Duc de *Bourbon* ; & faisant encore cent extravagances, il s'en alla en tempêtant, & disant qu'on lui avoit dérobé *d'Escars*.

Quand *Papethun* fut sorti, la Princesse se fit apporter une bougie, & s'imagina que le Connétable lui donnoit un avis bien important, puisqu'il s'étoit

ſervi d'une voie ſi extraordinaire. Elle ouvrit la lettre, & y lut ces paroles.

On veut vous ſurprendre, Madame, & vous amuſer juſqu'à ce que le tems de votre paſſeport ſoit expiré : il le ſera dans cinq jours : après quoi ſi vous êtes ſur les Terres d'Eſpagne, on aura ſans violer la foi publique un prétexte de vous retenir priſonnière. Je ſuis indigné, ma Princeſſe, des projets qu'on oſe former. Vous ne pouvez être aſſez tôt avertie : penſez au remède.

La Princeſſe s'abandonnoit toute entiére à l'étonnement, & la franchiſe naturelle lui faiſoit regarder l'attentat qu'on vouloit exécuter en ſa perſonne comme une trahiſon, lorſqu'elle entendit tomber quelque choſe de fort peſant ſur le haut de ſon lit. Elle fit regarder incontinent ce que ce pouvoit être. On lui donna une maſſe de plomb à laquelle un papier étoit attaché. C'étoit le même avis, que le Connétable venoit de lui donner ; elle crut reconnoître que c'étoit de la part de *Gatinara*, & elle lui en ſçut bon gré :

gré: cependant, elle ne perdit pas de tems, elle dit à ſes femmes de ſe tenir prêtes, & de faire avertir les officiers de ſa maiſon; & dès que le jour parut, elle fit éveiller l'Empereur pour l'avertir qu'elle alloit partir. Elle embraſſa le Roi, bien aſſurée qu'elle le reverroit dans peu. Elle dit au Duc de *Bourbon* à la hâte ce qui pouvoit le plus le contenter; enſuite adreſſant une raillerie piquante à l'Empereur, elle lui dit adieu pour jamais, & monta ſur le plus vite de ſes chevaux, ſuivie de peu de ſes hommes & de deux de ſes filles ſeulement, les autres vinrent dans ſon équipage; elle alla toûjours ſans ſe repoſer, & ſa diligence fut ſi grande, qu'elle arriva ſur les Terres du Roi de Navarre une heure avant que le tems de ſon paſſeport fût fini. J'ai ouï dire à *d'Eſcars* qui l'accompagna dans cette courſe, qu'elle n'a jamais été ſi gaïe. Elle fit cent chanſons ſur ſon avanture, & fut enfin reçûe ſur la frontiére par une bonne eſcorte de braves François que commandoit *Clermont-Lodève*, & par le Roi de *Navarre* lui-même, qui ne laiſſa pas échaper cet empreſſement à ſon amour. La Princeſſe le reçut à ſon

ordinaire, & voyant après *Caumont* & *Lautrec* qui avoient quitté la Régente pour venir au devant d'elle, elle leur fit cent careſſes, & leur témoigna l'amitié qu'elle avoit pour eux : Elle eut auſſi un Courier de l'Empereur, qui lui écrivoit, pour ſçavoir de ſes nouvelles, & qui lui mandoit que pour conſoler le Duc de *Bourbon* de ſon départ précipité, il lui vouloit donner le Duché de Milan. Il ajoûtoit artificieuſement, qu'il avoit d'autres prétentions qu'il mettroit bientôt au jour.

Madame d'*Alençon* ne fut point ſurpriſe de ce que lui mandoit l'Empereur ; elle ſçavoit bien de quoi elle étoit convenue avec le Connétable au ſujet de ſon mariage avec elle. Elle répondit à l'Empereur d'un ſtile enjoué, & d'une maniére délicate, où elle lui reprochoit ſon procédé avec tout l'eſprit du monde.

Elle prit quelques jours de repos, & rejoignit tout à loiſir la Ducheſſe d'*Angoulême* : elle la reçut du même air qu'elle avoit accoûtumé, lui diſant ſeulement, que ſi elle eût voulu, elle eût revû plutôt le Roi ſon fils ; qu'il avoit eu

eu trop de condeſcendance pour elle, en ne lui ordonnant pas d'épouſer l'Empereur; & qu'elle avoit paru avoir peu d'amitié pour ce cher frére & pour ſon pays, en refuſant un tel établiſſement. Quoique la Régente ſe contraignit, il parut un fond d'aigreur dans ce peu de paroles; à quoi la Princeſſe répondit, que le Roi ne l'avoit pas voulu contraindre. Il a bien fait, reprit ſa mére, puiſqu'il vous aime mieux que ſa liberté. Cependant, elle affecta de ne lui plus parler du Roi de *Navarre* comme elle avoit accoûtumé, & ce Prince perdoit tous ſes ſoins auprès de la Princeſſe. Elle reçut pluſieurs fois des lettres du Connétable, qui l'aſſuroient qu'il ſe rendroit auprès d'elle auſſi-tôt que le Roi ſeroit en liberté.

Ce tems ſi déſiré arriva enfin; l'échange du Roi & des Enfans de France ſe fit, & le Roi s'arrêta quelque tems à Bayonne, où il n'avoit de ſatisfaction que quand il étoit en particulier avec ſa chére ſœur. Ils étoient l'un & l'autre dans l'impatience de l'arrivée du Connétable, ſçachant qu'il devoit quitter le ſervice de l'Empereur; & ils ne ſçavoient

voient à quoi ils devoient attribuer ſon retardement, lorſqu'un jour Madame la Régente, ſçachant que le Roi étoit chez Madame d'*Alençon*, s'y rendit. Elle avoit quelque altération ſur le viſage, & tout le monde s'étant retiré; Je viens d'apprendre, lui dit-elle, qu'un des Gentilshommes du Duc de *Bourbon* eſt inconnu dans Paris; il ne peut y être avec de bons deſſeins, tout doit vous être ſuſpect d'un tel ennemi. J'ai commandé qu'on l'arrêtat; on l'a fait, & on va le conduire ici par mon ordre. Le Roi & la Princeſſe crurent aiſément la choſe, & s'imaginant que le Connétable envoyoit quelqu'un des ſiens, comme cela lui arrivoit ſouvent, ils virent bien que la Ducheſſe auroit fait prendre ſes Lettres, & qu'ainſi elle étoit éclaircie des deſſeins du Roi, pour le mariage du Connétable avec Madame d'*Alençon*. Ils ſemblérent ſe préparer, par un coup d'œil qu'ils ſe donnérent, à une choſe qu'ils ne pouvoient auſſi bien éviter.

On conduiſit celui qu'on avoit pris, dans le Cabinet, où le Roi étoit avec ſa mére & ſa ſœur. Ils le reconnurent pour *Leurcy*, un des plus fidéles ſerviteurs du Con-

Connétable, ce qui perſuadoit encore mieux le Roi qu'il étoit venu porter des Lettres à la Ducheſſe d'*Alençon*. Auſſitôt qu'il parut, la Régente lui demanda d'un air fier ce qu'il venoit faire en ce pays, & par quel deſſein il ſe tenoit caché. Il répondit, que c'étoit pour ſes propres affaires, & que le Duc de *Bourbon* étoit aſſez mal avec le Roi pour qu'un homme à lui dût prendre quelque précaution; car, continua-t-il avec une feinte ingénuité, comme tout eſpoir nous eſt ôté de revenir déſormais en France, le Prince mon maître manquant aux promeſſes qu'il avoit faites au Roi à Madrid de venir épouſer la Princeſſe ſa ſœur dès qu'il ſeroit en liberté, vous voyez bien, Madame, que ne le faiſant pas, & ayant quelque intérêt à ménager ici, je ne pouvois prendre trop de ſoin pour me cacher.

Comment, dit Madame la Régente, en ſe tournant vers le Roi, faiſant tout-à-fait l'étonnée, vous avez diſpoſé de ma fille, ſans avoir la bonté de m'en faire part? Madame, lui répondit le Roi, n'entrons point en éclairciſſement, & ſçachons ſeulement ce que *Leurcy* a à dire. Continuez,

nuez, lui dit le Roi, & dites-moi pourquoi votre Maître refuſe l'honneur que je lui voulois faire de lui donner ma ſœur? Sire, reprit *Leurcy*, le Duc de *Bourbon* a toujours les mêmes ſentimens de reſpect pour Madame d'*Alençon*: mais il a été un peu piqué de ce que Votre Majeſté lui a enlevé la Reine de Portugal, dont le mariage lui donnoit de ſi éclatantes dignités. L'Empereur, qui brûle d'amour pour la Princeſſe vôtre ſœur, l'a prié de la lui céder, & lui fait de ſi grands avantages, qu'un homme encore moins intéreſſé que mon Maître n'auroit pû s'empêcher de les accepter. Et quels ſont-ils ces avantages? reprit le Roi. C'eſt le Duché de Milan, Sire, repliqua *Leurcy*, dont l'Empereur l'a déja inveſti, & le Royaume de Naples qu'il lui promet, avec l'Infante de *Portugal* qu'il lui donne.

Aux paroles de *Leurcy*, la Princeſſe avoit ſenti ſon cœur frappé de la plus ſenſible douleur; mais après cette premiére émotion, elle ſe rendit ſi fort maîtreſſe d'elle-même, qu'aucun trouble ne parut ſur ſon viſage. La Régente l'obſervoit, &

& *Leurcy* alloit continuer, lorſque le Maréchal de *Montmorency* vint dire au Roi que *Moncade* venoit d'arriver en poſte de la part de l'Empereur. Le Roi jetta d'abord les yeux ſur ſa ſœur, comme pour lui dire que ſelon les apparences ils alloient avoir la confirmation de ce que *Leurcy* leur avoit dit, & voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager, il commanda qu'on le fit entrer. *Moncade* donna un paquet au Roi, qui l'ouvrant y trouva le Contrat de mariage du Duc de *Bourbon* avec l'Infante de *Portugal.* Il étoit ſigné de la main de ce Prince. La Régente en voulut voir la ſignature, & la Princeſſe la reconnut.

Le Roi lut la lettre de l'Empereur, par laquelle il lui demandoit encore la Ducheſſe d'*Alençon* en mariage, & lui donnoit des raiſons ſpécieuſes pour autoriſer celui du Duc de *Bourbon* avec la Princeſſe *Iſabelle.*

Après cette lecture, le Roi ordonna à *Moncade* de parler. Il dit que l'Empereur avoit eu beaucoup de peine à réſoudre le Duc de *Bourbon* à l'alliance qu'il lui propoſoit; mais que la conſidération de tant d'avantages dont l'Empereur le com-

combloit, jointe à la vûë de l'Infante que le Duc avoit été trouver à Séville, l'avoit déterminé. La Ducheſſe d'*Angoulême*, jugeant que c'étoit là le tems propre pour montrer ſes fureurs, éclata en emportemens & en injures contre le Connétable. Le Roi, quoique très offenſé, ſe rendit maître de ſon reſſentiment, & pria ſa mére de ſe modérer. Elle le fit en effet, & reprenant la parole d'une maniére plus retenue, elle fit un fort beau diſcours de politique pour obliger le Roi à accorder ſa ſœur à l'Empereur; mais aux ſeules conditions, qu'ils opprimeroient enſemble le Duc, & qu'ils le pourſuivroient juſqu'au bout du monde.

Le Roi repondit, que la Princeſſe étoit libre, & qu'il ne la contraindroit jamais: alors *Moncade* lui préſenta une lettre de la part de l'Empereur, la Ducheſſe ayant demandé au Roi la permiſſion de la prendre. Le Roi congédia *Moncade*, & lui dit qu'il auroit inceſſamment ſa réponſe.

Après qu'il s'en fut allé, le Roi, ſe tournant vers *Leurcy*, lui ordonna de ſortir inceſſamment du Royaume, & de ne ſe préſenter jamais devant lui, ne

ne le voulant pas punir comme il le méritoit.

Madame la Régente, ſe voyant ſeule avec le Roi & ſa fille, s'évapora en injures contre le procedé du Connétable, & ſe retira pleine de courroux en apparence.

Quand la Princeſſe ne vit que le Roi auprès d'elle, ſa douleur parut ſans contrainte pour l'horrible injure qu'elle recevoit. Elle envoya chercher la Princeſſe *Renée*, qui s'étant rendue auprès d'elle, partagea bien vivement l'outrage qu'on lui faiſoit. Madame d'*Alençon* verſoit des torrens de larmes; elle s'étoit fait une ſi grande violence devant ſa mére pour renfermer ſon reſſentiment, qu'elle en penſa mourir. Elle demandoit pardon au Roi de ſes foibleſſes, comme s'il eût été un Juge bien ſévére: il la tenoit entre ſes bras, & Madame *Renée* étoit dans une affliction inconcevable. Enfin, quand la Ducheſſe d'*Alençon* fut un peu moins agitée, elle dit au Roi, qu'elle honoroit trop un ingrat par de ſi tendres témoignages de douleur, qu'elle les vouloit cacher aux yeux de toute la terre, lui demandant ſeulement une grace, qui

étoit

étoit de lui donner trois jours avant que de renvoyer *Moncade*, afin qu'elle eût le tems de prévenir le Connétable, qui, ſelon ce qu'on leur avoit dit, n'avoit point encore terminé ſon mariage. Je veux donc, continua-t-elle, épouſer le Roi de *Navarre*. Ah! ma ſœur! Ah! Madame! que voulez-vous faire? s'écriérent en même tems le Roi & la Princeſſe *Renée*. Ce que vous me conſeilleriez ſans doute vous-mêmes, ſi vous entriez bien dans mes intérêts, reprit la Ducheſſe d'*Alençon*. Je veux que le Connétable ſente que je le dédaigne, & en même tems m'affranchir tout-à-fait de l'autorité de ma mére, & n'en demeurer pas moins auprès de vous, continua-t-elle, en regardant tendrement le Roi. Mais, lui diſoit-il, ſi vous avez à prendre un époux, acceptez les offres de l'Empereur. Je m'en garderai bien, pourſuivit-elle. Le Duc ne me regarderoit que comme une ambitieuſe; & je veux que, ſçachant qu'il ne dépend que de moi d'être Impératrice, il croye que le Roi de *Navarre* a touché mon inclination: elle pria le Roi de le faire avertir de ſes deſſeins; & pour vous abré-

ger

ger un discours qui tire trop en longueur, dès le lendemain elle se fiança au Roi de *Navarre*, & ils s'épousérent le jour d'après.

Moncade fut le triste spectateur de ce mariage, & il retourna porter à l'Empereur son Maître une si surprenante nouvelle.

La Régente se posséda merveilleusement dans une telle avanture, où sa joie étoit si grande. Celle du jeune Roi de *Navarre* fut excessive, & après son mariage, il se sentit mille fois plus amoureux qu'il ne l'étoit auparavant.

Le Roi, offensé jusqu'au vif contre le Duc de *Bourbon*, envoya en Italie lui annoncer une inimitié éternelle, & que sur quelque prétexte que ce fût, il ne mît jamais le pied en France, sur peine de la vie.

Le Connétable devoit bien penser par une maniére si éclatante, que le Roi le haïssoit, & qu'il étoit son ennemi irréconciliable. Nous avons sçû depuis, qu'il se mit à la tête des Impériaux, & qu'il fit quelques progrès considérables qui l'ont fait croire plus attaché que jamais à *Charles-Quint*.

On

On étoit encore tout rempli de ce qui venoit d'arriver, quand nous vîmes le *Peloux* à la Cour, qui y venoit ſans crainte & ſans précaution, puiſqu'il croyoit annoncer l'arrivée du Prince ſon Maître qui devoit être dans peu de jours. Il écrivoit à la Princeſſe une lettre plus paſſionnée que toutes celles qu'il lui avoit jamais écrites. Mais je ne puis vous dire l'étonnement du *Peloux*, quand il apprit tout ce qui venoit de ſe paſſer au ſujet du mariage du Duc de *Bourbon* & de l'Infante de Portugal. Il fit bien voir, qu'il n'y avoit jamais penſé, que c'étoit une fourbe malicieuſement inventée pour ruiner la fortune de ſon Maître, & dit tant de choſes circonſtanciées ſur ce que le Duc avoit refuſé ce prétendu mariage, que le Roi, la Princeſſe *Renée*, & moi, ne ſçavions plus que penſer, lorſqu'un bon Religieux demanda à parler en ſecret à la Reine de Navarre, & pria inſtamment que le Roi y fût préſent.

Il leur apprit, que *Leurcy* venoit de rendre l'ame entre ſes bras; qu'au lieu de partir comme on l'avoit crû, il étoit demeuré caché dans leur Couvent, d'où

il

il ſortoit quelquefois déguiſé ; qu'en étant ſorti le matin, il y étoit rentré avec toutes les couleurs de la mort peintes ſur le viſage ; que s'étant trouvé mal, il lui avoit déchargé ſa conſcience ; ſi bien que, pour s'acquitter de ſon devoir, il venoit dire au Roi & à la Reine ſa ſœur, que *Leurcy* avoit été gagné par Madame la Régente, & qu'il avoit trahi le Connétable, qui n'avoit jamais eu de penſée que pour Madame d'*Alençon*, n'aimant rien dans le monde qu'elle ; qu'auſſi-tôt que l'Empereur étoit devenu amoureux de la Princeſſe, il avoit averti Madame la Régente de tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, & des deſſeins ſecrets qui étoient entre le Roi & lui, de donner Madame d'*Alençon* au Connétable ; que depuis ce moment la Régente & l'Empereur avoient toûjours été d'intelligence ; que c'étoit elle qui lui avoit conſeillé d'arrêter ſa fille auſſi-tôt que les paſſeports expireroient ; & qu'ayant manqué ce coup, elle lui avoit fait ſçavoir qu'elle avoit un blanc-ſeing du Duc de *Bourbon*, qu'elle l'avoit trouvé dans ſes papiers quand il ſortit de France. Il l'a-

l'avoit autrefois confié pour quelque affaire importante à la Ducheſſe de *Beaujeu* ſa belle-mére. La Régente s'en étoit ſaiſie, pour s'en ſervir au beſoin, & pour en faire l'uſage qu'elle jugeroit à propos. Elle avoit envoyé ce blanc-ſeing à l'Empereur, lui demandant de le remplir d'un faux contrat de mariage avec l'Infante *Iſabelle*, & qu'il profitât de l'aigreur où ſeroit Madame d'*Alençon*, pour l'obliger par-là à le recevoir pour époux; & voilà ce contrat, continua ce bon Religieux en le tirant de ſa poche. Il leur dit encore, que *Moncade* & *Leurcy* étoient d'intelligence, & que le premier, voyant leur artifice trompé par le mariage de la Reine, avoit rendu ce papier à *Leurcy*, qui le devoit remettre ce jour même à Madame la Régente, mais qu'il étoit mort bien repentant de ſes crimes, & en demandant mille fois pardon à Leurs Majeſtés.

La Reine remercia le bon Religieux, & le congédia; elle parut plus morte que vive aux yeux du Roi; la noirceur du procédé de ſa mére lui faiſoit horreur. Le mariage, où elle s'étoit engaga-

gagée, lui devenoit odieux, & l'innocence & l'infortune du Connétable lui inſpiroient une pitié qu'elle exprimoit par toute la tendreſſe de ſon cœur.

Le *Peloux* courut annoncer ce malheur à ſon illuſtre Maître. La Reine a vécu depuis dans une contrainte perpétuelle; mais comme elle a une grandeur de courage inſurmontable, elle cache ſa douleur, & il n'y a que le Roi, la Princeſſe *Renée*, & moi, qui la voyons ſenſible & tendre comme elle eſt. Je ne lui ai point vû de joie depuis ce tems-là, que celle que votre arrivée lui a cauſée. Et puiſque vous ſçavez toute l'Hiſtoire de ſes malheurs, aidez-nous à la conſoler, & plaignez avec nous le ſort d'une ſi admirable perſonne.

Si je la plains! s'écria la Princeſſe d'*Arragon:* Ah! Madame, je n'ai jamais été plus touchée: l'idée de mes propres malheurs me quitte, je ne puis penſer qu'à ceux de cette grande Reine, & de l'infortuné Connétable. Je l'ai fort connu à Madrid, & j'oſe dire qu'il me voulut bien permettre de l'eſtimer infiniment, & qu'il n'eſt pas

ſans amitié & ſans confiance pour *Alphonſine* & pour moi. Je ne croyois pas, reprit la Princeſſe de *Salerne*, que les ſentimens que j'ai pour lui puſſent jamais augmenter; mais tout ce que je viens d'apprendre me le rend ſi cher, qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour le voir heureux. Je hais horriblement la Régente: je ne ſçaurois ſouffrir le Roi de Navarre, & je voudrois bien qu'il mourût bientôt. La Comteſſe de *Sancerre* ſoûrit de l'impétuoſité qu'*Alphonſine* avoit euë à dire ce qu'elle penſoit, & après avoir encore donné une triſte attention aux ſouvenirs de tant d'événemens extraordinaires, on les vint avertir de ſonger à ſe ſéparer pour le bal que le Roi devoit donner le ſoir.

Fin de la I. Partie.

HIS-

HISTOIRE DE LA REINE DE NAVARRE.

SECONDE PARTIE.

TOute la Cour ſe préparoit pour le ſuperbe Bal que le Roi devoit donner, & l'on ne penſoit qu'à la parure qu'on devoit avoir, ou qu'à faire faire d'agréables habits de maſques. La Reine, dont l'humeur ſe contraignoit pour plaire au Roi, étoit magnifiquement habillée; & quand elle parut dans la ſalle du Bal, elle éblouït tous les yeux qui la regardérent. On ne ſera pas faché de voir ici une peinture de ſa perſonne, de ſon eſprit, & de ſes inclinations.

La Reine de Navarre avoit la taille haute & fine, elle marchoit mieux que perſonne du monde, & ſes actions les plus négligées avoient des graces qui obligeoient à l'aimer. Sa beauté étoit éblouiſſante; ſes yeux étoient ſi beaux, qu'il étoit ſouvent difficile d'en pouvoir ſupporter les feux éclatans, ou la langueur charmante. Sa bouche étoit une merveille, ſoit pour la forme ou pour la couleur; & l'arrangement de ſes belles dents donnoit un agrément infini à cette divine bouche. Il en ſortoit des oracles, qui ne ſe faiſoient jamais entendre ſans plaiſir. Elle avoit un aimable ſon de voix, touchant, harmonieux, & qui émouvoit toujours les inclinations tendres qu'on avoit dans le cœur.

On ne peut avoir plus d'eſprit que la Reine en avoit, mais de cet eſprit grand & ſublime, qui rendra ſon nom auguſte & vénérable aux ſiécles à venir. Sa vertu étoit auſſi pure que l'Aſtre qui nous éclaire; ſon ame étoit élevée au-deſſus de toutes les autres ames. Toute la nobleſſe & toute la généroſité étoient renfermées en elle ſeule. Elle étoit religieuſement pieuſe : mais ſa piété, quoique

que d'un merveilleux exemple, étoit plus pour elle que pour les autres. Elle ne contraignoit ſévérement perſonne, n'ayant point de ſcrupule qui gênat : elle laiſſoit à chacun ſa liberté, ſans trouver à redire à la conduite des autres. Elle croyoit toujours le bien, & excuſoit le mal, prompte à ſecourir les malheureux. Elle étoit naturellement fort gaye, peu ſujette aux paſſions, ſçachant aimer ſes amis, ſe piquant d'en avoir, familiére avec tout le monde, bonne au-dela de ce qu'on peut dire, ſûre, fidéle ; ayant pour le Roi ſon frére cette ardente & prodigieuſe tendreſſe, qu'on peut aſſurer avoir fait tout le charme & toute l'application de ſa vie.

Cette Princeſſe, telle que je viens de la repréſenter, étoit en un de ſes plus beaux jours à la fête du Roi ſon frére. Pluſieurs grandes beautés y brillérent ; mais toutes cédérent aux charmes qu'elle étala. La Princeſſe d'*Arragon* étoit habillée à la Françoiſe. Elle parut plus qu'humaine ; & la Reine ſeule pouvoit avoir de l'avantage ſur une beauté ſi charmante. *Alphonſine* étoit en maſque, & de la troupe de la Princeſſe *Renée*.

Le Roi parut plein de Majeſté. Tous les Princes de ſon auguſte Sang ſe diſtinguoient autant par les agrémens de leur perſonne, que par le rang que leur donnoit leur naiſſance. Les Seigneurs parurent à l'envi avec éclat ; & parmi un grand nombre d'Etrangers, le Duc de *Lorraine*. *Hercule d'Eſt*, le Comte de *Guiſe*, *Galéas de Saint Severin*, & le Prince de *Melphe*, ſe firent remarquer avec tous les avantages qu'ils pouvoient déſirer.

Il y avoit quelque tems que le bal étoit commencé, quand la jeune Ducheſſe d'*Eſtoutevillie*, & la Comteſſe de *Sancerre*, qui n'avoient pû être plutôt habillées, à cauſe de la galanterie de leur parure, percérent avec peine une foule prodigieuſe pour pénétrer juſqu'à la porte du bal.

La confuſion étoit ſi grande, que les Gardes ne reconnoiſſoient perſonne. Néanmoins on prononça ſi ſouvent les noms de la Ducheſſe & de la Comteſſe, qu'elles avancérent pour entrer ; & on leur faiſoit faire place, quand deux Maſques, vêtus de grandes eſpéces de cappes fort ſuperbes & fort ſinguliéres, & qui repréſentoient preſque des Arméniens, les priérent de les faire paſſer avec elles.

La

La Ducheſſe jugea qu'ils ne vouloient pas ſe faire connoître aux Gardes, à qui on ſe nommoit pour paſſer: & ſe tournant vers Madame de *Sancerre*, Prenons ces Maſques en notre protection, lui dit-elle; & donnant la main au plus avancé il la conduiſit, & l'autre prenant celle de la Comteſſe l'aida auſſi à paſſer. Mais comme la preſſe étoit exceſſive, & qu'il levoit un peu les bras, Madame de *Sancerre* ſe trouva la main ſur ſon cœur, & fut étrangement ſurpriſe d'y ſentir un battement extraordinaire. Elle ne put cacher ſon étonnement. Ah, Maſque, lui dit-elle, que votre cœur a d'étranges mouvemens! Il ne lui répondit rien, & elle entendit qu'il ſoupira profondément. Il lui ſerra la main ſans lui répondre, & quand ils furent dans la ſalle du bal, & qu'il l'eut miſe à ſa place, il l'arrêta comme elle s'alloit aſſeoir. Ah! Madame, lui dit-il, que vois-je? Eh que voyez-vous, lui dit-elle? Mais ſe remettant après avoir été quelques momens ſans lui rien dire, il lui fit une profonde reverence, & ſe perdit dans la foule.

Tous les Maſques n'étoient pas encore entrés, parce que le bal étoit régu-

lier, & ils étoient répandus dans un fort grand appartement. Le Roi voulut voir danſer la Princeſſe de *Salerne*, qui danſoit admirablement bien la Sarabande Eſpagnole. *La Roche du Maine* la ſçavoit parfaitement. Le Roi ſouhaita de la leur voir danſer enſemble. L'habit d'*Alphonſine* étoit avantageux à cette danſe; elle étoit habillée en Bohémienne. Comme elle étoit grande, & que ſa taille étoit parfaitement belle, elle ravit tous les yeux, & elle enleva preſque tous les cœurs. *La Roche du Maine* penſa lui-même l'adorer, & ſe fixer pour toute ſa vie. Cette divine danſe exprimoit & émouvoit toutes les paſſions. *Alphonſine* la danſoit avec des expreſſions vives & animées: & quiconque l'eût vûe eût déſiré moins de ſévérité en la rigoureuſe Inquiſition, qui depuis a défendu la Sarabande en Eſpagne.

La Princeſſe d'*Arragon* étoit aſſiſe fort loin de la Reine, à cauſe de toutes les Princeſſes du Sang qui les ſéparoient. Le Maſque, qui avoit donné la main à Madame de *Sancerre*, vint parler Eſpagnol à *Dona Maria*. Elle lui répondit d'abord ſans trop d'attention. Eh quoi! lui dit-il,

il, la langue de votre pays ne vous fait-elle nul plaiſir à entendre ? Croyez-vous que je ſois le Duc de *Nagera* qui ſuis reſſuſcité ? & ſi un autre plus amoureux que lui paroiſſoit, ſe trouveroit-il entiérement oublié ?

L'Avanture de la Princeſſe d'*Arragon* avoit fait tant de bruit, qu'elle ne s'étonna pas qu'on l'entretint du Duc de *Nagera*. Mais elle fut un peu ſurpriſe, qu'on lui parlât d'un autre amant. Je ne me croirois pas trop aſſurée ici, lui répondit-elle, ſi vous pouviez être le Duc de *Nagera* : & ſi quelqu'autre m'étoit aſſez cher pour occuper mon ſouvenir, ſa préſence ne me ſeroit pas déſagréable ; & ſi je ſouhaitois quelqu'un auprès de moi, je voudrois qu'il fût de quatre doigts moins grand que vous ne l'êtes, afin que je me puſſe flater quelques momens d'une choſe qui me feroit tant de plaiſir. Vous voudriez donc, lui repliqua le Maſque, que j'euſſe de grands yeux noirs pleins de feu, que je fuſſe en habit de fille, & tel que parut un homme fort amoureux dans une galerie du Palais de Madrid. Ah ! dit la Princeſſe d'*Arragon*, après avoir un peu penſé,

je vous reconnois, vous êtes mon vaillant Libérateur, vous êtes le vainqueur à qui je dois ma liberté. En effet, c'étoit le merveilleux inconnu, qui dans la forêt l'avoit remiſe entre les mains de *Lautrec*. Mais, Seigneur, pourſuivit-elle, que venez-vous faire en ces lieux? Quel que ſoit votre deſſein, je puis ne vous être ni ſuſpecte, ni inutile. Employez-moi, je vous prie. Hélas! lui dit-il, que pouvez-vous faire? & moi que dois-je ſouhaiter que la mort? N'importe, lui répondit-elle; vivez. Il vous eſt arrivé des événemens ſi étranges, que j'en eſpére enfin de favorables. Un de mes amis, lui repliqua-t-il, vous parlera: je vous verrai. Il vouloit pourſuivre, quand Madame de *Caumont*, ne voulant plus parler au Comte de *Guiſe*, interrompit la Princeſſe d'*Arragon*, & le Maſque ſe retira incontinent. Celui qui étoit entré avec lui s'étoit mis au pied de la Reine, qui ce ſoir-là étoit fort mélancholique, & ſeulement par une certaine humeur qu'il n'eſt pas poſſible de ſurmonter. Il lui parla d'abord en quatre ou cinq ſortes de langues, qu'elle entendoit toutes parfaitement. Et comme il lui parut avoir

de

de l'eſprit, elle l'écouta volontiers. Il lui dit, qu'il étoit Marchand Arménien, & qu'il avoit voyagé dans une grande partie du monde. La Reine lui demanda s'il avoit acheté bien des raretés. Il lui répondit, que les choſes précieuſes faiſoient tout ſon trafic; que ſur-tout il avoit deux portraits d'un Prince & d'une Princeſſe qui étoient l'ornement de l'Univers. C'eſt une ſœur du Sophi, continua-t-il, dont je veux parler. Un Prince de Mingrelie l'aima dès qu'il fut capable d'aimer. Après mille travaux qu'il ſouffrit, & mille marques d'amour qu'il lui donna, au moment qu'il alloit être heureux, un monſtre effroyable lui enleva la Princeſſe: il ne cherche plus qu'à mourir. N'entrez-vous pas dans les intérêts de ce malheureux, Madame? pourſuivit-il. Oui, ſans doute, reprit la Princeſſe. Je veux vous montrer leur portrait, continua-t-il, afin de voir par-là ſi vôtre cœur eſt capable d'être touché; & tirant de ſa poche une boëte magnifique, il l'ouvrit, & la Reine s'y reconnut. Elle étoit encore dans la ſurpriſe où cette vûe l'avoit miſe, quand elle tomba dans une plus grande. L'Arménien ayant ouvert une ſeconde boëte,

où elle reconnut le portrait du Connétable, elle devint fort rouge, & ce beau coloris ne servit qu'à l'embellir. Quoique le feint Marchand lui montrat ces portraits avec beaucoup d'adreſſe, elle craignit qu'on ne vît celui du Duc de *Bourbon*: elle le couvroit de la main. Que penſez-vous, lui dit l'Arménien, de ce pauvre Prince? L'a-t-on condamné à des peines éternelles? & ſon innocence & ſa fidélité ne peuvent-elles point eſpérer quelque changement favorable? Le trouble de la Reine étoit ſi grand, qu'elle n'avoit pas la force de répondre. Il ne lui étoit pas poſſible de diſſiper la penſée de l'enchantement où elle ſe croyoit. Elle trouvoit une ſi grande hardieſſe dans celui qui lui parloit, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'un homme eût l'audace de l'entretenir de la ſorte. Je m'intéreſſe pour le Prince de Mingrelie, Madame, pourſuivit le Maſque ſans s'étonner: & jouiſſant à plaiſir de l'émotion où il la voyoit, Je ſçai que l'état, où il eſt, eſt épouvantable. Ne voudroit-on rien faire pour lui? La Reine, dans un trouble toujours égal, embarraſſée pour la premiére fois de ſa vie, lui répondit enfin:

enfin : Finiſſez vôtre allégorie, Maſque, & allez avec que'qu'autre prendre une converſation plus divertiſſante. Elle avoit toujours la main ſur le portrait pour le cacher ; & le Maſque, faiſant ſemblant d'avoir du dépit contre elle, la quitta bruſquement, & lui laiſſa le portrait du Connétable. Ce fut alors, que la Reine demeura confuſe, & ſi étonnée, qu'elle ne ſçavoit quel parti prendre. Elle ne put faire autre choſe que de mettre ce portrait bien ſecrétement dans ſa poche : elle chercha des yeux l'Arménien, mais elle ne le vit plus. Que ne penſa-t-elle point ! Elle crut d'abord, que Madame la Régente l'avoit livrée au déſagrément de cette avanture : mais cette penſée ne lui dura pas longtems. Cher Prince, diſoit-elle en elle-même, quel Démon favorable vient de me parler de vous, & rapelle une tendreſſe que j'ai pris ſi inutilement le ſoin d'étouffer ? Elle ne put s'empêcher de s'abandonner à ce premier mouvement ſenſible : mais enſuite, retombant dans une profonde rêverie ſur ce qui venoit de lui arriver, elle ne pouvoit s'imaginer qui étoit le téméraire qui avoit oſé lui parler de la ſorte. Elle tournoit ſa pen-

penſée de tous côtés, ſans y pouvoir rien connoître : ſçachant bien, qu'aucun homme au monde n'étoit à portée de s'entretenir avec elle ſur un tel ſujet. Le Roi, qui s'étoit maſqué un moment pour ſe divertir, vint ſe raſſeoir auprès d'elle ; & lui contant quelque galanterie qu'il venoit de faire, il l'arracha à l'idée qui l'occupoit ſi terriblement. La Princeſſe *Renée* s'approcha d'elle auſſi. La Reine lui dit en deux mots ce qui venoit de ſe paſſer. La Princeſſe en fut ſurpriſe, chercha l'Arménien, & ne le trouva point ; mais elle s'amuſa comme les autres perſonnes à vouloir deviner un grand Maſque de belle taille, & dont l'habit étoit magnifique. Il parloit à toutes les Dames. Il leur diſoit à chacune quelques particularités de leurs affaires qui les embarraſſoient étrangement ; & il excitoit une ſi grande curioſité, que le Roi lui-même en eut, à qui il prit auſſi la liberté de dire des choſes qui l'étonnérent beaucoup. On le fit danſer pour connoître ſa danſe : mais cela fut inutile, ſoit qu'il la contrefit, ou qu'elle fût comme celle de bien d'autres. Quand il eut danſé avec la jeune *d'Orval*, il vint pren-

prendre la Reine; ce qui fit juger de ſa condition. Elle lui donna la main, & comme il la menoit lentement à la place où il devoit commencer, il la regarda fixement, & ſe panchant vers elle: Eſt-ce la Reine de Navarre, lui dit-il, que je méne danſer? Qui m'eût dit, il y a ſix mois, que vous ſeriez un jour la Reine de Navarre? Il s'arrêta un moment comme pour attendre ſa réponſe; mais la Reine avoit trop de trouble, & tant de choſes ſurprenantes lui étoient arrivées ce ſoir là, qu'elle ne ſçavoit ſi tout ce qu'elle entendoit n'étoit pas une illuſion de ſes ſens: & le Maſque remarquant ſon état, Ah! Madame! lui dit-il, en recommençant à marcher, je n'ai plus la force de vous faire des reproches; & ſe trouvant où il faloit être, il danſa, & danſa d'une maniére fort galante. Le bal étant fini, & le Roi s'allant lever de ſon Siége, le Maſque courut ſe jetter à ſes pieds à viſage découvert. Tout le monde le reconnut pour *Pomperan*. Et bien qu'il fût le Favori du Duc de *Bourbon*, le Roi, qui l'avoit particuliérement connu à Madrid, l'aimoit fort tendrement, & lui avoit donné la permiſſion de revenir

nir en France toutes les fois qu'il le voudroit. C'étoit un homme de grand mérite. Le Roi l'embraſſa, & tout le monde ſe réjouit de ſon arrivée. La Reine le reçut en rougiſſant; & Madame la Régente, qui ſe trouva près de lui, l'honora d'un accueil auquel il ne s'attendoit pas.

Le Roi ſe retira, & tout le monde en fit de même; il étoit ſi tard, qu'on ne ſongeoit qu'à s'aller repoſer. Les Officiers, qu'on avoit donnés aux Princeſſes Eſpagnoles, les reconduiſoient. Le Prince de *Melphe* avoit ramené la Reine chez elle; & la Princeſſe d'*Arragon* apperçut *Alphonſine* conduite par un Maſque vétu comme celui qui lui avoit parlé. Quand elles furent dans leur chambre, elle les vit entrer dans un cabinet, & un moment après elle entendit un grand cri, & *Alphonſine* qui l'appelloit. Elle courut dans le cabinet, & au premier pas qu'elle y fit, elle ſe ſentit embraſſer les genoux par ce Maſque, qu'elle reconnut pour ſon cher *du Guaſt*. Jamais ſurpriſe ni joie ne furent pareilles à la ſienne, & n'étant pas maitreſſe des mouvemens qui l'entrainérent, elle paſſa ſes beaux bras autour de ſon col, & lui témoigna mieux

mieux par cette action que par ſes paroles la tendreſſe dont elle étoit capable pour lui. Rien ne fut égal aux tranſports de ces deux Amans. *Alphonſine* y mêla ceux de la joie. Ils ſe vouloient dire cent choſes, & ils ne ſe diſoient rien. Pénétrés de leur propre amour, ils le firent mieux connoître par ce déſordre, que par tout ce qu'ils auroient pû ſe dire; & ils alloient entrer en matiére ſur leurs avantures, quand ils entendirent crier déhors, comme c'étoit la coûtume lorſqu'on vouloit fermer les portes du Chateau de St. Germain; ſi bien que tout ce que *du Guaſt* put dire à la hâte, ce fut que le lendemain la Princeſſe auroit de ſes nouvelles.

Elle demeura quelque tems occupée du plaiſir qu'elle venoit de recevoir. Mais comme on n'eſt pas aſſez heureux pour le goûter longtems, le ſien fut troublé par la crainte qu'elle eut que l'Empereur ne trouvât mauvais que le Marquis fût en France, s'il y étoit ſans ſon aveu. Elle ne ſçavoit même pourquoi il y étoit, & elle attendoit le jour ſuivant avec une inquiétude qui la tint éveillée une partie de la nuit.

D'au-

D'autres beaux yeux encore furent ouverts cette nuit-là, & la Reine de *Navarre* étoit trop occupée, pour avoir un ſommeil tranquille. Que ne penſa-t-elle pas! Quel trouble la vûe & les paroles de *Pomperan* n'avoient-elles pas jetté dans ſon ame! Elle s'imagina, que ce fidéle ami du Duc de *Bourbon* lui avoit peut-être fait parler par l'Arménien, quoiqu'elle ne comprit pas qu'il eût dû confier à un autre cette indiſcrette commiſſion. Le portrait du Prince, qui étoit demeuré entre ſes mains, l'étonnoit encore, & elle admiroit en elle-même qu'il y fût, elle qui avoit été toute ſa vie ſi retenue & ſi reſervée à refuſer à ſa tendreſſe les plaiſirs les plus propres à lui donner quelque ſorte de ſatisfaction. Ces penſées la tinrent preſque toujours éveillée; & ſi elle eut quelque repos, ce ne fut que pour des momens. Elle ſe réveilloit en ſurſaut, & la premiére idée qui ſe préſentoit à elle étoit celle du Connétable.

Pluſieurs Amans veillérent cette nuit, charmés de leur amour, ou tourmentés par leurs peines. *Dragut* fut celui qui s'agita le plus par le ſouvenir de la perte de la perſonne qu'il aimoit. Il ſe leva dès

que

que le jour parut, & allant chez ſon cher *Lautrec*, il le trouva qui s'alloit promener. C'étoit ſur la fin de l'été. On s'étonnera peut-être qu'il y eût des bals en cette ſaiſon; mais alors, on en donnoit dans tous les tems, & l'hyver n'avoit ſur cela aucun privilége pour un divertiſſement qui ſemble à préſent lui être conſacré.

L'air étoit doux & charmant, & cette matinée préparoit un beau jour. *Dragut* n'eut pas de peine à ſuivre *Lautrec*, & lui remarquant ſur le viſage une triſteſſe dont il y avoit ſi longtems qu'il déſiroit d'apprendre la cauſe: Vous alliez rêver, mon cher *Lautrec*, lui dit-il, & ce ne peut être qu'au ſujet de vos infortunes. Les partagerai-je toujours ſans les connoître? Soulagez vous, en me les apprenant. J'ai toute la diſpoſition qu'il faut avoir pour en être vivement touché. Je veux vous ſatisfaire, reprit *Lautrec*: auſſi-bien je ſens, par les nouvelles agitations qui me tourmentent, que je ne me ſuffis pas à moi-même; & tournant leurs pas du côté de la Seine, il trouvérent un endroit qui les déroboit à la vûe des paſſans. Il étoit au bord de la riviére, entre quelques ſaules, & tel qu'il le faloit pour

ne

ne pas craindre d'être interrompus. Ils s'assirent sur l'herbe; & *Lautrec* commença son discours de cette sorte.

HISTOIRE DE LAUTREC.

JE ne vous parlerai point de la Maison dont je suis: vous la connoissez. Je ne vous dirai pas aussi toutes les occasions où je me suis trouvé à la guerre, & les différens emplois que j'ai eus. Je ne veux uniquement vous entretenir que des affaires de mon cœur, & d'un fatal amour, qui a fait tous les malheurs de ma vie.

J'ai été si jeune dans les armées, que je puis dire, que je connoissois fort peu la Cour au mariage de *Louis XII.* Mais comme le Connétable de *Bourbon* alla aussi fort jeune à la guerre, il eut pour moi beaucoup d'amitié, & il vit avec plaisir le parfait attachement que j'avois pour sa personne.

Après le mariage du Prince de France

ce avec Madame, le Duc de *Bourbon* eut le choix d'aller commander en Guyenne, ou de marcher en Italie. Il choisit le premier de ces emplois, & me laissa l'autre. Je passe sur mon malheur, vous le sçavez. Ce Commandement me réussit mal. Je revins en France, & il n'y avoit que quatre jours que *Louis XII.* avoit épousé la Princesse d'Angleterre, lorsque j'arrivai. Je le vis au moment même, & ce ne fut que le soir comme il s'alloit mettre au lit. Ce bon Roi me fit autant de caresses, que si ses armes avoient été heureuses entre mes mains; & comblé de ses faveurs, je passai chez le Prince qui est le Roi d'à présent.

Il n'avoit que ses Favoris à son petit coucher, le Duc de *Bourbon*, *Montmorency*, *Brion*, *Monchenu*, & *Bonivet*. Le Prince me fit la grace de courir au devant de moi les bras ouverts, & de m'embrasser avec une affection bien capable de me contenter. Il voulut que ceux qui étoient auprès de lui me fissent un accueil semblable au sien; & je reconnus avec satisfaction, que le Duc de *Bourbon* étoit toujours plein de tendresse pour moi.

Après

Après que la joie de me voir fut modérée, on me parla de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour au mariage du Roi. On me peignit mille Beautés nouvelles que je ne connoiſſois pas, & qui étoient, ou à la Reine, ou aux Princeſſes. Le Prince voulut deviner de qui je ſerois amoureux, & il y eut ſur ce ſujet une agréable conteſtation entre lui & ſes Favoris. S'il veut aimer une perſonne d'une conquête difficile, diſoit *Montmorency*, il faut qu'il s'adreſſe à la fille du Batard de *Savoie*: ou plutôt, reprit le Prince, à la jeune Ducheſſe d'*Eſtouteville*. Non, non, pourſuivit *Monchenu*, l'air ébloüiſſant & les maniéres gayes de *Deſcars* le prendront aſſurément. S'il a du goût pour les belles blondes, reprit *Briou*, qu'il ne regarde que *Pluvant*: la jeune *d'Orval* avec ſon air ſi tendre pourroit bien encore l'enflammer. Il eſt des écueils plus redoutables, interrompit *Bonivet*, en ſe donnant l'air d'un homme important; & les Mortels peuvent quelquefois élever leurs penſées juſqu'aux Déeſſes. Ah! dit le Prince en riant, les Ixions ſont ſouvent punis; & pour une Vénus favorable, on

on trouve tous les jours des Junons insensibles.

Le Prince me défendit de voir la Reine hors de sa présence; il me dit qu'il me présenteroit à elle, voulant absolument connoître & pénétrer la premiére émotion de mon cœur. Il me commanda d'aller le lendemain diner avec le Connétable, qu'on appelloit alors le Comte de *Montpensier*, mais que je ne vous nommerai que par le nom qu'il porte maintenant.

Dès le matin le Duc de *Bourbon* me vint prendre, & me mena chez lui. Nous dinames en particulier. Quelque amitié qu'il eût pour moi, il me fit un secret de sa passion pour la Princesse de *Valois*, qui est la Reine de Navarre. J'avois pris un habit magnifique, & dès que l'heure qui lui étoit marquée fut arrivée, nous allames ensemble chez la Reine. Nous trouvames à la porte de l'antichambre le Prince lui-même, qui nous l'ouvrit. Mais, ô Dieu, quelle surprise! quel aspect pour mes yeux! quel agréable & quel étonnant spectacle! Je vis un cercle de vingt jeunes personnes plus brillantes & plus belles que le plus beau jour. Elles m'envi-

vironnérent toutes d'un air gai, & le rond se ferma autour du Prince & de moi. Je demeurai au milieu, & je considérai tout ébouï tant de merveilles. Elles me disoient par l'ordre du Prince cent choses flateuses pour m'embarrasser; je répondois comme je pouvois, & je pris enfin un air aussi gai que celui qu'elles avoient, leur disant que je leur présentois mon cœur, un cœur insensible jusques-là, qu'elles tirassent tous leurs traits, & que le plus assuré ne me manquat pas.

Elles rioient, & me parloient toutes à la fois: & le Prince me les faisant toutes considérer en particulier, j'avoue que la beauté de Madame de *Sancerre*, qui étoit fille alors, me toucha, & je lui dis quelque chose de plus précis qu'aux autres. La maniére vive & pénétrante de *Cominge* me fit plaisir, & les graces de *Saint-Severin* me plurent: mais puisqu'il faut tout vous dire, pendant que tant de jeunes Beautés en vouloient à mon cœur, je surpris, par la fatalité de son étoile, celui d'une très-aimable personne. Elle me le donna dès ce premier moment malgré elle; & il auroit dû faire le bonheur de tout autre que de moi.

moi. Elle avoit mille qualités charmantes. Vous jugerez de ſon caractére par ce que je vous dirai dans la ſuite.

Comme j'étois dans l'agréable embarras de m'offrir à toutes ces belles perſonnes, & que nous menions un bruit trop grand pour le lieu de reſpect où nous étions, tout d'un coup la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & je la vis paroître elle-même au milieu de Madame & de la Princeſſe de *Valois*. Elles venoient vers nous d'un air gai. Madame étoit une perſonne d'un agrément infini: la Reine étoit une beauté accomplie; mais rien n'a jamais égalé la Princeſſe de *Valois*. Vous l'avez vûe, c'eſt aſſez vous dire, mon ame n'étoit pas aſſez forte pour lui réſiſter. A cet abord, je demeurai ébloui, & je leur parus enſuite un homme éperdu. Tout le monde le remarqua: je rougis, je pâlis; je m'embarraſſai; le Prince me dit que c'étoit-là la derniére épreuve où il vouloit me mettre. Ma confuſion me tint lieu d'eſprit. La jeune *Anne de Boulen*, qui étoit derriére la Reine, dit au Duc de *Suffolc*, en conſidérant mon agitation: C'eſt en cet état que je déſirerois voir

un homme que je voudrois qui m'aimat: car je ſuis trompée s'il n'a de grandes diſpoſitions à l'amour. La Reine qui l'entendit fit un éclat de rire, en répondant qu'elle étoit de ſon avis. A cette ſaillie de *Boulen* tout le monde ſe tourna vers elle; & le Prince, qui l'aimoit alors, paſſant de ſon côté, la pria de m'épargner, & de ne ſonger point à ſe faire aimer de moi. Car, continua-t-il obligeamment, *Lautrec* eſt de mes amis. Ne nous brouillez pas enſemble: laiſſez à vos beaux yeux tout l'empire qu'ils ont ſur moi; ne le portez pas ſur un cœur qui ne vous aimeroit pas ſi tendrement. Ah! Seigneur, lui dit-elle tout bas, vous ſçavez bien que vous n'avez rien à craindre.

Je n'entendis pas ces paroles, mais je les ai depuis ſçues par le Prince; car vous croyez bien que Madame ne les entendit pas auſſi, & qu'elles ſe diſoient en ſecret.

La Reine & les Princeſſes me dirent mille choſes galantes; & Madame *Renée*, qui parut encore, pouvoit par ſon eſprit m'embarraſſer autant que je l'étois déjà par la ſurpriſe de mes yeux, qui n'avoient que trop vû ce qu'ils m'ont fait aimer plus que ma vie.

Je

Je ſortis de chez la Reine le plus amoureux de tous les hommes, & le moins rempli d'eſpérance. Je ne me flattai point, & l'élévation de mes penſées ne m'empêcha pas de voir la folie qui les accompagnoit. Mais eſt-ce en amour que l'on ſe réſiſte, & n'aime-t-on pas à lui céder, quelque extravagance qu'il y ait dans les deſſeins que l'on ſe propoſe?

Pluſieurs jours ſe paſſérent en fêtes; & la Ducheſſe de *Beaujeu*, qui voyoit que j'étois le plus cher ami du Duc de *Bourbon*, me choiſit pour lui faire offre de ſa fille, s'il la vouloit pour ſa femme avec tous ſes biens. Je fus tranſporté de joie d'aller préſenter une ſi grande fortune à ce Prince: mais je fus très-ſurpris de la froideur avec laquelle il reçut une telle propoſition. Il me demanda du tems pour y répondre: je lui dis, que je l'avois fait pour lui, & que j'avois aſſuré la Ducheſſe de la joie avec laquelle il recevroit un ſi grand avantage; mais il me pria, en m'embraſſant, de ne le point preſſer, & me quitta. Je demeurai confus. Je l'aimois ſi véritablement, que je m'enfonçai dans tous les raiſonnemens imaginables, pour pénétrer le

ſujet de ſon indifféren e ſur une fortune que je croyois qu'il devoit recevoir avec plaiſir. Je m'imaginois bien, que c'étoit l'amour qui cauſoit ce que je voyois ; mais j'avoue ma ſtupidité, je promenai trop longtems ma penſée par-tout, & je l'arrêtai enfin ſur la Princeſſe de *Valois*, avec une certitude que ma jalouſie confirma.

J'étois le ſoir chez la Reine, où je ne fus que trop éclairci. Le Prince, occupé de ſon amour, ne ſe défioit pas de ma curioſité intéreſſée. Je l'obſervai, & je ne connus que trop qu'il aimoit la Princeſſe de *Valois* : mais ce qui penſa me faire perdre la raiſon, c'eſt que je crus voir quelque choſe de fort tendre dans les yeux de cette Princeſſe, quand elle regardoit le Duc de *Bourbon*. Je crus même la voir ſe troubler d'une façon convainquante pour mes ſoupçons ; & je me perdois dans les égaremens de mes remarques, quand je la vis ſortir avec la Princeſſe *Renée* qui ſe trouvoit mal. Je la ſuivois des yeux, & je n'euſſe plus rien vû au milieu de cent perſonnes avec leſquelles j'étois, ſi l'inquiet Duc de *Bourbon*, qui ſouffroit comme moi,

moi, ne me fût venu prier de le ſuivre. Je l'accompagnai ſans ſçavoir où nous allions. Nous ne nous parlions ni l'un ni l'autre; & je ne revins à moi, que quand je m'apperçus que nous étions à la porte du cabinet de la Princeſſe *Renée*. Nous y entrames, & j'étois ſi plein de la Princeſſe de *Valois*, que je ne remarquai qu'elle. Madame de *Sancerre* y étoit, qui, voyant les deux Princeſſes & le Prince en particulier, m'aborda: mais elle avoit beau me parler, je ne l'entendois pas, & je lui parus tel enfin, qu'elle devina l'état malheureux de mon ame. Je ne lui répondois point, ou je le faiſois mal. Elle ſe mit à rire de ma diſtraction, & me fit bien voir qu'elle me pénétroit. Ma douleur en fut infinie: elle en eut pitié, & me parla avec une bonté à laquelle je ne m'étois pas entendu, par les premiéres maniéres dont elle m'avoit attaqué. Je tâchois de me remettre & de revenir à moi, lorſque j'aperçus le Prince qui ſe jettoit aux genoux de la Princeſſe de *Valois*: je penſai tomber de l'autre côté, je treſſaillis, & il ne s'en falut guére que je ne fiſſe un cri quand je vis qu'il lui baiſoit la main.

Que l'on ſouffre dans ces momens terribles, mon cher *Dragut* ! Je ne vous le puis exprimer. Je fus ſoulagé d'une partie de ma peine, quand le Prince, ſe tournant vers moi, me pria d'aller porter ſa réponſe à la Ducheſſe de *Beaujeu*, & de lui dire de ſa part qu'il épouſeroit ſa fille. Figurez-vous la joie que j'eus d'une ſi agréable commiſſion. Vous comprenez bien tout ce qu'elle me faiſoit voir. Je paſſe ce que je devois penſer ſur cela.

Le Prince épouſa la Princeſſe de *Beaujeu*; mais toute ma folie augmenta, quand le ſoir de ſes nôces je remarquai de la triſteſſe dans les beaux yeux de la Princeſſe de *Valois*, & que je crus m'apercevoir de quelque intelligence entre ſes regards & ceux du Duc de *Bourbon*.

Quelques jours après, on fit ſon mariage avec le Duc d'*Alençon*; & j'eus du regret de la voir à un homme ſi indigne d'elle. Ce fut en cette occaſion, que le Connétable me choiſit pour l'infortuné confident de ſes amours. Je reçus ſon ſecret, & je cachai le mien. Je ne le hais point, il étoit auſſi malheureux que moi; & pour achever de m'accabler, la Ducheſſe d'*Alençon* me fit l'honneur de

me

me distinguer entre tous les hommes de la Cour, en me donnant son amitié, & me la témoignant par les confiances les plus particuliéres.

Que cette glorieuse préférence m'auroit été chére, si j'eusse été en état d'en goûter toute la douceur, & que mon ame eût pû être dans une assiette raisonnable! Mais j'étois perdu d'amour, & rien que de l'amour ne me pouvoit satisfaire. Un jour que la Princesse étoit mécontente de la témérité de *Bonivet*, qui l'aimoit, & qui avoit l'audace de le lui dire, elle s'en plaignoit avec aigreur à Madame de *Sancerre*, & disoit qu'elle ne comprenoit pas qu'on eût la hardiesse d'aimer en un endroit si inégal, & que pour elle, elle haïroit toujours ceux qui s'oublieroient ainsi. Ah! je suis perdu, m'écriai-je, en quittant le dos de sa chaise que je tenois; & je sortis brusquement de sa chambre, sans sçavoir, ni ce que je disois, ni ce que je faisois. La Princesse demeura toute étonnée de mon imprudente saillie. Madame de *Sancerre* se mit à rire, & lui avoua qu'il y avoit longtems qu'elle connoissoit ma maladie. Elle lui remit alors mille choses de-

vant les yeux, qui les ouvrirent à la Princeſſe. Elle me blâma, & me plaignit, à ce que j'ai ſçu depuis par Madame de *Sancerre*.

Je fus ſi honteux de m'être ainſi échapé, que je ne pus me réſoudre de longtems à paroître devant elle, & enſuite je ne l'oſois regarder. Elle m'en ſçut bon gré & agit avec moi, comme ſi elle n'avoit pas remarqué mon audace.

Le Roi mourut, & *François I.* fut élevé ſur le Trône. Je partis pour aller à Milan, dont j'étois Gouverneur. Cette premiére ſéparation me parut le plus cruel de tous mes maux. La veille de mon départ, j'entrai vingt fois dans la chambre de Madame d'*Alençon*, & j'en ſortois toujours ſans ſçavoir bien préciſément pourquoi j'y étois entré. Je voulois lui dire & lui taire mon amour. J'étois ſenſible à la douleur de la quitter. Enfin je pris congé d'elle dans les formes, & comme un homme de ma ſorte le devoit faire. Elle me dit adieu avec toutes ſes bontés accoutumées; & prenant un luth, elle paſſa dans une petite chambre. Je l'obſervois; & me débarraſſant de quelques perſonnes qui me faiſoient

ſoient des honnêtetés, j'entrai bruſquement où étoit la Princeſſe. J'étois ſi hors de moi, qu'elle crut qu'il venoit de m'arriver quelque choſe de fâcheux; & m'arrêtant devant elle avec quelque égarement ſur le viſage: Je pars, Madame, lui dis-je, & je lui répétai deux ou trois fois ces paroles ſans y en ajouter d'autres. Je le ſçai bien, me dit-elle, avec quelque envie de rire, & je croyois vous avoir dit adieu. Ah! lui dis-je en colére, car je ſçavois ce qu'elle penſoit, vous me voyez partir avec plaiſir, & je vous laiſſe tout mon amour. Je jettai alors mes yeux ſur les ſiens: leurs divins regards m'adoucirent & m'humiliérent. Pardonnez-moi, Madame, repris-je, je ne vous offenſerai plus: je pars: je fis une profonde révérence, & je me retirai.

Après avoir fait tous mes adieux, je paſſai chez la Reine où il y avoit une muſique que je n'étois pas en humeur d'entendre; je ſortis de ſon appartement, & j'allai ſur une terraſſe qui donnoit dans un jardin où je voulois tâcher de me remettre des agitations où j'étois. Mes pas me conduiſirent à une grotte où j'apperçus deux femmes que je voulus éviter;

mais ayant entendu par deux fois mon nom, la curioſité me prit, je ne ſçai comment. Je m'approchai, & je vis par une fenêtre la jeune *Dorval* & *Deſcars* aſſiſes toutes deux chacune dans une niche, & appuyées ſur le bord d'un baſſin de marbre noir, qui recevoit ſes eaux par le flambeau d'un petit amour de même matiére. *Deſcars* n'étoit pas ſi vive qu'on avoit accoutumé de la voir; elle avoit une langueur touchante ſur le viſage, & paroiſſoit profondément appliquée. D'une main qu'elle hauſſoit un peu elle tenoit le bras de cet Amour, & il ſembloit qu'elle vouloit lui marquer le lieu où il tireroit. Elle avoit l'autre ſur le marbre de la Fontaine, ayant le bout des doigts dans l'eau. *Dorval* avoit la tête abſolument appuyée contre ce petit Dieu ſi inhumain, & par conſequent panchée vers la fontaine. Des larmes couloient lentement de ſes beaux yeux, ſans effort, & d'une maniére ſi tendre, qu'elles l'embelliſſoient. On eût dit que c'étoit des perles, ou plutôt des étincelles de feu, qui ſe mêloient à ces eaux. Elles me parut terrible en cet état de douleur ſi conforme au mien: je penſai pleurer avec elle.

elle. *Dorval* eſt blonde, comme vous le ſçavez, *Deſcars* eſt brune; l'action & les maniéres de ces belles perſonnes euſſent fait un aimable tableau. Je les contemplois l'une & l'autre avec pitié. Elles gardérent quelque tems le ſilence, quand *Deſcars* le rompit avec un ſoupir. *Lautrec* eſt aimable, dit-elle; mais qu'il eſt cruel de l'aimer ſans en être aimée! Elle ſe tut, & ne dit que ce peu de paroles. Je fus épouvanté de les entendre; & ſurpris, & preſque affligé, de voir que je faiſois le malheur d'une ſi belle perſonne, je me préparois à m'en aller ſans ſonger à *Dorval*, lorſquelle prit la parole. Que je ſens bien mon malheur! diſoit-elle: J'aimerai toute ma vie ce que j'aime, mais il ne le ſçaura jamais. Encore, pourſuivit-elle, s'il n'y avoit qu'à ſouffrir ainſi: mais l'amour, pour me tourmenter, m'accable de toutes ſes peines. On aime ailleurs, je ſuis ſans eſpérance, & voilà le dernier des ſupplices pour un cœur comme le mien.

Elle ceſſa de parler, & *Deſcars*, changeant de poſture, me fit craindre qu'elle ne me pût voir. Je m'en allai ſi occupé de ce que je venois d'entendre,

que j'avouë que je m'oubliai moi-même pour quelque tems.

Mais vous allez voir la bizarrerie où je me trouvai. Je crus que *Descars* m'aimoit, & je fus sans pitié pour elle, comme la Princesse l'étoit pour moi. C'est une des plus belles personnes du monde. Je ne sentis nulle émotion pour ses maux, & ceux de *Dorval*, dont je ne croyois pas être l'objet, me touchérent infiniment. Cette conformité, que je trouvois entre elle & moi, me rendoit ses intérêts chers: & le soir quand je fus chez la Reine, à peine répondis-je comme je le devois à toutes les honnêtetés que *Descars* me fit sur mon départ; & m'approchant de *Dorval* le plutôt qu'il me fut possible, après quelques discours ordinaires, il me fut aisé de la mettre sur le chapitre de l'amour.

Et poursuivant quelques propos inutiles à mon récit: *Fleurange* aime Madame de *Laval*, lui dis-je: il n'en est point aimé, mais du moins n'aime-t-elle pas ailleurs; & selon moi, c'est ôter la moitié de ses maux à l'amour. *Dorval* rougit, & baissant les yeux: Je crois, dit-elle, en effet, qu'on est moins malheu-

heureux, quand on aime, de s'adreſſer à une perſonne qui n'a pas le cœur touché pour un autre. Elle n'en dit pas davantage. Ah! lui dis-je, rien n'eſt plus inſupportable que d'aimer ce qu'on voit qui eſt à un autre. Quelle horreur! Quel ſupplice! Que je plaindrois une perſonne qui auroit à ſouffrir ce que je dis! Je la regardai fixement, elle rougit encore, & détourna la tête. Je connois ce malheur pour un ſi grand malheur, repris-je, que je donnerois toute ma pitié à une perſonne qui en ſeroit atteinte; & je voudrois être aſſez de ſes amis pour entrer dans ſa diſgrace, & l'adoucir par le partage que j'en ferois. *Dorval* en cet endroit me jetta un regard à la dérobée, mais un regard tout de feu, qui cherchoit à pénétrer dans la vérité de ce que je diſois; elle ouvrit la bouche, & la referma. Parlez, continuai-je, connoiſſez-vous quelqu'un qui eût une telle confiance à me faire? Moi, non, repliqua-t-elle; & ſuivant mon conſeil, ceux qui ont de ſi déſagréables ſecrets ne les découvriront jamais. On doit être honteux de ſon mal, ſans l'aller dire. Mais ne comptez-vous pour rien le plaiſir

ſir de ſoulager ſa peine? repliquai-je. Non, dit-elle; il y faut encore ajouter celle d'un ſilence éternel. Ah! Madame, lui dis-je, vous parlez bien en perſonne qui ignore ces maux-là: mais enfin, ſi jamais vous aviez à aimer, promettez-moi de me le dire. Je ne m'engage pas beaucoup, reprit-elle avec eſprit: car je ſuis aſſûrée que mon cœur n'eſt pas en état de prendre jamais d'autres ſentimens que ceux qu'il a. Elle ſoûpira malgré elle, en diſant ces mots. J'en compris tout le ſens. Mais, lui repartis-je avec malice, quels ſentimens avez-vous? Que voulez-vous ſçavoir? me répondit-elle: Vous partez; & ſe reprenant promtement: Allez, Seigneur, à vôtre retour, nous verrons ſi nous nous reſſouviendrons de cette converſation. Elle me quitta, quelque choſe que je fiſſe pour la retenir, & s'approcha de la Princeſſe *Renée*.

Je vous ai promis de ne vous point parler de guerre, mon cher *Dragut*. Je revins au bout de quelques mois. Madame d'*Alençon* me reçut comme ne ſe ſouvenant pas de mes fautes. Le Connétable me conſola, en m'apprenant que ſon

ſon amour n'étoit pas heureux ; mais le mien ſembla prendre de nouvelles forces dans les beaux yeux de ma Princeſſe. Je ne donnai rien au public de mes extravagances ; la Princeſſe les connoiſſoit auſſi-bien que Madame de *Sancerre*. Du reſte, je me conduiſis avec une ſi grande diſcrétion, que le Duc de *Bourbon* même ne ſe douta jamais que je fuſſe ſon rival.

Quelque tems après que je fus arrivé, je remis *Dorval* ſur nôtre dernier entretien. Elle me dit d'un air froid, qu'elle étoit au même état que lorſque j'étois parti, qu'elle n'avoit point changé. Comme je me reſſouvenois de la maniére dont je l'avois vûe à la grotte, elle me faiſoit grande pitié, & je lui diſois toujours en riant, qu'elle auroit un jour quelque choſe à me dire.

Je ne pouvois m'empêcher de donner de tems en tems des témoignages d'amour à la Ducheſſe d'*Alençon*. Elle m'en faiſoit gronder par Madame de *Sancerre*.

Les yeux de *Deſcars* étoient ſi beaux, qu'elle ne les tournoit jamais ſur moi, que je ne m'imaginaſſe qu'elle avoit tout l'amour dont elle avoit parlé à *Dorval*, &

& je croyois qu'elle en vouloit allumer dans mon cœur un pareil. Perſuadé qu'elle m'aimoit, je déſirois être en état de l'aimer auſſi. Mais hélas! mes chaînes étoient trop belles & trop fortes, pour les rompre & pour pouvoir prendre les ſiennes.

Je voulois auſſi deviner qui *Dorval* aimoit, afin de le porter à rendre le réciproque à cette charmante fille. Je les abordai une fois toutes deux comme elles liſoient un papier. *Dorval* le lâcha, & *Deſcars* le mettant contre ſon eſtomach, me dit:

Je n'aime point un inſenſible:
Je connois cependant qu'il ne ſçauroit m'aimer.
Etein ſes feux, Amour, s'il eſt poſſible,
Et des feux que je ſens, vien encor l'enflammer.

Elle ſoûrit après ces paroles, d'une maniére, que Vénus même n'auroit pas eu tant d'agrément. Elle me parut avoir un air paſſionné, qui me fit quelque impreſſion. Je connus que c'étoit des vers qu'elle liſoit. Ceux-là parurent m'intéreſſer:

reſſer : je voulois prendre ce papier ; mais le retenant, Il faut mériter ces choſes, *Lautrec*, me dit-elle : qui n'en connoît point le prix, ne les mérite pas. Elle me quitta avec une eſpèce de dédain. J'en voulus demander la ſignification à *Dorval*, que je remarquai très interdite. Aimera-t-on toujours ſans être aimé ? m'écriai je. Que veulent dire ces vers ? Aimera-t-on toujours ſans être aimé ! reprit-elle en s'en allant, & elle rejoignit ſa compagne. L'action de ces deux filles me ſurprit, j'en demeurai conſus ; & les voulant preſſer de s'expliquer d'autre ſorte, je ne m'attirai qu'un enjoûment vif, avec des railleries brillantes de la part de *Deſcars*, & quelques ſoûris contraints de la belle *Dorval*.

Je demeurai peu à la Cour, & je retournai encore en Italie. A mon retour, je trouvai une grande inimitié formée entre le Connétable & la mére du Roi. Je me ſouviens qu'un jour il me fit les plus ſenſibles careſſes que l'on puiſſe faire, & voulut attirer de moi de nouvelles promeſſes d'une amitié éternelle. Ce grand & malheureux Prince nous quitta bientôt après, & s'engagea avec l'Empereur.

Ma-

Madame d'*Alençon* me fit l'honneur de me laiſſer voir toute ſa douleur dans une pareille occaſion. Elle aimoit le Connétable : mais comme je ſçavois qu'il ne tiroit aucun avantage de ſon bonheur, & que je connoiſſois bien le caractére de cette Princeſſe, je n'étois point jaloux des bontés qu'elle avoit pour lui, & j'étois content de celles qu'elle me témoignoit.

Je fus obligé de me defendre à Marſeille contre lui. Il m'écrivit une lettre, qui me perça le cœur : mais il falut ſuivre mon devoir, & ſacrifier mon amitié. Je paſſe mille circonſtances qui me méneroient trop loin. Le Roi perdit la bataille de Pavie, & fut pris priſonnier. Je défendis la Guyenne ; & dès que je le pus, je me rendis auprès de la Régente, ſous prétexte de la ſervir, mais en effet pour voir Madame d'*Alençon*. Elle étoit veuve, & je trouvai le Roi de Navarre auprès d'elle, amoureux & ſoutenu dans ſa paſſion par le crédit de Madame la Régente.

Je le regardai avec peine : j'oſai parler de ſes prétentions à la Princeſſe, qui me proteſta qu'elle les déſaprouvoit entiérement.

Tous

Tous les grands Seigneurs du Royaume étoient auprès de la Mére du Roi. *Caumont* étoit mon ami particulier. Je vis une fois *Dorval*, qui lui parloit avec une colére étrange près d'une fenêtre, où ils étoient tous deux appuyés. Je les avois vus fort ſouvent enſemble ; & rappellant mille choſes, je ne doutai point que ce ne fût lui que cette belle fille aimoit. Dans cette penſée, dès le ſoir même, je lui en dis mille biens, où il répondoit en homme qui connoiſſoit & qui aimoit ſon mérite : mais ce n'étoit pas avec cette ardeur dont un amant a accoutumé de parler ; & je me perſuadois encore qu'il ne l'aimoit pas, & que c'étoit lui qui faiſoit ſon malheur. Je le vis ſi réſervé, que je n'oſai lui en dire davantage.

Dans ce tems-là, Madame d'*Alençon* partit pour ſe rendre à Madrid auprès du Roi ſon frére, qui étoit dangereuſement malade. J'eus le bonheur de recevoir une partie des larmes de cette Princeſſe, qu'elle répandoit devant moi ſans contrainte ; elle me pria même d'être toujours de ſes amis. Je fus l'accompagner auſſi loin que je le pus. *Caumont* lui rendit le même devoir, & en revenant

nant je fus étonné de lui remarquer une douleur pleine de chagrin.

Dorval ne suivoit pas la Princesse, elle étoit à Madame *Renée*. *Descars*, & quelques-unes de ses compagnes, alloient seulement avec elle.

Je fis voir à *Caumont*, que je m'appercevois de l'état où il étoit, & je le pressai tant qu'il ne put se défaire de ma curiosité. Il la satisfit. *Descars* est partie, me dit-il. L'aimez-vous? lui dis-je. Oui, reprit-il. Ah! la pauvre *Dorval*, m'écriai-je, que deviendra-t elle? Elle est à plaindre, continua-t-il: Et vous ne l'aimez pas? poursuivis-je. Non, reprit-il. Voilà donc son malheur, repliquai-je, je suis éclairci. *Descars* est charmante; mais je plains la pauvre *Dorval*.

Dorval n'a que faire de moi, me dit-il tout étonné. Elle aime ma Maîtresse, elle est fachée de son absence; voilà son malheur: mais moi, je me sépare de ce que j'aime. En êtes-vous aimé? lui dis-je. Depuis son enfance, reprit-il, je possède son cœur: mais quel cœur, mon cher *Lautrec!* qu'il est tendre! qu'il est fidéle! Jamais de caprice à essuyer, ni de soupçons mal-fondés. Elle a toujours une con-

conduite également obligeante, & incapable de me donner aucun ombrage : ſans coquetterie, rebutant tous mes rivaux, me les ſacrifiant tous ; égale, tendre dans ſes maniéres, véritable : que vous dirai-je ? parfaite enfin. Où ſuis-je ? m'écriai je, où ſuis-je ? *Deſcars* vous aime depuis longtems, & vous m'en aſſurez ? Et qu'elle n'a jamais aimé que moi, reprit *Caumont*. Cependant, ſon abſence à part qui me tue, j'ai un autre déplaiſir. J'ai apperçu un Ecuyer du Comte de *Guiſe*, qui lui parloit comme elle partoit : il lui a donné une Lettre, elle a hauſſé les épaules, en me regardant, mais elle l'a priſe : je ne l'ai pû voir ; car elle eſt partie au même moment, & le Comte de *Guiſe* l'aime. Ah ! *Caumont*, lui dis-je, ne craignez rien. Puiſque *Deſcars* eſt comme vous le dites, cette Lettre ne la touchera point, & ne vous nuira pas. Alors je le priai de me conter ſon avanture : elle me charma : mais je vous avoüe que j'étois tout étonné, quand je me reſſouvenois de ce que j'avois entendu dire à cette aimable fille dans la grotte. Je ne le pouvois accorder avec ce que *Caumont* venoit de m'ap-

m'apprendre. Hélas! je ſouhaitai preſque d'en être aimé, tant je trouvai le ſort de *Caumont* heureux.

Dès que nous fumes de retour, nous allâmes conſoler *Dorval*. Elle rougit en nous voyant, & je compris que je la contraignois, ne voulant pas parler à mon ami devant moi. Je me retirai, & je les laiſſai.

La Régente ne paroiſſoit occupée que de la négociation pour la liberté du Roi. Elle étoit charmée qu'un des principaux articles fût le mariage de ce Prince avec la Reine de Portugal, puiſque c'étoit ôter une épouſe au Connétable. Elle auroit été ravie, que Madame d'*Alençon* eût épouſé l'Empereur; elle ſe flattoit encore de ramener le Duc de *Bourbon*. Son amour, qu'elle avoit conſervé, lui faiſoit trouver tout facile pour ſes deſſeins.

Il y avoit longtems que *Dorval* étoit une de ſes favorites. C'étoit à elle ſeule qu'elle confioit les ſecrets de ſon cœur; & aux heures qu'elle avoit libres, elle ne faiſoit que s'entretenir avec elle.

Elles ſortoient un jour toutes deux d'un cabinet de verdure, lorſque j'y entrai.

trai. J'apperçus un papier à terre, je le ramaſſai, je vis qu'il y avoit des vers écrits. Ils me parurent partir d'un eſprit prévenu. Les voici.

En vain de la raiſon on écoute la voix.
L'amour plus puiſſant mille fois,
Nous pouſſe malgré nous au panchant qu'il nous donne ;
Le cœur aveuglément ſe range ſous ſes loix :
Malgré tous nos efforts, il s'émeut, il s'étonne ;
Il ſe laiſſe enchainer avec des nœuds ſi doux,
Qu'il ſemble que le Ciel les fit exprès pour nous.
Heureux, en ſubiſſant le ſort qui nous entraîne,
Si le plaiſir un jour en ſurpaſſoit la peine !

Je conſidérai longtems la penſée & le ſtyle de ces vers. Je ne ſçavois ſi la Régente les avoit faits pour le Connétable, ou s'ils n'étoient point de *Dorval* au ſujet de ſon amour malheureux.

Je m'attachai fort à la Princeſſe *Renée* pendant l'abſence de Madame d'*Alençon* ; je ſçavois la forte amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, & elle eut la bonté de recevoir agréablement les ſoins que je lui rendis.

Je

Je ſçavois auſſi-bien que *Caumont* le tems que devoit durer le paſſeport que la Princeſſe avoit reçu de l'Empereur, & lui & moi nous nous rendimes ſur la frontiére au tems à peu près qu'il devoit expirer. Nous fumes ſi heureux, que nous la trouvames le ſoir que *Clermont-Lodeve* l'avoit été recevoir ſur les Terres de Navarre. Elle me fit un accueil plein de charmes; & pour pouſſer ſa bonté juſqu'au bout, elle ne me fit pas un ſecret de la certitude de ſon mariage avec le Connétable. Je fus frapé de cette confidence; j'appuyai ma tête contre la muraille, & il me fut impoſſible de pouvoir jamais lui parler.

Eh quoi! me dit-elle, *Lautrec*, vous n'êtes plus de mes amis? Je vous ouvre mon cœur, ne puis-je compter ſur vous? & ſi j'en ai quelque jour beſoin, vous trouverai-je ſans zele pour mon ſervice? Ah, Madame! lui dis-je enfin, que me dites vous? A quelle épreuve réduiſez-vous.... je n'oſai dire, mon amour? Je baiſſai les yeux, & je repris: A quelle épreuve mettez-vous ma vertu? La Princeſſe connut bien que je n'étois pas guéri de ma folie. Elle me parla avec une bonté

bonté extraordinaire, me pria de surmonter une passion si vaine, & qui ne pouvoit enfin que me nuire. Elle me fit souvenir de l'amitié que le Connétable avoit pour moi, & de celle que je devois avoir pour lui. Que vous dirai-je, mon cher *Dragut?* Elle me rangea presque à mon devoir, & enfin elle m'assura, qu'après le Connétable, j'étois l'homme du monde qu'elle estimoit le plus.

Je la reconduisis jusqu'à Bayonne, où Madame la Régente s'étoit rendue pour être plus en commodité de faire l'échange du Roi.

Je ne vous dirai point la joie que *Caumont* eut de revoir *Descars.* Il lui avoua qu'il m'avoit parlé de leur amour, & il la fit consentir que je fusse le dépositaire de leurs innocens secrets. Un si tendre commerce eut une fin heureuse. Le Roi en eut connoissance; & ce mariage fut une des premiéres choses qu'il fit après son retour. *Caumont* se vit content avec sa vertueuse femme, & il lui semble que rien au monde ne peut égaler sa félicité.

Je fus obligé de donner quelques ordres en Guyenne, où le Roi me laissa.

Figurez-vous ma ſurpriſe & ma douleur, quand quelque tems après j'appris que la Ducheſſe d'*Alençon* venoit d'épouſer le Roi de Navarre. Je ſçavois qu'elle ne pouvoit être à moi, je ſçavois qu'elle ſe deſtinoit par ſon choix, & par ſes inclinations, au Connétable. Cependant cette nouvelle me frapa comme ſi elle m'eût ôté tout d'un coup toutes mes eſpérances. Qu'on eſt foible, mon cher *Dragut*! Je murmurai avec autant d'audace, que ſi j'euſſe été le malheureux Duc de *Bourbon*. Je le plaignis même pour donner encore une aigreur à mon infortune, & je tombai enfin dans cette prodigieuſe mélancolie, dans laquelle vous m'avez vû abimé.

Le Roi me manda il y a peu de tems, comme vous le ſçavez. Je me ſuis rendu en diligence à ſes ordres. Vous avez bien voulu être le compagnon de mon voyage. Je vous préſentai au Roi; il vous fit un accueil qui vous ſatisfit, & vous avez pû reconnoître, qu'il n'eſt, ni ſans amitié, ni ſans confiance, pour moi. J'ai demeuré quelques jours chez *Caumont incognito*, par l'ordre du Roi, & vous vous ſouvenez bien que ce ne fut que le

le jour de la fête que le Roi donna à la Reine sa sœur, qu'il me présenta à elle, & qu'il consentit que tout le monde me vit.

La Reine rougit à ma vûe, & me parut embarrassée à soutenir mes premiers regards. Elle me parla peu : je n'étois pas aussi trop en état de demeurer en sa présence, ni de lier conversation avec elle.

Depuis ce tems-là, je ne l'ai vûe qu'en public. *Dorval* m'a paru encore plus languissante que de coutume, & je n'ai jamais osé demander à Madame de *Caumont* l'explication de l'entretien de la grotte.

Hier après dîné, je rentrai dans mon appartement pour faire quelques dépêches, & les ayant finies, je repassai dans celui de Madame de *Caumont*. N'y trouvant personne, je crus qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle s'étoit allée parer pour le bal chez quelqu'une de ses amies. Je n'avois garde de penser qu'elle eût fait dire qu'elle vouloit être seule. Je sortois déja d'un grand cabinet qui conduisoit dans un autre, quand j'entendis la voix de mon ami qui parloit avec sa femme. J'allois entrer où ils étoient, lorsque mon nom qu'ils prononcérent m'arrêta. Il semble que je suis destiné à ne pouvoir

m'entendre nommer, ſans apprendre quelque choſe d'extraordinaire, & qui doive extrêmement m'intéreſſer. Nous l'avons mille fois plaint enſemble, diſoit *Caumont*. Si *Lautrec* ſçavoit les malheurs qu'il cauſe, il en ſeroit touché. J'ai fait tout ce que j'ai pû, reprit ſa femme, pour lui ôter ce fatal attachement. Elle me diſoit un jour dans la grotte de Fontainebleau, la veille que *Lautrec* partit pour l'Italie, qu'elle l'aima le jour que le Roi voulut ſçavoir à qui il donneroit ſon cœur. La pauvre fille a ſouffert des peines incroyables depuis ce tems, à aimer, & à vouloir s'empêcher d'aimer. Elle connut bientôt la paſſion que *Lautrec* reſſentit pour la Reine de Navarre, qui fut un redoublement cruel à ſes maux. Elle fut dès-lors ſans eſpérance. Vingt fois elle a penſé ſuccomber, & lui dire qu'elle l'aimoit. Elle s'eſt pourtant garantie de ce malheur. Une fille qui a du courage ne fait point une telle chûte. J'étois outragée pour elle de l'indifférence de *Lautrec*; & le jour qu'elle avoit fait tous ces jolis vers que vous ſçavez, nous les liſions enſemble elle & moi, quand il penſa

nous

nous ſurprendre. Je ne pus m'empêcher de lui dire cet endroit qui m'avoit tant plû.

Je n'aime point un inſenſible :
Je connois cependant, qu'il ne ſçauroit m'aimer.
Etein ſes feux, Amour, s'il eſt poſſible ;
Et des feux, que je ſens, viens encor l'enflammer.

Je m'arrêtai par prudence dans le tems que j'avois le plus d'envie de m'expliquer. Je n'ai point parlé auſſi, reprit *Caumont*, par diſcrétion, *Dorval* me l'ayant défendu quand je connus l'état malheureux de ſon ame. J'ai ſouffert à lui obéir, m'étant ſouvent flatté que j'aurois amené ſon Amant à répondre à ſes ſentimens. Elle eſt belle, elle l'aime avec une fidélité que rien ne peut diſtraire : il n'a rien à eſpérer de la paſſion qu'il reſſent pour la Reine. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ſe rende par reconnoiſſance & par vanité, s'il ne le fait pas par choix & par inclination ? J'ai ſouvent penſé comme vous, repliqua Madame de *Caumont*, & je crois

que ſi *Lautrec* ſçavoit ſon bonheur, il n'y ſeroit pas inſenſible: mais *Dorval* n'a pû conſentir qu'il en fût inſtruit ; & je me ſouviens de lui avoir entendu dire, qu'un jour qu'elle ſe promenoit avec la Régente pendant nôtre voyage d'Eſpagne, elle perdit des vers qu'elle avoit faits ſur ſon amour, dont elle penſa mourir de douleur, craignant qu'on ne les eût trouvés, & qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de *Lautrec*. Une ame atteinte de ce mal craint tout. Elle s'imaginoit qu'il ne les pouvoit voir ſans deviner que c'étoit elle qui les auroit faits. Mais y auroit-il tant de mal à la trahir? reprit *Caumont*. Ah! mon cher mari, s'écria ſa femme, elle en mourroit: vous connoiſſez comme moi la délicateſſe de ſon cœur. Comme elle diſoit cela, elle ſe leva bruſquement de deſſus ſa chaiſe, & me vit dans un grand miroir. Elle fit un cri ; *Caumont* crut qu'elle s'étoit bleſſée; il alla à elle tout éperdu, & la prenant entre ſes bras, il tourna la tête, & m'apperçut comme elle dans ce miroir. Il ne fut pas ſi affligé que ſa femme : il ſe mit à rire ; & me faiſant ſigne d'entrer, il vit à ma rou-

rougeur que j'avois entendu leur converſation. Approchez, me dit-il. Je ſuis ravi que vous ſçachiez, ſans qu'il y ait de notre faute, ce qu'il y a longtems que je voulois que vous ſçuſſiez. Que dites-vous, mon cher *Lautrec*, d'une paſſion également malheureuſe & fidéle? La beauté & les ſentimens de *Dorval* ne vous peuvent-ils toucher? Je ſuis dans une grande confuſion, lui dis-je. Suis-je aſſez infortuné, pour avoir cauſé tant de peine à une perſonne comme *Dorval?* Remettez-vous, me dit Madame de *Caumont*. Prenez des ſentimens raiſonnables & naturels. Il eſt tems que vous ſongiez à vous établir. *Dorval* eſt un parti avantageux, elle a refuſé pour vous les plus conſidérables de France. Défaites-vous des chimères, ſongez au repos & au bonheur de vôtre vie. Comme elle alloit continuer, nous fumes tous ſurpris de voir arriver *Dorval*. Les défenſes de ne laiſſer entrer perſonne n'étoient jamais pour elle. Elle nous trouva tous embarraſſés; & ayant jetté les yeux ſur moi, je ne pus en ſoutenir l'éclat. Je fis une profonde révérence, & je m'en allai.

J'ai ſongé toute la nuit à mon avanture. Je n'ai point dormi, j'ai penſé à *Dorval*. J'ai admiré ce fatal effet de l'aſcendant que j'ai malheureuſement ſur elle: mais je n'en ai pas moins ſenti la Reine toute-puiſſante dans mon cœur. Ma bleſſure ſera toujours vive: le tems & la raiſon ne me peuvent jamais guérir.

Que je vous plains! s'écria *Dragut*, quand ſon ami eut ceſſé de parler: Mais, que vous m'avez fait plaiſir par le récit d'une ſi agréable Hiſtoire! J'y ai donné une attention qui me ſurprend moi-même; & il faut que je vous aime bien, & que vous m'ayez dit des choſes charmantes, pour avoir oublié mes tourmens, & n'avoir été attentif qu'à vos intérêts. Vous me faites pitié d'aimer la Reine. Tout s'oppoſe à votre eſpoir, elle eſt prévenue pour le Connétable. *Dorval* eſt aimable; vous poſſédez ſon cœur, je ſuis de l'avis de Madame de *Canmont*. Ne vous repaiſſez plus de choſes frivoles, penſez à vous établir. Perſonne au monde ne vous convient plus qu'elle. Je voudrois la voir heureuſe avec vous. Je voudrois auſſi ne vous voir plus rival du Duc de *Bourbon*. On

m'en

m'en a dit tant de choſes avantageuſes depuis que je ſuis en France, que je vous avoue que je l'aime ſans le connoître, & que je ſerois ravi que vous n'euſſiez aucune concurrence avec lui. Les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit *Lautrec*, n'ont jamais fait tort, comme vous l'avez pû connoître, à ceux que j'ai pour le Duc de *Bourbon*. J'ai trop bien vû le peu de fruit qu'il a recueilli de ſon amour; & les ſentimens de la Reine ſont ſi réglés, que je n'ai point eu occaſion de me laiſſer ſurprendre aux jalouſies qui ne troublent que trop les autres Amans.

En diſant cela, *Dragut* & lui ſe levérent. Regagnons le Château, reprit *Lautrec*, il eſt plus tard que je ne croyois. Qu'importe, repartit *Dragut*, rien ne ſçauroit valoir d'aujourd'hui les agréables momens que j'ai goûtés à vous entendre. Ces deux amis continuérent leur chemin en s'entretenant avec une entiére confiance. Ils furent ſurpris, en arrivant, de trouver le Marquis *du Guaſt* avec le Roi, à qui *Montmorency* & le Prince de *Melphe* l'avoient préſenté. Il avoit avoué au Roi, qu'un Domeſ-

tique de *Dom Sanche de Léve*, ayant un frére en Italie, lui avoit mandé qu'il étoit en France, & près de Saint-Germain où la Cour étoit; qu'il n'avoit pû retenir ſon ardeur; qu'il avoit pris la réſolution de venir lui-même chercher le raviſſeur de la Princeſſe d'*Arragon*, le punir, & la délivrer; qu'il avoit écrit à l'Empereur, pour lui faire approuver ſon deſſein, & qu'il avoit eſpéré de la juſtice du Roi, qu'il ne déſaprouveroit pas la liberté qu'il avoit priſe; *Pomperan* l'ayant aſſuré que Sa Majeſté l'aideroit & le recevroit avec ſa bonté ordinaire. Le Roi lui avoit témoigné par une réception charmante, qu'il ne s'étoit pas trompé, & l'avoit mené lui-même chez la Princeſſe d'*Arragon*, étant bien aiſe de leur faire voir, par l'empreſſement qu'il eut à les réunir, l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour eux, & qu'il étoit diſpoſé à favoriſer de ſi belles affections.

L'après-dinée, tout le monde ſe rendit chez la Reine de *Navarre*. Elle eut de la joie de voir le Marquis *du Guaſt*. Toutes les Dames le trouvérent tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire, l'homme du monde le

le plus charmant. Il s'approcha de la Reine d'un air hardi & agréable, & lui parlant bas, de peur d'être entendu des autres perſonnes : Le grand jour me ſera-t-il auſſi avantageux que la nuit, Madame? lui dit-il; & l'Arménien pourra-t-il encore parler à Votre Majeſté du Prince de Mingrelie? Ah! lui dit la Reine en rougiſſant, ſon Hiſtoire eſt finie, & l'on ne ſçauroit plus y faire que de triſtes réfléxions. Pardonnez-moi, Madame, reprit-il. Il faut plus que des réfléxions : des bontés ſont néceſſaires. Je l'ai vû, & l'ai quitté il n'y a pas longtems; & ſi vôtre ſecours lui manque, ſon déſeſpoir peut cauſer des malheurs, à qui peut-être les plus beaux yeux du monde ne refuſeroient pas des larmes. Tout ce qu'on peut imaginer de tendre, de terrible, n'approche point des mouvemens qu'il eut quand le *Peloux* lui vint annoncer ſa derniére infortune, Je reçus toutes ſes douleurs, & mon cœur fut pénétré de toutes ſes peines. Ah, Madame, quel coup! J'ai de l'horreur encore pour une trahiſon ſi noire. Que ne penſa-t-il point? Que ne voulut-il point faire? Il s'en prenoit à tout;

& il ne revenoit de ſes fureurs, que quand il s'étoit oublié juſqu'à vous accuſer. Son repentir paroiſſoit bien promtement, & l'état où il retomboit étoit pire que toutes ſes fureurs. Le Marquis *du Guaſt* pouvoit parler tant qu'il eût voulu ; la Reine étoit ſaiſie ; & craignant tous les yeux qui étoient attachés ſur elle, elle appella la Princeſſe d'*Arragon*, & préſentant la main au Marquis : Allons dans mon cabinet, Seigneur, lui dit-elle, où vous pourrez me dire avec plus de loiſir ce qui concerne la belle *Clarice* dont je n'ai entendu parler que confuſément. La Reine dit ces paroles pour le reſte de la compagnie ; & dès qu'elle ne vit plus qu'*Alphonſe* & la Princeſſe d'*Arragon* : Au nom de Dieu, Madame, lui dit-elle, faites taire le Marquis *du Guaſt*. Il me dit des choſes, que je ne puis entendre ſans chagrin, & que je ne puis plus écouter dans la miſérable condition où je ſuis. J'ai fait le malheur du Connétable, je l'avoue. Eh ! qui n'auroit pas été trompée comme moi ? N'en parlons plus, je vous en conjure. Si vous l'euſſiez vû comme moi, reprit *Alphonſe*, vous

en

en parleriez toûjours, & vous y ſongeriez inceſſamment, quelque auſtére vertu que Votre Majeſté ait. Ah Madame! vous l'avez rendu trop malheureux; il faut, s'il vous plaît, adoucir ſon ſort. Eh! que voulez-vous que je faſſe? s'écria la Reine. Je ne puis que le plaindre. Il faut le voir, repliqua le Marquis, faire ſa paix avec le Roi, & ſouffrir qu'il revienne en France. Me préſerve le Ciel, reprit la Reine, de le livrer encore à ſes ennemis, & de m'expoſer aux reproches qu'il me pourroit ſi juſtement faire! Non, qu'il vive loin de cet affreux pays: & quoique ſa vûe ne me ſoit pas odieuſe, je ne balance point à déſirer plutôt la mort, qu'à conſentir de le voir. La Reine dit cela d'un ton ſi ferme, qu'*Alphonſe* ne pouvant ſouffrir des ſentimens ſi durs: Ah! lui dit-il avec emportement, vous n'avez jamais aimé le Connétable: je ne ſçai de quelle eſpéce de ſentimens vous êtes capable. Plût au Ciel qu'il fût auſſi libre que vous! La Reine ſoupira; & le Marquis *du Guaſt*, voyant *Pomperan* à la porte du cabinet qui n'oſoit pas entrer, il alla le prendre par le bras, & le conduiſant près de la Rei-

Reine, Venez, lui dit-il, confondre une inhumaine. Faites un tableau de tout ce que nous avons vû. Dites-lui bien ce qu'on a ſenti pour elle, & vous croirez la toucher. Non. Elle dit froidement, qu'elle aimeroit mieux mourir, que de voir un moment le Connétable. Eh! ſçavez-vous ce qu'il ſouffre, Madame? lui dit *Pomperan.* Penſez-vous ce que ſa rage & ſa douleur lui peuvent faire concevoir? Je ſçai tout, interrompit la Reine: mais, *Pomperan*, donnez-moi quelque relâche. Le Marquis *du Guaſt* ne m'a pas donné le tems de reſpirer depuis qu'il me parle. Eh! qu'ai-je produit? lui dit-il. Plus que vous ne penſez, répondit la Reine, mais ſi bas qu'on ne l'entendit preſque point. Son viſage ſe couvrit de pâleur. Ses yeux chargés de quelques larmes ſe fermérent; & ſon beau corps demeura ſans mouvement entre les bras de la Princeſſe d'*Arragon.* L'impétueux *Alphonſe*, qui étoit ſi irrité contre elle, fut lui-même touché d'un ſi triſte ſpectacle. *Pomperan*, bien loin d'appeller du ſecours, alla fermer la porte, & crut prudemment qu'ils ſuffiſoient tous trois pour faire revenir la Princeſſe. *Dona Ma-*

Maria la délaça : *Du Guaſt* lui frappa dans la main ; & *Pomperan* trouvant de l'eau dans un vaſe, la lui jetta ſur le viſage. Enfin, après un tems aſſez long, elle pouſſa quelque ſoupir ; & ſe voyant avec honte dans cet état, elle porta une main ſur ſes yeux, & de l'autre elle leur fit ſigne de ſortir. Comme ils appréhendoient de l'incommoder par la contrainte qu'elle ſe faiſoit, ils s'en allérent ; & la Reine, ne voyant plus auprès d'elle que la Princeſſe d'*Arragon*, donna un libre cours à des pleurs qu'elle s'étoit fait violence à retenir.

Je ne vous dis rien, dit-elle à cette Princeſſe, vous ſçavez mes malheurs. Hélas ! Madame, reprit-elle, qui les ſent comme moi ? A peine Votre Majeſté s'en trouve-t-elle plus atteinte. Mais quoi ! ne ferez-vous rien pour le Connétable ? Et que voulez-vous que je faſſe ? repliqua-t-elle. Le conſoler, & le voir, pourſuivit la Princeſſe d'*Arragon*. Non, je ne le verrai jamais, dit la Reine d'un air déterminé. Il n'en ſeroit pas mieux, & j'en mourrois ſans doute. Elles s'entretinrent encore quelque tems ; & la Reine auroit continué avec plaiſir,

ſir, ſi *Dona Maria* ne ſe fût apperçûë d'un petit friſſon que la Reine avoit. Elle la pria de ſe mettre au lit ; & faiſant appeller ſes femmes, elle fit avertir auſſi la Princeſſe *Renée*, & Madame de *Sancerre*, de l'indiſpoſition de la Reine. Elles ſe rendirent promtement auprès d'elle. La Reine verſa dans leur ſein tous ſes déplaiſirs : & tandis qu'elle recevoit leurs ſoins & des marques de leur tendreſſe, *Dragut*, qui ne demeuroit pas volontiers dans les plus agréables Compagnies, ayant rencontré un homme à lui dans la Cour du Château, il monta à cheval, & lui commanda de le ſuivre ; & prenant d'un côté de la forêt qui lui parut le plus ſolitaire, il s'enfonça dans cet endroit, en s'entretenant avec ſon confident des ſujets qui faiſoient depuis quelque tems tous les malheurs de ſa vie.

Il alla de cette ſorte près de deux heures ; & ſe trouvant enfin dans un lieu délicieux, il deſcendit de cheval, & marcha le long de la riviére, dont les bords étoient remplis de quantité de belles maiſons. Il ſe coucha ſur l'herbe, & fut quelque tems à recueillir ſes penſées

ſées en lui-même, lorſque ſa rêverie fut interrompue par l'arrivée de deux hommes qui vinrent s'aſſeoir à quatre pas de lui, & n'étant à couvert de leur vûe que par l'épaiſſeur d'un buiſſon. Il n'y a point d'apparence, diſoit un de ces hommes, que rien change jamais le cœur de votre eſclave, & j'avoue, Seigneur, que ſa fidélité a quelque choſe de bien loüable, & que je me ſuis étonné cent fois de ce que vous n'avez pas fait quelque effort ſur vous-même, pour ſurmonter une paſſion qui ne la touchera jamais. Ah! reprit l'autre homme, ſurmonter ma paſſion! Je ne la ſurmonterai jamais. La penſée m'en fait horreur. Pourrai-je vivre un moment, & n'aimer plus ce que le Ciel a fait au monde de plus beau? Remarquez-vous, depuis que ſa ſanté eſt revenue, quelle vivacité elle a dans les yeux: & ne ſerois-je pas un miſérable, ſi je me refuſois plus longtems la poſſeſſion d'une beauté ſi accomplie? Non, je partirai dans deux jours, comme vous le ſçavez; & ſi, pour récompenſe de l'azile que vous m'avez donné, vous voulez venir partager la fortune d'un Prince, il ne refuſe rien à vos eſpéran-

rances. Ces inconnus alloient pourſuivre leur entretien, quand ils en furent détournés par l'arrivée d'un homme en qui la bonne mine & la majeſté brilloient également. *Dragut* le reconnut incontinent pour le merveilleux inconnu; & ſe levant avec promtitude de l'endroit où il étoit, il alla à lui; & les deux hommes qui les virent n'eurent pas de plus grand ſoin que celui de leur quitter la place.

Quoi, Seigneur, lui dit *Dragut*, je vous revois donc encore, & je ne dois un ſi grand bien qu'au hazard! Hélas! lui répondit l'Inconnu après l'avoir tendrement embraſſé, je ſuis un ſolitaire, qui fuis tout le monde, & qui voudrois me cacher à moi-même. Je ſuis pourtant ravi de vous rencontrer. Dès le premier moment que je vous vis, je ſentis une grande inclination pour vous; & je vous promis, que je ne quitterois pas ce pays, ſans vous donner de mes nouvelles, & ſans me faire connoître plus particuliérement à vous. Vous me rendez juſtice, Seigneur, reprit *Dragut*. Ce premier moment dont vous me parlez fit un ſi puiſſant

ſant effet ſur mon cœur, qu'il m'attacha à vous pour le reſte de ma vie. Les perſonnes faites comme vous ont un caractére, qui attire le reſpect & gagne les affections. Hélas! pourſuivit-il, occupé de mes propres diſgraces, je ne croyois pas que rien pût m'en diſtraire. Cependant, depuis que je vous ai vû, & que vous m'avez paru malheureux, j'ai ſouvent penſé à vous, & mes vœux ſe partagent pour le ſoulagement de vos douleurs & des miennes. Mes douleurs ſont au comble des horreurs, s'écria l'inconnu. Le tems ni la raiſon n'y peuvent rien, mon parti eſt pris. Mais vous, brave *Dragut*, vos maux ſont-ils ſans reméde? Diſpoſez d'un malheureux qui vous accompagnera au bout de la Terre, & pour m'intéreſſer encore plus à ce qui vous touche, faites-moi part de votre fortune. Voilà une petite maiſon que j'habite; elle me cache à tout le monde; mais ce n'eſt pas à vous que je veux faire un ſecret de ma retraite. Comme il achevoit ces paroles, un homme fort bien fait lui vint dire quelque choſe à l'oreille, & l'inconnu ſe tournant vers *Dragut*: Je vous quitte

à

à regret, lui dit-il ; j'avois une grande curioſité de ſçavoir vos Avantures ; mais on m'attend, ſouffrez que nous nous ſéparions. Seigneur, lui repliqua *Dragut*, ſi vos affaires vous le permettent, je vous laiſſerai un homme, qui ſçait juſqu'aux moindres particularités de ma vie ; il attendra en ce lieu, juſqu'à ce que vous l'envoyiez chercher ; & quand vous le voudrez, il vous fera un récit où vous connoîtrez au moins par l'entiére vérité que je veux qu'il vous diſe, que je ne ſçaurois avoir rien de ſecret pour vous. L'Inconnu le remercia, l'embraſſa, & accepta ſes offres. *Dragut* lui promit de le venir voir dès le lendemain. L'Inconnu pria le confident de *Dragut* de vouloir bien attendre quelque tems juſqu'à ce qu'il l'envoyât chercher, après quoi il s'en alla ; & *Dragut* ordonna à celui qu'il laiſſa de ne cacher rien de ce qui le regardoit à l'Inconnu. Il remonta à cheval, & reprit le chemin du Château.

Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit parti, quand on vint chercher celui qui devoit faire le récit de ſa vie. L'Inconnu le reçut avec bonté, le pria de s'aſ-

ſeoir,

ſeoir, & de ſatisfaire ſa curioſité, ce qu'il fit de cette maniére.

HISTOIRE DE DRAGUT.

AVant que de paſſer au récit des avantures de mon Maître, il eſt néceſſaire que je vous diſe en deux mots, Seigneur, quelques particularités, dont vous aurez entendu parler ſans doute, mais qui ſont indiſpenſables pour l'intelligence de ce que vous déſirez ſçavoir.

Selin Eutemi étoit Roi d'Alger. Il avoit régné avec douceur; & comme il aimoit extrémement ſes peuples, il eut un grand déſir de les affranchir d'un tribut qu'ils payoient aux Eſpagnols. Dans cette penſée, il réſolut d'attirer à ſon parti un fameux Pirate, qui s'étoit rendu redoutable ſur toutes les Mers. C'eſt *Horuc* dont je veux parler. Ils eurent bientôt fait leur traité; & *Selin* fut aſſez imprudent pour ſe fier à lui. Il le reçut dans

dans ſes Ports & dans ſa Ville. A peine ce perfide y eut-il été quelques jours, qu'il en connut le fort & le foible ; il s'en rendit maître, & ſe ſaiſit de la perſonne de ce malheureux Roi. *Selin* ne connut ſa faute que par ſon infortune. Quand il fut au pouvoir de ſon ennemi, il vit maſſacrer à ſes yeux tous ſes enfans, & il jugea bien que ſon ſort ſeroit pareil. Il ſe réſolut à la mort avec un courage extraordinaire, & ne donna ſes derniers momens qu'au ſouvenir d'une de ſes femmes qu'il aimoit avec une paſſion démeſurée.

Iſouf, me dit-il, ſauve la divine *Maani* : remène-la à Trébiſonde ; & ſi elle a un Prince dans ſes flancs, éléve-le de ſorte qu'il ſoit digne d'être Roi, ne le pouvant plus être. Pren mes tréſors, & par ta fidélité mérite la confiance de ton Roi dans les derniers ordres qu'il te donne.

Je ne perdis pas un moment, Seigneur. J'allois, & je venois, avec toute ſorte de liberté. Les charmes de *Maani* n'étoient point connus de *Horuc*. J'eus bientôt un vaiſſeau, je pris les tréſors du Roi, & dès la nuit même je ſauvai cette Princeſſe.

Ho-

Horuc fit mourir dans un bain l'infortuné Roi d'Alger, & ſe fit couronner. Il fut bientôt Roi paiſible, & il étendit ſes conquêtes juſqu'à Tunis. Cependant nous voguions ſur les Mers, & je conduiſis heureuſement *Maani* juſqu'en Natolie. Il n'y avoit que trois ans qu'elle avoit quitté ſon pére: il la reçut avec bien des larmes qui furent répandues de part & d'autre; & la Princeſſe, ne voulant pas être reconnue dans Trébizonde qui étoit le lieu de ſa naiſſance, elle obligea ſon pére à s'en éloigner, & à aller à une de ſes maiſons qui étoit au voiſinage de la Mer. Quelques jours après qu'elle y fut, elle accoucha, & donna la vie à un Prince. Mais, Seigneur, ce qui vous étonnera, c'eſt que ce Prince eſt *Dragut*, qui fait un ſecret de ſa naiſſance, pour des raiſons que vous apprendrez par la ſuite de ce diſcours.

Les premiéres années de ce jeune Prince furent toute la conſolation de ſa vertueuſe mére: mais à peine l'eut-elle confié à mes ſoins, que la mort nous la ravit. *Dragut* verſa quelques larmes; mais comme il n'avoit que neuf ans, ſa douleur fut bientôt paſſée. Il croyoit être fils

fils de *Hali*, qui étoit le pére de *Maani*, qui prit un ſoin fort particulier de ſon éducation ; & je puis dire, que dans une fort grande jeuneſſe, il étonnoit tous ceux qui le pratiquoient, par ſes qualités admirables.

Je voyois en lui avec regret une ambition démeſurée, un courage grand, inflexible contre la mauvaiſe fortune. Il ne pouvoit ſouffrir la médiocrité de celle où il ſe voyoit. Je remarquai en lui une impatience extraordinaire pour chercher des occaſions de gloire. Il ſupportoit avec peine l'égalité où il ſe voyoit avec quelques Seigneurs du pays. La maiſon de ſon pére devint trop petite à ſon ambition : il haïſſoit tous ſes voiſins, parce qu'il n'avoit pas quelque empire ſur eux, & il mépriſoit la Terre qui l'avoit vû naître, puiſqu'elle n'étoit pas entiérement ſous ſa domination.

Ah, Seigneur, que ce caractére me cauſa de chagrin ! On vouloit qu'il ignorat ſa fortune paſſée ; & tous ces mouvemens qu'il ſentoit en lui-même ne l'avertiſſoient que trop de quel ſang il étoit né. Je prévis qu'il nous donneroit de la peine à retenir dans les bornes

que

que la prudence de *Hali* lui vouloit preſcrire.

Je modérois autant qu'il m'étoit poſſibles ſes ardentes inclinations pour la grandeur. Je l'amuſois par toutes les occupations convenables à ſon âge; mais vous ſçavez que l'ordre des deſtinées ne ſe revoque point.

Il avoit douze ans, quand un jour, qu'il avoit été à la chaſſe, il ſe trouva avec cinq ou ſix de ſes eſclaves au bord de la Mer, où il s'arrêta à voir un vaiſſeau qui prenoit des rafraîchiſſemens. Des ſoldats lui demandérent s'il vouloit voir quelques raretés. Il y conſentit volontiers, & monta avec eux dans leur Navire. Le Capitaine ne l'eut pas plutôt vû, qu'il fut charmé de ſa beauté; & je crois en effet, qu'on n'a jamais rien vû de plus beau que l'étoit *Dragut* en ce tems-là. Il réſolut d'abord de l'enlever, jugeant qu'il ne pourroit jamais faire un plus magnifique préſent au nouveau Roi d'Alger. C'étoit *Cheredin*, ſurnommé *Barberouſſe*, frére du Corſaire *Horuc*. Ce cruel uſurpateur du bien de mon jeune Maître étoit mort depuis quelques jours par la valeur du Gouverneur d'Oran.

Le Capitaine donna donc ſes ordres pour s'éloigner, & cependant il faiſoit montrer des choſes curieuſes au jeune *Dragut*, afin d'empêcher qu'il ne prit garde au deſſein qu'on formoit contre ſa liberté. Ce jeune Prince dédaigna tout ce qu'il vit; & mettant la main ſur un excellent cimeterre, il demanda ce qu'on en vouloit, & dit que ſon pére en payeroit volontiers la valeur. Le Capitaine rit de l'action & des paroles de cet enfant, & lui dit qu'il l'alloit mener à un grand Prince, qui lui en donneroit de plus beaux. Le jeune *Dragut* montra un viſage gai, & demanda où il étoit. Alors ſes eſclaves, qui étoient montés avec lui dans le Navire, pouſſérent de grands cris, voyant qu'ils étoient en pleine Mer. *Dragut* leur demanda la cauſe de leur effroi, & demeurant tranquille, Allons, leur dit-il, voir ce Prince qui me donnera de ſi belles armes.

Que vous dirai-je, Seigneur? On mena ce jeune captif dans ſes propres Etats, dans ſa Ville, & dans le Palais de ſes Péres. Il fut préſenté à *Cheredin* avec le même habit qu'il avoit quand il fut pris: Il étoit de drap d'or, joint au corps par une

une ceinture de pourpre, avec une agrafe de diamans assez magnifique pour faire juger que sa condition étoit des plus relevées. Cent boucles de cheveux du plus beau blond du monde lui couvroient les épaules; ses yeux & ses sourcils étoient noirs. Ses yeux jettoient un feu si vif, qu'on ne pouvoit les voir sans amour. Il avoit un sourire si aimable, qu'il moderoit un peu cette fierté qui est répandue dans toute sa personne. *Cheredin* fut frapé d'admiration à la vûe de ce bel enfant. Le Capitaine lui commanda de mettre un genouil en terre devant le Roi; mais *Dragut* tournant la tête vers lui en souriant agréablement: Ce n'est pas ainsi que deux amis s'abordent, lui dit-il, sans s'étonner de toute la majesté qui entouroit *Cheredin*, & tendant la main au Roi, Je vous suis venu voir, lui dit-il, parce qu'on m'a dit que vous aviez de la vertu & des armées, & que vous me donneriez de l'emploi. *Cheredin* fut tout hors de lui à son action & à ces paroles si peu attendues; & le prenant entre ses bras il le baisa cent fois, ne pouvant se lasser de le caresser.

Il récompensa bien celui qui lui avoit

fait un préſent ſi conſidérable, & commanda, comme s'il eût ſçû ſa naiſſance, qu'on l'élevat avec le Prince *Azan* ſon fils, qui avoit cinq ans moins que lui. Dès ce moment, ils prirent l'un pour l'autre une ſi merveilleuſe amitié, que le tems, & tant de raiſons contraires, ne l'ont jamais pû détruire, ni ne la détruiront jamais.

Quelques années ſe paſſérent ſans aucun événement conſidérable. *Azan* & mon Maître étoient élevés enſemble. *Zaïre*, mére de ce Prince, aimoit *Dragut* comme ſi c'eût été ſon propre fils. On ne parloit au Palais que de la perte d'une Princeſſe jumelle d'*Azan*, que des Corſaires avoient enlevée il y avoit peu de tems à un Château où elle étoit avec ſa mére lorſque ce malheur arriva; & ceux qui l'avoient vûe diſoient que c'étoit un miracle de beauté.

Le Roi d'Alger faiſoit tous les jours de nouvelles conquêtes; & le jeune *Dragut* lui dit au retour de ſes glorieuſes expéditions, qu'il le vouloit ſuivre, & ne le plus quitter. *Cheredin* lui promit de le mener avec lui. En effet, quelques jours après le jeune *Azan* & lui ſe ſépa-

ré-

rérent, le Roi ne voulant pas mener ſon fils, à cauſe de ſa jeuneſſe.

Dans les premiéres occaſions, *Dragut* fit des merveilles de ſa perſonne. Il combattit auprès du Roi; il eut une main percée, en parant un coup qu'on lui portoit, en ſe jettant au devant de lui.

Au premier ſiége, il monta le premier à la brèche; & dans une courſe qu'il fit ſur Mer, il ramena trois Galéres qu'il avoit priſes. Tant d'actions remarquables le rendirent plus cher à *Cheredin*: auſſi avoit-il pour lui une paſſion démeſurée. Il lui donna de beaux Commandemens, & des Charges conſidérables. Il le détacha une fois de ſon Armée navale, & l'envoya avec un ſeul Vaiſſeau pour une affaire qui lui étoit importante, & qu'il ne vouloit confier qu'à lui. *Dragut* s'en acquitta avec une prudence incroyable pour ſon âge; & ce fut en cette occaſion que je retrouvai mon cher Maître, que mon zéle & mon affection me faiſoient chercher en tous lieux. Il eut beaucoup de joie de me revoir, & jamais rien n'a égalé celle que je reſſentis, ni la ſurpriſe extraordinaire où je fus, de le trouver au ſervice de ſon ennemi. Mais je

dissimulai mes sentimens, & ne les découvris point à *Dragut*, non plus que le secret de sa naissance.

Il rendit compte au Roi, par un Envoyé, de ce qu'il avoit fait, & le pria de trouver bon qu'il s'absentat pour quelque tems, allant chercher tout seul quelques occasions de gloire.

Il fit tant d'actions heureuses, Seigneur, qu'il acquit cette haute réputation qui le distingue si fort parmi les hommes; & avec un seul Navire il obligea cent fois la Renommée à parler avantageusement de lui. Il se croyoit heureux avec ce petit Empire flottant: il lui sembloit qu'il n'y avoit que le bout des Mers qui le pût borner. Mais, Seigneur, je ne m'étendrai pas davantage sur ses travaux de la guerre, & je vai vous faire passer dans le récit de sa vie galante.

Il étoit dans le dessein de retourner à Alger, & c'étoit seulement pour voir son cher *Azan*, quand le vent & les étoiles disposérent autrement de sa route. Il se leva tout d'un coup une horrible tempête, qui se joua durant vingt-quatre heures de notre Vaisseau; enfin quand nous eumes le calme, nous apper-

perçumes que nous étions bien éloignés de l'endroit où l'orage nous avoit surpris, & infiniment plus éloignés des Côtes d'Alger.

Dragut passa la nuit avec une agitation où il ne s'étoit jamais vû; il rouloit dans son lit des inquiétudes qui lui étoient toutes nouvelles. Il croyoit que ce n'étoit que des désirs de gloire qui le mettoient en cet état; & il vit bien ensuite, que c'étoit des pressentimens d'amour.

Vous m'allez peut-être soupçonner, Seigneur, de vous raconter des imaginations & des folies. Je sçai que ces sortes de choses ont l'air de fables, & que dans tous les Romans on n'a jamais manqué de marquer la passion d'un Héros par un augure semblable; mais il est constant qu'il ne fut que trop vrai. Ce jeune Prince n'a jamais passé une nuit pareille; il tint tous ses gens éveillés, il envoya voir au point du jour si on ne découvriroit point quelque Vaisseau. Enfin, son heure fatale ne pouvoit plus reculer. On en apperçut un qui s'avançoit vers nous, & l'ayant considéré, nous découvrimes qu'il étoit Turc. Il balançoit sur ce qu'il devoit faire, à cause de

l'amitié qui eſt entre *Soliman* & *Cheredin*, quand il apperçut à une fenêtre de ce Navire une femme parfaitement bien faite, qui s'avançant faiſoit un ſigne avec un mouchoir qu'elle tenoit à ſa main. Nous conçumes qu'elle demandoit du ſecours, & qu'elle étoit captive. Nous n'en doutames plus quand nous vimes un jeune Turc derriére elle, qui, la prenant bruſquement par le corps, la tira de la fenêtre. *Dragut*, qui vit cette action, ſe ſentit ſaiſi d'un mouvement extraordinaire, & commanda ſur le champ qu'on accrochat ce Vaiſſeau. Cela fut fait dans un inſtant; & après une aſſez vive réſiſtance, mon Prince s'en rendit le Maître. Tout commençoit à être paiſible, & *Dragut* étoit dans le Vaiſſeau ennemi, quand il vit au milieu de la foule de ces malheureux vaincus deux femmes, qui, d'une démarche précipitée, venoient vers lui. Il ſe hâta auſſi-tôt de s'avancer vers elles, & par je ne ſçai quel empreſſement, il ſembloit aller au-devant de ſa deſtinée. Il avoit impatience de les connoître, & de ſçavoir ce qu'elles lui vouloient. Il ſe ſentoit dans cet état où l'on eſt, quand on attend quel-

quelque changement extraordinaire. Il s'approcha donc de ces femmes, qui, se mettant chacune à ses côtés, lui montrérent de la main, avec une action suppliante, une personne qui les suivoit, & dont il ne vit pas le visage, parce qu'il étoit couvert d'une fine toile de coton. *Dragut* fut saisi à cette vûe d'une émotion surprenante. Il attendoit, tout hors de lui, la fin de ce mistére, quand cette personne, montrant la plus belle main du monde, s'en servit pour lever son voile qu'elle jetta en arriére. O Dieu! que devint *Dragut* à la vûe de tant de beautés? Il demeura éperdu, & ses sentimens ne semblérent le quitter, que pour revenir en lui avec plus de violence, & pour se faire sentir plus tendrement le reste de ses jours. Cette charmante Inconnue ne faisoit que sortir de l'enfance. Sa taille étoit haute & droite. Un petit corps assez court lacé par-devant étoit bigarré de mille couleurs différentes. Sa jupe étoit de même & fort courte. La brutalité & l'avarice des Barbares, entre les mains de qui elle étoit tombée, découvroit aux yeux un objet charmant & pitoyable tout ensemble:

d'étoit ſes jambes qu'elle avoit nues ; & ſes jolis pieds n'avoient que de ſimples ſandales de maroquin couleur de feu. Les manches de ſon habillement étoient longues & étroites, & au-deſſous du coude elle laiſſoit pendre juſqu'au bord de ſa jupe une toile de coton rayée & pliſſée, qui finiſſoit en pointe. Ses cheveux aſſez en déſordre étoient relevés ſur ſon front, & repris ſur le derrière ſi nonchalamment, qu'ils retomboient tout ondés ſur ſes épaules & le long de ſon dos. Ils étoient d'un noir qui ne pouvoit être comparé qu'à celui de ſes yeux. Tous les traits de ſon viſage étoient beaux. Son teint étoit brun, délicat, & uni, mêlé d'un aimable incarnat qui la rendoit une des plus ſurprenantes perſonnes du monde. Elle aborda mon jeune Maître d'un air noble; & le regardant avec de grands yeux languiſſans, elle ouvrit une bouche adorable, & dit quatre ou cinq paroles en langue Turque. Et comme elle vit que *Dragut* ne répondoit point, & paroiſſoit embarraſſé, elle s'expliqua en mauvais Italien, que l'on parle preſque par toutes les Côtes. Je ſçai, lui dit-elle, de quelles mains je viens de

for-

ſortir, mais je ne ſçai en quelles mains je tombe. Il ſemble que tous mes raviſſeurs doivent être également impitoyables. Je vois pourtant ſur vôtre viſage quelque choſe de plus humain, que dans les yeux des Barbares dont vôtre valeur vient de me délivrer. Parlez, Seigneur, je vous ſupplie, & dites-moi ſi je dois eſpérer un traitement aſſez favorable, pour croire que s'il ne faut que des tréſors pour le prix de ma liberté, je pourrai me flatter d'être bientôt libre. Si *Dragut* fut charmé des premiéres paroles de cette merveilleuſe perſonne, il fut ſurpris des derniéres, & fâché qu'elle le crût capable de pouvoir payer ſa liberté d'autre ſorte que par la perte de la ſienne. Vous êtes libre, Madame, lui répondit-il promtement, & vous ne trouverez parmi nous rien d'ennemi. Commandez ſeulement en quel lieu du monde vous voulez qu'on vous mene. Nous remarquâmes à ces paroles un air ſatisfait dans les yeux de la jeune Inconnue, & mon Maître continua de la ſorte. Il faudroit en effet des tréſors pour vous rendre libre, & vous en avez qui pourroient tenter ma vertu. Mais je ne veux rien, Madame. Déſintéreſſé dans tou-

tes mes actions, je ne veux qu'avoir la gloire de vous adorer toute ma vie. Il la regardoit fixement en parlant ainſi, & je croyois remarquer qu'elle ne trembloit point, en entendant ces paroles. Un air modeſte étoit tout ſon air, & levant les yeux au Ciel, il ſembloit qu'elle s'accuſât de l'avoir réduit en un état qui ſeul pouvoit lui permettre de ſouffrir la liberté de ce diſcours. *Dragut* lui préſenta la main pour la faire paſſer dans ſon Vaiſſeau. Elle le pria de mener tous ſes gens, qui étoient ces deux femmes dont je vous ai parlé, trop jeunes filles fort belles, & plus de vingt eſclaves. Comme nous ſortions du Navire, nous fumes obligés de tourner la tête par un cri effroyable que nous entendimes. C'étoit un jeune Turc, qui, tendant douloureuſement ſes mains vers nous, diſoit à *Dragut*: Que ſert-il, cruel, que tu me laiſſes mon vaiſſeau & toutes mes richeſſes, ſi tu me ravis le ſeul bien que j'aimois? Pren ma liberté, donne-moi des fers, & permets au moins que je ſuive la belle Eſclave. Mon Maître ne répondit pas à des paroles ſi inutiles; & ayant mis cette divine perſonne dans ſon vaiſſeau, il lui céda ſa chambre,

&

& tandis qu'elle ſe repoſoit, il donna tous les ordres néceſſaires. Il fit demander la route qu'elle vouloit que l'on prit. On ne lui répondit rien; & ne la pouvant voir, parce qu'elle étoit au lit, il ſe mit dans le ſien, où il ne trouva point de repos. Quand il conſidéroit le changement qui s'étoit fait en ſon ame, dans le ſeul eſpace d'un jour; que, du plus fier de tous les hommes, il étoit devenu le plus ſoumis, d'inſenſible, amoureux, de qui? d'une Inconnue, ſans ſçavoir ſi ſon cœur n'étoit pas déja engagé; il ſentit d'abord une paſſion également reſpectueuſe & forte. Il ne voulut point la traiter en eſclave. Il l'aimoit ſans déſirs téméraires; & quand elle auroit été Reine du monde, il ne ſe ſeroit pas déterminé de la ſervir avec plus de reſpect. Le lendemain, cette femme, qui avoit paru à la fenêtre du Vaiſſeau Turc, lui parla; & après un entretien où elle put voir qu'il ne cherchoit qu'à les ſervir, elle lui apprit, que cette adorable perſonne s'apelloit *Aphrigia*, qu'elle étoit fille d'*Oſman* Prince des Gerbes; & qu'elle le ſuplioit de faire prendre la route de cette Iſle, dont il y avoit très-

très-peu de tems qu'elle étoit partie, ſon pére l'ayant miſe ſur un Vaiſſeau pour l'envoyer à un grand Roi, ſans qu'elle ni la Princeſſe ſçuſſent davantage de ſes deſſeins; que, tenant la route d'Afrique, leur Galére avoit été attaquée par des Vaiſſeaux Turcs qui les avoient priſes, qu'elles avoient été entiérement pillées, & traitées avec beaucoup de rigueur par le pére de ce jeune Turc; mais que le fils, étant devenu amoureux de la Princeſſe *Aphrigia*, avoit adouci leur captivité autant qu'il avoit pû; qu'il y avoit deux mois qu'elles étoient ainſi dans une douleur infinie, ſans eſpoir de ſecours, ſouhaitant mille fois de périr pendant la derniére tempête: qu'enfin le Ciel l'avoit envoyé heureuſement; & que dans le combat qu'il avoit rendu, leur perſécuteur étoit mort, qui avoit réſolu de mener la Princeſſe à leur Empereur, leur ayant dit que la fameuſe *Roxelane* étoit bien moins charmante qu'*Aphrigia*.

Le diſcours de *Halime* (cette femme ſe nommoit ainſi) cauſa de la joie à mon jeune Maître, pour ſçavoir *Aphrigia* d'une naiſſance qui ſatisfaiſoit l'élévation de ſon cœur. Il vint auſſi-tôt me

le

le dire; & comme la déclaration de son amour avoit été publique, il m'avoit fait connoître en particulier tous les mouvemens qui l'agitoient. Mais quand il faisoit réflexion, qu'on envoyoit cette Princesse à un grand Roi, il entroit dans une jalousie qu'il ressentit presque aussi-tôt que son amour.

Dans ces inquiétudes, il se rendit auprès de la charmante *Asphrigia*; & comme elle n'ignoroit pas ce qu'*Halime* lui avoit dit, il s'en entretint avec elle, & il connut qu'effectivement elle ne sçavoit pas à quel Roi on l'envoyoit, ni quel étoit le dessein du Prince son pére en lui faisant faire ce voyage, parce que celui qui étoit chargé du soin de sa conduite étoit mort en la défendant.

Quoique *Dragut* connût sa naissance, il ne fut, ni plus respectueux pour elle, ni moins amoureux. Son respect avoit d'abord paru infini, & son amour fut toûjours extrême. La Princesse recevoit tout ce qu'il faisoit avec une grande retenue, & si elle avoit de la douceur pour la déférence qu'il lui temoignoit, elle opposoit une grande sévérité aux marques de passion qu'il lui donnoit.

En-

Enfin, nous arivâmes à l'Iſle des Gerbes, qui eſt délicieuſe, ſoit pour le climat, ſoit pour la fertilité. Elle a ſoixante milles de tour, n'étant ſéparée de l'Afrique que par un petit eſpace ſur lequel il y a un pont. C'eſt un pays plat, hors ſur le milieu qu'il y a quelques collines. Les palmiers, les oliviers, les cédres, les grenadiers, les orangers, & toutes ſortes de fruits, y ſont en abondance. Il y a de grandes bourgades. Le reſte du pays eſt ſemé de loges, de maiſons, & de cabanes: mais les châteaux du Prince ſont magnifiques. Celui où nous fumes étoit infiniment agréable.

Le Prince *Oſman* reçut ſa fille avec mille tranſports de joie. C'étoit le meilleur Prince du monde. Il donna autant de larmes au récit de ſes malheurs, comme ſi la valeur de mon Prince ne les eût pas finis. Mais je ne vous ſçaurois dire les careſſes qu'il lui fit pour un ſi grand ſervice, & la joie qu'il eut quand il apprit que celui à qui il le devoit étoit *Dragut*, cet illuſtre favori de *Cheredin*. Il commanda à la belle *Aſtrigia* de vivre avec lui d'une maniére plus obligeante qu'elle n'avoit encore fait.

La

La Princeſſe obéit ſans répugnance ; elle avoit déja pour mon Maître une forte inclination ; elle n'y réſiſtoit que par ſageſſe ; & quand elle vit l'affection que ſon pére lui témoignoit, & la maniére dont il vouloit qu'elle vécût avec lui, elle crut pouvoir s'abandonner avec moins de contrainte aux ſentimens qu'elle avoit déja, & qui s'étoient formés dans ſon cœur malgré elle. *Halime*, qu'elle conſultoit quelquefois, étoit de ſon avis, & mon Prince commença à connoître que tout lui étoit favorable : il l'accoûtuma inſenſiblement à ſouffrir qu'il l'entretint de ſa paſſion : elle ſoûrioit au commencement : enſuite, laiſſant parler ſes beaux yeux, il ſembloit à *Dragut* qu'ils lui faiſoient des réponſes telles qu'il les déſiroit.

Il l'aborda un jour qu'elle étoit ſous de grandes arcades, où elle faiſoit des tapis de jones avec pluſieurs jeunes filles ; elle quitta ſon ouvrage dès qu'elle l'apperçut, & s'avançant vers lui d'un air riant, ils ſe promenérent enſemble.

Et quoi ! divine *Aphrigia*, lui dit-il, ne verrai-je jamais qu'un accueil plein de charmes, & ne ſçaurai-je pas par quelques paro-

paroles, quel progrès mon amour & mes ſoins ont fait dans vôtre cœur? Je croyois m'être expliquée, Seigneur, lui repliqua-t-elle; & depuis que je ſuis auprès de mon pére, j'imaginois que vous entendre ſans courroux étoit vous répondre avec douceur. Ah! ma Princeſſe, lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, ces mots charmans me rendent la vie: mon amour ne vous fatigue donc plus; le voyez-vous dans mes yeux, dans mon cœur, dans toutes mes actions? Voulez-vous qu'i paroiſſe, & que je vous faſſe connoître à quel excès il a porté toute ſon ardeur? Seigneur, reprit-elle en le relevant, j'en vois aſſez pour en être ſatisfaite. Eh! ne ferez-vous rien pour lui? repliqua-t-il. Que faut-il faire? interrompit-elle. Le récompenſer, continua-t-il, en me donnant des marques qu'il ne vous déplait pas. La belle *Aſtrigia* demeura quelque moment ſans répondre, lançant ſur le paſſionné *Dragut* des regards pleins de feu. Elle avoit derriére ſa tête pluſieurs treſſes de cheveux qui tomboient juſqu'à terre. Elle en prit une, qu'elle coupa, & la préſenta à *Dragut*, qui, en lui voyant faire cette action, avoit

avoit fait un grand cri. Tenez, lui dit-elle, en la lui donnant, voilà une marque que vôtre paſſion m'agrée. Gardez-la pour en conſerver le ſouvenir. *Dragut*, tranſporté d'amour & de joie, ſe jetta à ſes pieds; & prenant cette précieuſe treſſe, il la baiſa mille fois, & la paſſa autour de ſon corps où il l'attacha.

Vous êtes ſurpris, Seigneur, d'une façon de faire l'amour, qui n'eſt pas peut-être à l'uſage de France. Peut-être auſſi en avez vous d'autres, que nous ne pratiquons pas ſi-tôt que vous; mais enfin, ce fut ainſi que la belle *Aphrigia* récompenſa celui de mon Maitre, qui en fut touché d'une telle maniére, qu'il fit bien voir à la Princeſſe, que rien ne pouvoit égaler les ſentimens qu'il avoit pour elle.

Ils vécurent avec un grand bonheur durant quelques jours. Il lui dit qu'il avoit envie d'aller retrouver *Cheredin*, & qu'il étoit perſuadé qu'il mettroit tout en uſage pour l'obtenir pour lui du Prince des Gerbes. *Aphrigia* fut de ſon avis: ſon pére n'avoit point d'autres enfans qu'elle; il l'aimoit avec une paſſion infinie. Il chériſſoit *Dragut*; elle crut que ſon

ſon conſentement ne ſeroit pas difficile à obtenir.

Quoique cette ſéparation fût néceſſaire au bonheur de leurs amours, ils ne s'y préparoient ni l'un ni l'autre qu'avec douleur, lorſqu'un jour *Aphrigia*, ſe promenant au bord ſolitaire d'une petite riviére qui ſe rendoit dans la mer, & n'ayant que la ſeule *Halime* avec elle, elle s'amuſoit à regarder un jeune homme qui pêchoit ; mais jettant tout d'un coup ſa ligne, il s'avança vers *Aphrigia*, ſe mettant ſur ſon paſſage.

Je vous aime, belle *Aphrigia*, lui dit-il, & mon amour me contraint à le ſatisfaire ſans être ſûr de vôtre conſentement. Ne vous effrayez pas, je vous conjure ; ce n'eſt point entre les mains d'un cruel raviſſeur que vous tombez. Je ſuis *Bulcar*, fils du Roi de Thunis, & vous ſerez dans les Etats de mon Pére auſſi Maitreſſe que vous l'êtes ici. Alors, à un ſigne qu'il fit, la Princeſſe & *Halime* ſe virent entourées de quatre ſoldats qui ſortirent d'une Barque cachée derriére des roſeaux, & qui ſe mirent en état de l'enlever. Ils le faiſoient déja, & ſa réſiſtance eût été foible, lorſque

Dra-

Dragut arriva, attiré par les cris qu'elle faiſoit. Le Prince de Thunis tenoit lui-même la Princeſſe. Ses ſoldats allérent droit à mon Maître le cimeterre à la main. *Dragut* ne fut point étonné de leur réſolution. Le péril où il voyoit *Aphrigia* ſuffiſoit pour l'animer & l'obliger à ſe défaire d'un plus grand nombre d'ennemis. Il coupa le bras au premier qui l'attaqua, perça le cœur au ſecond, & ayant reçu une légére bleſſure du troiſiéme, il la lui fit payer de ſa vie. L'autre fit peu de réſiſtance : & *Dragut*, courant vers le Prince de Thunis, il le trouva très-empêché à faire entrer *Aphrigia* dans ſa Barque; car quoiqu'il fût aidé par un matelot, *Halime* & la Princeſſe, ſe tenant toutes deux, les embarraſſoient extrémement. *Bulcar*, voyant ſes hommes morts, courut à *Dragut* avec beaucoup de courage, & remarquant qu'il étoit tout ſanglant, il le crut dangereuſement bleſſé, & jugea par-là qu'il ſe déferoit avec ſuccès de celui qui faiſoit obſtacle à ſes deſſeins : mais la vigueur de *Dragut* l'épouvanta; ils ſe batirent quelque tems. Enfin, *Bulcar* ſe ſentant bleſſé, & voyant accourir du mon-

monde, ſauta légérement dans ſa Barque, & s'éloigna avec beaucoup de viteſſe juſqu'à la Mer, où il regagna ſon Navire. Il ne fut pas poſſible de le ſuivre, parce qu'il avoit fait éloigner toutes les Barques des environs ſur divers prétextes, pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre.

La nouvelle de cette Avanture, & de la victoire de *Dragut*, courut bientôt dans toute l'Iſle: elle rendit les peuples amoureux de ſa vertu. Mais rien n'étoit comparable aux careſſes que lui faiſoit le bon Prince *Oſman*. Il le nomma cent fois ſon Libérateur, ſon Dieu tutelaire, ſon Fils, & le dernier de ces titres étoit celui qui plaiſoit le plus à *Dragut*.

Sa belle Princeſſe fut ſi ſenſible à ce dernier ſervice, & elle voyoit que ſon pére autoriſoit ſi fort ſes ſentimens, qu'elle réſolut de ne les plus contraindre, & de les faire voir à mon Maître tels qu'ils étoient. *Dragut*, lui dit-elle, je vous dois toujours tout; & ſi j'en crois les déſirs de mon ame, je ſuis ravie de vous tant devoir. Juſqu'ici je n'ai fait qu'écouter vôtre amour. Je voulus le ſatisfaire par la treſſe de cheveux que je vous donnai: main-

maintenant je veux que vous voyiez mon cœur, & que vous ne doutiez plus de la tendreſſe qu'il a pour vous. Elle eſt extraordinaire, Seigneur, & je vous aſſûre qu'elle ſera fidéle. Heureux ſervice, s'écria *Dragut*, dont la récompenſe eſt ſi belle, & qui m'attire un ſi favorable aveu de la bouche de ma Princeſſe! Je ne puis, ni ne veux, me dédire de ce que j'ai dit, reprit-elle. Vivez ſans ſcrupule là deſſus. Songeons à profiter de l'amitié que mon pére a pour vous, & vivons à l'avenir dans une parfaite intelligence. Vous croyez bien, Seigneur, que mon Prince ne l'en dédit pas. Il fut ſi vif & ſi tendre pour ces marques d'affection de la belle *Aphrigia*, qu'il fut tout le jour à s'exprimer de mille maniéres plus ardentes les unes que les autres, pour lui bien témoigner la grandeur de ſa félicité.

D'autre part, le Prince des Gerbes continuoit à le combler de faveurs. Il l'aimoit ſi chérement, que ſa fille & *Dragut* laiſſoient à leur amour tout l'eſpoir qu'il devoit ſi juſtement prendre, lorſqu'il fut tout à coup renverſé par la choſe du monde à laquelle il s'attendoit le

le moins. Car, Seigneur, les bontés d'*Osman* ne diminuérent point; au contraire, elles augmentérent par une confiance qui l'accabla de déſeſpoir, puiſqu'il lui avoua que la belle *Aphrigia* n'étoit point ſa fille, & qu'elle étoit celle que *Cheredin* avoit perdue il y avoit ſept ou huit ans. Il lui conta, qu'un des Pirates, qui l'avoit priſe au bord de la Mer, la lui avoit vendue avec ſa gouvernante; que l'ayant vûe ſi belle, & n'ayant point d'enfans, il l'avoit fait paſſer pour ſa fille, & lui avoit donné le nom d'*Aphrigia*, qui veut dire, une choſe qu'on met à l'abri; que ſa gouvernante lui avoit découvert, qu'elle étoit fille du Roi d'Alger; mais qu'il avoit penſé juſqu'alors, qu'il lui feroit un ſort auſſi bon en la laiſſant héritiére de ſon Etat, que celui qu'elle pourroit avoir avec ſon pére, ou tout au plus elle ne feroit que la récompenſe de quelque Bacha: qu'il l'avoit donc fait élever comme un enfant que le Ciel lui avoit envoyé; mais que, depuis quelque tems, le remords l'ayant ſaiſi, il avoit jugé devoir faire une ſi précieuſe reſtitution: pour cet effet, qu'il la renvoyoit à *Cheredin* avec ſa gouvernan-

nante, lorſqu'elle fut priſe ; qu'il avoit chargé un ami fidéle du ſecret de reconnoiſſance, priant inſtamment le Roi d'Alger de la lui vouloir renvoyer avec tel époux qu'il lui plairoit ; & qu'il agréat qu'elle régnat dans ſa petite Iſle, dont il lui faiſoit préſent après ſa mort. Il ajouta à ce ſurprenant récit, qu'il étoit encore dans le même deſſein, & qu'il le choiſiſſoit pour lui remettre ce dépôt entre les mains, afin qu'il le rendit de ſa part au Roi d'Alger ; lui proteſtant, qu'il ſouhaitoit qu'il fût cet heureux époux, & qu'il en alloit écrire à *Cheredin* : après quoi, il l'embraſſa en pleurant de tendreſſe, & le priant de ſe préparer à partir bientôt ; mais qu'il vouloit inſtruire avant cela la Princeſſe de ſon ſort, & du même pas il alla chez elle. Ma fille, lui dit-il, il faut encore nous ſéparer. Je vous confie à *Dragut*. Il vous conduira mieux que perſonne ; & allez retrouver ce Roi, auquel je vous envoyois. *Aphrigia* rougit, & ſe jettant au col de ce bon pére : Pourquoi me chaſſez-vous, Seigneur ? lui dit-elle. Gardez vôtre *Aphrigia* auprès de vous. Elle pleuroit, il ne lui fut pas poſſible de con-

tinuer de parler. Ah! ma chére fille, lui dit-il, une néceſſité d'honneur abſolue me force. Vous n'êtes point ma fille, continua-t-il en verſant quelques larmes. Non, Madame. Mais permettez-moi toujours de vous nommer d'un nom qui m'eſt ſi cher. Vous êtes la fille de *Cheredin* Roi d'Alger. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, je ne la veux point être. Vous êtes mon pére, je n'en ai point d'autre que vous. Toute ma tendreſſe vous eſt acquiſe, je ne la ſçaurois diviſer. *Oſman* laiſſa paſſer ce premier mouvement qu'il méritoit ſi bien; & peu à peu, aidé de *Dragut*, il l'amena où il vouloit, & elle fut capable d'écouter la raiſon.

Mais, Seigneur, je ne ſçaurois vous dire tout ce que penſa mon Maître. Il étoit fâché, qu'*Aphrigia* ne fût plus fille d'*Oſman*. Il étoit bien aiſe, qu'elle le fût de *Cheredin*. Il ne doutoit pas que ſi *Oſman* eût été ſon pére, il ne la lui eût donnée pour femme. Il ſe flattoit auſſi que *Cheredin* l'accorderoit à ſon amour, aux ſervices qu'il avoit rendus à cette belle Princeſſe, à l'amitié de ſon cher *Azan*, & ſur-tout à la tendre affection

fection que le Roi avoit toujours eue pour lui.

Dans ces flatteuſes penſées il me vint trouver tout rempli de leurs charmes. *Iſouf*, me diſoit-il, après m'avoir conté tout ce que je viens de vous dire, conçois-tu mon bonheur? *Cheredin* ne me refuſera pas ſa fille, & je ſerai l'homme du monde le plus heureux. Mais, Seigneur, que je fus épouvanté de tout ce qu'il me diſoit! J'admirois *Alphrigia*; mais quand je penſois qu'elle étoit fille de *Cheredin*, je frémiſſois à la vûe d'un tel mariage. Je crus que je n'avois plus de tems à perdre, & que c'étoit l'heure où je devois apprendre à *Dragut* le ſecret de ſa naiſſance infortunée. Ah! Seigneur, lui dis-je, que m'apprenez-vous? Je ne puis plus me taire [illegible] crime. Votre ſort eſt encore plus étrange que celui d'*Aphrigia*. Vous n'êtes point le fils de *Hali*, & vous avez eu pour pére le malheureux *Selim* Roi d'Alger. Vous uniriez-vous, continuai-je, avec le ſang déteſtable de ceux qui ont répandu tout le votre? Le Prince me regarda avec ſurpriſe depuis la tête juſqu'aux pieds. Il ſembloit que pour la premiére fois il

doutoit de ce que je lui disois. Je m'en apperçus, & courant à une cassette, je l'ouvris, & lui fis voir dans ce petit espace une quantité prodigieuse de pierreries qui avoient été au Roi son pére; & tirant une Lettre de mon sein, je la lui présentai. Elle étoit de la Reine sa mere, qui la lui avoit écrite quelque tems avant sa mort, & qui m'avoit chargé de la lui remettre quand je le jugerois à propos. Elle l'instruisoit par elle de sa naissance, & de ses malheurs.

Le Prince demeura comme terrassé à de si étonnantes nouvelles. Il tint quelque tems la vûe baissée; & la levant ensuite, il l'attacha sur mon visage d'un air mécontent. Cruel *Isouf*, me dit-il, quel tems choisissez-vous pour m'apprendre des choses si surprenantes? N'estimez-vous plus *Aphrigia* depuis qu'elle est fille de *Cheredin*, & vous paroit-elle moins merveilleuse? *Aphrigia* est sans doute toujours aimable, Seigneur, repris-je: mais elle sort d'un sang ennemi, d'un sang qui vous doit faire horreur, & qui ne peut jamais s'unir avec le votre. Mais, *Isouf*, repliqua-t-il, c'est l'inhumain *Horuc*, qui fit mourir *Selim*:

êtes-

êtes-vous assez injuste, pour ne le pas séparer de *Cheredin*, dont j'ai reçu mille bienfaits, & dont l'amitié & les faveurs semblent réparer par instinct les outrages que m'a fait son frére? Ah! *Cheredin! Azan! Aphrigia!* s'écria-t-il, vous balancez dans mon cœur toutes les injures qu'on m'a faites. Vous verrez donc régner cet usurpateur, interrompis-je, & il sera tranquille sur votre trône? Il n'y a plus de trône pour moi à Alger, reprit-il froidement: je ne le reprendrai pas par des crimes. *Cheredin* est mon bienfaiteur, il est pére d'*Azan* & d'*Aphrigia*, tous ces noms me sont sacrés: parlons avec raison. Que ferai-je seul, dépouillé, & sans secours que celui de ma vertu & de mon épée? Ne nous repaissons point de chiméres, *Ismif.* Si j'ai à attendre quelque fortune, c'est des bontés de *Cheredin.* S'il me donne sa fille, comme je l'espére, cette Isle me fournira des sujets assez belliqueux pour me faire dans l'Afrique un destin plus grand que celui de mes péres. Ainsi, n'en parlons plus, *Ismif.* Cachez toujours le secret de ma naissance, je ne la découvrirai qu'à la seule *Aphrigia.* Elle

ſera pour moi, avant qu'elle puiſſe connoître les intérêts de ſon pére; & elle verra bien que les intérêts de ſon pére ne trouveront rien de contraire dans mon cœur.

Je connus bien, Seigneur, que je n'avois point de replique à faire; & effectivement, je trouvois de la raiſon dans ce qu'il me diſoit. Il courut chez la Princeſſe des Gerbes, à qui il communiqua tout ce que je venois de lui dire. Vous jugez bien que ſa ſurpriſe fut extrême, & qu'ils admirérent cent fois ce prodigieux événement de leurs avantures, cette conformité du déguiſement de leur naiſſance, & cette parfaite ſimpathie qui leur faiſoit ſurmonter à l'un & à l'autre tous les obſtacles qui devoient ſi vraiſemblablement les ſéparer.

Le Prince des Gerbes ſe prépara pendant quelques jours à voir éloigner ſa chére fille. Il l'embraſſa mille fois, baigna ſon viſage de pleurs, & s'en ſépara enfin avec des regrets ſi tendres, que j'en fus moi-même touché. Il donna à la Princeſſe la Lettre qu'il écrivoit à *Cheredin*. Nous nous embarquames, le chemin étant trop difficile par terre, & nous fimes notre voyage heureuſement juſqu'aux

qu'aux côtes d'Alger. Nous les avions découvertes avec joie, & nous eſpérions d'arriver bientôt, quand le vent devint furieux. Il ſe forma un orage terrible. Nous apperçumes néanmoins cinq vaiſſeaux près de nous, & nous reconnumes qu'ils étoient au Roi d'Alger. Nous diſtinguames le ſien, & jugeames qu'il y étoit en perſonne. Nous en fumes bientôt plus perſuadés, le voyant diſtinctement ſur le tillac. Il nous avoit reconnus auſſi, & s'avançoit vers nous. Le Prince fut chercher la belle *Aphrigia*, & la tenant par la main, il lui montra ſon pére; & quand il fut aſſez près, croyant ſe faire entendre: Voici votre fille, Seigneur, lui crioit-il; cette divine Princeſſe, qui vous fut ravie il y a quelques années. Mais ces paroles ſe perdoient en l'air. La tempête s'augmentoit. Le jeune *Azan*, qui étoit auprès de ſon pére, n'eut pas plutôt connu *Dragut*, dont tout le monde répétoit le nom, qu'il ſe précipita, pour ainſi dire, dans une barque pour le joindre plutôt. Mon Maître remarquant ſon action, & ſe tournant vers la Princeſſe, C'eſt votre frére, lui dit-il, qui s'avance vers nous. Je vai le rece-

voir, belle *Aphrisia*, & je reviens vous reprendre. Il descendit aussi-tôt, se mit dans une barque, & s'élança un moment après dans celle du Prince *Azan*. Ces deux amis se tendirent les bras, & dans le tems qu'ils s'embrassoient avec une véritable tendresse, un coup de vent épouvantable vint séparer tous ces Vaisseaux, & emporta si loin & avec tant d'impétuosité la petite Barque, que si les Princes ne se fussent pas promtement couchés dans le fond, ils seroient tombés dans la Mer.

La tempête dura le reste du jour, & toute la nuit. Quoique l'air commençât à s'obscurcir quand le Prince quitta *Aphrigia*, elle ne laissa pas de voir l'effet de l'orage : car que ne voyent pas les yeux d'une Amante ? Elle vit donc une vague porter jusqu'au Ciel ce petit Vaisseau qui contenoit ce qu'elle avoit au monde de plus cher ; & sans être émûe de son péril, elle fit un grand cri, en tendant les bras vers la barque qu'elle voyoit s'éloigner avec tant de légérete. Nous nous éloignames aussi, Seigneur. Les Vaisseaux de *Cheredin* prirent aussi des routes differentes. Nous avons sçû, qu'il en

en perdit deux, & qu'il ſe ſauva avec les autres. Pour nous, nous ne ſçavions que devenir. L'art du Pilote étoit inutile, & nous n'avions d'eſpoir qu'au Ciel.

La Princeſſe, qui avoit déja eſſuyé un pareil péril dans ſa vie, vit celui-ci avec moins de fermeté. Elle pleura toujours, & fit mille vœux en ſecret, où *Dragut* avoit la meilleure part. A la pointe du jour, & ſur la fin de l'orage, nôtre Vaiſſeau, tout fracaſſé & briſé, alla s'ouvrir aſſez près d'un Port dont nous tirâmes toute ſorte d'aſſiſtance. Nous ne perdimes que peu de gens; nous ſauvâmes ce que la Princeſſe avoit de plus précieux, comme les habits, & quelques joyaux qui ſervoient à ſa reconnoiſſance, quoique ces choſes ne fuſſent guéres néceſſaires, n'étant pas poſſible de l'avoir vûe à l'âge où elle fut enlevée, ſans la reconnoître aiſément.

Tandis que les ſoins charitables de ceux qui nous ſecouroient s'exerçoient encore, la Princeſſe étoit à demi couchée ſur un ballot, au bord de la Mer, & la tête appuyée ſur *Halime*, lorſqu'elle vit paſſer bien des gens a cheval, &

dans un chariot un homme de bonne mine qui s'arrêta, s'informant si ce naufrage avoit été bien funeste. Mais appercevant *Aphrigia*, il descendit brusquement à terre. Vous me la rendez, Dieu puissant! s'écria-t-il. C'est l'adorable *Aphrigia*! *Aphrigia* tourna languissamment la tête, bien étonnée de s'entendre nommer dans une terre qu'elle ne connoissoit pas: mais ayant rappellé des idées encore fraîches, elle reconnut cet homme, qui étoit près d'elle, pour *Bulcar* Prince de Thunis; & c'étoit à Thunis qu'elle étoit malheureusement abordée.

Souffrez, Seigneur, que je passe ici sur la joie de ce Prince de voir la Princesse des Gerbes, & sur la douleur de cette infortunée de retrouver *Bulcar*, & de se voir en son pouvoir. Elle en ressentit bientôt toute la rigueur; car l'ayant fait mettre dans son chariot avec sa Gouvernante & *Halime*, il s'y mit aussi, & la conduisit à une espèce de forteresse, au bas de laquelle étoit une maison de campagne délicieuse, à notre captivité près. Il ne retint auprès de la Princesse que ses femmes, & il envoya les hommes en divers

vers endroits, afin qu'on n'eût aucune nouvelle de son sort. Je demeurai près d'elle par adresse, & par mes priéres auprès de *Bulcar*, feignant d'être le mari de *Halime*. Car, dès que je vis mon Prince ainsi éloigné d'*Aphrigia*, elle me devint aussi chére qu'il m'étoit cher, & je lui vouai une entiére fidélité, sçachant bien que je ne pouvois mieux prouver à mon Maître celle que j'avois pour lui. Nous demeurâmes un an entier dans cette agréable prison, sans sçavoir rien de ce qui se passoit ailleurs, quelque effort que nous fissions pour en apprendre quelque chose; & *Bulcar* y donnoit de continuels témoignages de son amour, que la Princesse rejettoit avec un dédain & une constance extraordinaire. Quand il la menaçoit de quelque violence, elle y répondoit par une menace encore plus effrayante pour lui; l'assûrant toujours froidement, que s'il en venoit à la force, elle se tueroit de ses propres mains. Ces paroles l'arrêtoient, & nous vivions ainsi de jour à autre. J'ai trop longtems abandonné nôtre petite barque, Seigneur, je vai la suivre, & vous dire qu'elle s'arrêta à un banc de sable qui touchoit pres-

que à la terre. Ainſi, il fut aiſé aux Princes de s'y ſauver. J'avois oublié de vous dire que la Princeſſe *Aphrigia* avoit donné un eſclave à *Dragut*, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui ſçavoit preſque toutes les Langues. Cet homme étoit deſcendu dans la barque avec ſon Maître, tellement qu'il fut ſon compagnon dans ſon péril, & lorſqu'il ſe ſauva. Dès qu'ils furent à terre, ils apprirent qu'ils étoient dans une des Iſles de l'Archipel.

Les Princes n'eurent le tems de ſe reconnoître & de parler, que quand ils eurent pris un peu de repos, & *Azan* fut merveilleuſement étonné d'apprendre que la Princeſſe ſa ſœur étoit retrouvée par le moyen de *Dragut*, mais très fâché de ſa perte par la cruauté des vents. Ils réſolurent de ſe remettre en Mer pour la chercher, & pour en donner la nouvelle au Roi d'Alger. Mais une fiévre ſoudaine, qui prit à *Azan*, interrompit leurs projets.

Il preſſoit continuellement *Dragut* de le quitter, d'aller trouver ſon Pére, & de chercher ſa ſœur. *Dragut*, au déſeſpoir de la maladie de ſon ami, lui réſiſta, ne

le

le voulut pas abandonner, & jugea à propos d'envoyer le fidéle *Mahmet* à *Cheredin*, pour l'avertir qu'il lui menoit la Princeſſe ſa fille, dans le tems que l'orage étoit ſurvenu, pour s'informer s'il en avoit des nouvelles, & pour lui dire le lieu où ils étoient, & lui demander des Galéres pour aller faire la recherche de ſa fille.

Mahmet partit, & cinq ou ſix jours après le Prince *Azan* reprit ſa ſanté. Il réſolut avec *Dragut* d'attendre le retour de ſon eſclave, & s'occupoit tous les jours à aller à la Chaſſe. Une fois qu'ils y étoient, *Azan* ſe mit ſous un arbre dans un agréable vallon, & s'y endormit. *Dragut* continua ſa Chaſſe ; & quand il revint au même endroit où il l'avoit laiſſé, il ne le trouva plus. Il l'appella ; & comme il ne lui répondit point, il jugea qu'il s'étoit retiré dans la maiſon qu'ils habitoient. Mais il ſe trompoit. *Azan* ne parut plus de tout le ſoir, & il en fut dans une inquiétude étrange, craignant qu'il ne lui fût ſurvenu quelque accident facheux. Il le chercha lui-même dans toute l'Iſle, & revint attendre dans ſa maiſon de ſes nou-

nouvelles & de celles de *Cheredin*.

Au bout de trois ſemaines, il vit arriver quatre Galéres que le Roi d'Alger leur envoyoit. Ceux qui les commandoient, le trouvérent dans l'abattement de la perte de ſon ami. Il leur dit nettement, qu'il ne partiroit pas qu'il n'en ſçût quelque nouvelle, & il vivoit dans une langueur mortelle, car *Cheredin* lui mandoit qu'il n'avoit rien appris d'*Aphrigia*, & lui paroiſſoit avoir une grande joie de ce qu'il l'avoit retrouvée, eſpérant que le Ciel la lui conſerveroit, quelque part qu'elle fût. Enfin, *Dragut* mouroit de chagrin, quand ſe promenant triſtement auprès de la Mer, il vit de loin un homme à cheval qui venoit vers lui à toute bride. Quelle ſurpriſe! quelle joie! quand il reconnut ſon cher *Azan*, qui, ſe jettant promtement à terre, ſe mit à rire dès qu'il le vit, & l'embraſſa enſuite tendrement. Il conta à *Dragut* ſon avanture, qui n'a rien de commun, Seigneur, avec celle de mon Maître. Toute ſa petite flotte fut ravie de revoir ſon jeune Prince. Il careſſa les Capitaines; & après avoir parlé bas à *Dragut*, il ſe ſépara de lui, ne prenant

nant qu'une Galére, & lui donnant les trois autres, lui recommanda sa sœur & son pére.

Ces deux amis se séparérent ainsi. *Dragut* chercha vainement sa belle Princesse. Pendant ce tems, il fit mille combats qui ont rendu son nom célébre. Il rejoignit deux ou trois fois sur Mer le Roi d'Alger, déplorant ensemble la perte de sa fille. Il fit de si belles choses, que l'Empereur des Turcs le redouta. *Dragut* s'étoit rendu si formidable, que tout tremblioit sous son nom. Il envoya un Ambassadeur à *Soliman*, lui offrir son bras & son cœur. L'Empereur lui fit un honneur où jusques-là aucun particulier n'avoit osé prétendre. *Dragut* l'alla voir ensuite, & ce Prince prit pour lui la plus sensible amitié. Il retrouva son cher *Azan* dans Constantinople, & le ramena avec lui.

Mais, Seigneur, durant que cette année si pleine de gloire s'écouloit avec tant de renommée pour *Dragut*, la Princesse *Aphrigia* languissoit dans sa solitude, sans sçavoir ce qui se passoit dans le reste du monde. Vous voyez bien que le Prince de Thunis n'avoit garde de

de l'entretenir des merveilles de *Dragut*, qu'il ſçavoit bien être ſon rival. Je me promenois un ſoir au clair de la Lune dans le jardin, quand j'entendis deux hommes qui parloient, & que l'un diſoit à l'autre, qu'il n'avoit jamais vû une ſi belle perſonne, & continuoit ſon diſcours ſur la facilité que des hommes courageux auroient à ſurprendre cette maiſon. Alors, ſans en vouloir entendre davantage, je ſortis de derriére une paliſſade, & me montrant à eux, je vis un homme d'une mine haute & majeſtueuſe, qui porta d'abord la main ſur ſon cimeterre. Ah! ne craignez rien, lui dis-je, hardi Inconnu; écoutez-moi: & alors je lui contai notre longue captivité, lui diſant qu'*Aphrigia*, que je nommai d'un autre nom, étoit ma fille. Quoi! me dit-il, cette belle perſonne, que *Bulcar* aime, & que je viens de voir près d'une fontaine avec deux autres femmes, eſt votre fille? Je l'en aſſurai encore, & il m'avertit de me tenir la nuit prochaine dans ce jardin avec ma famille; qu'il me délivreroit, & me rendroit ma liberté.

Quoique je ne cruſſe pas connoître ce-

celui qui me faiſoit de telles propoſitions, il ne m'importoit : tout m'étoit meilleur que *Bulcar*. J'allai tranſporté de joie le dire à la Princeſſe, qui en eut auſſi une ſemblable, & le jour ſuivant nous parut d'une grande longueur. Les femmes d'*Aphrigia* ſe rendirent avec elle dans le jardin : & ſur le milieu de la nuit, le brave Inconnu força la maiſon. Ses Soldats la pillérent, & il nous emmena dans ſa galére. Il ſe chargea lui-même d'*Aphrigia* ; & malgré le tumulte & le déſordre, il lui fit voir qu'il étoit touché de ſes charmes. La Princeſſe fut épouvantée de l'effet qu'ils produiſoient encore, & fut occupée de ces penſées le reſte de la nuit, qu'elle paſſa ſeule avec ſes femmes.

Quand le jour fut venu, elle commença à prendre du repos : mais il fut abſolument troublé par de grands cris, & nous nous vîmes environnés d'une grande flote, qui pouſſoit juſqu'au Ciel le nom de *Cheredin*. C'étoit lui en effet, Seigneur, qui avoit délivré ſa fille ſans le croire. Vous ſçavez, qu'il a toujours été un peu Pirate. Il s'étoit ſéparé de ſa flote, pour aller autour du Serrail du Prince de

de Thunis, où il ſavoit que *Muley Aſem* ſon pére avoit ſes tréſors. Il s'étoit introduit lui-même dans le jardin pour reconnoître la place. Il avoit vû au clair de la Lune *Aphrigia*, qui lui avoit paru charmante. Il avoit réſolu de lui enlever cette beauté & ſes richeſſes, & il avoit exécuté tous ſes deſſeins de la maniére que je vous ai dit.

Aphrigia étant ainſi éveillée en ſurſaut, j'entrai tout hors de moi dans ſa chambre. C'eſt votre Pére, m'écriai-je, qui vous a délivrée, c'eſt votre pére. Venez, Madame, venez vous montrer à lui, & lui donnant la main, elle courut ſur le tillac où le Roi d'Alger étoit. Elle ſe jetta précipitamment à ſes genoux, & les lui ſerrant tendrement en hauſſant la tête, & lui faiſant voir un viſage divin tout baigné de pleurs que l'affection & la joie faiſoient répandre: Quoi! vous êtes l'illuſtre *Cheredin*! lui diſoit-elle. Ah! Seigneur, diſſipez ma timidité. Je n'oſe vous préſenter votre fille. Elle ne put achever, ſes ſanglots lui coupérent la parole. N'en doutez pas, Seigneur, m'écriai-je. C'eſt la fille de l'invincible Roi d'Alger, que le vaillant

lant *Dragut* vous menoit, & qu'il reçut des mains du Prince des Gerbes pour la remettre entre les vôtres. Il ſembloit que la reconnoiſſance de la Princeſſe ne pouvoit avoir un plus ample théatre. Auſſi *Cheredin* étoit en ſpectacle à toute une ſuperbe flote, qui paroiſſoit attentive à un ſi rare événement. La jeune *Aphrigia*, toujours proſternée aux pieds de ſon pére, lui préſenta la lettre du Prince des Gerbes; il la prit avec beaucoup d'agitation, & il lut tout haut ces paroles.

AU ROI D'ALGER.

JE vous rens votre fille, Seigneur, après l'avoir gardée huit années. J'ai tâché, par l'éducation que je lui ai donnée, de la rendre digne d'être un jour avouée par ſon invincible pére. Votre vaillant Dragut *l'a délivrée deux fois de la captivité: il a bien mérité cette Princeſſe, Seigneur; & ſi elle étoit à moi, elle ſeroit déja la récompenſe de ſa vertu. J'oſe vous ſupplier qu'elle ſoit le prix des ſervices de cet homme illuſtre. Je lui donne pour ſa dot mon Etat; & je prie le Roi d'Alger de trouver bon qu'*Aphri-

phrigia *ſoit toujours la fille d'*Oſman.

Ceux qui entendirent la lecture de cette lettre, pouſſérent mille cris d'admiration & d'applaudiſſement : & les noms de *Cheredin*, d'*Aphrigia*, & de *Dragut*, paſſérent de bouche en bouche. Le Roi, faiſant céder les mouvemens d'un frivole amour à des mouvemens plus forts & plus légitimes, la nature triompha abſolument de ce ſuperbe cœur. Il releva la belle *Aphrigia*, & la prenant entre ſes bras, il l'y retint longtems ; & pour la premiére fois de ſa vie, ſes yeux furent mouillés de larmes. Tous les aſſiſtans étoient attentifs, & paroiſſoient s'intéreſſer tendrement à une avanture ſi ſurprenante.

La Gouvernante de la Princeſſe parut, qui fut reconnuë de *Cheredin*, & de tous ceux qui l'avoient vûe. Elle montra quelques ornemens qu'*Aphrigia* avoit le jour qu'on l'avoit enlevée. *Cheredin* lui fit un accueil plein des tranſports de ſa joie. Il s'étonnoit même de n'avoir pas reconnu au premier abord ſon admirable fille. Il fut agréablement occupé à lui faire cent careſſes ; comme il avoit des deſſeins aux en-

environs de l'Iſle des Gerbes, il avoit réſolu de voir *Oſman* en paſſant. Il avoit même choiſi cette Iſle pour le rendez-vous qu'il avoit donné à *Dragut*, qui l'y devoit venir joindre. Le recouvrement de ſa fille ne pouvoit donc jamais venir plus à propos. Il fut bien aiſe, en la menant à l'époux qu'il lui deſtinoit, de la faire voir à celui qui lui avoit tenu lieu durant ſi longtems de véritable pére. Mais la Princeſſe, voyant ſa réſolution, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de lui donner quelques momens pour aller voir la Reine ſa mére, & lui rendre des reſpects dont elle ſeroit au déſeſpoir de ſe diſpenſer. Le Roi d'Alger entra dans les ſentimens d'*Aphrigia*, & conſentit à l'attendre. Il ne lui donna que deux jours pour faire ſon petit voyage, Alger n'étant que peu éloigné du lieu où il étoit.

La Princeſſe entra dans un navire avec des perſonnes de conſidération pour la conduire. Elle partit pleine des eſpérances de ſon bonheur: mais à peine étoit-elle hors de la portée des regards de ſon pére, que le vent s'agita, & l'écarta un peu de ſa route.

Il ſembloit que le Ciel & la Terre laiſ-

laiſſoient abſolument à la Mer la diſpoſition de ſa deſtinée, & qu'elle dût être toute ſa vie ſoûmiſe aux caprices de cet élément. En effet, le bâtiment ſur lequel elle étoit, laiſſa Alger à gauche, & ſe trouvant en pleine Mer, il fut attaqué par ſept Galéres, auxquelles il ne fit point de réſiſtance. On tira quelques volées de canon; & le Roi, qui l'entendit, crut qu'on ſaluoit la Princeſſe ſa fille à Alger. Ce malheureux pére étoit bien éloigné de croire qu'on l'enlevoit ainſi preſque entre ſes bras. C'étoit *Doria*, qui fit cette belle priſe. La Princeſſe dit à ſes gens qu'on cachât ſa naiſſance. Il commanda qu'on prit la route de France.

Mahmet eſclave de *Dragut*, qui s'étoit trouvé auprès de *Cheredin* quand il retrouva ſa fille, avoit ſuivi cette Princeſſe dans ſon petit voyage, étant ravi de la revoir, après en avoir été ſi longtems ſéparé; & comme on ne prenoit pas garde à lui, il ſe jetta dans la mer, & nageant vigoureuſement juſqu'à une langue de terre, il gagna enſuite Alger; & ſe remettant promtement en mer, il aborda la flotte du Roi, & lui apprit le der-

dernier malheur de ſa fille, lui diſant que c'étoit *Doria* qui l'emmenoit du côté de France.

Cheredin à cette nouvelle abandonna la pourſuite de toutes ſes entrepriſes, pour courir après *Doria*, eſpérant de le joindre: mais de ſi juſtes déſirs furent vains.

Il rencontra *Dragut*, qui venoit le trouver, & lui conta ſa triſte avanture. Jamais douleur ne fut égale à celle de ce malheureux Amant. Il dit des choſes capables de toucher les cœurs les plus durs. Il voulut aller après *Doria*, & abandonner tous les projets du Roi d'Alger: Mais *Cheredin* lui commanda de les pourſuivre, & lui dit qu'il chercheroit lui-même le raviſſeur de ſa fille. Ils ſe ſéparérent donc, Seigneur, malgré le déſeſpoir de *Dragut*. Il prit la route de l'Iſle des Gerbes, & il y aborda. Je paſſe ſous ſilence les careſſes qui ſe firent entre lui & *Oſman*: mais je vous dirai, qu'il prit *Tripoli*: que *Soliman* lui envoya une flotte; qu'il vainquit le Roi de *Carvan* & le Prince de *Tajora*; qu'il fit enfin cent & cent actions dignes d'une mémoire éternelle: après quoi, il vit

vit le Roi d'Alger, qui venoit le joindre pour ſe réjouïr de ſes victoires, mais triſte pour n'avoir point retrouvé la Princeſſe ſa fille.

Dragut ſe ſépara de lui pour la chercher à ſon tour. Il trouva *Doria*, le combattit, & le vainquit: mais il ne trouva point l'aimable cauſe de tant de gloire. Il apprit de *Doria*, qu'il avoit laiſſé les femmes qu'il prit près d'Alger ſur les Côtes d'Italie. *Dragut* ne retint qu'une ſeule Galére, & viſita inutilement toute l'Italie. Il ſe reſſouvint enſuite, que *Mahmet* avoit entendu qu'on prenoit la route de France, il tourna de ce côté. Il trouva à Marſeille le Seigneur de *Lautrec*. Il ſe lia d'une forte amitié avec ce grand homme. Le Roi de France & celui d'*Alger* étant en intelligence, il ſe fit connoître à lui. Mon Maître lui conta ſon hiſtoire, & *Lautrec* donna des ordres dans tous les Ports, pour ſçavoir des nouvelles d'*Aphrigia*. Ils furent quelque tems enſemble en Guyenne. Une certaine conformité en leurs humeurs les lia uniquement; & *Dragut* ayant vû que ſon ami avoit reçu des ordres du Roi de France pour ſe rendre auprès de lui, a bien vou-

voulu l'accompagner, & voir cet illuſtre Monarque. Il lui a fait une réception plus obligeante encore qu'il ne la pouvoit eſpérer. Le Roi le comble de faveurs, la Reine de Navarre lui témoigne une grande eſtime: il ſeroit heureux ici, s'il pouvoit l'être en n'y voyant pas la divine *Aphrigia*. Le Roi l'a fait chercher, & lui témoigne en toute rencontre prendre un intérêt particulier pour tout ce qui le regarde.

Iſouf ayant ceſſé de parler, l'Inconnu le remercia d'une maniére ſi obligeante, qu'il put bien voir le plaiſir qu'il avoit pris au récit qu'il venoit de lui faire. Il lui parla des plus beaux événemens de la vie de *Dragut*, & le pria fort de l'aſſurer qu'il reconnoiſſoit, comme il le devoit, cette marque de confiance, ayant bien voulu lui découvrir le ſecret de ſa naiſſance, qu'il avoit jugé à pluſieurs marques devoir être auſſi illuſtre. Et après s'être entretenu encore quelque tems avec *Iſouf*, il le congédia, & le laiſſa aller rendre compte à ſon Maître des honnêtetés de l'Inconnu.

Dragut étoit cependant arrivé aſſez tard au Chateau, & juſtement dans le

tems que Madame M re du Roi étoit revenue de la promenade. Il n'y avoit aucun divertiſſement ce ſoir-là. Tout ſe reſſentoit de l'incommodité de la Reine. Un air triſte étoit répandu ſur les viſages; tous les Seigneurs étoient par pelotons dans la cour du Château. *Dragut* ayant abordé *Lautrec*, ils furent enſemble à la porte de l'apartement de la Reine apprendre de ſes nouvelles. On leur dit qu'elle avoit encore un peu de fiévre. Vous êtes trop ému de ſon mal, lui dit *Dragut*, je m'intéreſſe pour *Dorval*. Défaites-vous de cette ſenſibilité. Je ne perdrai jamais les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit *Lautrec*. Mais comme ils ne ſont qu'une pure fantaiſie où mon étoile me pouſſe, je ne laiſſerai pas peut-être de penſer ſérieuſement à ce que Madame de *Caumont* m'a propoſé encore aujourd'hui; & je ſens trop, qu'il eſt tems de ſatisfaire ma famille, qui me perſécute depuis ſi long-tems au ſujet d'un mariage. Je n'avois pû m'y réſoudre juſqu'ici. J'avois penſé, que, pour rendre ce lien agréable, il étoit néceſſaire de s'aimer. Mais je vois bien que je ferai comme les autres, qui ne font ces allor-

assortimens que par politique, & où l'on ne trouve tout au plus que de la societé. Et pensant comme vous faites, repliqua *Dragut*, *Dorval* vous est encore meilleure qu'une autre. Je le trouve comme vous, poursuivit *Lautrec*; & s'il faut me résoudre, je me résoudrai pour elle, continua-t-il, avec un soupir. En achevant ces mots, ils entrérent chez la Duchesse d'*Angoulême*.

Lautrec aborda *Dorval*, qui étoit à un bout de la chambre avec la belle *Saint Severin* & *Fronsac* qui en étoit fort amoureux. *Dragut* s'approcha de *Helli*, qui voyoit jouer Madame la Régente, & il l'entretint quelque tems. Le Roi vint ensuite, qui s'approchant de cette aimable fille, lui dit à demi bas, que rien ne pouvoit la satisfaire, & être digne de sa beauté, que les Rois ou les vainqueurs des Rois. Il regarda obligeamment *Dragut* en disant cela; & *Dragut*, s'humiliant avec respect, témoigna par son action qu'il recevoit comme il le devoit les louanges du Roi. Le vainqueur du Prince de *Thunis*, lui dit-il, du Roi de *Tripoli*, & de celui de *Carvan*, peut bien donner quelque moment à une si

belle perſonne ; & une telle préférence, continua-t-il en riant, eſt bien capable auſſi de contenter ſa vanité. Je vous aſſure, Sire, lui répondit-elle, que je penſois tout-à-l'heure à ce que me dit Votre Majeſté. *Dragut* a eu quelque diſtinction pour moi ; & depuis qu'il eſt dans votre Cour, ſa complaiſance m'a aſſez flattée pour m'en laiſſer prendre de l'orgueil. Je lui ai vû ſuſpendre ſa mélancolie auprès de moi, & vouloir bien ſatisfaire ma curioſité ſur le ſujet de ſes voyages, & de tant de différens pays qu'il a vûs. J'avoue, qu'il a un ami que j'aime, & que le Prince *Azan*, par tout ce qu'il m'en a dit, eſt tout-à-fait de ma connoiſſance. Il eſt vrai, reprit le Roi, que ſon caractére eſt agréable, & que ce que nous ſçavons de ſes avantures ne l'eſt pas moins Mais prenez garde de l'aimer trop, pourſuivit le Roi, & de donner de la jalouſie à ceux qui prennent trop d'intérêt à vôtre perſonne. *Dragut*, qui ſçavoit avec toute la France, que le Roi aimoit *Helli*, ſe recula par reſpect ; & cette belle fille regardant le Roi avec des yeux tout enflammés : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, quand

quand il y auroit autant d'*Azans* qu'il y a d'hommes au monde, les compteroit-on pour quelque chose où vous paroîtriez? Et ce qu'ils auroient de plus agréable ne se dissiperoit-il pas dès qu'on seroit charmé par votre présence? Ce que vous me dites est trop flatteur, reprit le Roi. Il est sincére, Sire, reprit-elle. Je sens tout ce que je dis; & je serois malheureuse, si après tout ce que je fais, vous doutiez de mes sentimens. Le Roi, qui sentoit beaucoup d'amour pour cette fille, fut longtems à l'en entretenir. Après quoi, remarquant le Marquis *du Guast* qui parloit à *Dragut*, & qui sembloit en regardant *Helli* paroître frappé de quelque grande ressemblance, il soupira; & les appellant tous deux, il parla à l'oreille du Marquis, & lui demanda s'il ne trouvoit pas qu'il y avoit beaucoup de rapport de l'une à l'autre. *Alphonse* dit qu'il en avoit été épouvanté: mais que ce qui le surprenoit encore davantage étoit que *Dragut* lui disoit que *Helli* ressembloit aussi parfaitement à la fameuse *Roxelane*; & qu'il admiroit en cela les jeux de la nature, qui produi-

ſoit en des climats ſi différens des beautés ſi ſemblables.

Le Roi fit paroître de la joie de ce qu'on diſoit à l'avantage de ſa Maîtreſſe. Elle en rougit, autant de plaiſir que de modeſtie; & le Roi prenant la parole: Cette *Roxelane* eſt belle, dit-il, puiſqu'elle reſſemble à la charmante *Helli*; & ſa deſtinée, qu'elle ſçut faire elle-même, nous marque bien le pouvoir de ſes charmes. Mais encore, dites-moi, ſi elle eſt ſi ſurprenante que l'on dit? Sire, reprit *Dragut*, ſa beauté eſt incomparable. Je n'ai vû que celle de la Reine de Navarre, qui pourroit avoir quelque avantage ſur la ſienne. Et il n'y a que la Princeſſe d'*Arragon*, & une fille du Roi d'Alger, qui puiſſent l'égaler. *Dragut* rougit en diſant ces paroles. J'ai couru preſque tout le monde, continua-t-il, & parmi le nombre de beautés que j'ai vûes, aucune n'approche de celle que je viens de vous dire. Quelle ſorte de beauté a *Roxelane*, reprit le Roi, & quel eſt ſon caractére? Elle a tous les traits beaux, pourſuivit *Dragut*: mais elle a un feu dans les yeux, dont il n'eſt pas poſſible de ſoutenir l'éclat; ils ſont d'une

d'une grandeur & d'une forme ſingulié-re. Elle a l'air noble & majeſtueux. Elle affecte tous les dehors d'une grande modeſtie & d'une humilité profonde; & ſous les apparences d'une vertu auſtére, elle s'eſt ſervie des principes de la Religion pour monter à ce point de gloire où nous la voyons: c'eſt à ſon eſprit, qui manie comme il lui plait les foibleſſes du Grand Seigneur, qu'elle doit le partage de ſon lit & de ſon Trône, où juſques à préſent pas une de ſes pareilles n'avoit oſé aſpirer.

On voyoit bien, que ce que diſoit *Dragut* plaiſoit infiniment à *Helli*. Elle ſe diſoit à elle-même, qu'elle ſeroit heureuſe, ſi *François I.* pouvoit ſuivre un pareil exemple que *Soliman* venoit de lui donner.

Le Roi connut ſa penſée; & quoiqu'amoureux, il ne put ſouffrir que *Helli* pût ſe flatter un moment ſur une choſe qui ſeroit ſi préjudiciable à ſa gloire. Un Empereur des Turcs, dit-il, qui ne vit que dans un Serrail, parmi les plus belles femmes de Gréce, d'Aſie, & d'Europe, abandonne ſon cœur dans une vie molle, & peut s'oublier dans des foibleſ-

ſes qui ne ſeroient pas pardonnables à ceux qui vivent dans des coûtumes plus polies & qui ſont toujours éclairés de toute leur raiſon. Mais, continua-t-il, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur en ce qu'il venoit de dire, un Roi, pour être revêtu de ce caractére, ne doit pas pour cela être exemt d'aimer. Je veux donc qu'il aime le plus digne objet; qu'il l'aime avec tendreſſe & fidélité; & que, ne faiſant jamais rien contre ſa gloire, il faſſe tout pour ſatisfaire ſa Maîtreſſe.

C'eſt ainſi que *François I.* s'expliquoit en Amant & en Roi, tandis que la Reine ſa ſœur étoit ſur la fin de ſa fiévre. La Princeſſe *Renée* étoit auprès d'elle, avec la fille du grand Bâtard de *Savoie*, Madame de *Sancerre*, Madame de *Caumont*, & les deux Eſpagnoles. Tout étoit calme dans ſa chambre. Les rideaux de ſon lit étoient relevés, & elle avoit fait ouvrir une grande porte qui donnoit ſur une terraſſe. On s'entretenoit de pluſieurs choſes Madame *Renée* faiſoit la guerre à *Villars* de ſon inſenſibilité; à quoi elle répondit d'une maniére ingénue & propre à l'en perſuader.

Mais

Mais *Alphonſine* branloit la tête. Il eſt bien rare, lui dit-elle, qu'une auſſi belle perſonne que vous, & pour qui tant d'honnêtes gens ont brûlé, ſe ſoit toujours conſervée indifférente. Je crois qu'elle ne l'a point été à la paſſion d'un Prince que nous avons connu, & qui n'eſt plus, repliqua la Princeſſe *Renée* : & c'eſt ce qui me faiſoit dire il y a deux jours à *Alphonſine*, reprit la Reine avec quelque langueur, qu'étant naturellement très-fiére, & ayant plaint la mort de celui dont nous parlons, je ne croyois pas poſſible qu'elle répondit à l'amour d'aucun autre amant. Je ne ſçache perſonne qui m'aime, Madame, repliqua *Villars*; mais j'oſe répondre à Votre Majeſté, que, de l'humeur dont je ſuis, toute paſſion m'importuneroit, ſoit en moi ou dans un autre. Elle eût continué à vouloir perſuader l'état libre de ſon ame, ſi l'on n'eût entendu un grand bruit qui ſe faiſoit dehors. La Princeſſe d'*Arragon* & Madame de *Sancerre* coururent ſur la terraſſe. Elles entendirent pluſieurs fois : Le Maréchal de *Montmorency* eſt mort. Elles en furent toutes effrayées; & Madame de *Sancerre* s'avançant dans

la chambre : Hélas ! dit-elle, on dit que *Montmorency* eſt mort. En ce moment, tant de voix répétérent ces paroles, que la Reine même les entendit de ſon lit. Elle ſe leva toute émue ſur ſon ſéant. La Princeſſe *Renée*, & Madame de *Caumont*, coururent ſur la terraſſe. *Alphonſine* demeura toute étonnée à ſa place ; mais la fille du grand Bâtard pouſſa d'abord un cri douloureux : enſuite elle demeura immobile. Elle pâlit, & ſa vûe devint toute égarée. Un tremblement la prit ; elle appuya ſes deux mains ſur une petite table ; & ſes genoux lui manquant, elle tomba évanouie. O Dieux ! s'écria la Reine, qu'on vienne, qu'on la ſecoure. On obéit promtement, on quitta la terraſſe, & la Princeſſe *Renée* elle-même n'épargna pas ſes ſoins pour la faire revenir ; mais on eut beau faire, ſon évanouiſſement fut ſi long, que l'on crut que ſon ame s'étoit ſéparée de ſon corps pour s'aller joindre à celle de *Montmorency*. Je vous le diſois bien, diſoit *Alphonſine* à la Reine : j'avois connu qu'elle l'aimoit. J'avoue qu'elle a bien ſçu déguiſer ſes ſentimens, répondoit la Reine. J'ai remarqué, pourſuivoit *Alphonſine*,

sine, que ces perſonnes fiéres pouſſent toujours les choſes plus loin que les autres. La Reine ſourit un peu : mais étant véritablement inquiette pour ſa parente, elle la ſecouroit autant qu'elle le pouvoit par tous les remédes qu'on lui faiſoit. A la fin, on vit ſortir quelques larmes ſous ſes paupiéres ; & la Princeſſe *Renée* connoiſſant qu'elle revenoit, éloigna tous ceux qui pourroient aprendre plus qu'il n'étoit néceſſaire des ſentimens de *Villars*. Ah ! je te ſuivrai, s'écria-t-elle foiblement ; la mort affreuſe ne ſçauroit ſéparer ce qui a été ſi bien uni pendant la vie. Elle ſe tourna ſur le côté à ces paroles, & revenant entiérement à elle, elle pleura amérement. Cependant on avoit envoyé ſçavoir comment le malheur qu'on avoit publié étoit arrivé ; & bien des perſonnes étoient rentrées en foule chez la Reine, en criant que le Maréchal de *Montmorency* n'étoit point mort, & qu'il étoit avec le Roi.

La Reine, & tout ce qui étoit avec elle, pouſſa de grands cris à cette nouvelle ; & la déſolée *Villars*, ſe levant à demi, en levant au Ciel des yeux d'où

couloit une abondance de larmes : Il n'eſt pas mort ! reprit-elle : Ah ! bon Dieu, ſeroit-il bien poſſible ! Pluſieurs perſonnes lui confirmérent cette nouvelle : & la Reine ayant voulu ſçavoir pourquoi on avoit dit une telle choſe, on lui apprit, que le Maréchal de *Montmorency* avoit trouvé quelques ſoldats qui ſe battoient, & que les ayant voulu ſéparer avec ſévérité, un, plus inſolent que les autres, lui avoit préſenté la pointe de ſon épée; que furieux il s'étoit lancé ſur ce miſérable, & avoit été légérement bleſſé; qu'un petit Page qu'il avoit s'étoit écrié qu'il étoit mort; & que pluſieurs voix avoient répété inconſidérément la même choſe; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à l'effroi que tout le monde avoit eu. La Reine fut ravie d'un événement ſi heureux, & qui changeoit en joie la douleur que l'on avoit eue. Elle congédia tout le monde, & ne demeurant auprès d'elle que les mêmes perſonnes qui y étoient avant cette funeſte mépriſe, elle ſourit en regardant *Villars*, & la Princeſſe de *Salerne*, la regardant auſſi, mais en riant : Ha bien, belle inſenſible, lui dit-elle,

ce

ce ne ſont pas là les effets que produiſent les cœurs libres. Tout le monde rit, & il étoit juſte de s'égayer un peu, après avoir eu tant de chagrins. *Villars* baiſſa la tête & les yeux, & fit voir la contenance d'une perſonne qui eſt dans la derniére confuſion.

Remettez-vous, lui dit la Reine: puiſque vous aviez une ame faite pour aimer, vous ne pouviez faire un plus digne choix, & je ſuis aſſurée que le Roi unira avec plaiſir deux perſonnes de tant de merite. Mais vous êtes bien cachée, lui diſoit la Comteſſe de *Sancerre*; & c'eſt paſſer ſa vie en contrainte, reprit *Dona Maria*. Ne comptez-vous pour rien les plaiſirs du miſtére? pourſuivoit Madame de *Caumont*. Je comprens que le ſecret de ſa paſſion a eu mille charmes pour elle, continua la Princeſſe *Renée*: & qu'elle étoit ravie de tromper tout le monde, interrompit *Alphonſine*. Au nom de Dieu, leur dit *Villars*, donnez-moi quartier; j'avoue ma foibleſſe: mais qu'on ne m'en parle plus. Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché, ſi j'en ſuis crue, reprit *Alphonſine*, & vous devez à la Princeſſe, & à toutes nous au-

autres, le récit d'une Avanture à quoi elles s'attendoient ſi peu. Ah! vous ne vous en pouvez dédire, pourſuivit la Princeſſe *Renée*. Achevez de nous montrer tous vos ſentimens, & ceux du Maréchal de *Montmorency*. Mais cela incommoderoit la Reine, repliqua *Villars*, étant bien-aiſe de prendre un prétexte pour n'en pas venir au récit qu'on lui demandoit. Non, reprit la Reine: parlez, je le veux bien, & vous me ferez plaiſir. Eh bien, dit *Villars*, ayant pris ſa réſolution, je vai vous obéir, puiſque Votre Majeſté me l'ordonne.

HISTOIRE
DE MONTMORENCY,
ET DE
MAGDELAINE DE SAVOYE.

JE ſuis née ambitieuſe, Madame, & dès mon enfance je ſentois ſi vivement

ment les effets de cette paſſion, que je ne croyois pas que mon ame pût jamais s'aſſujettir à nul autre. Je trouvois en moi toute la nobleſſe d'une Maiſon dont mon pére avoit l'honneur d'être ſorti, mais que je regardois comme un malheur effroyable, puiſque le défaut de ſa naiſſance lui ôtoit les titres éclatans, que je croyois être dûs à ſon ſang, & que ſa vertu méritoit ſi bien.

Vous pouvez vous ſouvenir, Madame, que quand Madame la Ducheſſe d'*Angoulême* voulut attirer mon pére dans cette Cour, bien que je fuſſe fort jeune, pluſieurs perſonnes conſidérables s'attachérent à moi, voulant aſſurément briguer par-là la faveur de cette Princeſſe. Le Maréchal de *Montmorency* m'offrit ſes ſervices, & je crus m'appercevoir que la ſeule inclination le faiſoit agir. Je vivois ſans trop m'embarraſſer de tant de prétendans, parce que je ſçavois bien que mon pére avoit une ſi prodigieuſe tendreſſe pour moi, qu'il ne ſuivroit jamais que le choix que je ferois, connoiſſant bien qu'il ne ſeroit que très-élevé.

Le Vicomte de *Turenne* fut un des pre-

premiers qui fit paroître ſes prétentions. La Ducheſſe d'*Angoulême* en parla à mon pére : il lui répondit en riant, qu'il ne me pouvoit précipiter ſi-tôt dans un malheur. Eh quoi ! mon frére, lui répondit-elle, appellez-vous un malheur un ſemblable établiſſement ? Non Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux. J'appelle ainſi le mariage ; ma fille eſt jeune, je l'aime, laiſſons-la jouïr le plus longtems que nous pourrons de la liberté.

Mais puiſqu'il faut parler d'une foibleſſe que j'ai ſi longtems cachée, Madame, & qui vient de ſe montrer ſi imprudemment aux yeux de Votre Majeſté, je vous avouerai, que les marques de l'affection de *Montmorency* me touchoient. Je voyois avec plaiſir, que j'avois ſoumis un cœur auſſi grand & auſſi fier que le ſien ; que cet ambitieux partageoit ſes ſoins entre le Roi & moi ; & que cet habile Favori, quoiqu'il ſemblât ſe donner tout a ſon Maître, n'en étoit pourtant pas moins dévoué à ſa Maîtreſſe. J'avois une humeur naturellement ennemie de toute dépendance. Je m'oppoſai autant que je le pus aux ſenti-

timens que je connoiſſois que j'avois. Et quand mon orgueil ne me ſervoit pas à ma fantaiſie, je me déterminois à cacher des mouvemens, dont je me faiſois honte à moi-même, & qui devenoient plus tendres à meſure que je prétendois les ſurmonter.

Le Maréchal ne connut point ſon bonheur. Je vivois avec lui comme avec les autres, quand la *Roche du Maine* ſembla s'attacher plus ſérieuſement à moi qu'il n'avoit fait juſques-là avec perſonne. Ma vanité fut flattée d'une conquête qui ne faiſoit pas d'ordinaire une longue gloire à ſon vainqueur, par la légéreté dont on l'accuſoit. Enfin au bout de deux mois, je trouvai qu'il m'aimoit encore, & je crus qu'il m'aimeroit toujours. Son humeur eſt ſi agréable, qu'il ne manque guére de la communiquer à ceux qui ſont en ſociété avec lui. J'étois toujours gaye quand je le voyois, & *Montmorency* crut devoir prendre une jalouſie bien fondée.

Les rebuts ſeront donc pour nous, me diſoit-il un jour, & les airs pleins de charmes ne ſont que pour la *Roche du Maine*! Vous ſerez trompée comme les au-

autres, continuoit-il. Avec tant d'eſprit & tant de lumiéres, peut-on faire un tel choix? Mon amour & ma fidélité méritoient bien quelque préférence. Mais a-t-on des raiſons à dire? reprenoit-il; & quand le cœur eſt pris, eſt-il capable d'écouter rien que ſon panchant? *Montmorency* paroiſſoit avoir de la douleur en me parlant ainſi: j'en étois atteinte. Votre aveuglement eſt plus vrai que celui que vous croyez que j'aye, lui repliquai-je. La *Roche du Maine* me divertit: & je vous aſſure, qu'il n'y a que cela. Et c'eſt tout, s'écria-t-il, que de divertir. Il vaut encore mieux plaire, lui dis-je en le quittant, & ayant toujours peur qu'il ne reconnût les ſentimens que j'avois pour lui.

Ce fut en ce tems-là, que le Comte de *Vaudemont* vint à la Cour, & que je le vis la premiére fois. Il étoit parfaitement bien fait, comme vous ſçavez, Madame. J'arrivai dans la ſalle de la Comédie où il étoit déja. J'étois extraordinairement parée. *Châtillon* me menoit, avec qui j'avois lié amitié, parce que je ſçavois qu'il aimoit une ſœur de *Montmorency*.

Dès

Dès que le Comte de *Vaudemont* me vit, je remarquai qu'il demanda avec beaucoup d'empreſſement qui j'étois; qu'il obligea *Chaligny* ſon frére de me le préſenter, & que, pendant toute la piéce qu'on joua, il n'ôta pas ſes yeux de deſſus moi.

J'apportai peut-être plus d'attention que je ne devois à faire ces remarques. *Montmorency* nous obſervoit tous deux, & *Vaudemont* m'ayant donné la main pour me conduire chez Madame d'*Angoulême*, la *Roche du Maine* m'en fit la guerre, & railla *Vaudemont* ſur la difficulté de l'entrepriſe dans laquelle il ſe jettoit. Vous ne la connoiſſez pas, lui diſoit-il; ſes yeux, qui ſont ſi beaux & ſi piquans, vous attirent dans une perte infaillible. Elle a un monſtre au lieu de cœur, qui eſt inhumain. Il a une cruauté qui déchire les ames, & il ne ſe repait que de ſoupirs & de larmes. Le Prince rioit, & répondit galamment qu'il vouloit prendre la chaîne commune, ne ſongeant pas à s'exemter d'un mal général. Dès ce moment là il parut véritablement amoureux: & peu de tems après, ayant obtenu l'aveu du Duc de

Lor-

Lorraine ſon frére, il me fit demander en mariage au Comte de *Villars* mon pére, & à Madame d'*Angoulême*. L'un & l'autre furent ravis d'un tel honneur. Je vous avoue, que d'abord mon ambition fut bien ſatisfaite de me voir élevée à un rang ſi conforme à mes inclinations. Je ſentis pourtant dans mon cœur quelques murmures qui s'élevérent en faveur de *Montmorency* : mais je les fis bientôt taire, éblouïe par la fortune qui ſe préſentoit. Je crus lui faire un ſacrifice de l'amour. Je me trompois pourtant, Madame. L'amour ſe rebella, & me fit ſentir qu'il peut quelquefois remplir tout un cœur, quelque fier qu'il ſoit. J'en jettai des larmes de dépit : mais ce fut dans mon lit, renfermée entre mes rideaux.

Mon état, que je croyois quelquefois ſi charmant, me faiſoit ſentir des peines inſupportables ; & j'avois beau me flatter, je ne pouvois être heureuſe tant que ma tendreſſe ſouffriroit.

On différa mon mariage pour des raiſons inutiles à dire, & les prétentions de *Vaudemont* écartérent tous ſes rivaux. Il eut lui ſeul la liberté de me ſervir : & *Mont-*

Montmorency, pénétré d'une préférence dont il n'avoit pas lieu de se plaindre par le rang de son rival, me dit un jour chez la Princesse *Renée*, qu'il ne se tenoit pas encore pour perdu; & que, tant qu'il verroit mon mariage en éloignement, il n'abandonneroit pas ses espérances. La *Roche du Maine*, qui l'avoit écouté sans qu'il s'en fût apperçû: Et moi, me dit-il, je conserve une petite planche, pour me garantir du naufrage; & peut-être qu'elle me conduira un jour au port désiré. Il dit cela d'un air si agréable, que, quoique je fusse touchée de la douleur de *Montmorency*, je me mis à rire, & fus bien aise qu'il m'eût ôté par sa présence une occasion délicate où peut-être je n'aurois pas été bien maîtresse de moi.

Je m'accoutumois insensiblement au rang où je devois monter, & je m'en faisois une habitude qui ne me le rendoit plus si précieux. Je ne sçai si ce n'étoit point en effet de ce que je sentois pour *Montmorency*; car sa passion n'y faisoit rien. L'amour des autres ne décide point de nos sentimens: c'est dans le fond de notre cœur, que nous en trouvons la source; & l'amour de *Vaudemont* étoit aussi grand

grand que celui de *Montmorency*. Je ne puis jamais oublier, que la veille qu'il me quitta pour ſuivre le Roi en Italie, il étoit dans une déſolation qui n'a peut-être jamais eu rien de comparable. Je me ſépare de vous, me diſoit-il, Madame, ſi près des belles eſpérances que l'on m'a données, & ſi malheureux pour en voir encore l'effet retardé. Me voyez-vous partir avec quelque regret? Seigneur, lui dis-je, je ſerois ingrate, ſi je ne ſentois pas votre éloignement avec un fort grand déplaiſir. Ah! me dit-il, qu'il s'en faut bien que votre douleur ſoit pareille à la mienne! Il ne ſeroit pas juſte auſſi, reprenoit-il. J'aime ſans comparaiſon plus que nul autre n'a jamais aimé.

Mais, Madame, je ſens un certain preſſentiment qui me rend inconſolable. Je crains de ne vous revoir jamais; & quelque effort que je me faſſe, je ſens que mon ame ſe briſe en vous diſant ce funeſte adieu. Hélas! ſi je ne vous allois plus revoir! Mon pére entra comme il me parloit ainſi. Je l'aimois chérement, je me jettai à ſon col dès que je le vis. Je pleurois, parce qu'il m'alloit quitter le lendemain. Mon pére répondit à mes ca-

careſſes & à mes larmes en homme attendri, & je mourois de douleur quand le Comte de *Vaudemont* m'arracha d'entre les bras de mon pére, & me retint demi-morte dans les ſiens. Ce ſpectacle étoit touchant; & le Comte de *Tende* mon frére arrivant, & croyant que la préſence de *Vaudemont* avoit part à l'état pitoyable où j'étois, il le pria de me laiſſer, & de prendre le dernier congé de moi. Il l'emmena, & je ſuivis mon pére dans ſon appartement. Il étoit fort tard quand j'en ſortis, & je fus épouvantée de trouver dans ma chambre le Maréchal de *Montmorency* qui m'attendoit. L'état où il me trouva donna du redoublement à ſon amour. Ses yeux s'empliſſent de larmes, en voyant les miennes; & croiſant les bras dès qu'il me vit, & ſe reculant un pas: Ne blâmez pas ma hardieſſe, me dit-il, de m'être introduit chez vous à l'heure qu'il eſt. Je viens vous dire adieu, Madame, je viens vous porter un cœur tout plein de votre amour, que je vai expoſer au milieu des combats. Il ſera percé de mille coups, pour le punir de n'avoir pas ſçu vous plaire. Ah! lui dis-je, déja attendrie

drie par mon pére, & l'étant encore par la préſence d'un Amant qui m'étoit ſi cher : Vivez, je ne veux point votre mort. Eh ! puis-je vivre ? me répondit-il triſtement : Vous m'avez toujours haï. Je ne vous ai jamais hai, repris-je, en eſſuyant les pleurs que j'avois continuellement verſé. Mais voulez-vous ſouffrir que je vous aime ? reprit-il. Sortez au nom de Dieu, interrompis-je. Que diroit-on, ſi l'on vous ſçavoit ici ? Non, repliqua *Montmorency*, qui, me voyant ſans fierté pour la premiére fois de ſa vie, étoit devenu plus hardi, je ne vous quitterai point, Madame ; je ne bougerai jamais de vos pieds, que vous ne me permettiez de vous adorer toute ma vie : c'eſt le moyen que je vive, & que je ſois invincible. Parlez donc, Madame, parlez. Hélas ! lui dis-je, vivez donc ; mais allez-vous-en. Comme j'achevois ces paroles, & que je voulois forcer *Montmorency* à ſe lever & à ſortir de ma chambre, le Comte de *Vaudemont* y entra, que ſon amour ramenoit encore auprès de moi. J'étois toute baignée de larmes. *Montmorency* étoit a mes genoux. O Dieu ! s'écria ce malheureux Prince, que vois-je ?

je? En croirai-je mes yeux? Je ſuis perdu, oui, je ſuis perdu. Adieu, Madame. Il ſortit à ces mots comme un furieux, & je demeurai ſi étonnée, que je n'eus pas la force de le retenir, ni de le rappeller. Que croira ce Prince? dis-je à *Montmorency*; ou plûtot que ne croit-il point déja? Mais, continuai-je en ſoupirant, je ne ſçavois point prévoir que mon innocence pût être ſoupçonnée. Vous ſçavez ſi j'avois conſenti à ce qui lui paroit ſi criminel: & ſi vous vous ſouvenez, Seigneur, de ce que je vous ai toujours paru, peut-être m'eſtimerez-vous plus que ce Prince ne m'eſtime. J'en dis trop, adieu; retirez-vous. Je me jettai dans mon cabinet, & j'en fermai la porte, ne pouvant conſentir à regarder plus longtems un homme à qui je croyois parler trop obligeamment.

Montmorency avoit trop d'amour, pour ne pas entendre ce que je lui diſois. Il crut y voir de la tendreſſe: il en fut touché ſenſiblement. Il en fut charmé; & trouvant que ſon audace avoit réuſſi, il en eut encore une autre: car, voyant ſur la table de ma chambre une écharpe magnifique où il ſçavoit que j'avois travaillé

moi-même, il la prit, & sortit, se croyant riche d'un larcin qui lui étoit si précieux.

Vous sçavez, Madame, le triste succès de la bataille de Pavie. Tout le monde me plaignit & me crut très malheureuse par la mort du Comte de *Vaudemont*; mais vous ne sçavez pas ce qui le porta à ce dernier désespoir. Il partit, comme vous le pouvez juger, avec une douleur cruelle, pour avoir trouvé *Montmorency* si familiérement avec moi. Il fut mélancolique toute la campagne, & le jour de cette funeste bataille, il pensa tomber de cheval, quand il vit cette écharpe dont je vous ai parlé, qu'il reconnut, & dont *Montmorency* s'étoit paré. Ah! vûe fatale! s'écria-t-il. Hélas! il n'y a plus rien de certain dans le monde, puisque celle que j'ai cru si parfaite a trompé la fidélité de mon amour. Vivez, heureux *Montmorency*, continua-t-il tout hors de lui. Portons seulement ma fureur sur les ennemis: faisons couler des ruisseaux de sang; obligeons après ma mort la Renommée d'aller encore porter mon nom jusqu'aux oreilles de l'ingrate. Vous sçavez ce qu'il fit, Madame. Le Dieu Mars lui-même auroit

roit eu moins de valeur. Il commandoit les Bandes Noires. Cet invincible Corps, sous un Chef si redoutable & si désespéré, vainquit tout, & ne succomba à la fin, que pour faire une mémorable sépulture à cet illustre Prince.

Je perdis mon pére à cette funeste journée. Le Maréchal de *Montmorency* fut fait prisonnier, & j'eus une douleur si grande & si excessive, que la Cour, peu charitable, crut qu'elle n'étoit que pour la perte que j'avois faite de *Vaudemont*. Je donnai quelques soupirs à sa mort, il est vrai, & j'en donne encore à sa mémoire. Mais on se trompa de croire que sa mort faisoit ma sensible affection. On pensoit, qu'ayant perdu un tel Amant qui vouloit devenir mon mari, j'aurois toute ma vie une fierté extraordinaire pour tout le reste des hommes. J'en affectai les dehors, Madame: mais je n'en eus point pour le Maréchal de *Montmorency*. Je lui avois trop longtems résisté, pour lui résister encore. Je lui fis voir à son retour, sans plus de contrainte, l'état de mon ame. Il se crut heureux par les sentimens que je lui découvrois. Je le priai de cacher son bon-

bonheur, & d'attendre que je fiſſe naître dans ma famille les diſpoſitions que je voulois qu'on eût pour lui. Il m'obéit. Nous avons vécu juſqu'ici dans une intelligence parfaite, dont les charmes nous ont fait tous les jours de nouveaux plaiſirs; & ſans l'accident qui vient d'arriver, on ignoreroit encore un ſecret qui nous étoit ſi cher.

Pardonnez-moi, Madame, lui dit *Alphonſine*, quand *Villars* eut ceſſé de parler. Ce ſecret n'étoit pas ſi caché que vous le croyez. Je ſuis perſuadée que vous en goûtiez la douceur bien tendrement, *Montmorency* & vous: mais je le pénétrai au premier coup d'œil que j'arrêtai ſur l'un & ſur l'autre. Et la Reine peut vous dire, que je lui découvris ce que je penſois. Il eſt vrai, reprit cette Princeſſe. *Alphonſine* me dit ce qu'elle croyoit; & j'étois tellement, comme le reſte du monde, prévenue de votre douleur ſur la mort du Comte de *Vaudemont*, & de votre inſenſibilité pour tout le reſte des hommes, que je lui dis qu'elle ſe trompoit abſolument.

Le Roi entra comme la Reine parloit ainſi. Il venoit ſçavoir de ſes nouvelles.

velles. Il étoit ſuivi du Roi de *Navarre* & du Maréchal de *Montmorency*. Quelques précautions qu'on eût eues, la nouvelle de la douleur de *Villars*, & de l'accident qu'elle avoit eu, s'étoit portée par-tout. Le Roi, ayant été ſurpris comme les autres, en avoit parlé à ſon Favori, & en avoit enfin tiré l'aveu de ſa paſſion. Quand il entra dans la chambre, *Villars*, toute confuſe, ſe voulut gliſſer derriére les autres Dames: mais le Roi, allant tout droit à elle, & l'arrêtant par le bras: Je viens de gronder *Montmorency*, lui dit-il, de ce qu'il m'a fait ſi longtems un ſecret de ſon bonheur. S'il eût été moins diſcret, j'aurois en fidéle ami abrégé ſes peines. *Villars* ne fit qu'une profonde révérence au Roi, qui s'aprochant de la Reine parla de cette avanture, & dit que dans huit jours il convioit toutes les Dames aux Nôces de *Montmorency* & de *Villars*.

Elle étoit paſſée ſur la terraſſe, où ſon Amant la ſuivit. Il s'étoit jetté à ſes pieds, lui baiſant la main avec des tranſports infinis: Il ne me ſuffiſoit pas d'être le plus heureux de tous les hommes, Madame, lui diſoit-il, vous avez voulu

que toute la terre apprit la gloire où vous m'avez élevé par la seule fortune qui peut contenter mes désirs. O favorable mort, s'écrioit-il, qui me procure une vie si pleine de charmes! Hélas! lui dit-elle, j'ai tant de joie de vous revoir, que je ne songe qu'à cette félicité. Dans un autre tems, j'aurois eu une douleur mortelle qu'on eût pû seulement pénétrer l'intelligence qui étoit entre nous. Me voilà accoutumée à l'éclat que je viens de faire moi-même si imprudemment. Mais quoi! pour un malheur si grand pouvoit-on avoir de la prévoyance? Grace au Ciel, vous voilà, & puisqu'on sçait notre bonheur, ne le contraignons plus. En cet endroit, *Alphonsine* leur vint annoncer, que le jour de leur mariage venoit d'etre marqué par le Roi, & tout le monde fut s'en réjouïr avec eux.

Le Roi donna le bon soir à sa chére sœur, & quand on sortit de sa chambre, elle appella la Princesse d'*Arragon*; & lui remettant entre les mains le portrait du Connétable, elle la pria de le rendre au Marquis *du Guast*. Elle passa mal la nuit. L'image vive, qu'*Alphonse* lui avoit faite de la douleur & de l'a-

l'amour de ce pauvre Prince, agitoit son cœur d'une maniére cruelle: & son courage & sa vertu suffisoient à peine pour en calmer les mouvemens.

Le lendemain elle se trouva si affoiblie, qu'elle ne put quitter le lit. Son mal étoit un nuage qui envelopoit toute la Cour. Elle se rendit toute entiére l'après-dinée dans son appartement. Madame, Mére du Roi, fut un moment dans sa chambre. Le Roi n'en bougea avec peu de personnes. La Princesse *Rouge* étoit repaissie dans l'anti-chambre, où l'on avoit porté un grand portrait du Roi, dont on admiroit le dessein & le travail. Pour moi, disoit la Princesse, je suis toujours dans l'admiration de la peinture, quand je songe qu'elle imite si bien la nature, & que dans l'absence elle nous redonne, pour ainsi dire, ce que nous n'avons plus, & qu'elle offre à nos yeux la ressemblance de ce que nous aimons. Rien au monde ne touche tant les sens, que cette vive expression dont nos yeux sont frappés, & qui satisfait si parfaitement notre cœur. Il est vrai, reprit *la Roche du Maine*, que cette illusion ne laisse pas de plaire à qui

ne peut avoir mieux. Ah! c'eſt tout, replique le Prince *Hercule*. Quel plaiſir ne tire-t-on pas de la vûe d'un portrait de la perſonne que l'on aime, & de voir que quelques couleurs, qui ne ſemblent être miſes qu'au hazard, produiſent une figure toute ſemblable à celle que l'on adore? Je vous aſſure, reprit la Princeſſe, qu'il m'eſt arrivé pluſieurs fois de m'oublier entiérement en voyant les portraits de mes amies; & quand la Reine étoit en Eſpagne, j'étois prête quelquefois à parler aux ſiens. Je faiſois comme vous, Madame, reprit Madame de *Sancerre*; & je ſuis tellement de votre gout pour la peinture, que j'ai les portraits des perſonnes que j'aime & que j'honore, non-ſeulement dans toutes mes maiſons, mais dans tous mes appartemens & dans toutes mes chambres, ne pouvant trop multiplier ce qui touche mon cœur, & qui plaît toujours à mes yeux. Pendant qu'on parloit ainſi, *Alphonſine* ne diſoit mot. Elle regardoit attentivement la jeune *Pluvant*, qui étoit d'une beauté raviſſante, mais d'une ſotiſe qui peut-être n'avoit pas ſa pareille. Elle paroiſſoit en toutes les ma-

maniéres peu animée. Tandis qu'on parloit, elle ouvroit de grands yeux ; & ayant bien peiné ſon attention ; elle s'approcha de *la Roche du Maine*, & le tirant doucement par ſa manche : Je vous prie, lui dit-elle, d'avoir mon portrait en grand dans votre chambre. Je l'ai dans ma poche, lui répondit-il, comme vous le ſçavez. Oh ! ce n'eſt pas aſſez, reprit-elle. N'entendez-vous pas que l'on dit qu'il le faut avoir partout quand on aime ? & je vous prie, mettez-le en grand dans votre chambre. Mais, lui repliqua-t-il en ſouriant un peu, je n'oſerois l'avoir dans ma chambre. Que diroient tous les jeunes gens qui y ſont perpétuellement ? On me croiroit plus heureux que je ne le ſuis, ſi on y voyoit votre portrait. Eh bien, dit-elle, faites-le faire qu'il ne me reſſemble pas, afin qu'on ne me reconnoiſſe point. *La Roche du Maine* fut ſi épouvanté d'entendre ainſi parler cette pauvre fille, & ſon étonnement étoit ſi bien peint ſur ſon viſage, qu'il la regardoit tout étonné, comme s'il eût perdu l'eſprit lui-même. Mais *Alphonſine*, qui avoit entendu tout ce

que *Pluvant* avoit dit, fit un ſi prodigieux éclat de rire à ces derniéres paroles, que *la Roche du Maine*, revenant par-là à lui-même, le ſeconda d'une telle force, que l'on crut qu'ils alloient expirer tous deux. La pauvre *Pluvant* fut d'abord un peu déconcertée: mais ſe remettant aſſez promtement, elle ſe perſuada qu'ils rioient d'admiration, & que ce qu'elle avoit dit valoit mieux que tout ce que les autres avoient penſé.

Tout le monde étoit après *Alphonſine* & *la Roche du Maine*, pour ſçavoir ce qu'ils avoient. Mais ils ne pouvoient parler, ni l'un, ni l'autre. *La Roche du Maine* n'avoit garde d'aller dire une ſi grande innocence, qui d'ailleurs pouvoit faire tort à la vertu de *Pluvant*. Il faiſoit donc ſigne à la Princeſſe de *Salerne* de n'en point parler. Mais on étoit autour d'elle à la tourmenter pour ſçavoir ce qui l'obligeoit à un tel épanchement de bonne humeur. Enfin, on la vint chercher de la part de la Reine, qui vouloit ſçavoir, auſſi-bien que le Roi, la cauſe de ces éclats de rire. La Princeſſe *Renée* la mena comme elle put. Elle rendit ſi plai-

plaiſamment à la Reine ce qu'elle avoit entendu, que le Roi & elle s'en divertirent extrémement. On appella *la Roche du Maine*. Il dit des choſes ſi vives & ſi pleines d'eſprit ſur le plaiſir d'aimer une belle ſtupide, à qui, ſans qu'elle le ſçache, on fait faire plus de chemin qu'elle ne croit, qu'il ſuſpendit pour quelque tems le mal & les chagrins de la Reine; & *Alphonſine* lui faiſoit des queſtions ſi curieuſes, qu'on ne pouvoit les entendre ſans beaucoup de plaiſir. Mais la Princeſſe *Renée* le gronda, & lui dit, qu'il tourneroit l'eſprit à cette pauvre fille, & qu'elle ne vouloit plus qu'il lui parlat. Ah! Madame, s'écria la Princeſſe de *Salerne*, quel mal y a-t-il à tout cela? Que ne donneroit-on pas pour entendre tous les jours des choſes ſi ingénuës? N'en avez-vous pas vous-même tiré du plaiſir? J'en tombe d'accord, reprit la Princeſſe: mais les ſuites en peuvent aller trop loin. Je ſuis aſſurée que *la Roche du Maine* lui a perſuadé, que c'eſt la plus belle choſe du monde que d'aimer: & vous voyez bien, par ce qu'elle lui a dit, qu'il eſt en vraye galanterie avec

elle. Mais je le prie très-sérieusement de n'abuser, ni de sa crédulité, ni de son innocence. Rions simplement de ses paroles, & qu'il s'en tienne là, s'il lui plaît. Elle voulut même ravoir le portrait de *Pluvant* qu'il avoit dans sa poche, & le donna aux gouvernantes de ses filles, à qui elle fit une reprimande fort sévére de ne pas mieux prendre garde à leurs actions.

Il ne faut pas trop s'assurer sur la mine, disoit le Roi, ni même sur les premiers discours que tient une jeune fille. Nous en avons vû beaucoup qui se sont rafinées avec le tems; & je me souviens toujours, que quand le feu Roi se maria avec la Princesse d'Angleterre, on eut en France très-mauvaise opinion de l'esprit d'*Anne de Boulen*. C'étoit pour lors une grande créature, dont l'air n'étoit point animé; ce qui fit qu'on lui donna un nom très-désagréable. Je m'apperçus plûtot qu'un autre, qu'elle s'étoit réconciliée avec la bonne grace en très peu de tems; & désirant m'ôter du cœur les ardens mouvemens que j'avois pris pour la Reine, je cherchois à m'amuser ailleurs. La personne de *Boulen*

len me plut : je lui parlai ſouvent, & je reconnus qu'elle avoit infiniment de l'eſprit. Son air ingénu & naturel avoit été expliqué à ſon déſavantage. Je lui trouvai du feu & de la délicateſſe, & bientôt la Cour s'apperçut comme moi de ce qu'elle valoit. Vous pouvez ajouter, Sire, reprit Madame *de Sancerre*, qu'elle ne fut pas inſenſible pour Votre Majeſté ; & ſi ce que l'on a tant dit de la rencontre de la galerie eſt vrai, vous n'eutes pas peu d'affaires ce ſoir-là. Bon, dit le Roi en riant, vous ſçavez que l'on augmente toujours les choſes. S'il plaiſoit à Votre Majeſté de nous raconter cette avanture, continua Madame de *Sancerre*, je ſerois ravie en mon particulier de ſçavoir au vrai comme elle ſe paſſa. Je le veux bien, dit le Roi, & vous verrez qu'il y a bien moins de circonſtances que l'on n'en conte. Je voulois m'ôter, comme je vous l'ai dit, les fantaiſies que j'avois pour la Reine. Je courois par-tout où je trouvois la beauté. Je parlois à la jeune *Boulen* ; je rendis des ſoins à la fille du Roi de Naples, que le Comte de *Laval* avoit épouſée. Elle me répondit plus

plus promtement que *Boulen*. Soit effectivement qu'elle eût du panchant pour moi, ou qu'elle ne fit que suivre en cela une inclination galante, je ne tardai pas longtems à avoir un commerce lié avec elle.

Boulen n'alla pas si vîte, & sans me rebuter, elle ne me donnoit que de l'espérance. Mais ce qui est vrai, c'est qu'elle avoit alors une affaire réglée avec quelqu'un : je ne sçai si c'étoit un Anglois ou un François : mais j'ai toujours soupçonné que c'étoit avec le Duc de *Vendôme*, & qu'il empêchoit mes projets d'avancer avec elle, parce qu'elle ne sçavoit comment rompre avec lui. La Cour étoit en ce tems-là à Paris. J'avois envie de voir en particulier la fille du Roi de Naples. Il étoit impossible que ce fût chez elle, à cause de tous ceux qui l'observoient. Elle ne vouloit se confier à personne. Nous résolumes qu'elle se rendroit à huit heures précises dans une galerie peu fréquentée, & qui n'étoit jamais éclairée, où il y avoit de grandes embrasures de fenêtres fort épaisses. C'étoit l'Hiver ; & à cette heure-là on n'y voit point du

du tout. Le jour deſtiné à notre rendez-vous, j'étois chez la Reine avec toute la Cour : la fille du Roi de Naples y étoit auſſi. Je voyois briller dans ſes yeux la même impatience qu'elle pouvoit remarquer dans les miens. Elle me fit un petit ſigne, & ſortit avec une Dame de ſes amies, qui la laiſſa chez une autre perſonne, d'où elle ſe rendit ſeule à la galerie.

Je brulois d'envie d'être déja en converſation avec elle ; & quand je crus qu'elle ſe ſeroit rendue au lieu que nous avions choiſi pour nous voir, je ſortis, & me dérobai de ceux qui auroient pû me ſuivre. J'entrai doucement dans la galerie, & fus droit à la fenêtre que je croyois qu'on m'avoit marquée. J'y trouvai effectivement une femme. J'étois ſi tranſporté, que je ne pus parler ; mais elle n'en fit pas de même. Je reconnus à ſa voix, que c'étoit *Boulen*. Je me fis connoître auſſi, elle ne m'en parut point trop fâchée. Elle fut vive & brillante, notre entretien fut charmant, & jamais je ne l'ai trouvée ſi aimable. Je lui fis pluſieurs proteſtations de mon amour, où elle ſe plut, & je fus auſſi très content

de

de toutes les réponſes qu'elle me fit. Je lui trouvai du feu, & des maniéres fort propres à enflammer un homme qui eût été plus froid que je l'étois.

Je prenois tant de plaiſir dans un entretien que je ne tenois que du pur hazard, que j'en avois oublié entiérement mon autre Maîtreſſe, quand je crus l'entendre parler à l'autre bout de la galerie. *Boulen* & moi eumes peur d'être ſurpris. Je la reconduiſis, & d'auſſi loin que nous vimes de la lumiére, je la quittai; & ſongeant à la fille du Roi de Naples, je penſai qu'elle m'auroit longtems attendu, & je ne ſçavois quelle excuſe je lui donnerois. Je repris donc le chemin de la galerie, & je fus où je crus l'avoir entendue. Je marchois ſans me contraindre, afin qu'elle me reconnût. Comme j'approchois, je m'apperçus que quelqu'un fuyoit. Je crus d'abord que c'étoit elle; mais j'entendis remuer des jupes, & allant où c'étoit, je la trouvai qui me parut avoir quelque embarras dans l'eſprit. Elle me fit des reproches de l'avoir tant fait attendre. Je m'excuſai le mieux que je pus, & je ne ſçai ſi elle eut trop lieu de s'en contenter. Nous ne pû-

pûmes demeurer bien du tems enſemble, à cauſe que c'étoit l'heure à peu près où je me devois rendre auprès du Roi. Nous nous ſéparames avec une égale envie de nous revoir.

Voilà mon avanture, & comme elle ſe paſſa, continua le Roi. On l'a tellement & tant de fois déguiſée, que j'avois peine à me reconnoître moi-même pour un des Acteurs. On y a fait trouver bien des femmes qui n'y étoient pas, & auxquelles je n'ai jamais penſé: tant il eſt vrai que les choſes ne ſe rediſent jamais comme elles ſe ſont paſſées. Mais enfin, Madame de *Sancerre*, je vous ai dit la vérité en tout, hors que je n'ai jamais pû bien préciſément ſçavoir qui avoit entretenu Madame de *Laval*. Vous vous doutez comme moi, que ce fut l'Amant favori d'*Anne de Boulen*. Nous n'avions lui & moi que changé de rolle. Il n'y auroit qu'à ſçavoir ſi celui qu'il joua pour moi lui parut auſſi agréable que je trouvai celui que je repréſentois pour lui.

J'avois entendu conter d'une maniére bien différente, reprit Madame de *Sancerre*, ce que Votre Majeſté vient de me dire. Tout ce qu'on a ſçu de poſitif, c'eſt que

que les rigueurs de la jeune *Boulen* ne desespérérent pas Votre Majesté. Il est vrai, reprit le Roi, qu'elle a toujours eu depuis de l'amitié pour moi, & je lui en ai témoigné une pareille en toute rencontre. Je crois même que je la servis à l'entrevue que le Roi d'Angleterre, & moi, fîmes entre Ardres & Guines. Je retrouvai cette fille extrémement charmante, & je la louai avec tant d'exagération, que j'augmentai les feux dont le Roi *Henri VIII.* brûle pour elle. Il l'aime étrangement, interrompit la Reine; & je n'ai jamais vû une passion si violente, si respectueuse, & si constante. Cette fille a beaucoup d'adresse, Madame, reprit la Comtesse de *Sancerre*; elle se promet tout de son esprit, & des foiblesses du Roi d'Angleterre. Je sçai qu'elle a accoutumé de dire dans ses humeurs gayes, qu'elle ne mourra jamais que Reine d'Angleterre. Ce projet est un peu chimérique, reprit *Alphonsine*; il part d'un esprit hardi, & qui ose tout se promettre de son pouvoir. On est toujours heureux de se repaître de si belles idées.

On fut encore quelque tems à parler de

de ſes amours avec *Henri VIII.* & la Reine ayant eu quelques inquiétudes, on craignit que la fiévre ne lui prit. Le Roi ſortit de ſa chambre, & emmena tout le monde avec lui.

Les Princeſſes Eſpagnoles paſſérent à leur appartement, conduites par le Prince de *Melphe* & le Marquis *du Guaſt*. Madame *Renée*, à qui *Pomperan* donnoit la main, retourna chez elle. Madame de *Caumont* & Madame de *Sancerre* la ſuivirent, menées par *Hercule d'Eſt*, & par *la Rochefoucault*. A peine fut-elle dans ſa chambre, que la jeune Ducheſſe d'*Eſtouteville* y entra, pour qui elle avoit une amitié extraordinaire. C'étoit auſſi une perſonne extrémement aimable. Elle n'étoit pas grande, mais elle avoit la taille très-agréable. Son viſage avoit une forme ovale. Ses cheveux étoient du plus beau noir, & ſi bien plantés autour de ſon viſage, qu'une petite pointe qu'ils faiſoient au milieu du front lui donnoit une phyſionomie très-particuliére. Elle avoit de grands yeux noirs, pleins de feu; le regard perçant, où il paroiſſoit autant de modeſtie que d'amour. Son teint étoit

un

un peu brun, ſon air doux & froid, mêlé d'un ſourire quelquefois dédaigneux. Son humeur la rendoit fort retirée, aimant mieux être ſeule qu'en compagnie qui ne lui plût pas. Elle avoit auſſi le goût très-difficile, & les gens qui lui revenoient ne jouiſſoient pas d'un médiocre avantage Elle ſe piquoit d'avoir peu d'amis: mais ceux qu'elle avoit, elle les aimoit chérement. Elle avoit beaucoup d'eſprit: opiniâtre en tout, mais toutefois raiſonnable; ne ſe rendant qu'à ce qu'elle croyoit juſte. Elle avoit une élévation démeſurée dans tous ſes ſentimens; généreuſe, libérale, entreprenante dans ſes deſſeins, ferme dans ſes réſolutions, dure pour ceux qu'elle n'aimoit pas, complaiſante pour ceux qu'elle aimoit, & gaye enfin avec les perſonnes qui lui plaiſoient.

Le Comte de *Saint Paul* ne tarda pas à la ſuivre chez la Princeſſe. C'étoit le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes. Il étoit éperdument amoureux de la Ducheſſe d'*Etouteville*, & l'on n'auroit ſçu dire ce que l'on eût le mieux aimé en ce Prince, ou de ſon eſprit, ou de ſon mérite,

ou

ou de ſa perſonne. Sa qualité de Prince du Sang étoit ce que l'on eſtimoit de moins en lui. La Princeſſe fut d'abord au devant de la Ducheſſe d'*Eſtouteville*; & comme les jeunes perſonnes qui s'aiment ont toujours quelque ſecret à ſe dire, elle l'entretint fort longtems en particulier; après quoi on les entendit rire toutes deux, & l'on connut à ce qu'elles diſoient, qu'elles parloient de l'avanture de *Pluvant* & de *la Roche du Maine*. La converſation ſe rendit générale par là. On s'entretint auſſi de ce que le Roi leur avoit conté de *Boulen*. La Comteſſe de *Sancerre* dit qu'elle l'avoit vû cinq ou ſix fois amoureux, & toujours différemment. C'étoit ſuivant la condition & les états où ſe trouvoient les perſonnes qu'il a aimées, reprit Madame de *Caumont*. Je conviens que cela peut apporter quelque différence, repartit Madame de *Sancerre*: mais voyez s'il ne s'y prend pas d'une autre maniére avec *Helli*, qu'il ne faiſoit avec Madame de *Château-Briant*. L'une a été Maîtreſſe déclarée, & l'autre va l'être: cependant, rien ne ſe reſſemble. C'eſt que l'on ſe quitte ſoi-même, repliqua le Comte

te de *Saint Paul*, pour entrer tout-à-fait dans le caractére de ce que nous aimons. De-là vient qu'une perſonne, qui ſera capable d'aimer bien des fois en ſa vie, le ſera toujours différemment ſuivant l'humeur des perſonnes à qui elle s'attachera. Cependant, on croiroit aſſez devoir juger de la façon dont le Roi ſe prendroit à faire l'amour, reprit la Ducheſſe d'*Eſtouteville*. Il a un tempéramment tout de feu. Je le crois vif, emporté, peu ſoumis, & voulant en Maître ce qu'il veut. Il ſçait être complaiſant & doux, Madame, reprit *Pomperan*; & je vous aſſure, que c'eſt aſſez de la façon dont les Maîtreſſes ſont faites, que les Amans ſont faits. Le Roi ſçait ſouffrir, il ſçait être reſpectueux, ſa paſſion le porte aux derniers excés de tendreſſe, & quelquefois il a ſçû pleurer comme les autres hommes. Ah! *Pomperan*, s'écria la Princeſſe, vous me remettez dans l'eſprit une choſe que j'ai tout-à-fait envie de ſçavoir. Le Roi m'a promis mille fois de me la dire. Je ſçai que vous la ſçavez comme lui-même, ne refuſez pas de ſatisfaire ma curioſité; & je vous prie ne différez pas de la contenter.

ter. C'eſt de l'hiſtoire de ſa priſon en Eſpagne, dont je veux parler. Je ſçai confuſément qu'il y a eu des circonſtances galantes, & que ce n'eſt pas l'endroit de la vie du Roi le plus indifférent. Il eſt vrai, Madame, repliqua *Pomperan*, qu'il lui eſt arrivé des choſes tout-à-fait extraordinaires, divertiſſantes & triſtes tout enſemble; & puiſque vous me l'ordonnez, & que je ſçai bien que le Roi ne le trouvera pas mauvais, je ſuis prêt à vous obéir. Ce ſera donc tout préſentement, reprit la Princeſſe; & ayant commandé qu'on ne laiſſât entrer qui que ce fût, elle s'aſſit; & toutes les perſonnes qui étoient avec elle s'étant miſes commodément pour prêter une entiére attention au récit que *Pomperan* alloit faire, il le commença ainſi, après un moment de ſilence.

HISTOIRE DU ROI.

APrès la perte de la fameuſe bataille de Pavie, le Roi avant été fait priſonnier, on le conduiſit en Eſpagne, & quelques jours après il alla à Madrid, où on le retint rigoureuſement reſſerré : mais enſuite on lui adoucit ſa priſon ; on ne le garda plus que dans le Palais, & même il alloit par la Ville avec des gardes.

L'Empereur connut bien, qu'il ne gagneroit rien à le retenir comme il avoit fait, & qu'il s'attireroit bientôt ſur les bras toute la puiſſance de France. Il ſongea donc, malgré la furieuſe jalouſie qui le dévoroit contre le Roi, à s'en faire pour quelque tems un ami ; & renverſant tout d'un coup tous les deſſeins qu'il avoit projettés, il réſolut d'attacher tout-à-fait à lui le Connétable de *Bourbon*, en ſe l'engageant par le cœur. Il ſçavoit qu'il étoit éperdument amoureux de

de la Duchesse d'*Alençon*, & que c'étoit ce fatal amour qui l'avoit chassé de France, & rendu rebelle à sa patrie. Il n'ignoroit pas, que c'étoit la seule ambition, qui l'avoit fait consentir à promettre d'épouser la Reine de Portugal. Il parla donc au Duc de *Bourbon*, & lui dit qu'il lui vouloit faire avoir la Princesse qu'il aimoit; que, pour donner un prétexte à ce dessein, il falloit marier le Roi avec la Reine de Portugal; & pour les accoutumer l'un à l'autre, qu'il alloit donner au Roi toute la liberté de la voir quand il voudroit.

Le Connétable fut transporté de la proposition de *Charles*, qui lui promit de mener cette négociation adroitement auprès du Roi. En effet, il le voyoit fort souvent en secret, & se rendoit dans ce particulier tout-à-fait familier avec lui. L'Empereur n'est pas ce qu'il paroît en public. Cet air grave & sérieux le quitte dès qu'il se veut montrer dans son naturel; & j'ai entendu dire, qu'il est charmant avec ses maîtresses. Mais c'est le plus dissimulé de tous les hommes, & qui paroît le moins ce qu'il est. Il fit donc faire des propositions au Roi pour

ſon mariage avec la Reine *Eléonor*, & pour celui du Connétable avec la Ducheſſe d'*Alençon*. Le Roi, pour ſortir de l'état où il étoit, & qui s'ennuyoit infiniment, accepta tout.

Il vit la Reine de Portugal. Elle eſt admirablement bien faite, comme vous l'avez entendu dire. Il lui parla des deſſeins de l'Empereur; & quoiqu'elle aimat le Connétable, elle trouva le Roi ſi bien fait, que cela joint avec les charmes d'une Royauté ſi illuſtre, elle murmura en ſecret contre ſon cœur, de tenir encore pour ce premier engagement où ſon frére l'avoit porté.

Le Roi, qui eſt naturellement l'homme du monde le plus galant, ſe jetta auprès d'elle dans quelque galanterie. Il diſoit à l'Empereur, quand il l'alloit voir *incognito*, comme il le faiſoit ſouvent, qu'il n'étoit pas amoureux, mais qu'il ſentoit ce qu'il faloit ſentir pour conclure leur alliance avec plaiſir, & *Charles* lui répondoit en riant, qu'il n'en vouloit pas davantage.

Le Roi s'accoutuma à aller ſouvent chez la Reine, où toutes les filles du Palais, qui étoient deſtinées pour l'Impéra-

pératrice, ſe trouvoient tous les jours. Entre tant de beautés charmantes, la tendre inclination du Roi eut bientôt de quoi s'occuper. Il fut touché des agrémens de la jeune *Chiméne*, fille du Duc de l'*Infantade*. Elle entroit dans ſa dix-ſeptiéme année. Sa taille eſt des plus hautes, extrémement aiſée. Elle a l'air le plus noble qu'on puiſſe voir, quelquefois fier. Je ne ſçai comme cela s'accommode avec des regards auſſi tendres que ceux qu'elle a. Ses yeux ſont de grands yeux noirs, pleins d'amour & de feu. Elle a le nez beau, la bouche merveilleuſe, de belles dents. Son eſprit eſt doux, ſes ſentimens ſont élevés, ſa famille eſt une des plus illuſtres d'Eſpagne. Vous ſçavez l'orgueil de ces ſuperbes Maiſons, qui comptent des Rois dans leurs races. Celle de l'*Infantade* s'en glorifioit, & la jeune *Chiméne* en comptoit des deux côtés. Auſſi l'accuſoit-on d'être glorieuſe. Depuis près d'un an qu'elle étoit à la Cour, elle avoit dédaigné tous les Amans qu'elle avoit eus, & nous commencions à la croire tout-à-fait inſenſible.

Le Roi la trouva charmante. Il lui

disoit toujours quelque douceur en passant. Enfin, la fiére *Chiméne* trouva aussi le Roi tel qu'il est, c'est-à-dire, l'homme du monde le plus aimable. Sa gloire souffrit dans les premiers mouvemens de sa tendresse, & sa liberté eut peine à se voir soumise. Elle ne connut pas d'abord son mal. Elle regardoit le Roi avec attachement & avec plaisir: mais quand ce plaisir fut devenu assez dangereux pour se faire sentir, & qu'elle démêla l'état où elle étoit, elle en fut dans une confusion qui l'accabla de douleur. Que veux-je? disoit-elle: Que puis-je prétendre? Aimable idée du plus grand Roi du monde, laissez-moi. N'ai-je résisté à l'amour de tant d'autres qui m'ont aimée, que pour me rendre sans aucune résistance à un homme qui ne m'aime point, & qui ne m'aimera sans doute jamais? Ah malheureuse *Chiméne*! cache ta honte, & cache-toi toi-même aux yeux de tout l'Univers!

Cette jeune fille se persécutoit ainsi elle-même. Après avoir fait de vains efforts pour surmonter sa passion, elle abandonda son cœur malgré elle à ce pan-

panchant invincible, bien réſolue de cacher ſon mal.

Aimons donc, diſoit-elle, comme elle me l'a redit depuis, aimons ce Roi adorable; & que le ſecret & la pureté de ma paſſion le rende digne de mon cœur.

Le Roi, qui la trouvoit belle, ſouffroit auſſi de ſon côté. Il n'avoit garde, dans le perſonnage qu'il jouoit auprès de la Reine *Eléonor*, de ſe livrer à des témoignages d'éclat auprès de *Chiméne*, & il n'oſoit auſſi confier à ſa jeuneſſe un ſi important ſecret que celui de ſa paſſion. Comme il étoit dans l'embarras de la conduite qu'il devoit tenir, il remarqua que la jeune *Infantade* rougiſſoit toutes les fois qu'elle rencontroit ſes yeux. Elle le regardoit ſouvent d'une maniére ſi paſſionnée, que le Roi, oubliant toutes ſes précautions, y répondoit de la même maniére, & la rencontre de leurs regards amoureux leur cauſoit une émotion ſi ſenſible, que rien de ſi vif ne s'eſt peut-être jamais fait ſentir.

Ces deux perſonnes connurent qu'elles s'aimoient, longtems avant que de ſe le pouvoir dire; & le Roi m'a avoué

plusieurs fois, que jamais rien ne lui a fait tant de plaisir, que de démêler les mouvemens de cette jeune fille, & qu'il a été plus satisfait de connoître le trouble de son cœur par celui de son visage, qu'il ne l'a été des plus grandes faveurs qu'il a eues des personnes qu'il a le plus aimées. Je l'ai cent fois vû jouir de sa conquête en superbe vainqueur; voir tout l'amour imaginable dans les regards & dans les manières de *Chiméne*, & y en chercher encore davantage; aimer la confusion où il la mettoit. Souvent, quand elle s'étoit oubliée dans le plaisir de le considérer, elle baissoit les yeux avec une pudeur pleine de modestie, & si charmante pour le Roi, qu'il se livra lui-même à la plus tendre affection qu'il ait jamais ressentie.

Belle *Chiméne*, lui disoit-il une fois que la Reine *Eléonor* parloit au Connétable, je me suis apperçu qu'il y a longtems que vous entendez ce que mes yeux vous ont dit: permettez-moi d'oser lire dans les vôtres. Ils ont un beau langage pour qui les entend. Il la quitta, n'osant en dire davantage, & craignant que la Princesse de *Salerne*, qui s'avançoit

vers

vers elle, ne pût ſe douter de ce qu'il diſoit.

Vous ſçavez la maniére de faire l'amour de ce pays-là. A peine une Eſpagnole le ſent-elle, qu'elle le fait ſçavoir à ce qu'elle aime, & qu'après cela on ne penſe plus qu'à trouver le moyen de ſe voir en particulier pour aſſurer l'engagement. *Chimène* ſçavoit cette pratique, elle l'entendoit dire tous les jours, & la voyant obſerver à la plûpart de ſes Compagnes, elle avoit une modeſtie dans l'humeur qui lui donnoit une répugnance horrible pour un tel aveu. Elle ſe réſiſta longtems à elle-même, & aux pourſuites du Roi, qui lui diſoit toujours en paſſant quelques mots paſſionnés, qu'il voyoit bien qui faiſoient leurs effets ſur elle, ſoit par ſa rougeur, ſoit par ſa crainte, & par un continuel embarras.

Un jour qu'on ſortoit d'un ſpectacle, une machine ſe défit. Le Roi, qui la vit prête d'aller écraſer *Chimène*, s'élança avec légéreté juſqu'à elle, & la prenant entre ſes bras, il la porta à trois pas de-là, en ſe mettant au devant d'elle de peur qu'elle ne fût bleſſée. Il la preſſoit un peu. Elle repouſſa doucement le Roi

avec la main. Ce danger eſt plus grand, lui dit-elle avec émotion, en voulant ſe retirer. Mais le Roi prenant cette belle main, & la ſerrant tendrement entre les ſiennes, Que je ſuis heureux, adorable *Chiméne!* lui dit-il: quel mot charmant! Dites-moi encore une parole avant que nous nous ſéparions. Pourquoi nous ſéparer? lui répondit-elle avec un ſoupir, & en le regardant d'une maniére capable de tout embraſer. Le Roi fut ſi tranſporté de ces deux mots, qu'il faillit à en perdre la raiſon. Mais enfin, il la laiſſa aller rejoindre les autres Dames.

Le Roi lui écrivit pluſieurs Billets qu'il lui donnoit lui-même; & comme juſques-là elle n'avoit oſé répondre, le Roi, qui déſiroit paſſionnément qu'elle entrat en commerce avec lui, lui écrivit de cette ſorte.

A CHIMENE.

VOus m'aimez, adorable Chiméne, *vous m'aimez pour vous ſeule; faites en paſſer la douceur charmante juſqu'à mon cœur. Dites-le moi. Rompez un ſilence trop rigoureux pour l'un & pour l'au-*

l'autre. Vos yeux m'ont ſi bien expliqué votre tendreſſe : achevez mon bonheur, & ne me laiſſez rien à déſirer.

Après bien des réſolutions, & qui étoient trop longues pour une Eſpagnole, *Chimène* ſe détermina à écrire au Roi. Mais elle n'avoit pas aſſez de hardieſſe pour lui donner ſon billet. Elle le tenoit dans ſa main, avec un embarras qu'il étoit aiſé de remarquer ſi l'on y eût pris garde. Le Roi s'en apperçut tout auſſi-tôt ; & plein d'amour & de joie, il s'apuya contre une tapiſſerie auprès de la Princeſſe de *Salerne*. *Chimène* étoit de l'autre côté, & avoit ſon bras paſſé derriére ſon dos, & dans ſa main elle avoit ſon Billet. Il fut aiſé au Roi de le prendre. Il lui ſerra le bout des doigts en le recevant. Qui l'eût obſervée dans cet inſtant, on eût crû qu'elle eût fait une action bien terrible, tant elle étoit éperdue. Le Roi la remercia par un regard paſſionné, & par une inclination de corps qui avoit du rapport à ce qu'il diſoit à la Princeſſe de *Salerne*. Il ſe retira rempli d'eſpérance, & lut avec tranſport ce billet.

JE vous aime, Seigneur. Il m'a été cruel de le ſentir. Je trouve inſupportable de le dire. Je vous aime; mais depuis que je le dis, je prens du plaiſir à ſentir & à dire que je vous aime.

Vous ſçavez, Madame, que le Roi a l'ame tendre. Ainſi, il vous eſt aiſé de juger du plaiſir qu'il reſſentoit. Je puis dire, qu'il ne ſouffroit plus de la rigueur de ſa priſon, depuis qu'il aimoit la jeune *l'Infantade*, & qu'il s'en croyoit aimé. Il étoit fort aſſidu auprès de la Reine de Portugal, parce qu'il y voyoit perpétuellement la perſonne qui le charmoit. La Reine expliquoit ces empreſſemens à ſon avantage: & comme ce jeune Roi étoit d'une figure charmante, qu'il avoit toutes les qualités brillantes & eſſentielles que l'on pouvoit ſouhaiter en un homme, le Connétable aimable & aimé avoit peine à tenir dans le cœur de la Reine, contre tant de raiſons qui lui parloient pour le Roi.

Les choſes en étoient là, quand il arriva à la Cour une fille d'une beauté incomparable. Elle étoit à la Gouvernante des Pays-Bas, qui l'envoyoit à la Reine

ne *Eléonor*, pour être quelque tems avec elle, afin de voir les magnificences du Mariage de l'Empereur. Voilà ce que le public disoit. Les plus fins croyoient que *Marguerite* n'avoit envoyé sa Favorite, que chargée de quelque dessein d'Etat: mais enfin, les Courtisans éclairés découvrirent avec le tems, que *Charles* l'avoit aimée en Flandre, & qu'il pouvoit encore l'aimer en Espagne. On crut même, que peut-être la Gouvernante ne l'ignoroit pas, & qu'elle donnoit cette légére complaisance aux inclinations de l'Empereur son neveu. Quoi qu'il en soit, *Vangesle* parut à la Cour, & on la trouva extraordinairement belle.

L'Empereur, qui l'aimoit avec tendresse, fut ravi de la revoir; mais il se rendit maître des dehors, & ne laissa rien échaper qui découvrit sa passion. Il est le plus caché & le plus dissimulé de tous les hommes, comme je vous l'ai déja dit. Jamais Prince n'a eu plus de panchant à l'amour. Il est idolâtre du beau sexe. Un portrait de la Reine de Navarre l'a rendu pendant plus d'un mois amoureux de cette Princesse: ce fut lorsqu'il rompit son mariage avec vous, Madame, &

qu'il demanda avec tant d'empreſſement la Princeſſe de *Valois*. Mais ne l'ayant pû obtenir, il n'a voulu enſuite ſi obſtinément ſe marier avec l'Infante *Iſabelle*, que parce qu'on dit que c'eſt une beauté accomplie. Nous avons ſçu depuis, que *Vangeſte* n'étoit venue à Madrid, que ſur une jalouſie qu'elle avoit eue de la Princeſſe d'Arragon, qu'elle avoit crû que l'Empereur aimoit.

Cependant, cet homme ſi ſenſible à l'amour ſçait le cacher, auſſi-bien que le panchant naturel qu'il a à la raillerie & à la joie. Il déguiſe ſes inclinations galantes ſous un maintien ſi froid & ſi ſévére, qu'on le croiroit, à le voir, l'ennemi des plaiſirs du genre humain.

Comme ce n'eſt pas ſon hiſtoire que je raconte, je ne vous en dirai, Madame, que ce que je ſuis néceſſairement obligé d'en dire. Le ſoir même que ſa Maîtreſſe arriva, il en paſſa la plus grande partie dans ſa chambre; & l'heureuſe *Vangeſte* eut la ſatisfaction de voir ſon Amant, & ſon Empereur, tendre & ſoumis comme le ſont les autres hommes.

Vous croyez bien, qu'elle ne fit pas une particuliére amitié avec la Princeſſe d'Ar-

d'Arragon, ni avec *Alphonſine :* mais en revanche, elle en eut une très forte pour *Chiméne* de *l'Infantade.* L'humeur & la perſonne de cette jeune fille lui plûrent infiniment. Elle s'apperçut bientôt, que ſon cœur étoit touché, & après une légére obſervation, elle en connut auſſi le vainqueur. Cette conformité de fortune la lia encore davantage. Elle parla de ſes remarques à la jeune Amante, qui, troublée de ce qu'elle avoit découvert ſes ſentimens, craignoit déja qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de tout l'Univers. *Vangeſte* la raſſura, & lui promit ſon aſſiſtance. Elle lui demanda où elle en étoit avec le Roi. *Chiméne* comprit à peine ce que cela vouloit dire. Enfin elle lui conta comme le Roi & elle s'étoient entendus avant que de ſe parler, le peu de choſes qu'ils avoient eu occaſion de ſe dire depuis plus de huit mois, & qu'ils s'écrivoient quand ils le pouvoient. *Vangeſte* fit un grand cri d'étonnement, de voir une affaire ſi peu avancée depuis un ſi long tems. Elle ſçavoit qu'elles alloient plus vite en Eſpagne; elle demandoit inceſſamment s'ils ne s'étoient jamais vûs en par-

particulier. *Chiméne* disoit que non, mais que le Roi le souhaitoit fort, & lui en écrivoit souvent; qu'il la prioit de lui aider, mais qu'elle n'avoit jamais compris comme la chose se pouvoit faire; que depuis peu, il avoit mis *Pomperan* dans sa confidence; qu'il sçavoit les coutumes d'Espagne, & qu'il cherchoit tous les jours des moyens pour pouvoir les faire voir; mais que jusqu'alors, tout lui avoit paru difficile & peu sûr. *Vangelie* rêva un peu, & fut quelque tems sans parler. Vous me paroissez très discrette, lui dit-elle. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, je vous servirai mieux que *Pomperan*, & vous verrez vôtre Amant sans nul risque. Ah! dit la jeune *Chiméne*, qui n'avoit garde de comprendre les conséquences d'un tête à tête amoureux, vous me feriez voir le Roi, ma chére *Vangelie*! Si je lui parle un moment en ma vie, je ne me soucie plus de mourir. Quoi! je lui pourrois dire que je l'aime? Je pourrois entendre de lui ces mots charmans! J'en mourrois de plaisir, & le passage seroit court de la vie à la mort. Vous ne mourrez point, aimable *Chiméne*, lui repli-

pliqua *Vangeſte*, & vous verrez le Roi. J'ai un Amant, continua-t-elle, auſſi-bien que vous. Il m'aime, & je l'aime; mais il eſt plus heureux que vous, ni le Roi. Nous nous voyons preſque toutes les nuits. Ne me demandez pas qui il eſt; je vous en dis aſſez pour le préſent. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la même facilité qu'il a pour me voir, & de vous en fournir les moyens. En diſant cela, elle lui préſenta un paſſe-partout, qui ouvroit toutes les chambres du Palais. Elle lui dit de l'envoyer par moi au Roi, & de lui mander qu'il eût une lanterne ſourde, & qu'il ſe gardât bien de venir au quartier des Dames, mais qu'il convint d'un lieu avec moi où elle ſe trouveroit à une heure de la nuit. Cette heure de la nuit effraya un peu *Chimène*: mais comme le fond de ſon cœur étoit plus pur que la lumiére du Soleil, rien ne lui parut difficile pour voir ce qu'elle aimoit ſi éperdument.

Vous voyez bien, que *Vangeſte* la ſervoit comme elle étoit ſervie: car l'Empereur la venoit voir de la ſorte. *Vangeſte* lui conſeilla encore de lui marquer le Cabinet de l'Aurore pour le lieu

de

de leur rendez-vous, parce qu'il ne ſe trouvoit pas ſur la route que l'Empereur tenoit quand il l'alloit voir.

Chiméne me parla auſſi-tôt qu'elle le put, & me donna cette heureuſe clef qui devoit rendre mon Roi ſi heureux. Je ne vous dirai point avec quel raviſſement il la reçut. Il parut le ſoir ſi content chez la Reine, que tout le monde s'apperçut de ſa bonne humeur. *Chiméne* ſçut qu'elle le verroit la nuit même. Elle donna une heure un peu avancée, parce qu'elle voulut attendre que tout fût endormi au quartier des Dames. Le Roi étoit dans une impatience & dans des déſirs extraordinaires. Il me retint à coucher dans ſa chambre, comme cela m'arrivoit quelquefois. Quand nous fûmes tous deux ſeuls, je le vis équiper pour ſon voyage amoureux, & prenant d'une main ſon paſſe-par-tout, & de l'autre ſa lanterne ſourde, il alla en Amant heureux où l'amour le conduiſoit.

Le Roi paſſa ſans aucune rencontre, comme il le ſouhaitoit, dans tous les lieux où il fut, & il arriva enfin à celui où ſon cœur étoit depuis quelques heures. Il tira ſur lui la porte du Cabinet de l'Au-

l'Aurore, & il connut bien qu'on ne l'y avoit pas dévancé. Il referma ſa lanterne, & fut quelque tems à attendre, appuyé près d'une table. Enfin il entendit ouvrir doucement une porte. Il touſſa, & fit les ſignes dont il étoit convenu, & s'approcha à pas lents vers la perſonne qu'il entendoit venir. Il avoit les bras étendus, il la toucha bientôt, & la toucher & l'embraſſer fut la même choſe. Il étoit ſi tranſpotté, que je ne ſuis pas capable de le bien dépeindre : mais je vous dirai que la perſonne, qu'il tenoit ainſi étroitement, fit tourner une lanterne ſourde qu'elle avoit, & qu'à ſa lumiére le Roi reconnut que c'étoit l'Empereur qu'il embraſſoit. L'Empereur parut fort ſurpris de voir là le Roi. Jamais étonnement n'a été ſemblable au leur. Le Roi ſe crut trahi, ou que du moins il ne verroit pas cette nuit-là ſon aimable Maîtreſſe. Pour l'Empereur, il ne ſçut que penſer. Il regardoit cette avanture comme un enchantement, qu'un Roi captif fût libre à ces heures-là, & Maître, pour ainſi dire, dans ſon propre Palais. Il recula deux pas en arriére. Que vois-je ? dit-il, que vois-je ? Vous,

Vous, Seigneur, en ce lieu-ci? Et qu'y venez-vous faire? J'y viens chercher la mort, lui dit le Roi en s'asseyant sur une chaise, puisque je suis assez malheureux pour vous rencontrer.

L'Empereur réva quelques momens, & ramassant avec beaucoup de promtitude tout ce qui lui vint dans la tête, il connut que l'amour seul causoit les démarches du Roi; & prenant tout d'un coup un air de gayeté: Mon prisonnier, lui dit-il, d'un ton de plaisanterie, vous en voulez à la liberté des autres. Mais sans vous donner tant de peine, mettez-moi de vôtre confidence, je m'engage à vous livrer la beauté que vous cherchez. Ah! Seigneur, ne raillons point, lui dit le Roi, qui étoit au desespoir, & qui craignoit que *Chimène* ne vint dans ce fatal Cabinet. Remenez-moi dans ma prison. Achevez vôtre heureuse course, car je vois bien que c'est pour vous que l'amour reserve ses douceurs.

L'Empereur vit un air si triste dans le visage du Roi, qu'il s'imagina que c'étoit *Vangeste* qui lui étoit infidele. Cet accès si facile dans ses appartemens, cet

cet équipage pareil au ſien, tout cela fut aſſez fort pour lui donner cette cruelle penſée. Si bien que, regardant le Roi d'une maniére fort ſérieuſe : Au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, ne nous regardons point comme ſuſpects l'un à l'autre. Dites-moi qui vous aimez. Ne m'en faites pas un miſtére. Je vous engage ma parole d'honneur, qu'hors une ſeule perſonne je vous ſervirai en ſincére ami, & que j'abrégerai utilement les difficultés que vous avez à vous voir. Ces mots, que l'Empereur lâcha avec impétuoſité, portérent le même trouble dans l'ame du Roi. Comme rien à ſes yeux n'étoit plus aimable que *Chimène*, il crut que l'Empereur l'aimoit auſſi, & que c'étoit elle ſeule qu'il vouloit excepter. Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, que vous m'êtes fatal en toutes choſes ! L'Empereur lui alloit répondre, quand il entendit un petit bruit. Il referma ſa lanterne, & alla où il l'avoit entendu. Il s'arrêta en conjecturant qu'une perſonne qui avoit marché s'étoit auſſi arrêtée. Le Roi étoit ſur ſa chaiſe, réſolu d'en venir à toute extrémité avec l'Empereur ; &

& il ſe levoit ſans ſçavoir ce qu'il alloit faire, quand l'Empereur, auſſi troublé que lui, demeura immobile à ſa place. Mais enfin, une voix craintive & baſſe le fit revenir à lui. Eſt-ce vous, lui dit-on, mon cher Prince? L'agitation de l'Empereur étoit ſi grande, que ce ſon de voix lui parut être celui de *Vangeſte*: ſi bien, qu'ouvrant ſa lanterne avec précipitation, il vit avec beaucoup de joie que ce ne l'étoit pas; & *Chiméne* lui parut ſi belle & ſi charmante, qu'il fut contraint d'avouer en lui même, que le bonheur du Roi étoit grand. Cette jeune perſonne penſa mourir en reconnoiſſant le viſage terrible de ſon Empereur. O Ciel! s'écria-t-elle, en ſe laiſſant tomber à demi-morſur des piles de carreaux dont ce cabinet étoit meublé.

L'Empereur revenu, & de ſa jalouſie, & de ſa ſurpriſe, rit de la peur de cette pauvre fille; & ſe tournant vers le Roi, lui dit d'une façon enjouée: Venez, Seigneur, venez; *Chiméne* a beſoin de votre ſecours. Je repaſſerai dans quelque tems, pour voir ſi elle aura repris ſes eſprits. Je vous laiſſe le ſoin,

ſoin, continua-t-il plaiſamment, de la ranimer.

L'Empereur le quitta, & alla trouver *Vangeſte:* vous jugerez tout-à-l'heure lequel des deux fut le plus heureux, du Roi ou de lui.

Mais, avant de paſſer outre, je vous dirai ce qui avoit cauſé leur rencontre.

Je vous ai fait entendre, que *Charles* alloit preſque toutes les nuits trouver *Vangeſte*; & comme il y alloit ce ſoir là, il avoit entendu *Chimène*, qui ayant été impatiente de ſe trouver au rendez-vous avec le Roi, en dévançoit l'heure. L'Empereur crut qu'il y avoit encore quelques Dames qui n'étoient pas retirées. Il ſe jetta dans un coridor, & réſolut d'aller attendre quelque tems dans le cabinet de l'Aurore. *Chimène* de ſon côté, ayant eu peur que quelque perſonne dans leur quartier ne fût point encore couchée, étoit retournée ſur ſes pas dans ſon appartement.

A peine l'Empereur fut-il ſorti, que le Roi ſe voyant ſeul avec ſon aimable Maîtreſſe, poſa ſa lanterne à terre, pour avoir le plaiſir de la conſidérer. Il la vit ſans aucun ſentiment, couchée ſur

ſur des carreaux. Il ſe mit à genoux auprès d'elle, & tâcha en toute maniére de la faire revenir. Il l'appelloit, il la tenoit entre ſes bras, il étoit preſque mort lui-même. Enfin, une voix ſi chérie lui fit ouvrir ſes beaux yeux. Elle les tourna d'abord vers le Ciel d'une façon toute languiſſante; enſuite, les baiſſant ſur le Roi, ils furent dans un moment tout noyés de ſes larmes. Ce Monarque éperdu les recueillit précipitamment avec ſa bouche. Il la preſſa tendrement ſur ſes beaux yeux: mais *Chiméne* le repouſſant, & reprenant toutes ſes forces, ſe releva; & s'aſſeyant ſur ces carreaux; Que faites-vous, Seigneur, lui dit-elle: Oubliez-vous que c'eſt *Chiméne* qui vous aime, qui veut bien ſe trouver ſeule avec vous, & qui n'a pas crû trouver ici aucun péril? Vous m'aimez, lui dit le Roi, & vous me faites de la réſiſtance? Non, *Chiméne*, on n'aime pas ainſi; & alors, voulant lui donner quelque marque emportée de paſſion: Arrêtez-vous, Seigneur, lui dit-elle, ou ma voix va réveiller tout ce qu'il y a dans ce Palais. Je ne ſuis pas venue ici pour combattre, & pour meſurer mes for-

forces avec les vôtres. J'ai cru que mon cher Prince ſeroit content de tout ce que je puis pour lui : je n'avois pas prévû, qu'il dût avoir une autre volonté que la mienne. Jouiſſons innocemment du plaiſir de nous voir ſans témoin, & de nous dire tout ce que l'amour nous fait ſentir de plus tendre. Le Roi, qui n'étoit pas content d'un entretien ſi frivole, l'interrompoit à chaque mot par des aſſurances vives de ſon amour. Il lui baiſoit la main, les pieds; il lui embraſſoit les genoux, & ſe ſervoit en déſordre de toutes ces expreſſions vives qui marquent ſi bien la force de la paſſion. Mais *Chiméne* lui réſiſtoit ; & faiſant couler de nouvelles larmes de ſes yeux, Je me ſuis bien trompée, diſoit-elle, d'un ton tendre & mécontent : Je croyois être aimée d'une maniére auſſi parfaite que je vous aime. Hélas! que ne va point penſer l'Empereur? Il me croit du caractére des autres femmes. Il a raiſon, pourſuivoit-elle, & l'action que je fais n'a qu'une apparence criminelle. Vous le ſçavez, Dieu tout-puiſſant, reprenoit-elle, vous le ſçavez, & s'il n'y avoit pas

au-

autant de pureté que d'amour dans l'intention qui m'a conduite ici. Je ne ſçavois pas le danger qui s'y trouve. Mais, Seigneur, il ne m'importe que l'Empereur ne me rende pas juſtice, pourvû que la perſonne que j'adore connoiſſe le fond de mon cœur, où l'amour & l'innocence régnent également. Mais, ma divine Maîtreſſe, lui diſoit le Roi en lui ſerrant la main, comment puis-je croire que vous m'aimez, ſi vous m'en refuſez la moindre marque? Eh! ne comptez-vous pour rien ce que je fais préſentement, lui répondit-elle? Je ſuis ſeule au milieu de la nuit avec vous; je hazarde ma gloire, & je l'ai perduë, continua-t-elle, auprès de mon Empereur & de mon Maître. Je vous ſacrifie de bon cœur ce qu'il en peut croire: mais vous, mon cher Prince, ne faites pas d'injuſtice à mon amour. Ne perdons point le tems: diſons-nous tout ce qu'il nous a fait ſouffrir à l'un & à l'autre. Abandonnons-nous à la joie de nous voir, goûtons-en les charmantes douceurs. Elle s'animoit en diſant ces paroles, parce qu'elle ſuivoit naturellement la tendreſſe de ſon cœur. Le Roi en fut touché, & eſpéra qu'il en pourroit tirer quel-

quelque avantage. Il la regardoit d'une maniére paſſionnée, elle y répondoit. Enfin, il tourna ſa lanterne, & crut que l'obſcurité lui ſeroit favorable. Mais s'il fut plus hardi, elle devint encore plus timide; ou plutôt elle fut plus courageuſe à repouſſer les tendres careſſes du Roi. Ouvrez votre lanterne, Seigneur, lui dit-elle. Ne me privez pas du ſeul plaiſir que je puis avoir avec vous, après celui de vous entendre. Eh quoi! pourſuivit-elle après avoir été obéie, ne ſerois-je pas en pleine aſſurance avec vous dans le fond des déſerts? Qu'aurois-je à craindre? Vous êtes le gardien de ma gloire. Mon cher Prince, continuoit-elle, lui voyant un air peu ſatisfait, ne m'affligez pas de cet air qui me glace & qui m'épouvante. Non, Madame, lui dit le Roi, je ne vous tourmenterai plus. Ma préſence vous eſt importune; retournez, ſi vous le voulez, dans votre appartement; vous n'aurez plus à ſouffrir d'un Prince que vous haïſſez, & qui meurt pour vous. Moi vous haïr! s'écria *Chiméne.* Ah! Seigneur, je vous adore; & plût à Dieu que vous m'aimaſſiez de la maniére que je vous aime! Pendant qu'elle parloit ainſi,

ſi, le Roi s'étoit levé, & ſe tenoit debout contre une table les deux bras croiſés ſur ſon eſtomach; & la tendre *Chimène* le regardant avec des yeux capables de le faire mourir d'amour : Mon cher Roi, lui diſoit-elle, voulez-vous ma vie? je ſuis prête à vous la donner. Ecoutez la raiſon. Finiſſez cette froideur, ou je vai mourir dans ce moment même. Ses larmes lui ôtérent en cet endroit la parole. Ses ſanglots étoient ſi fréquens, & la violence de ſa douleur ſi terrible, que le Roi tout attendri fut ſi ému, que ſes larmes coulérent inſenſiblement ſur ſes joues. O miraculeuſe vertu! s'écria-t-il. Je me rens: tout eſt adorable en *Chimène*. Pardon, ma belle Maitreſſe, lui dit-il, en ſe rejettant à genoux : Pardonnez à un malheureux, à qui vos bontés étoient ſi néceſſaires, qu'il va mourir, puiſqu'il n'a pû vous toucher.

Comme le Roi en étoit là, l'Empereur ſe montra à leurs yeux. Il étoit dans le Cabinet il y avoit déja quelque tems: mais ils n'étoient pas en état ni l'un ni l'autre de s'en appercevoir. Ce Prince fut ſurpris de les trouver de la

for-

ſorte, ſurpris de ce qu'il voyoit, & plus ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Roi tourna la tête de ſon côté d'une façon toute triſte. *Chiméne* n'eut pas la force de ſe lever. Eh quoi! Seigneur, lui dit l'Empereur, n'avez-vous pas mieux employé le tems? Sa vertu eſt inébranlable, lui repliqua le Roi. Elle m'a vaincu, mais elle m'a déſeſpéré. Ah *Chiméne*! reprit l'Empereur, eſt-ce ainſi que vous traitez mon frére? & avez-vous ſi peu d'amitié pour moi, que vous me mettiez en état de vous faire des reproches? Seigneur, lui dit-elle en ſe levant, je ne ſçaurois vous répondre: pardonnez mon déſordre. Elle tenoit ſon mouchoir ſur ſon viſage: elle l'ôta en paſſant près du Roi; & lui tendant la main, & la lui ſerrant: Adieu, lui dit-elle, vous ſçavez bien que je vous aime; aimez-moi encore, ſi vous voulez que je vive. Elle parla promtement, & s'en alla après ces paroles; & l'Empereur demeura auſſi interdit que le Roi étoit affligé.

Il le ramena dans ſa chambre, où je fus merveilleuſement étonné de les voir entrer enſemble. Vous avez été plus heu-

reux que moi, Seigneur, lui dit le Roi, en tâchant de ſoûrire : il eſt juſte que vous vous alliez repoſer. L'Empereur entroit dans ſon chagrin, & il dit qu'il vouloit en parler avec lui. En effet, il fut encore plus d'une heure auprès de nous, fort étonné de la vertu de *Chiméne*, avec une auſſi grande tendreſſe qu'étoit celle qu'elle reſſentoit pour le Roi.

Elle parut fort mélancolique le lendemain chez la Reine *Eléonor :* & quand elle vit entrer le Roi, elle eut autant de confuſion, que ſi elle n'eût pas été la plus ſage perſonne du monde. L'Empereur lui parla beaucoup pour le Roi, & voulut l'engager à le voir la nuit ſuivante : mais cette modeſte perſonne s'en défendit avec fermeté. Elle dit à *Charles*, qu'elle aimoit trop le Roi, pour vouloir s'expoſer à l'aimer moins. Voilà toute la réponſe qu'il en put tirer. Le Roi parla lui-même, il n'obtint rien. Il la conjura d'accorder ce qu'on lui demandoit, & lui jura avec mille ſermens, qu'il ne manqueroit jamais de reſpect pour elle : mais toutes ces aſſurances ne changérent pas ſa réſolution : elle lui dit, qu'el-

qu'elle ne ſe rencontreroit jamais avec lui ſans témoins.

Elle fut encore pluſieurs jours importunée par eux, & même par *Vangeſte*, que *Charles* en avoit priée, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la réſiſtance de cette jeune fille, elle qui n'en oppoſoit pas une ſemblable à l'amour de l'Empereur. *Chiméne* lui avoua, qu'elle ne ſe ſeroit point trouvée à ce rendez-vous, ſi elle eût prévû que les choſes s'y fuſſent paſſées de la ſorte: tant il eſt vrai, qu'une ame pure n'imagine pas ſeulement ce qui la peut mettre en quelque hazard, quand la bonne foi la conduit.

Le Roi ne ſe laſſoit point de prier; elle lui écrivoit les plus touchantes lettres du monde, elle ne perdoit pas une occaſion de lui montrer ſa tendreſſe; mais elle ne voulut plus de rendez-vous. *Vangeſte*, qui étoit touchée de l'état pitoyable dans lequel le Roi vivoit, propoſa à *Charles* de faire venir le Roi la nuit chez elle avec lui. *Chiméne* conſentoit de le voir de cette ſorte; mais l'Empereur, toujours caché, ne voulut pas que le Roi ſçût ſes amours, & ne

ſe put réſoudre à le ſoulager par ce moyen-là.

De ſorte, Madame, que le Roi, accablé de la rigueur de ſon impitoyable Maîtreſſe, tomba dans une langueur qui dégénéra bientôt en une dangereuſe maladie. Tout le monde craignit pour ſa vie, & elle fut en un ſi grand danger, qu'on apprit que la Reine de Navarre, qui étoit pour lors la Ducheſſe d'*Alençon*, alloit venir, ayant obtenu tous ſes ſaufs-conduits de l'Empereur, qui ne fut pas fâché de voir une ſi belle perſonne. Mais la veille de ſon arrivée, on crut abſolument que le Roi mourroit. Les apparences d'auſtérité vont ſi loin en Eſpagne, que la Reine de Portugal, qui envoyoit vingt fois le jour ſçavoir de ſes nouvelles, n'oſa jamais y aller elle-même.

L'Empereur, qui étoit allé faire un petit voyage à Tolède, revint bruſquement ſur ſes pas, & alla voir le Roi, juſtement dans le tems de l'arrivée de la Ducheſſe d'*Alençon*. Je ne vous dirai point les honneurs qu'on lui rendit: il ſuffit de vous dire, qu'elle parut comme un Soleil qui répand ſa lumiére. Tout brûla

brûla de ſes feux ſi beaux & ſi nobles. L'Empereur fut frapé & touché d'une paſſion extraordinaire : il n'y eut point de cœur qui ne fût ému ; & ſi on vouloit dire la vérité, il n'y eut guéres d'amans qui ne devinſſent infidéles.

Après les premiéres civilités qu'elle rendit à l'Empereur, qui avoit été au-devant d'elle, elle demanda avec empreſſement qu'on lui fit voir le Roi ſon frére. L'Empereur l'y conduiſit lui-même : & à peine la Princeſſe avoit-elle mis le pied dans la chambre du Roi, qui avoit voulu être debout pour la recevoir, qu'elle quitta l'Empereur, & courut ſe jetter entre les bras de ce cher frére, avec de ſi grands tranſports de joie, de tendreſſe, & de pitié, qu'elle en cauſa à tous ceux qui la conſidéroient. Le Roi la reçut en pleurant ; & il eut beſoin que le Connétable le ſoutint, tant il étoit foible. On n'entendoit que les noms de frére & de ſœur ; car dans cet état, la Ducheſſe obſervoit moins ſon reſpect, qu'elle ne ſuivoit les mouvemens de ſa tendreſſe.

L'Empereur les laiſſa ſeuls, & fit une profonde révérence à la Ducheſſe, en

l'assurant, qu'elle étoit plus Maîtresse que lui-même de tout ce qui étoit à lui. Je passe les caresses du Roi & de sa sœur, & tout ce qu'ils se dirent, parce que ce n'est que l'Histoire des amours de ce Prince que je me suis engagé de vous apprendre.

Je vous dirai donc que *Charles*, ayant reçû le soir la Princesse, ne songea plus qu'à l'aimer, & à s'en faire aimer. Pour cet effet, il prit dans un instant un esprit de complaisance pour le Roi : & sans plus aimer *Vangeste*, & par conséquent ne se souciant plus que le Roi sçût qu'il étoit bien avec elle, il prit un prétexte de politique avec cette fille, & dès la nuit même il alla avec elle & *Chiméne* dans la chambre du Roi. Il ne dormoit pas encore : il fut étonné de voir l'Empereur relever un pavillon de drap d'or qui couvroit son lit. Il lui présenta *Chiméne*. Voilà cette belle personne, Seigneur, lui dit-il, qui vient aider la Princesse votre sœur, afin de vous faire reprendre bientôt votre santé. Il la laissa en disant cela ; & *Vangeste*, après avoir salué le Roi, fut s'asseoir avec l'Empereur dans les derniers siéges de la ruelle.

La

La tendre & timide *Chiméne* ſe mit à genoux en s'apuyant ſur le lit du Roi; il fut troublé de ſa vûe, & ne la vouloit pas ſouffrir en cette poſture; mais elle, ſans l'écouter, & ſans eſſuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, lui prenant une main avec les ſiennes: Vous vouliez donc mourir? lui diſoit-elle. Mon Roi croyoit-il mourir ſans moi? Hélas! Madame, lui répondoit-il, m'aimez-vous aſſez, pour conſentir que nous vivions enſemble? Oui, lui dit-elle, ſi vous pouvez vous accommoder de la maniére dont je veux être aimée. Songez à vous guérir, à épouſer la Reine *Eléonor*, & à vous redonner à vos peuples qui languiſſent après la préſence de leur grand Roi. Mais ſuivrez-vous la Reine *Eléonor*? lui dit ce Prince. Voudrez-vous venir avec elle régner plus qu'elle dans mes Etats? Le Ciel ſçait, aimable *Chiméne*, ſi je ne regarde pas avec horreur une alliance qui me donne à une autre qu'à vous. Si j'étois libre, je ne dis point que je ne ſerois jamais qu'à vous. Nous ſommes des miſérables, qui ne dépendons pas de nous. Victimes de nos peuples, nous leur ſommes toujours

ſacrifiés : mais tout ce que je puis vous jurer, c'eſt que, ſi j'étois maître de mes actions, ne pouvant être à vous, vous ne me verriez jamais à une autre. Je ſçai trop, lui dit-elle, l'obſtacle qui nous ſépare. Je ſçai, que vous ne pouvez vous abbaiſſer juſqu'à moi; mais, permettez-moi, Seigneur, de m'élever juſqu'à vous, en vous donnant mes conſeils. Vous voyez qu'ils ſont déſintéreſſés, pourſuivit-elle en ſoupirant, & voulant néanmoins ſourire : mais votre *Chiméne* vous veut paroître en tout digne de l'honneur que vous lui faites.

L'Empereur hauſſa la parole en cet endroit, & l'adreſſa au Roi. La converſation fut un moment générale : après cela, il ſe retira, & emmena *Vangeſte* & *Chiméne*.

Des le lendemain, il parut un grand amendement dans la ſanté du Roi : on l'attribua à la vûe tant déſirée de ſa chére ſœur.

Cette Princeſſe loua fort la beauté de la Princeſſe d'*Arragon*, celle de la Princeſſe de *Salerne*, & celle de *Chiméne* : elle leur faiſoit bien des careſſes, les ayant toujours avec elle. Enfin, elle leur

leur donna cent témoignages d'amitié. Elle ne fut pas longtems à connoître la paſſion du Roi ſon frére pour *Chiméne*. Elle lui en parla, & prit pour elle une eſtime extraordinaire. Elle lui propoſa, connoiſſant ſa vertu, de la mener en France, & qu'elles ne ſe ſépareroient jamais l'une de l'autre. Mais *Chiméne*, toujours fidéle à ſa gloire, ſe contenta de recevoir la propoſition de la Princeſſe avec reſpect, lui dit que la paſſion que le Roi avoit pour elle, & l'attachement qu'elle oſoit avouer qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoient pas d'accepter un honneur qu'elle auroit acheté de ſa propre vie.

La Ducheſſe d'*Alençon* lui trouvant tant d'eſprit, de raiſon, & de ſageſſe, lui confia l'état des affaires du Roi, & la pria de l'aider à finir ſes Traités avec l'Empereur. Mais, ma Princeſſe, lui dit *Chiméne*, ſi un de ces Traités dépend de vous, ſi l'intention de l'Empereur eſt de vous faire Impératrice, il ne faudra pas que je vous ſuive en France, & je pourrois vous donner tous les momens de ma vie à Madrid. A Dieu ne plaiſe, dit Madame d'*Alençon* en rougiſſant,

que je faſſe ce tort à l'Infante *Iſabelle*. Non, ma chére *Chiméne*, je ne régnerai point en Eſpagne : mon deſtin m'appelle ailleurs.

La Princeſſe paſſa quelque tems avec ſon frére à traiter elle-même toutes les négociations. Elle refuſa le principal article, qui étoit ſon mariage avec *Charles*. Toute la Terre a ſçû, que cet Amant impétueux, voyant le terme de ſon ſauf-conduit prochain, la vouloit retenir ſi elle l'eût paſſé d'une heure ſeulement. La Princeſſe en fut avertie, & elle s'en alla, ou, pour mieux dire, elle prit la fuite, de la maniére précipitée que perſonne n'a ignorée.

Le Roi, qui ſouffroit de la miſére de ſes Sujets, qui ne reſpiroient qu'après ſa préſence, qui étoit preſſé par la Régente d'accomplir ſes Traités, qui ſe reſſouvenoit de tout ce que la Ducheſſe d'*Alençon* lui avoit dit, & qui étoit continuellement ſollicité par *Chiméne*, qui vouloit qu'il les exécutât en grand Roi, & comme tel qu'il ſe rendît à ſes peuples, ſe réſolut enfin de bonne foi à remplir ſes engagemens. Il fut donc queſtion de fiancer la Reine de Portugal la veil-

veille de ſon départ. Il eut ſur cela une converſation fort tendre avec la paſſionnée & généreuſe *l'Infantade*, que je ne vous redis point, parce que ce diſcours n'eſt déja que trop long. Je vous apprendrai ſeulement, que toute la Cour ſe préparoit à ce grand jour avec une pompe extraordinaire; chaque perſonne ne ſongeoit qu'à ſon ajuſtement; & on ne parloit que de la magnificence des habits de *Chiméne*.

Enfin, le Roi fit cette action ſolemnelle de bonne grace; & en donnant la main à la Reine de Portugal, il parcourut des yeux toute l'aſſemblée, pour chercher *Chiméne*, & l'aſſurer par un regard, que le cœur ne ſuivoit pas la main: mais il ne la vit pas. Il tourna la tête de tous côtés; & jettant les yeux ſur l'Empereur, il remarqua de l'inquiétude ſur ſon viſage, & de la douleur dans celui de *Vangeſte*. Il acheva pourtant la cérémonie, ſans marquer trop d'embarras. Il repaſſa chez lui le plutôt qu'il put, pour m'envoyer ſçavoir des nouvelles de *Chiméne*. On me dit qu'elle s'étoit trouvée mal. L'Empereur évita de parler au Roi; mais le ſoir, comme

me il étoit retiré, il entra dans ſa chambre avec un viſage fort triſte : Il lui dit, que, ſans qu'il en eût rien ſçu, *Chiméne* s'étoit miſe dans un Couvent. Le Roi penſa tomber de ſon haut à ces paroles, & un homme ayant dans ce moment demandé à lui parler, il lui préſenta un paquet de la part de *Chiméne*. Le Roi le prit, & le décacheta ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il y trouva une boucle de ſes cheveux. Cette vûe le fit friſſonner & pâlir, & voyant une Lettre, il la lut avec précipitation, mais non pas ſans s'interrompre par de fréquens ſoupirs. Elle étoit telle.

AU ROI DE FRANCE.

JE prens congé de vous, Seigneur, & je vous écris de ce même Palais où nous ſommes encore tous deux, & dont nous allons tous deux partir. Les routes que nous prenons ſont bien differentes. Vous allez en France porter la joie & l'amour dans tous les cœurs de vos Sujets. Vous allez demain donner votre foi à une Reine à qui vous vous donnerez enſuite. Ah ! Seigneur, avez-vous dû penſer, que je puſſe voir un ſi triſte

triſte ſpectacle? En donnant la main à Eléonor, *vous donnez le dernier coup à ma vie. Pourrai-je vivre, bon Dieu! & vous voir entre les bras d'une autre? Vous me direz peut-être, Seigneur, que c'eſt moi-même qui vous ai conſeille ce funeſte mariage. Eh! Seigneur, ne ſçavez-vous pas que je fais toujours impitoyablement ce que ma gloire me demande? Je n'en ai pas moins ſouffert dans ces pénibles occaſions. Je puis dire, que je vous rens à votre liberté, à votre patrie, à vos peuples; & ce qui paſſe toutes les cruautés, que je vous donne une épouſe. Je n'avois pas prétendu à cet honneur. Peut-être aurois-je bien voulu, qu'il ne fût jamais tombé ſur perſonne. Aucune viſion ne m'a paſſé dans la tête ſur cela; mais il n'y a pas moins eu d'extravagance dans mes chimères. J'ai déſiré cent fois, que vous ne fuſſiez qu'un ſimple Chevalier. En cet état, j'aurois fait pour vous plus que vous n'auriez fait pour moi, dans celui où vous êtes. Quelle idée, hélas! elle me flatte encore dans ce moment, & je ne vois dans le reſte de mes penſées que de l'horreur & du déſeſpoir. Si je vis quand vous ferez la cérémonie de votre mariage, ce ſera pour paſſer le reſte de ma vie*

dans

dans un lieu auſtére. Des pointes de fer affreuſes, hériſſées, terribles, vont être entre vous & moi. Là, livrée à la rigueur de mon amour, je ferai mille efforts inutiles pour le ſoumettre à celui qui demande les cœurs. Mes larmes, mes ſanglots, font trembler ma main. Mon imagination ſe trouble, je ne puis plus écrire. Je ne ſçai ce que je dis. Adieu, Seigneur. Le peu de vie qui me reſte ne ſe ſoutiendra que par mes ſouvenirs. O ſouvenirs charmans, que ferez-vous de moi ? que ferai-je de vous ? Je pers la raiſon. Adieu, Seigneur, pour la derniére fois.

Après la lecture de cette Lettre, le Roi demeura pâle & immobile. Nous accourumes à ſon ſecours: ſa foibleſſe dura longtems; & quand il en ſortit, ce fut pour éclater en regrets ſi triſtes, que la cruauté même en auroit été attendrie. Je paſſe cet endroit, il eſt encore épouvantable à ma mémoire. Le Roi demanda à voir *Chimène*; mais on lui dit, qu'elle avoit ſupplié qu'on l'avertit, que ce déſir ſeroit inutile. Après bien des inſtances qu'il fit pour cela à la Supérieure de ce Monaſtére, où il alla avec

avec l'Empereur, mais où il ne voulut pas qu'il se servit de son autorité, il prit la résolution de partir & de quitter un lieu où il avoit eu des douleurs si sensibles. Il fit donc ses adieux à l'Empereur & à la Reine de Portugal, & se rendit avec assez de diligence sur les bords de la rivière de Bidassoa, où les ôtages se donnérent, & où l'échange se fit. Le Roi ne goûtoit point la douceur de la liberté. Il avoit une profonde mélancolie, qu'on attribuoit à la longueur de sa prison; & il ne sortit point de cet état affreux, quand il vit la Régente à Bayonne: sa seule satisfaction fut de conter son avanture à sa chére sœur, & de parler avec elle de la vertueuse & tendre *Chimène*. Il acheva son voyage comme il put; car il se faisoit une violente contrainte pour se montrer plus gai à ses peuples, dont les cœurs voloient par-tout au devant de lui, & faisoient voir un zéle & un amour que ses qualités héroïques méritoient bien.

Vous vous souvenez, Madame, qu'il arriva un jour un démêlé entre deux Amans de l'aimable *Heli*, qui étoit depuis peu à Madame la Régente. Ce démêlé

mêlé fit un grand éclat. Le Roi en fut informé comme les autres. Cette fille eſt d'une beauté ſi touchante, comme vous le ſçavez, qu'on ne peut aſſurément rien voir de plus charmant. Le Roi ne l'avoit pas ſeulement remarquée : ce qu'on diſoit alors fit qu'il lui parla. Il fut ſurpris de ne s'être pas apperçu, qu'elle avoit les regards de ſa chére *Chiméne*, & quelques-uns de ſes traits. Il loua ſa beauté, & la conſidérant avec attention, il ſoupira. Depuis ce jour-là, il lui parla ſouvent, & les Courtiſans crurent qu'il l'aimoit. Ce bruit n'a point ceſſé. Mais il eſt conſtant, que le Roi n'a regardé longtems en elle, que la reſſemblance qu'elle avoit avec *Chiméne*. Il eſt vrai, que préſentement je crois qu'*Helli* peut y avoir beaucoup de part, ſoit à cauſe de *Chiméne*, ſoit par ſa propre beauté. Je ſuis perſuadé qu'il l'aime. On m'a dit depuis que je ſuis ici, qu'on s'apperçut de cet attachement à cent petites choſes qui ſe paſſérent aux nôces de la Reine de *Navarre*. Cette fille a mille charmes. On diroit qu'elle a de la tendreſſe pour le Roi ; & il eſt à croire, que ſa complaiſance lui promet plus de douceur

qu'il

qu'il n'en a reçû de la vertueuſe & infortunée *Chiméne.*

Pomperan finit de la ſorte les avantures de la priſon du Roi : on lui avoit donné une attention entiére, & la Ducheſſe d'*Eſtouteville* étant encore émue de la triſte fin de *Chiméne* : Je n'euſſe jamais crû, dit-elle, être attendrie au point que je le ſuis. Je chercherois au bout du monde une perſonne du caractére de *Chiméne*, pour en faire mon amie. Il faut qu'elle vous ait fait une grande impreſſion, reprit la Princeſſe, puiſque vous dites une pareille choſe. Je ſuis trop heureuſe de n'avoir pas été en Eſpagne avec la Reine, continua Madame de *Sancerre* : je l'aurois infailliblement aimée, & je ſerois au déſeſpoir de ſon malheur. Jugez donc de ma douleur, interrompit Madame de *Caumont*, en ôtant ſon mouchoir de deſſus ſes yeux qui étoient tous remplis de larmes. Je l'ai vûe, je l'ai aimée ; je me la repréſente vivement dans ſa tendreſſe & dans ſa vertu ; & en admirant ſon courage, je plains tout-à-fait ſa deſtinée. J'en ai encore le cœur ſerré de triſteſſe, dit le Comte de *Saint Paul.* Une perſonne, qui ſça-

ſçavoit ſi bien aimer, devoit être moins malheureuſe. Auſſi ne l'auroit-elle pas été, reprit la Princeſſe, ſi elle eût aimé un autre homme que le Roi. Un amant, dont le rang auroit plus approché du ſien, auroit lié ſa fortune à la ſienne, & leur amour n'eût pas manqué d'être ſatisfait. Si j'étois capable d'aimer une perſonne née dans le peuple, reprit le Prince *Hercule*, & qu'elle eût pour moi des ſentimens pareils à ceux de *Chimène*, je ſerois heureux de lui donner de l'élévation. Je lui donnerois tous les momens de ma vie; & ceux que je paſſerois ſans elle, me ſeroient affreux. Je ne pardonne pas au Roi. Je ſçai bien que les Rois ne ſont pas comme les autres hommes, qu'ils ont des maximes auxquelles ils ſont aſſujettis: mais j'euſſe ſacrifié *Eléonor*, tout le Portugal, & *Charles-Quint* lui-même, s'il l'eût fallu. La Princeſſe *Renée* ſourit du petit emportement du Prince de *Ferrare*; & ayant envoyé ſçavoir des nouvelles de la Reine, on lui dit qu'elle repoſoit. Elle voulut prendre ce tems-là pour aller à la promenade; elle envoya chercher les Princeſſes Eſpagnoles, qui ſe rendirent auprès d'el-

d'elles, & toutes les Dames qui étoient dans ſa chambre l'accompagnérent avec plaiſir.

Madame de *Sancerre* avoit fait une partie dès le matin, pour aller voir une de ſes belles-ſœurs qui étoit indiſpoſée, & qui demeuroit en une belle maiſon près de Meulan. La Princeſſe de *Salerne* avoit été bien-aiſe de faire ce petit voyage avec elle. Et comme elle prévoyoit, que ſelon toutes les apparences, elle paſſeroit ſa vie en France avec le Prince de *Melphe*, qui s'étoit abſolument engagé avec le Roi, elle avoit deſſein de lier une particuliére amitié avec Madame de *Sancerre*, étant déja très-unie avec Madame de *Caumont* qu'elle avoit vûe en Eſpagne. Quoique cette Princeſſe fût fort gaye, elle étoit très-réſervée à ſe lier dans les nouveaux commerces. Elle n'aimoit pas facilement: mais ſe trouvant une grande inclination pour Madame de *Sancerre*, elle n'étoit pas fâchée de ſuivre ſon panchant.

Elles allérent donc toutes deux dans l'équipage de la Comteſſe, & partirent ſans aucune ſuite. Après avoir été quelque tems dans un bois, elles tournérent

du

du côté de la riviére, en s'entretenant de toutes les perſonnes de la Cour; *Alphonſine* déſirant avoir quelque connoiſſance d'un lieu où elle alloit demeurer pour toujours. Enſuite elles parlérent de la Reine, à laquelle elles étoient fort attachées toutes deux. Son mal les inquiétoit. Elles raiſonnérent ſur l'obſtination de ſon malheur, & ſur celui du Connétable. Ils ont l'un & l'autre une étoile bien cruelle, dit la Princeſſe de *Salerne*. Je ne pardonne point à la Reine d'avoir crû ſi légérement, qu'il vouloit épouſer l'Infante *Iſabelle*. Quoique l'artifice de ſes ennemis fût bien mené, je ne me ſerois jamais piqué de vouloir faire le premier pas vers l'inconſtance, & j'aurois vû la fête des nôces du Connétable avant que de penſer à l'appareil des miennes. Je ſuis de votre avis, reprit Madame de *Sancerre*; mais la choſe eſt faite. Et ſi vous voulez faire quelque conſidération ſur tout ce qui leur eſt arrivé, vous verrez qu'ils ont été comme entraînés à toutes leurs infortunes par une puiſſance plus qu'humaine, qui fait bien voir, que l'eſprit, la prudence, & le courage, échouent contre

les

les décrets du deſtin. Mais, dit *Alphonſine*, la Reine voit bien maintenant, que le Duc étoit fidéle; & puiſqu'elle vient de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, pourquoi refuſe-t-elle de le conſoler, & d'adoucir ſa peine par quelques bontés qu'elle devroit avoir? Elle s'arme d'une rigueur affreuſe pour lui, & cruelle pour elle: car, enfin, ſon mal ne vient que des efforts qu'elle ſe fait à contraindre une douleur véritable, & qu'elle reſſent vivement. N'a-t-elle pas parlé au Marquis *du Guaſt* & à *Pomperan*? repartit Madame de *Sancerre*. Peut-être que nous la ferons réſoudre à écrire au Duc de *Bourbon*. Je ſçai un ſecret, reprit *Alphonſine*, que je voudrois que vous ſçuſſiez, & je crois que je ſuis réſolue à vous le dire.

Comme elle en étoit là, & qu'elle alloit pourſuivre, & découvrir à la Comteſſe de *Sancerre* ce qu'elle croyoit lui devoir apprendre, elle en fut empêchée par l'attention qu'elle eut à conſidérer deux femmes qui couroient avec une grande légéreté. Elles étoient hors de leur route; mais une de ces perſonnes ayant tourné la tête, & les ayant aper-

perçues, elle tourna auſſi-tôt ſes pas de leur côté, en criant & faiſant des ſignes qui firent bien connoître à la Princeſſe de *Salerne* & à Madame de *Sancerre*, qu'elles vouloient leur parler. Elles firent donc arrêter le chariot; & ces deux femmes s'étant avancées, celle qui paroiſſoit la Maîtreſſe à la richeſſe de ſes habits, mais bien plus à la majeſté de ſa perſonne, s'adreſſant à *Alphonſine* qui étoit panchée vers elle, & l'abordant d'une maniére ſupliante: Je ſuis, Madame, lui dit-elle en aſſez mauvais *François*, je ſuis des mains d'un Barbare qui me retient depuis longtems captive. Trouvez bon, je vous conjure, que je me ſauve auprès de vous, & que je vous demande votre protection. Le Roi ne me refuſera pas la ſienne, quand il ſçaura ma naiſſance, & le nom de celui à qui j'appartiens. *Alphonſine* étoit ſurpriſe de voir ainſi ſeule, & ſans ſecours, une perſonne qui lui paroiſſoit de grande dignité: mais elle étoit encore plus étonnée de voir en elle une beauté qui pouvoit aller de pair avec les plus grandes beautés de la Terre. Elle la conſidéroit

roit attentivement, & ſe tournant vers Madame de *Sancerre*, elle lui faiſoit voir par ſon action une partie de ce qu'elle penſoit. Mais Madame de *Sancerre*, qui remarquoit comme elle ce qu'elle voyoit, pria civilement l'Etrangére de monter dans ſon chariot, l'aſſurant qu'elle la défendroit contre tous ſes ennemis. Elle la fit mettre entre *Alphonſine* & elle. La fille qui la ſuivoit s'aſſit à leurs pieds. Cette jeune perſonne étoit encore toute effrayée. Madame, lui dit-elle, ne me menez pas du côté où pourroit être mon perſécuteur. Ne craignez rien, Madame, reprit la Comteſſe: je ſuis connue en ces lieux; je ne vous abandonnerai pas: quand votre ennemi voudroit vous reprendre, nous aurions bientôt du ſecours; & dès ce moment croyez vous en ſûreté, je vous en ſupplie: il ne vous arrivera rien, que je ne veuille partager avec vous; & je vous répons, que nous n'avons rien à appréhender.

Madame de *Sancerre* alloit témoigner à la belle Inconnue ſa curioſité, pour ſçavoir ſon nom, quand le chariot tournant, elles apperçurent à deux cens pas

d'elles un combat épouvantable à voir, puiſque ſix hommes à cheval en attaquoient un ſeul à cheval auſſi, qui ſe défendoit avec une valeur extraordinaire. A cette vûe, l'Etrangére pâlit: Ah! dit-elle, voilà le traître Marquis de *Montferrat* qui veut tuer un vaillant homme, qui m'a voulu ſauver de ſa violence il y a une heure. Juſte Ciel! s'écria-t-elle, ſauvez celui qui m'a protégée. Les vœux de la belle Etrangére ſemblérent être exaucés; elle vit au même inſtant tomber mort deux de ces lâches; & portant ſa vûe par-tout, comme ſi elle eût cherché par-là quelque ſecours, elle apperçut de loin un Chevalier qu'elle montra à la Comteſſe, qui, ayant conſideré ce combat ſi inégal, pouſſa ſon cheval à toute bride: ayant jetté les yeux ſur ce redoutable guerrier, il ſe rangea ſoudain à ſon côté, & fit bientôt ſentir à ſes ennemis la peſanteur de ſes coups. Il ne ſembloit plus que ces vaillans hommes ſe défendiſſent. Il attaquoit ces aſſaſſins, dont l'un d'entre eux paroiſſoit extrémement brave. Il s'attâcha au premier Inconnu, qui venoit en-

encore de tuer un de ſes compagnons, & celui qui l'aſſiſtoit avec tant de valeur venoit de priver de la vie le plus déterminé de cette lâche troupe, & avoit coupé le bras à un autre : de ſorte qu'il n'y avoit plus que leur Chef, qui faiſoit encore quelque réſiſtance contre celui qui avoit ſoutenu toute leur fureur. La Comteſſe de *Sancerre*, voyant un ſi heureux ſuccès, commanda qu'on la menat vers l'endroit du combat. Elle en étoit tout près, quand l'invincible Inconnu acheva de vaincre ſon ennemi. Elle étoit charmée de tant d'actions ſi prodigieuſes, lorſqu'elle vit que ces deux vaillans hommes deſcendirent de cheval, & s'embraſſérent avec des tranſports qui faiſoient bien voir qu'ils ſe connoiſſoient. La jeune Etrangére n'en eut pas plutôt conſidéré un des deux, que, faiſant un grand cri, elle ſe précipita hors du chariot, & aux premiers accens de ſa voix, ces deux hommes ayant tourné la tête de ce côté-là, Madame de *Sancerre* & *Alphonſine* reconnurent *Dragut*, qui s'écria à ſon tour, & courant vers l'Etrangére : O Dieu ! dit-il,

c'eſt l'adorable *Aphrigia*. *Alphonſine* admiroit cette Avanture; & elle en vouloit parler à Madame de *Sancerre*, quand elle la vit deſcendre de ſon chariot avec précipitation : Que vois-je ! s'écria-t-elle ; & en repétant ſouvent ces paroles, elle s'alla jetter entre les bras de l'Inconnu.

Fin de la II. Partie, & du Tome III.